4.19.16.

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

BT 1101 .A81 1900
At, Jean Antoine, 1827-1911
Les apologistes espagnols a
XIXe si`ecle

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
82 RUE BONAPARTE
PARIS VI^e ARROND^t
LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION LIVRES NEUFS FRANÇAIS & ETRANGERS

COLLECTION ARTHUR SAVAÈTE A 2 FRANCS.

LES APOLOGISTES ESPAGNOLS AU XIX^e SIÈCLE

JEAN DONOSO CORTÈS

PAR

LE R. PÈRE AT

PARIS

ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR

15, RUE MALEBRANCHE, 15 (PANTHÉON)

Tous droits réservés.

Les Apologistes espagnols

au XIX^e siècle

LIBRARY OF PRINCETON
APR 19 1916
THEOLOGICAL SEMINARY

COLLECTION ARTHUR SAVAÈTE A 2 FRANCS.

LES APOLOGISTES ESPAGNOLS AU XIX^e^ SIÈCLE

JEAN DONOSO CORTÈS

PAR

LE R. PÈRE AT

PARIS
ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR
15, RUE MALEBRANCHE, 15 (PANTHÉON)

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

1° **Gratry** : *sa philosophie, son apologétique.* In-8° broché . . 1 fr. 50

2° **La situation religieuse aux États-Unis** : réalités et illusions. In-8° broché . . . . . 0 fr. 75

3° **Histoire du Droit Canon Gallican.** In-8° broché . . 3 fr. 50

4° **Caro.** In-8° broché . . . . . 0 fr. 75

5° **Taine.** In-8° broché . . . . . 0 fr. 75

6° **L'Église et la Démocratie.** In-8° broché . . . . . 1 fr. 50

7° **Les Apologistes français au XIX^e^ siècle.** In-8° broché 3 fr. 00

Les Apologistes espagnols

au XIX^e siècle

JEAN DONOSO CORTÈS

L'Espagne fut toujours une terre féconde en hommes, *alma parens virum*, peut-on dire comme pour d'autres. Plusieurs races s'étaient mêlées dans cette péninsule pour en former une, vigoureuse, altière, enthousiaste, à grand relief, comme du creuset où différents métaux se combinent sous une haute température on tire le bronze sonore, qui s'anime et vit sous le ciseau d'un artiste de génie. C'est la patrie des héros dont Pélage fut l'ancêtre, des poètes qui ont nom Calderon et Cervantès, des peintres tels que Vélasquez, L'Espagnolet, Murillo, les théologiens Suarez et Vasquez, des découvreurs qui ont ajouté des mondes au monde connu, Cortès et Colomb, qui lui appartient autant qu'à l'Italie, et des saints qui brillent parmi les saints comme des soleils au milieu des étoiles, avec Dominique Gusman, Jean de Dieu et la séraphique Vierge d'Avila, qui suffirait à sa gloire mystique.

Le XIX^e siècle marque pour ce noble pays, dont l'histoire est une épopée, une période de décadence commencée depuis longtemps, qui alla en s'accentuant et dont nous avons vu les dernières péripéties, qui ressemblaient à une agonie, tant les ruines s'amoncelaient dans la métropole et dans les colonies. Cependant ce siècle ne fut pas tout à fait stérile pour lui. Pour consoler ses douleurs, Dieu lui a donné des fils dignes de son passé; placé au second rang dans la famille des peuples d'Europe, il les vit avec orgueil au premier rang parmi les écrivains catholiques qui ont défendu l'Eglise aux prises avec la philosophie rationaliste et la politique persécutrice.

Un de ces vaillants champions, c'est Jean Donoso Cortès, marquis de Valdegamas.

Il appartient, dans les controverses contemporaines, à l'école intégriste, classé en tête des plus connus, par la beauté

de son talent, par la vigueur de ses convictions et la fougue des charges qu'il exécute sur l'ennemi. On dit qu'on naît poète et qu'on devient orateur; lui était né libéral, il devint intégriste. Né en 1809, mort en 1853, sa vie s'écoule pendant la période la plus chaude, quand le libéralisme tenait le record, non seulement en politique, mais en religion et en philosophie. C'était le XVIII[e] siècle, qui évoluait en différentes formes, avec ses funestes doctrines, et obtenait un peu partout la majorité des suffrages : il était l'air ambiant que les intellectuels respiraient. Depuis Louis XIV, il n'y avait plus de Pyrénées; c'est pourquoi les idées françaises passaient les frontières et recevaient bon accueil dans la Péninsule. Napoléon n'avait pas pu conserver le trône des Bourbons; quand ses armées se replièrent devant la colère d'un peuple écrasé, non pas vaincu, Voltaire et Rousseau restèrent, soutenus par les hommes d'avant-garde, toujours épris de nouveautés, sans mesurer les contre-coups encore très lointains qu'elles préparaient. Jean Donoso s'embarqua sur ce courant. Fils de la catholique Espagne, dont la foi enracinée dans les couches profondes des masses a résisté plus qu'ailleurs aux secousses qui l'ont ébranlée chez nous, élevé dans une famille de tradition, par une mère qui l'avait consacré à Notre-Dame du Salut en lui donnant ce nom, il n'oublia jamais son baptême et ne versa pas dans la demi-incrédulité qui, alors, devenait de mode à Madrid et dans les Universités des provinces. Mais il voulut mêler le christianisme avec le libéralisme; et la moitié de sa vie s'écoula dans cette laborieuse combinaison, qui ne devait pas aboutir dans un esprit taillé par la nature sur un autre modèle : il ne recueillit que des tourments.

Il débuta en simple littérateur. Doué d'une imagination ardente, avec un tempérament chaud, la couleur abonde sur sa palette; le style à reflets d'Orient illumine sa pensée; avec la conscience de sa force et le désir avouable, chez un laïque, d'acquérir de la gloire, il brava la publicité. En 1823, à peine âgé de quatorze ans, encore simple étudiant, il écrivit *Padilla*, une tragédie que son biographe appelle « un audacieux écart politique et littéraire ». Il ne prenait pas sa voie; le théâtre ne fut pas favorable à son ambition naissante; son génie refoulé se tourna vers des travaux plus sérieux sans être plus doux.

Le professorat ouvrit devant lui une carrière qui fut courte

et peu brillante. Chargé d'un cours de littérature où ses facultés semblaient lui assurer le succès, il éblouit son auditoire dans sa première leçon qui épuisa sa gloire; car la foule se retira le lendemain du pied de sa chaire, où il resta seul avec un élève auquel il s'obstinait à s'adresser, dit son historien stupéfait.

La destinée des grands hommes présente de ces transitions mytérieuses; ils montent lentement à travers les nuages qui les enveloppent et qui, un instant, paraissent arrêter leur marche, pareils à des astres qui subissent des éclipses avant d'arriver à leur zénith où ils brillent dans tout leur éclat. Donoso Cortès ouvrira plus tard un cours public à l'Athénée de Madrid, où il se sentait plus à l'aise par le genre de questions qu'il avait abordé sur la théorie générale des gouvernements : c'était son vrai terrain, sur lequel il restera sa vie durant, mais dans un autre milieu et par d'autres moyens. Bientôt le professeur fait place au journaliste, qui deviendra un politique par la parole et par la plume. La figure de Donoso Cortès se dessine déjà dans ses lignes maîtresses.

Dieu l'avait fait naître dans un pays et dans un siècle de révolutions : à ces heures tragiques de la vie des peuples, le journal et la tribune sont les deux armes que les partis emploient pour l'attaque et pour la défense, pour la destruction et pour la restauration des patries : armes terribles par leur puissance et qu'il ne faut ni apothéoser ni maudire : il s'agit de savoir s'en servir. A l'époque où Donoso Cortès arrivait à l'âge d'homme et pouvait entrer en scène, l'Espagne était en proie aux querelles dynastiques, et déjà divisée sur les doctrines en matière de religion et de philosophie. Ce dernier mal encore latent, qui fermentait dans l'ombre, contenu par les lois et les mœurs, présentait déjà des signes sinistres, que l'œil des observateurs exercés apercevait et qu'ils dénonçaient avec terreur. On a dit que la Réforme, en déchaînant la révolution religieuse qui avait altéré la foi de l'Europe catholique et brisé ses traditions, avait préparé toutes les révolutions politiques et sociales qui ont suivi cette date fatale et qui durent encore. Les faits historiques sont la démonstration de ce jugement porté sur l'œuvre de Luther et de Calvin : la moitié de l'Occident fut arrachée violemment du sein de l'unité de l'Eglise romaine. L'Espagne échappa au désastre, grâce, dit de Maistre, à la Sainte Inquisition, qui

ne versa pas, dans quatre siècles, la moitié du sang qui avait inondé l'Angleterre, la Suisse, la France, l'Allemagne et les pays scandinaves dans les guerres de religion. L'économie du sang n'est pas une quantité négligeable. Mais l'Espagne ne se défendit pas si bien contre les influences de la Révolution française, dont les constituants, ivres d'orgueil, avaient proclamé « qu'elle ferait le tour du monde ». Ont-ils reçu le démenti des événements? Tant que l'Espagne fut soumise à la monarchie absolue des Bourbons et que le catholicisme fut la religion de l'Etat, sous cette double influence elle conserva son unité, avec l'unité la paix relative qu'elle assure aux peuples. Mais tout était changé. L'Espagne, traversée dans une même moitié de siècle par deux invasions, l'une conquérante, l'autre restauratrice, toutes les deux étrangères, avait perdu pour longtemps, peut-être pour toujours, sa tranquillité au dedans, sa sécurité au dehors. La famille royale divisée contre elle-même avait déchiré le pacte national en abrogeant la loi salique, qui était, depuis Philippe V, la base de ses institutions. Dès lors, le passé glorieux et prospère de l'Espagne s'évanouissait, un avenir nouveau s'ouvrait avec des chances redoutables : les partis descendaient dans la rue pour s'y livrer des combats acharnés. Le journal se répandait des Pyrénées à l'Océan; la tribune parlementaire se dressait aux Cortès : la scène devint grandiose et terrible. Donoso Cortès va prendre son poste de combat.

Le journal ne fut jamais pour lui ce qu'il est devenu depuis, une feuille éphémère, qui vit au jour le jour, pour justifier son nom, des nouvelles et faits divers que le vent apporte et emporte; qui donne des comptes rendus des théâtres et des fêtes mondaines; qui ouvre ses colonnes aux œuvres d'art, et plus volontiers aux réclames de l'industrie et du commerce; qui vit des scandales de la vie publique et de la vie privée dont il tire les bénéfices, et qui est plutôt une caisse qu'un recueil littéraire; qui s'élance jusqu'à la politique sans dépasser l'étage où se manigancent les intrigues, où les intérêts généraux sont absorbés dans les intérêts privés, où les luttes de personnes font plus de bruit que les idées rivales en présence; qui ne s'occupe de doctrine que par distraction, une fois par mois, en s'excusant devant ses lecteurs qui lui demandent des jouissances plutôt que des articles, matière austère à réflexion. Outre que ce type de journal n'était pas encore créé

dans la première moitié du XIX^e^ siècle, surtout en Espagne qui retardait sur le mouvement européen, Donoso Cortès n'était pas homme à emboîter le pas de ces publicistes frivoles, qui amusent les peuples, quand ils ne les corrompent pas : ils mènent ordinairement de front ces deux besognes. Ne le cherchez pas au feuilleton ou à la chronique, pas même aux Variétés, susceptibles d'être traitées sérieusement avec des études d'esthétique, de science ou d'histoire; cherchez-le où son génie l'entraîne irrésistiblement, à l'article de doctrine; pour lui, le journal est une chaire où il enseigne, une tribune où il combat, un livre dont il édite chaque matin un feuillet.

Ses articles ne sont pas des articles fantaisistes et décousus : ce sont des thèses. Le journal ne put pas contenir dans ses colonnes limitées sa pensée qui déborde; alors les thèses deviennent des Mémoires, et les Mémoires sont des brochures qui se croisent dans l'air avec des articles trop rapides, d'où se dégagent des lueurs qui mettent en lumière le jeune écrivain et font pressentir le rôle qu'il jouera demain dans les affaires de son pays. Du reste, en parcourant la série des articles insérés dans les journaux ou publiés en brochures, il faut souligner ce trait, qu'il ne s'attarde pas dans la spéculation pure, vers laquelle le portent les ailes de son génie : il est dans la réalité des situations auxquelles il est mêlé, d'abord comme spectateur, plus tard comme acteur. Il scrute les problèmes sociaux où la religion, la philosophie et la politique se rencontrent dans une sorte de solidarité qui ne permet pas de les séparer, sous peine de s'éloigner de la solution véritable. C'est ainsi qu'il échappe, en débutant, à une des erreurs de son temps, qui est le séparatisme, en payant encore tribut à d'autres erreurs moins radicales dont il se dégagera peu à peu.

En 1832, il adresse à Ferdinand VII le *Mémoire sur la situation actuelle de la monarchie.* Ce prince nourrissait dans son cœur un dessein devant lequel il hésitait encore, et qu'il devait exécuter : c'était l'abrogation de la loi salique, qui était devenue la loi constitutionnelle du royaume depuis Philippe V, pour transmettre la couronne à sa fille sous le nom d'Isabelle II. Il renouait ainsi la grande tradition espagnole : Isabelle II donnait la main à Isabelle de Castille, la dernière reine d'Espagne, à travers près de quatre siècles qui l'en séparaient. Mais il brisait une tradition plus que séculaire à laquelle la nation s'était accoutumée. Don Carlos ne devait pas

se résigner à ce coup d'Etat de son frère; la guerre des Carlistes devait ensanglanter la Péninsule pendant plusieurs années et déposer un ferment de discorde qui n'est pas encore étouffé. Si la faiblesse du père envers sa fille atténue sa faute, on est étonné de voir Donoso Cortès, devenu plus tard le champion d'un traditionalisme que d'aucuns accuseront d'exagération, pousser Ferdinand VII dans une voie funeste à son pays. C'est qu'il était encore atteint du mal français, l'éclectisme, importé par la politique et les événements accomplis la veille: 1830 avait franchi les monts; le roi bourgeois avait déteint sur le roi absolu de la veille. Donoso Cortès est ce qu'on a appelé chez nous « juste milieu »; il veut appuyer la monarchie sur « les classes moyennes »; il restera fidèle à son programme; il travaillera pour la dynastie cadette qu'il aura contribué à fonder; et quand « les mariages espagnols » auront scellé l'alliance des deux branches arrivées au trône par la révolution, une large part de gloire lui reviendra dans ce succès; il trouvera dans la corbeille de noces des deux sœurs une récompense qu'il ne cherchait pas : il fut le marquis de Valdegamas.

C'est Donoso Cortès première manière qui continue : il est dans les tâtonnements de l'éclectisme; il veut relier le passé avec un avenir qu'il pressent et qui déjà se réalise autour de lui, la monarchie avec la liberté, l'autorité avec le progrès. D'autres avaient déjà essayé de mettre ces forces en équilibre : après lui, l'école à laquelle il appartient cherchera le point d'appui, la clé de voûte de l'édifice social composé de pierres qui semblent s'exclure. Fernand Cortès, son illustre ancêtre, avait conquis le Mexique; lui ne découvrira pas la terre ferme des nouvelles institutions de son pays; et il abandonnera son île d'utopie pour cingler vers de nouveaux rivages. Mais l'heure n'est pas encore venue. Evidemment, à cette époque de sa vie, il était dans le mouvement moderne : il avait pris rang parmi les libéraux; mais les libéraux, alors comme aujourd'hui, s'étaient scindés en deux camps : les progressistes et les conservateurs, les centrifuges et les centripètes; quand l'unité est rompue, il n'y a plus que des fractions, comme d'un vase brisé il ne reste que des morceaux. Donoso Cortès s'agitait dans les nuances pour lesquelles son tempérament se prêtait peu. Il hésitait entre deux libéralismes, donnant des gages à la droite et à la gauche, sans

calcul, car il ne cherchait pas le succès ; mais il courait après son constitutionalisme, opposé à la tradition de la monarchie absolue, opposé au constitutionalisme français de 1830, qui portait des fruits de l'autre côté des monts, fruits amers, dont l'Eglise souffrait déjà et qui avait en Espagne des partisans nombreux et résolus. C'est parmi ces constitutionnels qu'il rencontra les antagonismes les plus irréductibles.

Cependant, en parcourant les brochures qu'il publie sans repos, on voit de quel côté il penche. En 1834, il publie les *Considérations sur la diplomatie et son influence sur l'état politique et social de l'Europe, depuis la Révolution de Juillet jusqu'au traité de la Quadruple-Alliance.* Il écrivit ce travail au lendemain de la Révolution de 1834, qui avait soulevé les Carlistes contre les partisans d'Isabelle II, et avait noyé Madrid dans le sang. Cette guerre fratricide, à laquelle il avait contribué par le Mémoire adressé à Ferdinand VII, le glaça d'effroi et développa chez lui l'idée mère qui sera plus tard le résumé de sa philosophie, et à la défense de laquelle il consacrera, avec le meilleur de son génie, la moitié de sa vie : cette idée, c'est que l'Eglise est la base nécessaire de toute société, et la condition essentielle de sa prospérité. Il l'exprime sous la forme historique, qui est sa manière ordinaire, en ces termes : « Dans l'Europe barbare, l'Eglise seule était une société, parce qu'en elle seule il y avait unité d'objet et harmonie des volontés. Rome aspira à la domination au nom de la force, l'Eglise, *au nom de la vérité* : son titre était plus légitime. « Ces moyens ont été jugés par l'histoire... L'Eglise a continué le mouvement du monde romain ; elle a élevé les mêmes prétentions et marché vers le même but (le rétablissement de l'unité sociale), mais plus inflexible encore, parce que la vérité est plus inflexible que la force. Victorieuse, elle ne pardonne jamais ; vaincue, elle proteste toujours. Dans sa lutte avec les empereurs, à voir l'héritier des Césars prosterné aux pieds du successeur de saint Pierre, l'imagination étonnée ne peut parvenir à concevoir cette révolution immense dans la destinée du monde. En dehors de l'Eglise, il n'y avait que des individus ; la volonté de l'homme régnait seule dans ce chaos où toutes les institutions humaines firent naufrage. »

A dégager de ce passage deux idées qui en sont le fond : l'idée de vérité et l'idée d'unité, qui manquaient au monde an-

tique et que l'Eglise a promulguées en s'efforçant de les réaliser, chez elle d'abord, et dans les sociétés chrétiennes ensuite, dans la mesure où l'humanité rend possible un idéal que beaucoup relèguent dans la région des chimères. Mais, comme dit l'axiome : *Si non pro toto, saltem pro tanto.* Ces idées fermenteront encore dans l'âme orageuse de Donoso Cortès, en travail de la formule intégrale de la philosophie chrétienne; les ombres passeront sur les rayons de son intelligence : il sacrifiera aux idoles de sa jeunesse. Toutes les crises admettent des progrès et des reculs; jusqu'à ce que, dans le crépuscule des doctrines mêlées, la lumière dissipe la nuit, et que le plein jour commence. Prenons acte en attendant de ce pas en avant.

Donoso Cortès continue à écrire. Sur un thème invariable, qui est la constitution des sociétés en général, et la constitution sociale de l'Espagne en particulier, il demeure « juste milieu », on peut dire impénitent; il garde son libéralisme corrigé et ne cesse de combattre un autre libéralisme exagéré, à peu près séparatiste, et révolutionnaire avec la prétention de rester conservateur. Il s'écarte toujours davantage de ce qu'on peut appeler la gauche de son parti; il mène sa croisade concurremment, dans son *Cours de droit public*, et dans une série d'articles de journaux et de brochures échelonnées dans les années suivantes sans trêve ni repos. C'est d'abord *La loi électorale considérée dans sa base et dans ses rapports avec l'esprit de nos institutions.* Les formules trahissent toujours chez lui l'état d'esprit qui est comme son tempérament intellectuel. Dans les quelques pages que L. Veuillot, son ami et le confident de ses pensées, a consacrées à sa mémoire, on lit: « C'est un aveugle sublime: il pressent la lumière, il la devine quelquefois, et il avoue qu'il ne la possède pas. Son esprit portait une tendance native à l'absolu, qui jamais ne s'est contentée de la supercherie des transactions éclectiques. Cette tendance l'enflamme pour tout ce qu'il croit grand, lui inspire des exécrations contre tout ce qu'il regarde comme indigne de la majesté de Dieu et de la liberté humaine; l'entraîne à la défense de tout ce qu'il croit vrai, sans s'occuper des dangers qui en résulteront pour lui. Ce n'est pas agir en éclectique. On pouvait donc prédire qu'il ne resterait pas toujours ni même encore longtemps dans cette école d'équilibristes où son intelligence, prévenue par l'éducation, l'avait enrôlé, mais d'où sa

volonté, restée saine, le tirait par un noble et continuel effort[1] ». Il est impossible de mieux rendre l'état d'âme de Donoso Cortès, à ce moment de sa vie intellectuelle, en route vers la vérité intégrale. C'est une eau-forte.

En 1837, il fonda le journal l'*Avenir*, et il publia une brochure sur la réforme constitutionnelle. A signaler un article intitulé : *La religion, la liberté, l'intelligence.* Il est dirigé contre le libéralisme exalté, avec une note plus vigoureuse et même acerbe, qui rendait son écart encore plus considérable. « Quand le penseur considère le panorama si varié de l'histoire ; quand sa méditation évoque les révolutions qui ont ensanglanté le monde, et fait chanceler sur leurs bases les fragiles édifices des sociétés humaines ; quand, avide de pénétrer l'origine de ces terribles bouleversements, il demande aux révolutions et à l'histoire de lui révéler ce secret qui l'humilie, voici ce qu'elles lui répondent : « L'homme est, par sa nature, religieux, intelligent et libre. Quand ces trois caractères se développent harmonieusement en lui, l'homme atteint son plus haut degré de perfection et de bonheur. Quand ces trois éléments ne se développent pas d'une manière harmonique, une perturbation fébrile l'afflige, et un mal-être indéfinissable le tourmente ». A l'appui de ces principes, la preuve historique : « La réunion de ces trois caractères dans un seul homme n'a eu lieu qu'une seule fois sur la terre, les siècles ne l'ont vue qu'une seule fois. Il y eut un homme dont la parole fut l'intelligence du monde et la confusion des savants : il fut aussi le plus *intelligent* parmi les *intelligents*. Il y eut un homme qui, par sa venue, annonça le règne de la foi, dont la flamme pure embrasa les cœurs les plus tièdes : il fut ainsi le plus *religieux* parmi les hommes *religieux*. — Il y eut un homme enfin qui, sa mission accomplie, se soumit volontairement à la mort ; il fut ainsi le plus *libre* parmi les *libres*. Voilà l'homme complètement grand, l'homme-type, le beau idéal de l'humanité entière : *Ecce homo* ». Avec une pareille philosophie, un homme devait planter sa tente au sommet du Sinaï, et rester en contemplation devant son idéal, sans regarder à ses pieds. S'il en descend pour devenir le citoyen d'une société bouleversée par les révolutions, cet idéal devient un bagage embarrassant et un tourment s'il cherche à l'appliquer. Donoso Cortès ne cessa cependant de le préconiser par la plume et par la

1. Œuvres de Donoso Cortès. Vol. I. Introduction.

parole, ne reculant pas devant l'impopularité qu'il provoquerait. Il avance résolument.

Dans les années 1838-1839, il collabore à *La Revue de Madrid*, au *Pilote*, au *Courrier national*, devenu le *Heraldo*. Dans ce dernier journal, il publie, en 1838, un article sur les *Classiques et les Romantiques* où, à propos de littérature, il fait l'apologie de la civilisation chrétienne. Il y laisse une si profonde empreinte de foi que, devenu député pour la province de Cadix, il porta à la tribune ses idées nouvelles, qu'on pouvait appeler des idées de néophyte, et provoqua un éclat de rire dans les rangs des progressistes qu'il combattait maintenant de front. Ce fut son premier échec, et son dernier, sur ce théâtre où il devait remporter de si éclatants triomphes. Quand il aura écrit, en 1838, *La Monarchie absolue en Espagne*, en 1839, quelques articles au *Correo national*, en 1839, dans la *Revue de Madrid*, l'article intitulé : *Etat des relations diplomatiques entre la France et l'Espagne, expliqué par le caractère des alliances européennes*, son évolution sera terminée : nous aurons le Donoso Cortès seconde manière, le penseur définitif, dont les lignes en philosophie et en politique sont arrêtées et gravées dans l'airain, *ære perennius*. Laissons à son historien le soin de résumer en quelques lignes ce *processus* dont nous avons suivi les phases rapidement: « Sectateur du christianisme esthétique et sentimental de l'école française, aspirant à la fusion aussi absurde qu'impie du spiritualisme chrétien et du naturalisme païen. Ensuite, philosophe attiré par une secrète impulsion vers la religion sereine de la foi vive et de la charité féconde, et rendant un tribut d'admiration sincère au dogme et à la doctrine de Jésus-Christ; enfin, homme dont l'admiration d'artiste, pour ainsi parler, changée en amour de vrai chrétien pour la religion de ses pères, exhale ses sentiments dans une hymne sans fin à la miséricorde divine, qui donne la lumière à son âme et la tendresse à son cœur »[1]

Ici s'arrêtent les œuvres, que nous appellerons les œuvres espagnoles de Donoso Cortès, parce qu'elles n'ont pas été publiées en France. Maintenant, abordons ses œuvres françaises, c'est-à-dire celles écrites principalement en Espagne pour l'Espagne et pour l'Europe entière, qui ont été traduites et publiées en France, et composent les trois volumes qui seront

1. Introduction, page XXVI.

l'objet de notre étude, après les préliminaires, un peu copieux, qui nous ont laissé entrevoir en profil la figure du grand penseur.

Nous avons vu l'influence que la révolution espagnole, depuis la mort de Ferdinand VII, en 1832, jusqu'au pronunciamento de 1840, avait exercée sur sa philosophie et sur sa politique. La tempête, en l'éloignant des affaires et provisoirement de son pays, favorisa ce travail commencé et presque mené à bonne fin. C'est encore la révolution qui sera la rude école à laquelle la Providence formera le champion de son Eglise. Ici, le champ d'expérimentation s'élargit : la tempête se déchaîne dans l'Europe entière et secoue sur leur base les plus puissantes nations. C'est la révolution de 1848 qui donne au monde ces grandes leçons par de grands bouleversements. La France, toujours à l'avant-garde des idées, bonnes ou mauvaises, donnait une fois de plus le signal : la révolution dynastique de 1830 avait eu ses contre-coups sur un rayon plus restreint; la révolution de 1848, plus sociale que dynastique, en procédant du même principe, c'est-à-dire du libéralisme, avait soulevé les masses à une plus grande profondeur, et amené une crise plus redoutable presque dans l'Europe entière. Donoso Cortès avait l'œil sur la France; comme de Maistre, dont les écrits ont le plus souvent ce pays prédestiné pour objectif, c'est là qu'il recueille les faits sur lesquels sa philosophie s'exerce; là qu'il analyse les causes, là qu'il déduit les conséquences et qu'il émet ses conjectures d'avenir. Déjà, en 1842, dans une série de lettres, adressées de Paris au *Heraldo*, il dessine la situation à partir de la mort du duc d'Orléans. A cette occasion, il disait : « Dans les jours de sa décadence comme dans ceux de sa plus grande puissance, la France est d'un grand poids dans la balance de la destinée des nations. Il est donc juste et naturel que les nations fassent silence et écoutent quand la France célèbre ses joies ou lorsqu'elle pleure ses catastrophes et ses malheurs ». Sous l'impression de cet événement, il expose l'état des partis; il silhouette leurs orateurs, en parallèle avec les orateurs les plus en vue à cette époque : Olano en Espagne, O'Connel en Irlande; les journaux et la note qu'ils donnent, certaines questions à l'ordre du jour, les hommes politiques qui occupent la scène, Lamartine et ses utopies, Guizot et l'école éclectique, rien n'échappe à son observation

consciencieuse et solennelle. Entre parenthèses, l'éloge du roi Louis-Philippe, « un de ces princes que Dieu donne au peuple aux jours de sa miséricorde ». Donoso Cortès, qui avait travaillé aux mariages espagnols, était resté fidèle aux deux dynasties que ces mariages avaient unies. En combattant le libéralisme, il semble oublier que c'est le libéralisme qui avait élevé ces trônes en deçà et en delà des Pyrénées et qui avait trouvé sur eux son point d'appui en politique, et dans les relations de l'Eglise et de l'Etat. Les plus fiers penseurs ne sont pas à l'abri de ces contradictions : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », a dit Pascal.

La situation de la France en 1842, malgré la paix relative qui y régnait, sous le gouvernement du « roi des Français, sage parmi les sages, prudent parmi les prudents », selon notre écrivain, contenait tous les ferments d'une explosion prochaine. Une révolution en prépare une autre, par un enchaînement funeste de causes et d'effets, qui est la logique des choses; le torrent contenu un instant s'enfle de toute la résistance qu'il rencontre et, tôt ou tard, il emporte ses barrages, parce que les politiques qui surveillent son cours ne sont pas remontés jusqu'à la source du mal. 1848 était plus que le renversement d'une dynastie sortie d'une émeute dix-huit ans auparavant : c'était le renversement de l'ordre, l'émeute au pouvoir, la guerre civile dans les rues de Paris. Le bruit de la catastrophe retentit avec la rapidité de la foudre dans toutes les capitales, où elle effraya les rois, en remuant les passions de la foule, en éveillant les sectes au fond des Loges, toujours prêtes à profiter des troubles publics pour avancer leurs affaires. Il est intéressant d'étudier l'état d'esprit de Donoso Cortès, placé au centre des agitations européennes, à l'aide des lettres où il consignait les événements, où il formulait les jugements qu'ils provoquaient. Il écrit au milieu du fracas des ruines qui tombent, aux lueurs sinistres de l'incendie allumé un peu partout : situation favorable pour le politique philosophe qui a des notes à rédiger. Comme l'or s'épure dans la fournaise, sa doctrine, déjà si avancée, se dégage de ses dernières scories, pour devenir telle que nous l'analyserons dans ses œuvres.

Le 30 novembre 1848, à l'occasion des événements de Rome, il écrivait au *El Heraldo* de Madrid : « La démagogie qui parcourt l'Europe, comme les furies antiques, couronnée de

serpents; qui laisse partout derrière elle des taches de sang; qui a foulé à Paris tous les trésors de la civilisation, à Vienne toute la majesté de l'empire, à Berlin, les sommités de la philosophie, trouvant ce prodigieux théâtre trop étroit pour son ambition, a élevé son trône et établi son joug dans Rome la sainte, l'impériale, la pontificale, l'éternelle. Là où le Vicaire de Jésus-Christ bénissait la ville et le monde, se dresse aujourd'hui, arrogante et impie, haineuse, frénétique, et comme prise de vertige et de vin, cette démocratie insensée et féroce, sans Dieu, sans loi, qui opprime la cité et trouble l'univers[1] ».

Répondant de Berlin, où il était ambassadeur, le 16 juillet 1849, à quelques journaux de Madrid, qui avaient attaqué ses idées, il écrivait : « J'ai vu deux édifices gigantesques, deux tours babyloniennes, deux civilisations splendides, élevées au plus haut point par la sagesse humaine : la première est tombée au son des trompettes apostoliques, et la seconde va s'écrouler au son des trompettes socialistes. En présence de ce spectacle effroyable, je me demande à moi-même avec terreur si la sagesse humaine est autre chose que vanité et affliction d'esprit. Je n'ignore pas qu'il y a des hommes d'un optimisme invincible, pour qui c'est chose évidente que la société ne tombera pas, attendu qu'elle n'est pas tombée encore, et aux yeux desquels le nuage, loin de grandir, s'en va se dissipant dans les airs. Pour eux, la révolution de Février fut le châtiment, et ce qui vient est la miséricorde. Ceux qui vivront verront, et ceux qui verront seront dans l'épouvante, en reconnaissant que la révolution de Février n'est qu'une menace, et que maintenant ce qui approche, c'est le châtiment[2] ». Les cris de douleur, presque de désespoir, que lui arrachent les événements dont il est témoin, nous préparent à l'étude de sa doctrine.

Les œuvres de Donoso Cortès sont peu considérables; les traités proprement dits, sous forme didactique, y occupent peu de place. Sa doctrine est dispersée dans des articles de journaux, dans des discours d'académie et de tribune, dans une correspondance copieuse, dans des pensées détachées et dans deux larges études mises en corps d'ouvrage, dont une n'est qu'une esquisse tirée des papiers de l'éminent écrivain et publiée après sa mort telle qu'on l'a trouvée. Malgré la

1. Vol. I, page 302.
2. *Ibidem*, pages 357-358.

variété des manifestations dans lesquelles elle se présente, cette doctrine est facilement réductible à l'unité, à une idée unique, entière, absolue, qui évolue à travers les questions que l'écrivain aborde, et qui ne sortent guère d'un certain cercle. Mais, au centre de ce cercle, il y a Dieu, l'humanité et l'Eglise, qui sert de trait d'union à ces deux extrémités des choses. L'on voit déjà les caractères du génie de Donoso Cortès et de sa philosophie.

Le premier de ces caractères, c'est la synthèse. Il y a en logique deux procédés qui s'appellent l'analyse et la synthèse : l'analyse décompose un tout en ses parties, la synthèse recompose le tout avec ses parties d'abord dissociées. Ces deux procédés correspondent à deux facultés de l'esprit, qui sont corrélatives et ne vont pas l'une sans l'autre dans la connaissance des choses. Mais selon que l'une de ces facultés domine sur l'autre dans une intelligence, on dit de cette intelligence qu'elle est analytique ou synthétique. La synthèse révèle sa puissance ; car c'est elle qui l'élève au-dessus des faits particuliers, toujours plus accessibles aux esprits moyens, et l'aide à saisir les rapports éloignés des idées et des choses, en même temps qu'elle la place sur la voie qui mène à la découverte des causes, ces noumènes, comme on dit aujourd'hui, qui défient souvent les efforts des plus persévérants, et enveloppés dans leurs mystères, donnent aux superbes des leçons d'humilité dont ils ont besoin. Les synthétiseurs composent la famille des hommes supérieurs, l'aristocratie des écoles : on les compte dans l'histoire. L'antiquité eut les siens : Socrate Platon, Aristote, Pythagore sont du nombre. Les scolastiques, qui s'appellent Scot, Thomas, Bonaventure, Albert le Grand, Alexandre de Halès, construisaient leurs synthèses théologiques à côté des architectes qui bâtissaient les cathédrales, synthèses de pierres harmonisées dans un plan merveilleux. Les modernes rangent parmi cette élite Vico, Herder, Haller, de Maistre, de Bonald, Lamennais, Cousin, Auguste Comte, Taine, Guizot, Proudhon et quelques écrivains socialistes ; plus près de nous, Blanc-Saint-Bonnet, Ernest Hello, Charles Perrin, etc. Il n'est pas à dire que ces synthétiseurs se vaillent, moins encore que leurs synthèses doivent être placées sur la même ligne, avec le droit à un respect égal ; car il y a des synthèses d'erreur et des synthèses de vérité ; les synthèses allemandes, par exemple, subjectivistes, monistes, idéa-

listes, panthéistes, nihilistes, autothéistes sont de larges taches d'encre, dont tout le monde n'est pas capable, et qui ne sont pas un titre à l'admiration de la postérité; l'absurdité élevée au sublime ne sera jamais qu'une curiosité ou une de ces monstruosités que les naturalistes empaillent pour orner les vitrines de leurs muséums.

La synthèse, chez Donoso Cortès, conduit à la transcendance, qui en semble inséparable et qui en est, à la rigueur, distincte. La synthèse est un mouvement de l'esprit en largeur : elle rapproche les choses éloignées en les réduisant à l'unité. La transcendance est un mouvement de l'esprit en hauteur, qui va du sensible à l'invisible, du fait particulier à l'idée. Le connaissable est à deux degrés, qu'on peut comparer à deux étages d'un palais : au premier degré, le connaissable se compose de vérités premières, accessibles aux plus humbles intelligences, parce qu'elles président à tous les actes de la vie humaine : on les désigne sous le vocable de « sens commun »; c'est la lumière qui se lève chaque matin à l'horizon et qui éclaire les pas de tout homme qui vient dans ce monde. Le second degré du connaissable renferme « les idées », c'est-à-dire les types des choses sensibles, les foyers d'où sortent les vérités secondaires, comme des rayons qui s'échappent des soleils suspendus dans l'espace. Cette sphère est réservée : un petit nombre d'esprits y pénètrent : l'oiseau fait son nid sur la branche; l'aigle à large envergure construit son aire sur les sommets et comme dans les nuées. La transcendance est le coup d'aile du génie, qui s'élance du phénomène sensible dans l'idéal où il se repose avec joie, parce qu'il touche l'absolu. La transcendance a ses périls : plus d'un, en cherchant l'idéal, s'est égaré dans l'idéalisme, qui n'est pas l'absolu, qui n'est pas le réel, mais une ombre, un vain nom, *nomen inane*, où il s'est asphyxié, s'il n'est pas devenu fou. Donoso Cortès était à l'abri de ce péril, parce qu'il connaissait son point de départ — ce qui est facile — et son point d'arrivée, qui lui était fourni par la foi catholique. On dispute encore sur les « idées » de Platon, dont la nature n'est pas déterminée, car on ne sait pas si elles étaient personnelles, c'est-à-dire pensées par un Dieu personnel, ou si elles étaient purement subjectives. « Les idées », chez Donoso Cortès ne flottent pas dans le vague indéfini : elles sont les pensées d'un Dieu personnel; c'est là qu'il les cherche et qu'il les

trouve. Pour lui, il n'y a ici-bas que des symboles : dans la matière, dans les âmes, dans les événements de l'histoire, dans les constitutions politiques, dans le génie et les destinées des races, il découvre des significations cachées, qu'il dégage et d'où il s'élève vers les idées supérieures, dont elles sont, en quelque sorte, la traduction, un alphabet qu'il épelle sans hésiter, et dont les lettres forment un nom sublime et adorable : Dieu.

Donoso Cortès est un synthétiseur transcendant. Mais il se distingue de tous les écrivains de sa race parce que sa synthèse est à base théologique : saint Augustin et Bossuet, de Maistre, de Bonald forment le groupe auquel il se rattache. Le surnaturel est le troisième caractère de son génie et de ses œuvres, son unique critérium en philosophie, en politique et en sociologie : il ne sépare pas ce que Dieu a uni par des liens infrangibles. Tel fut l'aboutissement laborieux, mais splendide et triomphant, de son rationalisme mitigé qui marqua la première partie de sa carrière. Répondant à quelques journaux de Madrid, qui avaient attaqué ses idées, il écrivait de Berlin, en 1849 : « Je suis purement catholique, je crois et professe ce que professe et croit l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Pour savoir ce que je dois croire et ce que je dois penser, je ne m'adresse pas aux philosophes, je m'adresse aux docteurs de l'Eglise ; je ne questionne pas les sages, ils ne pourraient me répondre : j'interroge plutôt la femme pieuse et l'enfant, deux vases de bénédictions, parce que l'un est purifié par les larmes, et que l'autre est encore embaumé du parfum de l'innocence[1] ». La plupart des Espagnols progressistes auxquels il s'adressait auraient pu émettre une pareille profession de foi ; mais leur politique éclectique et à peu près séparatiste était la preuve qu'ils avaient un catholicisme de poche, qui leur permettait de faire la prière en famille et d'aller à la messe le dimanche, mais qu'ils laissaient dans leur cabinet en allant aux bureaux de leur journal, ou qu'ils allaient siéger au Sénat et à la Chambre des députés. Donoso Cortès appliquait sa foi à sa vie entière, à sa philosophie, comme écrivain, à sa politique à la tribune, dans la diplomatie quand il était ambassadeur : « Je suis purement catholique », sans distinguer entre la vie privée et la vie publique.

1. Vol. I, page 356.

Le surnaturel est partout dans les œuvres de Donoso Cortès ; il ne rédige pas un paragraphe, il n'écrit pas un billet que cette note n'apparaisse au bout de sa plume. Nous en trouvons l'exposition en forme de traité dans *L'Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme.* « Il est surprenant, a dit M. Proudhon, qu'au fond de notre politique, nous trouvions toujours la théologie ». (*Confessions d'un révolutionnaire*, p. 61). Ce qui est surprenant, c'est l'étonnement qu'expriment ces paroles : la théologie n'est-elle pas la science de Dieu, l'océan qui contient et embrasse toutes les sciences, comme Dieu est l'océan qui contient et embrasse toutes choses ? Avant, comme pendant et après leur création, les créatures sont dans l'entendement divin : Dieu les tire du néant, mais il les crée selon un modèle qui est en lui éternellement, et où elles sont d'une manière suréminente, comme les effets dans leurs causes et les conséquences dans leurs principes, l'éclat des corps lumineux dans la lumière qu'ils reflètent, les formes dans leurs éternels exemplaires. Elles y sont toutes ensemble : les mers et leur immensité, la terre et sa riche parure, les globes célestes et leur harmonie, les mondes et tout ce qu'ils renferment, les astres et leurs splendeurs, les cieux et leurs magnificences ; tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera. La mesure, le poids, le nombre de toutes choses y sont avec elles, et toutes les choses en sortent avec nombre, poids et mesure. Les lois inviolables et suprêmes de tous les êtres y sont avec eux, et chaque être y est sous l'empire de sa propre loi ; tout ce qui a vie sous les lois de la vie ; tout ce qui végète sous les lois de la végétation ; tout ce qui se meut sous les lois du mouvement ; tout ce qui est doué de la faculté de sentir sous la loi des sensations ; l'être intelligent sous la loi des intelligences ; l'être libre sous la loi qui règle et régit les volontés. Tel est le sens dans lequel on dit, sans tomber dans le panthéisme, que toutes choses sont en Dieu et que Dieu est en toutes choses[1] ».

1. Donoso Cortès n'avait pas étudié la *Somme* de saint Thomas dans les Universités espagnoles. Littérateur par tempérament et par goût, il professa dans les écoles de l'Etat en écrivant dans les journaux. Cependant, dans le passage cité plus haut, il met dans une langue imagée ce que le Docteur angélique enseigne sur la question : « L'exemplaire (le modèle, le type ou prototype) est même chose que l'idée. Or, les idées, selon saint Augustin, ce sont les formes premières ou raisons stables des choses, formes qui n'ont pas été créées, mais qui restent immuables dans l'intelligence divine ». Dieu est donc la première cause exemplaire de toutes

« Si tout vient de Dieu et si Dieu est en tout, la science qui donne la raison dernière de toutes choses ne peut être que la science de Dieu, la théologie ; et ceci explique pourquoi, lorsque la foi diminue, les vérités diminuent dans le monde exactement dans la même mesure, pourquoi la société qui se détourne de Dieu voit soudain une effrayante obscurité envahir tous ses horizons... Posséder la vérité politique, c'est connaître les lois auxquelles sont assujettis les gouvernements ; posséder la vérité sociale, c'est connaître les lois auxquelles sont soumises les sociétés humaines ; or, pour connaître ces lois, il faut connaître Dieu ; et celui-là connaît Dieu qui, entendant ce que Dieu affirme de lui, croit ce qu'il entend. Toute affirmation relative à la société ou au gouvernement suppose donc une affirmation relative à Dieu ; et la théologie étant la science qui a pour objet les affirmations divines, toute vérité politique ou sociale se résout, en dernière analyse, en vérité théologique. Et ce n'est pas seulement la politique, mais toute science qui trouve en Dieu et par Dieu sa raison dernière et sa suprême explication ; la science de Dieu, la théologie, en qui et par qui tout s'explique, est donc la science universelle ; il n'y a rien en dehors de cette science ; l'ensemble de toutes choses, le tout, est son objet ; or, le tout est un et ne comporte pas de pluriel, la théologie est donc la science des sciences, la seule vraie science[1]. »

Donoso Cortès pousse encore plus haut le mouvement transcendantal de sa pensée. Après avoir pris Dieu pour exemplaire des choses, comme le lieu des idées types d'où tout procède, il s'enfonce dans l'analyse de la nature de Dieu, jusque dans sa vie intime, à la sainte Trinité qu'il adore, et dans le sein de laquelle il saisit la grande loi de tout ce qui

---

choses. On le voit avec évidence si l'on considère que pour faire une œuvre quelconque, il faut nécessairement suivre un modèle. C'est en effet, en reproduisant un modèle, soit qu'il l'ait extérieurement sous les yeux, soit qu'il n'en n'ait d'autres que celui qu'il a conçu dans l'esprit, que l'artiste donne à la matière une forme déterminée. Or, rien ne se fait dans la nature que sous des formes déterminées, et la détermination des formes a nécessairement pour cause première la sagesse divine qui a conçu l'ordre du monde, ordre fondé précisément sur cette détermination par laquelle les choses se distinguent les unes des autres. Nous ne pouvons donc trouver ailleurs que dans la divine sagesse ces raisons ou types des choses que nous appelons *idées*, c'est-à-dire formes exemplaires, et nous devons dire qu'elles existent dans l'entendement divin ». I, Q. XLIV, 3.

1. Vol. I, page 1-8.

lui servira de pierre de touche pour juger tous les phénomènes dont se compose l'histoire de l'humanité. Cette loi universelle, cette formule suprême, c'est « l'unité dans la variété et la variété dans l'unité ». C'est bien à ces deux termes que se réduit le dogme catholique. Cette doctrine dont Donoso Cortès a fait la base de sa philosophie, il l'expose en plusieurs endroits de ses œuvres; il y revient souvent comme à une idée mère à laquelle se rattachent tous les développements de sa pensée. Dans son chapitre sur la création, après avoir célébré, dans un langage magnifique, l'œuvre des six jours, il ajoute : « Sans aller plus loin, on peut tirer de ce qui vient d'être exposé dans ce chapitre une vive lumière pour éclaire quelques-unes des lois fondamentales du monde moral et quelques-uns de ses plus grands mystères. Le vrai Dieu, le Dieu des Hébreux et des chrétiens, se montre ici comme l'unité, comme l'existence absolue. Dans cette unité éternelle, trois personnes distinctes sont éternellement cette unité même, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Voilà donc la distinction dans l'unité sans que l'unité soit atteinte. Et, comme en toutes choses, se retrouvent les marques de la Trinité créatrice, nous voyons en toutes choses l'unité, imparfaite image de l'unité souveraine, et la diversité, image imparfaite de la distinction des personnes divines, et partout et toujours, la *diversité* sortant de l'*unité*, si l'on peut parler de la sorte, pour revenir ensuite se perdre dans cette unité d'où elle est sortie. Or, l'*unité* tirant perpétuellement la diversité de son sein fécond, et la *diversité* s'absorbant perpétuellement dans la puissante *unité* d'où elle tire son origine, nous montre clairement qu'elle est la loi éternelle et inflexible de l'ordre. Dieu a tiré le monde du néant par un acte de sa volonté toute-puissante. Les choses créées par cette volonté *unique* étant *innombrables*, le phénomène de la *diversité* sortant de l'*unité* se produit dans l'acte suprême de la création du monde. De plus, toutes les créatures étant gouvernées, comme elles le sont, par la volonté très haute et toute-puissante qui les crée, nous avons aussi le phénomène de la *diversité* ramenée à l'unité; et par ce double phénomène, la loi universelle de l'ordre se trouve établie et constituée... Tout le monde comprend aisément, sans aucun doute, combien cette observation est transcendante; je ne veux aujourd'hui que l'indiquer, me réservant de l'ap-

profondir, lorsque la trame de cette histoire aura pris un plus grand développement[1] ».

Les occasions furent fréquentes pour Donoso Cortès de réaliser son dessein, puisqu'il invoque toujours la même loi, soit pour expliquer les grandes constructions de l'histoire, soit pour donner la raison des ruines dont elle est encombrée.

La doctrine fondamentale de Donoso Cortès n'est pas une invention de son génie : c'est le dogme catholique de la Trinité, accompagné de la théologie des Pères de l'Eglise et des docteurs scolastiques, qui le commentent et en cherchent le reflet dans les choses. Cette doctrine est largement exposée dans la *Somme* de saint Thomas, dans les Traités de saint Augustin, cités dans la note des traducteurs. Elle s'est transmise dans les écoles catholiques; et plus d'un publiciste l'a insérée dans ses œuvres. Chacun connaît les théories de de Bonald, l'auteur de *La législation primitive*, qui appuie sa philosophie sur la trilogie politique : le prince, le ministre et le sujet; sur la trilogie domestique : le père, la mère et l'enfant dans la famille. — Les psychologues anciens et modernes avaient signalé la trace de la Trinité divine dans l'âme humaine avec ses trois facultés, qui sont : l'intelligence, la volonté et l'amour.

Cependant, il y a ici quelque chose qui appartient à Donoso Cortès et constitue son originalité parmi les philosophes modernes qui font profession de catholicisme. Sans parler ici de l'évolution qui, des basses régions de l'éclectisme, l'a élevé à la transcendance de la foi, il faut considérer avec quelle puissance synthétique il a ramené toutes les questions à la loi unique de l'*unité* et de la *diversité*. C'est son « monisme » à lui, bien différent du monisme préconisé chez les Philistins de la libre-pensée, monisme dont Dieu est exclu, chaos désolé et stérile d'où la vie ne saurait s'échapper. Tout sort de sa loi et tout y rentre : un point infini. Ce qui lui appartient encore en propre, c'est l'application qu'il en fait à tout ordre de choses, même à celles qui ne semblent pas pouvoir y trouver une solution. Quel rapport, par exemple, voit-on de prime abord entre la loi de l'*unité* et de la *diversité* et le parlementarisme? Ce cas n'est pas le seul : et à travers toutes ses études religieuses, morales, politiques, économiques, sociales, qu'il s'agisse de démontrer des vérités ou de réfuter des er-

1 Esquisses Historico-philosophique. Vol. II. *La Création*, page 442.

reurs, nous le verrons s'appuyer invariablement sur la loi de l'*unité* et de la *diversité*. De temps en temps, l'idée paraîtra un peu tirée; l'auteur fera preuve autant d'ingéniosité que de solide logique : dans l'ensemble, son exposé, toujours fondé, portera la conviction dans les esprits non prévenus.

Dans le second chapitre du même Traité, Donoso Cortès passe de l'abstrait au concret, en montrant la théologie ou l'ordre surnaturel réalisée dans le catholicisme; il l'intitule : *De la société sous l'empire de la théologie catholique*. Le caractère de sa philosophie se dessine toujours plus clairement; après avoir décrit l'action de Dieu sur l'ensemble des choses créées, il la fait voir s'exerçant sur l'humanité au point de vue intellectuel, moral, politique, social et familial. « L'humanité entière a suivi les cours des théologiens et des docteurs catholiques; il y a dix-neuf siècles que ces cours durent, et aujourd'hui après avoir tant étudié, après avoir tant appris, elle n'est pas encore parvenue à toucher de la sonde le fond de leur science. A cette école, on apprend comment et quand doivent finir, comment et quand ont commencé les choses et les temps; là se découvrent les secrets merveilleux qui échappèrent à toutes les recherches des philosophes du paganisme et que ne put jamais pénétrer l'intelligence de ses sages; là se révèlent les causes finales de toutes les existences, le but auquel se coordonnent tous les mouvements de l'humanité, la nature des corps et l'essence des esprits; les voies où marchent les hommes, le terme vers lequel ils tendent, le point d'où ils sont partis, le mystère de leur voyage sur la mer de ce monde, et la carte où sont marqués les écueils qu'ils doivent éviter, les routes qu'il leur faut suivre pour arriver au port, l'énigme de leurs larmes, l'arcane de la mort, le secret de la vie ».

Donoso Cortès détaille ensuite cette belle synthèse dans une série de tableaux où la magnificence de l'expression s'unit à la plus grande précision de la doctrine. C'est Dieu qui plane sur le monde humain, comme au commencement il planait sur les formes initiales de la matière et sur ses splendides épanouissements. « C'est lui qui tire du néant tout ce qui est, lui qui maintient chaque chose en son être; lui qui gouverne le monde angélique, le monde humain et le monde infernal... L'Orient connaît sa voix, l'Occident obéit à son signe, le

Midi exécute ses commandements, le Septentrion l'adore. Sa parole peuple la création; les astres sont le voile de sa face; les Séraphins réfléchissent sa lumière sur leurs ailes embrasées; les cieux lui servent de trône et à son doigt est suspendu le globe de la terre. Lorsque les temps furent accomplis, le Dieu catholique montra son visage, et cela suffit pour faire tomber et réduire en poussière toutes les idoles, œuvre de la main des hommes. Il ne pouvait en être autrement: les théologies humaines n'étaient que des fragments mutilés de la théologie catholique; chacun de ces dieux qu'adoraient les nations n'était que la personnification déifiée de l'un des attributs essentiels du Dieu véritable, du Dieu de la Bible ».

Il faut observer que, dans toute la suite du Traité, c'est du Dieu catholique qu'il s'agit; et, d'emblée, la philosophie de Donoso Cortès devient théologie et se confond avec elle. Ainsi, sans nier la distinction de l'ordre purement rationnel avec l'ordre surnaturel, distinction que l'esprit peut toujours faire, en réalité, ces deux ordres d'idées roulent ensemble dans sa philosophie, qui se sépare, non seulement du rationalisme incroyant, mais du spiritualisme étroit et sec des éclectiques. Le catholicisme, expression nouvelle et suprême du Dieu créateur, organisateur et souverain maître des choses, a les mêmes proportions que Dieu même, et se mêle à tout. Donoso Cortès décrit ainsi sa pénétration successive dans l'humanité : « Le catholicisme a pris possession de l'homme tout entier, de son corps, de son cœur, de son âme. Ses théologiens dogmatiques apprennent à l'homme ce qu'il doit croire; ses théologiens moralistes, ce qu'il doit faire; et ses théologiens mystiques, s'élevant au-dessus de tous, lui enseignent à voler sur les ailes de la prière, à se servir de cette échelle, formée de pierres précieuses, qui fut montrée à Jacob, par laquelle le ciel descend vers la terre et la terre monte vers le ciel, jusqu'à ce que, toute distance s'effaçant entre le ciel et la terre, Dieu et l'homme se trouvent unis dans les flammes de l'amour infini. »

La prise de possession de l'humanité par le catholicisme s'opéra selon un *processus* gradué et logique. C'est par la réforme de l'individu que tout commence; l'ordre moral s'établit dans sa conscience, égarée par l'erreur, déséquilibrée par la corruption, qui avaient prescrit depuis des siècles. « Le monde

moral recouvra, au jour de la rédemption, les lois qu'il avait perdues au jour de la prévarication et du péché. Le dogme catholique devint le critérium des sciences, la morale catholique le critérium des actes, la charité catholique le critérium des affections. La conscience humaine, jusqu'alors en proie à l'action corrosive de l'erreur et du mal, sortit de cet état misérable; elle vit clair dans les ténèbres intérieures comme dans les ténèbres extérieures, et retrouva, à la lumière des trois critériums divins, le bonheur de la paix qu'elle avait perdue ».

Maître de la conscience individuelle par l'ordre moral qu'il y faisait régner, le catholicisme fit sentir ses influences dirigeantes sur la société politique : cet effet était inévitable. Continuant sa déduction, Donoso Cortès va droit au fondement de la société politique qui est l'autorité, dont il indique la source en Dieu même, qui règne et gouverne parmi les êtres libres comme chez les êtres soumis aux lois de la fatalité. Il ne se perd pas dans les systèmes; il n'a cure des subtilités et chicanes dont les auteurs ont encombré la question; c'est la Bible à la main qu'il la tranche par voie d'affirmation doctrinale, se réservant plus tard de s'en servir pour combattre les hérésies politiques qu'il rencontrera sur son chemin. Du monde religieux, l'ordre pénétra dans le monde moral, et, du monde moral, dans le monde politique. Le Dieu catholique, créateur et conservateur de toutes choses, a assujetti toutes choses au gouvernement de la Providence. Tout pouvoir vient de Dieu, dit saint Paul... En divinisant l'autorité, le catholicisme a sanctifié l'obéissance; et l'autorité divinisée, l'obéissance sanctifiée sont la condamnation de l'orgueil dans ses manifestations les plus redoutables, l'esprit de tyrannie et l'esprit de révolte. Dans une société véritablement catholique, le despotisme et les révolutions sont donc également impossibles ».

Le catholicisme pénètre encore dans la famille, cette société primitive, berceau de l'humanité, que Dieu créa directement, et comme en personne, et à laquelle il dicta des lois. Ici, Donoso Cortès, qui s'élève toujours vers la cause exemplaire des choses, monte à une grande hauteur et va chercher la famille, non seulement en Dieu, principe souverain de toute vie, mais jusque dans le sein de la Trinité, inaccessible à la philosophie purement rationnelle, même quand elle arrive au déisme classique : « Comme la société politique, la société

domestique a Dieu pour auteur, pour législateur et pour souverain maître. Au plus haut des cieux, dans leur profondeur la plus impénétrable, au sein de leur lumière la plus pure, la plus resplendissante, est un tabernacle inaccessible, même aux chœurs des anges; dans ce tabernacle, dont n'approche aucune créature, s'accomplit éternellement le prodige des prodiges, le mystère des mystères. Là est le Dieu catholique un et trine, un en son essence, trine en ses personnes. Le Père engendre éternellement le Fils, et du Père et du Fils procède éternellement l'Esprit-Saint... Là éternellement s'accomplit le mystère des deux processions, et par elles là sont éternellement l'unité et la pluralité, l'unité dans la trinité, la trinité dans l'unité. Dieu est thèse, il est antithèse, et il est synthèse : thèse souveraine, antithèse parfaite, synthèse infinie. Parce qu'il est un, il est Dieu; parce qu'il est Dieu, il est parfait; parce qu'il est parfait, il est fécond; parce qu'il est fécond, il est en plusieurs personnes, et, parce qu'il est en plusieurs personnes, il est famille[1] ».

Avec un pareil prototype, on peut dire une pareille provenance, la famille humaine participe à la dignité de l'homme fait à l'image de Dieu; et quand le catholicisme aura encore ajouté à la nature de l'homme toutes les richesses surnaturelles par son union avec le Verbe fait chair, la famille obéira à cette loi de progression; et c'est un sacrement qui sera la racine sur laquelle elle s'épanouira, en se couvrant de fleurs, en se chargeant de fruits. « L'homme a été fait par Dieu et à l'image de Dieu : non seulement à son image mais à sa ressemblance; et de là vient qu'on trouve en lui une sorte de trinité de personnes dans l'unité de sa nature... La paternité vient de Dieu; dans son nom comme dans son essence, c'est de Dieu seul qu'elle peut venir. Si Dieu avait permis un complet oubli des traditions paradisiaques, avec l'institution, le genre humain en eût perdu même le nom. La famille, divine en son institution, divine en son essence, a suivi partout les vicissitudes de la civilisation catholique; et cela est si vrai, que la pureté ou la corruption de la première est toujours un symptôme infaillible de la pureté ou de la corruption de la seconde; de même que l'histoire des vicissitu-

1. *Essai sur le catholicisme*, etc. Vol. III, page 36-37.

des et des bouleversements de la seconde est l'histoire des bouleversements et des vicissitudes de la première[1] ».

Le catholicisme détermine déjà le surnaturel; le surnaturel est une idée; le catholicisme est un fait, c'est-à-dire l'ensemble des vérités révélées au monde à un moment de l'histoire dont on peut préciser la date, vérités supérieures et distinctes de celles qui avaient cours avant leur manifestation, et de celles que les hommes professent encore par côté et contre elles. Mais le catholicisme, qui détermine le surnaturel, est déterminé à son tour par l'Eglise dans laquelle il s'incarne. L'Eglise, une société visible, un corps vivant, qui a chair et os, qui se déploie dans le temps et l'espace, qu'on peut toucher, qu'on peut entendre comme une autre société, mais qui se distingue de toute autre société de main d'homme, et qui prime encore parmi les sociétés religieuses ses rivales, qui ont la prétention, non justifiée, d'apporter à l'humanité les vérités révélées de Dieu. Donoso Cortès écrit, au chapitre III du même ouvrage, un vrai traité de l'Eglise, mais avec sa grande manière, un traité qui est un poème ou un chant, et qui garde les caractères d'un traité dans un résumé splendide, parce que l'Eglise catholique y est analysée à vol d'oiseau. Il célèbre son autorité souveraine, son infaillibilité, sa sainteté, son universalité, sa fécondité, sa surnaturalité, les miracles qui l'accompagnent, les bienfaits qu'elle répand sur son chemin, la fonction qu'elle remplit entre le ciel et la terre qu'elle met en communication, présidant aux échanges qui se font entre ces deux extrémités des choses. Les développements qu'il donne a ces pensées sont superbes : il faudrait tout citer. Choisissons entre ces pages étincelantes : « Dieu fait toutes choses d'une manière achevée et parfaite; après avoir donné la vérité au monde, il n'a pas voulu, rentrant dans son repos, la laisser exposée aux injures du temps et la livrer comme un jouet aux disputes des hommes. C'est pourquoi, éternellement il conçut l'idée de son Eglise, et l'Eglise apparut sur la terre, dans la plénitude des temps, belle et parfaite, toute resplendissante de la perfection suprême, de la souveraine beauté qu'elle eut toujours dans l'entendement divin. Depuis lors, elle est pour nous, qui naviguons sur cette mer du monde si féconde en tempêtes,

1. *Ibidem*, pages 40-41.

le phare lumineux placé sur l'écueil. Elle sait ce qui nous sauve et ce qui nous perd, notre première origine et notre fin dernière, en quoi consiste le salut, en quoi la damnation de l'homme, et c'est elle seule qui le sait; elle gouverne les âmes, et c'est elle seule qui les gouverne; elle éclaire les intelligences, et c'est elle seule qui les éclaire; elle redresse les volontés, et c'est elle seule qui les redresse; elle purifie les affections et leur donne une ardeur impérissable, et c'est elle seule qui les embrase ainsi et qui les purifie. Elle meut les cœurs, et c'est elle seule qui les meut par la grâce de l'Esprit-Saint. En elle, il n'y a ni péché, ni erreur, ni faiblesse : sa robe est sans tache; pour elle, les tribulations sont des triomphes, et les plus effroyables tempêtes, comme les vents les plus propices, la conduisent au port[1] ».

Nous avons vu plus haut comment Donoso Cortès avait dégagé la grande loi de l'*unité* et de la *pluralité* dans l'œuvre de la création. L'Eglise catholique est une autre création, la seconde, placée à six mille ans de la première, création où la matière n'est que le socle qui la porte, création dont les âmes sont les pierres, dont le Christ est l'architecte et qui demeure l'œuvre par excellence des mains divines; car elle est la dernière et elle résume toutes les autres qui ne sont que ses symboles. Après le tableau qu'il en a tracé et dont nous venons de citer un fragment, l'éminent écrivain fait la même observation et, poursuivant son idée, il écrit : « Comment ne pas y trouver le profond mystère de l'unité engendrant perpétuellement la pluralité qui, elle-même, constitue son unité perpétuellement? comment ne pas voir que nous sommes là au confluent universel des choses humaines et des choses divines? comment ne pas reconnaître dans cette monarchie si extraordinaire la représentation de Celui qui, vrai Dieu et vrai homme, est l'unité et la pluralité, la divinité et l'humanité indissolublement unies? La loi occulte selon laquelle a lieu la génération de l'un et du multiple doit être la plus haute, la plus universelle, la plus excellente et la plus mystérieuse de toutes les lois, puisque Dieu a voulu que toutes choses fussent sous son empire, les choses humaines comme les choses divines, les créées comme les incréées,

1. *Ibidem*, page 45.

les visibles comme les invisibles. Une dans son essence, elle est infinie dans ses manifestations; tout ce qui existe semble n'exister que pour la manifester, et chaque existence la manifeste d'une façon singulière et nouvelle. Elle est, d'une manière, en Dieu, d'une autre manière, en Dieu fait homme, d'une autre manière, en son Eglise, d'une autre manière, dans la famille, d'une autre, dans l'univers; mais elle est en toutes choses, dans l'ensemble des choses et dans chacune de leurs parties; ici, mystère invisible et incompréhensible, là, mystère encore, et cependant phénomène visible et fait palpable[1] ».

Devant le chef-d'œuvre de Dieu, qui est l'Eglise, Donoso Cortès s'arrête dans une sorte d'extase intellectuelle, et donne un libre cours à son enthousiasme, qu'il traduit par une grande image : « Mettez les hommes devant les pyramides d'Egypte, et ils vous diront : Une civilisation grandiose et barbare a passé ici. — Mettez-les devant les statues grecques, et ils vous diront : Une civilisation, éphémère et brillante, a passé ici. — Mettez-les devant un monument romain, et ils vous diront : Un grand peuple a passé ici. — Devant une cathédrale gothique; voyant tant de majesté unie à tant de grâce, une sévère unité dans une si riche variété, tant de mesure et tant de hardiesse, des contours si suaves, des lignes si pures, une si savante harmonie dans les proportions, un si heureux mélange d'ombres et de lumières, ils diront : Ici, a passé le peuple et le plus grand de l'histoire, et la plus prodigieuse des civilisations humaines; ce peuple devait avoir la grandeur colossale de l'Egypte, la grâce brillante de la Grèce, la force imposante de Rome et, avec elles, quelque

1. *Essai sur le catholicisme*, vol. III, page 62. Une note des traducteurs porte : « Cette doctrine était pour lui fondamentale. Il la rappelle ou la suppose fréquemment, non seulement dans le cours de cet ouvrage, mais encore dans ses autres écrits. Voyez, par exemple, ses *Esquisses historico-philosophiques. La Création*, t. II, page 449, et sa réponse à M. le prince Albert de Broglie. *Le Parlementarisme* (*ibid*, page 256.) De ce principe, il faisait découler toutes les théories sociales et politiques, montrant que dans la société humaine aussi l'ordre et la stabilité naissent de la co-existence de l'unité et de la variété : unité du pouvoir, variété des forces hiérarchiques procédant du pouvoir un, et ramenées à l'unité par la subordination à ce pouvoir d'où elles procèdent. Là où cette double loi est respectée, il y a à la fois ordre et liberté; ordre, puisque tout vient de l'unité et y est ramené; liberté, puisque les diverses forces sociales conservent leur vie, leur mouvement et leur action propre; tandis que là où elle est méconnue, il y a ou anarchie par la destruction de l'unité du pouvoir, ou despotisme par la destruction des diverses forces sociales. (*Ibidem*, pages 63-64).

chose qui vaut mieux que le fort, que le brillant, que le grandiose, quelque chose qui est l'immortel et le parfait[1].

Au chapitre IV du même Traité, Donoso Cortès continue à approfondir le catholicisme, déjà étudié dans sa doctrine, dans son organisation sociale et, sous cette double forme, appuyé sur une loi unique qui est l'unité et la pluralité. Ici, sa théologie s'affine encore; de simplement surnaturelle, elle devient mystique, ce qui constitue un degré supérieur du surnaturel lui-même. Sa métaphysique, pour être subtile et déliée, reste claire; on en suit les développements sans effort, en admirant à quelle hauteur la foi peut élever le sens religieux chez un laïque; dans ce chapitre, on croit lire une méditation de Térèse d'Avila.

L'unité et la pluralité, qui sont au fond de tout et la loi suprême de l'être, semblent, au premier coup d'œil, s'exclure : on éprouve cette impression, qui est fausse, et qui se dissipe à la lecture de l'exposition de Donoso Cortès. Mais notre grand penseur fournit la solution du problème, en indiquant le trait d'union qui relie ces deux termes. Le titre du chapitre nous le révèle : « Le catholicisme est amour ». C'est, en effet, le propre de l'amour de relier ce qui est séparé, et de fondre la pluralité dans l'unité. Il parcourt une fois encore toute l'échelle des êtres, tous les mondes que ces êtres ont formés, et partout il rencontre la loi fondamentale si souvent exprimée, dans le sein de la Trinité, dans la famille au Paradis, en Jésus-Christ Dieu et homme, dans l'Eglise avec tous les départements dont elle se compose. « La loi de l'unité et de la pluralité, cette loi par excellence, qui est en même temps humaine et divine, sans laquelle rien ne s'explique et qui explique tout, se montre ici dans une de ses plus étonnantes manifestations ». A la question qui se pose naturellement l'auteur fait la réponse : « Quel autre que Dieu a pu jeter un pont sur ces océans?... Par une harmonie suprême, l'unité d'où naît toute pluralité et en qui toute pluralité se résout apparaît toujours identique à elle-même dans l'infinie variété de ses manifestations; et de là vient que toujours et partout c'est en vertu d'une seule et même loi que la pluralité est dans l'unité. La Trinité divine est dans l'unité de l'essence divine par l'amour. La pluralité humaine, composée du père, de la mère et du fils, devient une par l'amour; la

1. *Ibidem*, page 58.

nature humaine et la nature divine sont dans l'unité de la personne en Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'incarnation du Verbe, mystère d'amour; l'Eglise militante, l'Eglise souffrante et l'Eglise triomphante sont une seule et même Eglise en Notre-Seigneur par la prière des chrétiens qui triomphent, dont la vertu descend en rosée bienfaisante sur les chrétiens qui combattent, dont la vertu tombe comme une pluie féconde sur les chrétiens qui souffrent : or, la prière, dans sa perfection, est l'extase de l'amour ». Ainsi l'amour a jeté le pont entre l'unité et la pluralité des choses. La conclusion est lyrique dans l'accent et très philosophique dans le fond : « L'amour est de soi fécond; et, parce qu'il est fécond, il engendre toutes les choses multiples et diverses sans briser sa propre unité; et parce qu'il est amour il résout en son unité, sans en détruire les distinctions ou les différences, toute multiplicité. L'amour est donc infinie pluralité et unité infinie. Il est la loi unique, le principe suprême, la seule voie, la dernière fin. Le catholicisme est amour, parce que Dieu est amour[1] ».

Le livre premier de l'*Essai sur le Catholicisme, le Libéralisme et le Socialisme*, qui a pour objet le catholicisme, s'achève par deux thèses, qui en sont le complément logique : 1° Jésus-Christ a triomphé du monde exclusivement par des moyens surnaturels; 2° l'Eglise catholique a triomphé de la société, malgré les mêmes obstacles, par les mêmes moyens surnaturels. On voit comment ceci rentre dans le plan général, se rattache à l'idée mère de Donoso Cortès, qui est de donner le surnaturel pour base à sa philosophie.

On est porté à croire et, dans la langue usuelle, qui manque de correction parce qu'elle manque de profondeur, on dit que le monde a été conquis au catholicisme par les prophéties, par les miracles, par la beauté de la doctrine de Jésus, ou par le spectacle de ses vertus. Mais on confond la démonstration avec la conversion; la démonstration s'adresse à l'esprit; la conversion s'opère dans le cœur; la démonstration produit la conviction; la conviction n'est pas la conversion; entre ces deux états d'âme, il y a souvent antagonisme. En bonne théologie, on distingue les motifs de crédibilité de la foi elle-même : les motifs de crédibilité sont une préparation à la foi; la foi est un acte interne, une adhésion de la volonté à la vision de l'esprit, qui est en face des vérités révélées,

1. *Ibidem*, pages 47-83, passim.

objet de la foi; cette adhésion, ce n'est pas l'évidence — qui manque souvent — qui la produit : c'est la grâce.

C'est cette doctrine, d'une parfaite orthodoxie, que Donoso Cortès développe dans sa thèse en apparence paradoxale. Il pose, en fait, que Jésus-Christ n'a pas triomphé du monde par les moyens énumérés plus haut, et il le prouve. Aucun écrivain, tant soit peu attentif dans l'étude des phénomènes internes de notre nature humaine, ne s'inscrira en faux, quoique des peintures pareilles soient rares dans notre littérature, même chez les moralistes les plus fouilleurs, à moins qu'ils ne soient chrétiens; ce qui établit, pour le dire en passant, la supériorité des psychologues qui dans leurs recherches s'inspirent de la foi. En prouvant sa thèse Donoso Cortès a écrit des pages superbes, belles parmi les belles qu'il a semées dans son œuvre, et qui ne sont pas rares, dans lesquelles l'artiste et l'orateur vont à l'envi avec le grand penseur. Nous regrettons de ne pouvoir pas les citer. Mais la question se présente plus loin avec les libéraux d'une certaine école.

Donc, Jésus-Christ ne pouvait pas triompher du monde par la vérité qu'il prêchait, alors même qu'il l'aurait convaincu algébriquement par A + B. Voici la preuve : « Entre la vérité et la raison humaine, depuis la prévarication de l'homme, Dieu a mis une impérissable répugnance et une répulsion invincible. La vérité a en soi les titres de la souveraineté, elle impose son joug sans en demander la permission; or, l'homme, depuis qu'il s'est révolté contre Dieu, ne reconnaît que sa propre souveraineté, et n'en veut admettre aucune autre que si elle a préalablement sollicité son suffrage et son consentement. C'est pourquoi, lorsque la vérité se présente à lui, son premier mouvement est de la nier; en la niant, il affirme sa souveraine indépendance. Si la nier lui est impossible, il entre en lutte; en la combattant, il combat pour sa souveraineté. Vainqueur, il la crucifie; vaincu, il la fuit. En la fuyant, il croit fuir sa servitude; en la crucifiant, il croit crucifier son tyran[1] ».

Les rationalistes, qui ont la vue courte et basse, parce qu'ils n'admettent pas l'ordre surnaturel, ni comme possibilité métaphsyique, ni comme réalité historique, sont incapables de s'élever jusqu'à la cause de cette passion tragique de l'âme humaine contre la vérité; ils ne sauraient nier le fait, ou ils

1. *Ibidem.*, pages 89-93.

n'ont pas observé comme il faut, ou ils nient systématiquement ce qu'ils ont vu. Quand Milton décrit Satan, qui s'échappe de sa géhenne et franchit le fameux pont jeté sur l'abîme qui le sépare de l'Eden, pour aller disputer à Dieu l'homme qui vient de naître sous ses délicieux ombrages, il met l'ange déchu en face du soleil qui jette ses premiers rayons sur la terre, et il place sur ses lèvres irritées la célèbre apostrophe : O soleil, je te hais! Dans son œuvre, Milton ne se montre pas seulement un grand poète : il est encore un psychologue distingué, il traduisait, sous cette forme dramatique, la haine que l'homme déchu ressent pour la vérité et que Donoso Cortès a exprimée si éloquemment.

Autre preuve, qui continue la première, de la thèse déjà posée. Jésus-Christ ne pouvait pas triompher du monde, quoiqu'il lui apportât la vérité, et qu'il fût lui-même la vérité essentielle. « Entre la raison humaine et l'absurde, il y a au contraire une affinité secrète et une très étroite parenté. Le péché les a unis par les liens d'un indissoluble mariage. L'absurde triomphe de l'homme, précisément parce qu'il est dénué de tout droit antérieur et supérieur à la raison humaine. N'ayant pas de droits, il ne saurait avoir de prétentions; et voilà pourquoi l'homme ne trouve, dans son orgueil, aucune raison de le repousser. Loin de là, l'orgueil le porte à l'accueillir; sa volonté accepte l'absurde, parce que c'est sa propre intelligence qui l'a engendré, et son intelligence se complaît en lui, parce que l'absurde est son propre fils, son propre verbe, le témoignage vivant de sa puissance créatrice. Créer est le propre de la divinité; en créant l'absurde, l'homme est une manière de Dieu, et il se décerne à lui-même les honneurs divins. Pourvu qu'il soit Dieu, qu'il agisse en Dieu, qu'importe le reste? qu'importe qu'il y ait un Dieu de la vérité, s'il est, lui, le Dieu de l'absurde? ne sera-t-il pas, dès lors, indépendant comme Dieu? souverain comme Dieu? En adorant l'œuvre de sa création, en la glorifiant, c'est lui-même qu'il glorifie et qu'il adore ».

Suit le tableau par ironie des succès que l'absurde obtient dans le monde, et qui est une sanglante et cruelle mercuriale à l'adresse de la pauvre nature humaine. « Si vous aspirez à subjuguer les hommes, à dominer au sein des nations, à exercer quelque empire sur la race humaine, ne vous annoncez pas comme venant lui proposer des vérités ma-

nifestes et évidentes; et surtout, si vous avez des preuves certaines et indubitables, gardez-vous de les montrer; jamais le monde ne vous connaîtrait pour ses maîtres; la clarté de l'évidence, loin de le convaincre, le révolte; c'est un joug, il ne veut pas le subir. Prenez donc une autre voie, etc. » Tandis que Donoso Cortès prenait ses conclusions contre la raison humaine, la Révolution de 1848 se déchaînait en France et dans l'Europe entière; les utopies socialistes entraînaient les masses, faisaient sortir de terre des légions armées qui se ruaient sur l'autorité, sur la propriété, sur la vie des citoyens, et portaient en triomphe les politiciens qui débitaient leurs absurdités à tous les carrefours : démonstration par le feu et le sang de la psychologie de l'éminent publiciste.

Ici, la note paraîtra forcée à quelques-uns et leur fera dire que la nature humaine est calomniée par ce pessimisme à outrance. Les moralistes qui ont étudié les révoltes de la raison contre la vérité, qu'ils admettent comme faits psychologiques, ont coutume d'en chercher la cause dans la corruption du cœur, dans les calculs d'intérêts inférieurs ou de l'ambition, et dans les entraînements irréfléchis des mouvements de l'opinion dans certaines situations politiques. Dans tous ces cas, ils les expliquent par l'aveuglement : la raison ne voit pas la vérité qu'on lui prêche : elle nie plutôt qu'elle ne se révolte : c'est presque une circonstance atténuante. Ces moralistes rangent encore l'orgueil parmi les causes de la résistance que la raison humaine oppose à la vérité; mais alors c'est la retraite de la raison humaine sur le mont Aventin; elle se constitue dans une indépendance qui suffit à sa gloire. Donoso Cortès ajoute au tableau d'autres couleurs : la raison inspirée par l'orgueil, non contente de se séparer de la vérité, ne reste pas dans le vide : elle passe avec frénésie de la vérité qu'elle repousse, à l'absurde qu'elle crée et qu'elle adore, parce qu'elle se retrouve dans son œuvre, et qu'en l'adorant, elle s'adore : elle renverse Dieu et devient Dieu à sa place. Tout anatomiste d'idées n'enfonce pas le scalpel à cette profondeur; ici, le maître dans la matière se révèle : mais il sait ce qu'il dit. Une simple considération fait toucher du doigt le bien fondé de cette théorie : la raison humaine ne s'acclimate pas dans le vide; l'asphyxie la gagne bientôt et elle demande de l'air pour vivre. Parce qu'elle s'est détournée

de la vérité qui lui est odieuse, elle se forge la contre-vérité, qui est l'absurde, et elle s'en nourrit. On peut dire qu'elle se nourrit d'illusion. Mais il y a l'au delà, la haine de la vérité pour la vérité, la passion de l'absurde poussée jusqu'à l'adoration pour l'absurde lui-même. Il faut s'arrêter ici : nous touchons le tréfonds de l'orgueil. Il est nécessaire d'aller jusque-là pour saisir l'idée de Donoso Cortès dans son intégralité.

Après avoir formulé la triste loi à laquelle l'homme déchu obéit, et en avoir cherché les preuves dans l'histoire, il suit l'orgueil révolté dans ses dernières conséquences; car il y a ici-bas les aboutissements de la folie : l'absurde mena le monde au paganisme antique, le paganisme à la tyrannie. « Au plus profond de cet abîme, au dernier degré de la dégradation et de l'avilissement, sont les multitudes égarées par les artisans d'impiété et courbées sous le joug de maîtres oppresseurs : viennent ensuite les faux docteurs qui les ont séduites. A bien examiner les choses, le tyran est encore moins dégradé, moins vil, moins méprisable que ces sophistes, que ces foules qui vont où il les pousse, sous les coups de son fouet sanglant; car c'est au profit de la tyrannie que l'erreur travaille et toujours elle a mené les peuples à la servitude. Les premiers idolâtres ne s'échappent de la main de Dieu que pour tomber sous la main des tyrans de Babylone. Le paganisme antique ne fait que rouler d'abîme en abîme, de sophiste en sophiste, de tyran en tyran, et devient enfin l'esclave de Caligula, monstre aux formes humaines, horrible, immonde, joignant aux transports de la folie les appétits de la brute ».

Le temps ne change pas toujours les choses; certaines lois se reproduisent invariablement. Au lendemain des révélations divines, quand l'Evangile avait créé dans le monde une civilisation nouvelle, très supérieure à celle de vieux payens, l'orgueil a reproduit les résistances de la raison à la foi; et dans cet écart, qui était un crime en même temps qu'une erreur, la cause a produit son effet qui est devenu un châtiment. « Quant au paganisme moderne, il a commencé par s'adorer lui-même dans la personne d'une prostituée, et il a fini par se prostituer aux pieds de Marat, le tyran cynique et sanguinaire, et aux pieds de Robespierre, l'incarnation suprême de la vanité humaine et de tous ses instincts féroces

et inexorables. Voici venir maintenant un nouveau paganisme; il tombera dans un abîme encore plus profond et plus obscur; déjà, peut-être, dans les cloaques où gît la fange sociale, se forme un monstre qui courbera son front; il lui mettra un joug dont rien dans le passé n'égale la pesanteur et l'ignominie ».

Ainsi il demeure magnifiquement établi, par l'analyse des déchéances de la nature humaine et par le témoignage de l'histoire, que Jésus-Christ n'a triomphé du monde ni par sa doctrine, ni par ses vertus, ni par les miracles, ni par les prophéties. Il en faut chercher ailleurs la cause. Cette cause, Donoso Cortès la nomme par son nom : c'est la grâce. Il en trouve le symbole dans la croix sur laquelle le Christ martyr est attaché et où il dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi:* il en donne la formule théologique dans ces autres paroles : *Mon père agit jusqu'à présent, et moi, j'agis avec mon Père... Ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît.* « Les langues de tous les docteurs, les plumes de tous les savants ne suffiraient pas pour expliquer tout ce que ces paroles renferment. Elles proclament la souveraine vertu de la grâce et l'action surnaturelle, invisible, permanente de l'Esprit-Saint; elles révèlent le surnaturalisme catholique dans son infinie fécondité et avec toutes ses merveilles inénarrables; par-dessus tout, elles expliquent le triomphe de la croix, qui est le plus grand et le plus inconcevable de tous les prodiges ». Cela posé, il disserte sur la grâce, comme un docteur de Salamanque; il parle la langue de l'école, sur des questions délicates, avec une correction impeccable; il sème en route des tableaux où son pinceau puissant unit la force, la grâce et l'éclat, s'arrêtant aux Pentecôtes miraculeuses dans lesquelles passe le souffle d'en haut, comme il passait sur le chaos des jours primitifs pour harmoniser les éléments, et sur Babel pour confondre les langues des orgueilleux. Il vogue à pleines voiles dans le surnaturel, cet océan de lumière et d'amour sans fond et sans rivage; poète et théologien à la fois : poète, il le chante; théologien, il le formule; les couleurs du poète ne nuisent pas à la correction du théologien.

Mais il ne reste pas dans les distinctions arides de la scolastique : il pousse sa thèse, il se hâte de tirer les conclusions des principes qu'il a établis. « Le dogme de la Providence

et celui de la grâce nous révèlent l'existence d'un monde surnaturel où résident substantiellement la raison et les causes de tout ce que nous voyons. Sans la lumière qui vient de là, tout est ténèbres; sans l'explication qui est là, tout est inexplicable. Sans cette explication, sans cette lumière, tout est purement phénoménal, éphémère, contingent; les choses ne sont plus que vaines apparences, vapeurs qui se dissipent, fantômes qui s'évanouissent, ombres insaisissables, songes rapides et trompeurs. Le surnaturel est au-dessus de nous, hors de nous, en nous-mêmes. Le surnaturel entoure le naturel et le pénètre par tous ses pores. La connaissance du surnaturel est donc le fondement de toutes les sciences, et particulièrement des sciences politiques et morales. En vain prétendriez-vous expliquer l'homme sans la grâce, et la société sans la Providence; sans la Providence et sans la grâce, la société et l'homme sont, pour le genre humain, nous croyons l'avoir démontré, une impénétrable énigme[1] ».

Dans un dernier chapitre, Donoso Cortès arrive au bout de ses déductions, dont l'enchaînement, souvent caché sous les développements oratoires et la richesse des tableaux, n'est pas moins rigoureux : il épuise le sens du catholicisme. Il l'a étudié en tant que doctrine; il l'a considéré en Jésus-Christ, son fondateur; reste l'Eglise instituée pour en assurer la propagation dans le monde : cette trilogie, dont les termes sont inséparables, constitue ensemble l'ordre surnaturel, qui est à la base de la philosophie de l'éminent apologiste. Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa doctrine et son Eglise ne sont en réalité que trois manifestations d'une même chose, c'est-à-dire de l'action divine opérant surnaturellement et simultanément dans l'homme et dans toutes ses puissances, dans la société et dans toutes ses institutions. « Notre-Seigneur Jésus-Christ, le catholicisme et l'Eglise catholique sont la même parole, la parole de Dieu retentissant perpétuellement aux oreilles de l'humanité ». Ici il est établi par les faits que cette parole a eu à vaincre les mêmes obstacles et a triomphé par les mêmes moyens dans ses différentes incarnations. Nous avons vu précédemment les obstacles que la doctrine et Jésus-Christ ont rencontrés sur leur chemin, et les moyens par lesquels ils en ont triomphé. La même loi s'applique

1. *Ibidem.*

aux destinées de l'Eglise. Annoncée par les prophètes, symbolisée par les figures de l'antique Testament, envoyée par son divin Fondateur avec pleins pouvoirs d'enseigner, de gouverner, de baptiser les nations, l'Eglise est parfaite et sainte; sa doctrine est vraie et d'une beauté incomparable; elle commande à la nature, elle fait des miracles, miracle vivant elle-même, elle est repoussée du monde; « elle suit la voie douloureuse de la passion qui lui a été prédite ». Notre apologiste ajoute, en pivotant sur l'idée mère de son traité, « et chose singulière et admirable, image parfaite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Eglise est en butte aux persécutions du monde, non pas parce que le monde oublie les prodiges qu'elle opère, la sainteté qui est en elle, les vérités qu'elle enseigne, les témoignages invincibles qui attestent la divinité de sa mission, mais tout au contraire, parce que le monde a en horreur ces témoignages, ces vérités, cette sainteté, ces miracles qui le condamnent. Supprimez-les par la pensée, et vous aurez tout à la fois supprimé d'un seul coup les tribulations, les larmes, les délaissements, toutes les souffrances de l'Eglise. Le mystère de sa tribulation est dans les vérités qu'elle proclame; le mystère de ses victoires est dans la force surnaturelle qui l'assiste; et les deux choses réunies expliquent à la fois ses victoires et ses tribulations. »

Dans cette étude, nous avons voulu exposer d'abord la philosophie de Donoso Cortès, et nous lui avons reconnu trois caractères principaux : la synthèse, la transcendance et le surnaturel : c'est à ce dernier caractère que nous avons donné les plus larges développements. C'est la partie positive de l'œuvre. Il nous reste à analyser la partie apologétique proprement dite, ou la réfutation des erreurs contraires aux vérités qu'il y a exposées. Toutes les solutions sont contenues dans la doctrine déjà établie. « On comprendra encore mieux, dit l'auteur lui-même, l'importance et la portée de cette démonstration lorsque, esquissant le triste et lamentable tableau de nos égarements et de nos erreurs, nous les verrons jaillir, comme de leur propre source, de la négation du surnaturalisme catholique ».

Voilà la doctrine catholique. Il reste à en faire l'application à un certain nombre de questions fondamentales, dont les solutions varient selon qu'on les demande à l'Eglise ou à la Révolution. Donoso Cortès se trouve en face de deux classes

d'erreurs : les erreurs libérales et les erreurs socialistes ; il les combat de front les unes et les autres. Quand les Maures étaient maîtres de l'Espagne, Pélage descendit des Asturies à la tête de ses Goths restés fidèles à la foi du Christ, et il commença la délivrance de sa patrie qui ne devait s'achever que plusieurs siècles plus tard. Donoso Cortès, du haut de la doctrine catholique savamment exposée, a regardé dans la plaine, et il a vu les les erreurs modernes en possession des esprits dans l'Europe entière ; il se jette dans la mêlée pour essayer de rendre à la vérité ses anciennes positions ; pas plus que Pélage, il ne devait assister à son triomphe ; mais il a donné le signal.

Apologiste aux larges synthèses, il étudie les questions et les solutions relatives à l'ordre général dans le monde et dans l'humanité. Avant de prendre à parti le libéralisme et le socialisme, il débute par un traité en forme sur la liberté considérée dans l'homme, psychologiquement, c'est-à-dire le libre arbitre, sur l'usage ou l'abus que l'homme en fait et sur ses conséquences, ou le mal avec toutes ses répercussions dans l'ordre physique, intellectuel et social. C'est sa manière à lui de poser les questions, en remontant toujours à la doctrine pour en déduire les solutions, comme on recherche les sources des fleuves dont on suit le cours ; c'est la manière des maîtres, peu usitée de nos jours. Avec le sens supérieur dont il est doué, il a conscience de l'importance de l'étude de la liberté, et il la tient à sa hauteur dans le rang qu'elle occupe dans l'économie des choses divines et humaines. Dans une phrase brève, il indique les deux facteurs du problème, les deux forces en présence dans le drame de la vie : « L'action de Dieu n'exclut pas l'action de l'homme ; la Providence divine laisse subsister la liberté humaine ; et du concours de cette liberté avec la Providence résulte, dans toute sa richesse et sa variété, la trame de l'histoire. Le libre arbitre de l'homme est le chef-d'œuvre de la création et, s'il est permis de parler ainsi, le plus prodigieux des prodiges divins. C'est invariablement par rapport au libre arbitre que toutes choses s'ordonnent ; de telle sorte que la création serait inexplicable sans l'homme, et l'homme inexplicable s'il n'était libre ». L'apologiste s'arrête un instant devant la majesté du problème, dont il mesure d'un coup d'œil la profondeur et l'étendue. « Mais qui expliquera cette liberté sublime, inviolable, sainte, si

sublime et si inviolable que Dieu, qui l'a donnée, ne peut l'ôter; que, par elle, l'homme peut résister, d'une résistance invincible, à Dieu de qui il la tient et, épouvantable victoire, vaincre Dieu? Qui expliquera comment il se fait que, lorsque l'homme remporte cette victoire sur Dieu, Dieu cependant demeure vainqueur et l'homme vaincu, sans que pour cela la victoire de l'homme cesse d'être une victoire, et la défaite de Dieu une vraie défaite? Que peut donc être cette victoire nécessairement suivie de la perte du vainqueur? cette défaite qui aboutit à la glorification du vaincu? »

Après cette mise en scène solennelle, où l'on entend le cliquetis des antithèses en apparence les plus paradoxales, qui ne sont pas des jeux de mots, mais des réalités à la fois triomphantes et tragiques, Donoso Cortès donne la définition du libre arbitre : « Je dis que l'idée qu'on se fait généralement du libre arbitre est fausse de tout point. Le libre arbitre ne consiste pas, comme on le croit généralement, dans la faculté de choisir entre le bien et le mal qui le sollicitent par deux sollicitations contraires ». Cette notion est réfutée par les deux conséquences qui en découlent : considérée du côté de Dieu, il faudrait dire ou qu'il n'est pas libre parce qu'il ne saurait choisir entre le bien et le mal, ou qu'il n'est pas Dieu si l'on suppose qu'il peut choisir entre le bien et le mal; du côté de l'homme, il faut dire que la perfection relative pour laquelle il est fait consistant à se soustraire à l'empire du mal pour obéir toujours davantage aux règles du bien, il ne pourrait pas atteindre sa perfection sans renoncer à sa liberté ou user de sa liberté sans renoncer à devenir parfait.

En quoi consiste donc la liberté? Il est facile d'en donner la vraie définition, parce qu'elle est fournie par tous les maîtres de l'école, qui ne sont pas seulement théologiens, mais encore de grands philosophes. Il est moins aisé de la faire accepter de nos contemporains, décidément brouillés avec la saine doctrine sur cette question redoutable, égarés par les passions politiques, acclimatés dans des formules qu'ils n'ont jamais discutées à fond ni avec assez de compétence, soumis ici à l'influence des journalistes, des professeurs d'Etat et des tribuns, plutôt qu'à la sage direction des penseurs sérieux. On hésite à reproduire la définition de la liberté par Donoso Cortès qui, lui, ne recule pas devant l'impopularité

à laquelle il s'expose. La voici : « La liberté n'est pas autre chose que la faculté de vouloir, laquelle suppose la faculté d'entendre. Tout être doué d'intelligence et de volonté est libre; et sa liberté n'est pas une faculté distincte de sa volonté et de son intelligence, elle est son intelligence même, sa volonté même, unies et ne faisant qu'un. Lorsqu'on affirme d'un être qu'il a intelligence et volonté et d'un autre qu'il est libre, on affirme des deux, en termes différents, une même chose ». De ce point de départ, Donoso Cortès continue ses déductions, en disant que plus l'intelligence et la volonté sont parfaites, plus la liberté de l'être qui la possède est grande. Et, parce que ces facultés sont parfaites en Dieu, chez lui, la liberté est parfaite; et, parce qu'elles sont imparfaites dans l'homme, chez lui, la liberté est imparfaite; et cette imperfection vient de la liberté de choisir entre le bien et le mal et de réaliser l'un ou l'autre. Un texte de l'Evangile, cité par l'Apologiste, résume sa pensée : « *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous mettra en liberté* ». Quand l'intelligence connaît la vérité, elle adhère à cette vérité; la volonté suit l'intelligence, et elle adhère à sa façon à cette vérité. L'intelligence n'a pas le droit de repousser la vérité, la volonté pas davantage : cet accord de la vérité et des facultés de l'homme, c'est la liberté; selon l'argot moderne, c'est la formule la plus énergique de dire que la liberté n'est pas la liberté; même dans les sphères les plus élevées de l'intellectualisme, chez les métaphysiciens les plus pointus, s'il en reste dans une société vouée à la culture des sciences naturelles et exactes, elle provoquerait un immense éclat de rire. Ici, le mot seul est déjà ensorceleur : il a prescrit à contre sens; l'usage qu'on en fait en politique est une cause, l'ignorance en matière philosophique est une autre.

La première erreur, ici, est une erreur psychologique : on fait de la liberté une troisième faculté distincte de l'intelligence et de la volonté avec lesquelles elle est une même chose; la liberté suit donc ces facultés, et parce qu'elles vont par une pente naturelle vers le vrai et le bien, le vrai et le bien sont l'objet normal de la liberté. La seconde erreur consiste à confondre la liberté en général avec la liberté dans un cas particulier; la liberté en général peut se définir : la faculté de choisir : *facultas eligendi;* en effet, l'homme peut choisir entre deux contraires, quand ces contraires sont des

choses indifférentes, qu'on peut accepter ou rejeter, s'il s'agit de systèmes spéculatifs, qu'on peut faire ou ne pas faire dans l'ordre pratique. On peut choisir parmi les modes, parmi les opinions également inoffensives, en politique entre la monarchie et la république, en astronomie entre les systèmes de Ptolémée et de Copernic, en chimie entre le dynamisme et l'atomisme, en économie sociale entre le libre échange et le protectionisme, en morale entre le célibat et le mariage. La notion de la liberté ne change que lorsqu'il s'agit de choisir entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal: dans ce cas, pour les raisons énumérées, la liberté consiste à suivre l'intelligence et la volonté orientées vers le vrai et le bien. La liberté en général a un champ assez vaste pour s'exercer, jusqu'à la fantaisie; elle n'est encadrée qu'une fois; et c'est pour elle la condition d'être la liberté; si elle franchit ses limites, elle ne garde de la liberté que le nom : en réalité, c'est l'esclavage.

Mais comment faire accepter cette notion qui a contre elle le mot, les mœurs, les passions, l'ignorance philosophique, et qui a toutes les allures d'une entité mystique, bonne pour des prêtres et des dévots? — Donoso Cortès répond à l'objection en vrai docteur, mais moyenageux et scolastique. « Confondant la notion de la liberté avec celle d'une indépendance absolue, quelques-uns s'étonnent d'entendre dire que l'homme devient esclave lorsqu'il tombe sous la puissance du démon : et qu'il était libre lorsqu'il se trouvait absolument sous la main de Dieu. La réponse est facile : il ne suffit pas que l'homme soit dépendant et sous la puissance d'un autre que lui-même pour qu'on ait le droit d'affirmer qu'il est esclave; autrement, il faudrait soutenir qu'il l'est toujours, car il n'est jamais indépendant d'une indépendance complète et souveraine; mais on dit avec raison qu'il est esclave lorsqu'il est sous la loi d'un usurpateur, et qu'il est libre lorsqu'il n'obéit qu'à son maître légitime. Il n'y a pas d'autre esclavage que celui où tombe l'homme qui se soumet à un tyran, ni d'autre tyran que celui qui exerce un pouvoir usurpé, ni d'autre liberté que celle qui consiste dans l'obéissance volontaire aux pouvoirs légitimes ». Maintenant, faites l'application de cette doctrine aux espèces particulières. Les temps de liberté sans frein dans l'ordre moral, politique, social sont des temps d'esclavage universel : la liberté de

l'erreur et du mal tue toutes les autres; Donoso Cortès le prouvera plus loin avec une poignante éloquence. Parmi nos contemporains, affranchis du joug suave de l'Evangile et de l'autorité de l'Eglise, on ne compte que des esclaves courbés sous les tyrannies les plus odieuses et les plus humiliantes : esclaves des Loges maçonniques, esclaves de l'Etat sectaire entre les mains des aventuriers de la veille, esclaves d'un parti politique, esclaves d'un journal, esclaves de l'opinion dominante, esclaves de l'alcool et de la luxure. Ils passent à travers nos cités corrompues, jetant dans les airs leurs chansons bachiques, saluant la liberté, qui n'est guère plus que sur les murailles et sur les pièces de monnaie, appelant de ce nom les orgies dans lesquelles ils se plongent, et au fond desquelles ils laissent, avec leur dignité de citoyen, les dons que la nature et le christianisme leur avaient confiés. Toutes les déchéances auxquelles les condamne une liberté mal entendue sont résumées dans une phrase de l'Evangile : « Celui qui commet le péché est esclave du péché ». C'est au développement de cette parole que Donoso Cortès a consacré son étude sur la vraie notion de la liberté. On voit ce que la foi ajoute à la raison, et à quelle hauteur elle porte un homme doué d'un beau talent.

Cependant toutes les questions fondamentales sont profondes : elles ont leurs côtés obscurs qui restent des mystères; la liberté que Dieu a accordée à l'homme est du nombre. La liberté de choisir entre l'erreur et la vérité, entre le bien et le mal est une liberté imparfaite, inférieure à la liberté telle qu'elle est en Dieu. Elle constitue pour l'homme une supériorité sur les êtres qui n'en sont pas doués, parce qu'ils n'ont ni intelligence, ni volonté; mais elle est un péril pour lui, car, par son usage, il peut se perdre en manquant sa destinée.

Si on complique la question de la prescience de Dieu, qui sait avec certitude l'usage ou plutôt l'abus que l'homme en fera, la vieille objection répétée de siècle en siècle, scandale des raisonneurs toujours prêts à tourner leur philosophie, courte par quelque endroit, contre Dieu, est soulevée encore : « Comment concilier avec l'infinie bonté du Dieu infini ce don si fueste, qui devient une source de malheurs et de catastrophes? » Donoso Cortès qui formule l'attaque la repousse magnifiquement. Il met en scène l'impie qui se tourne vers Dieu pour

l'accuser; il traduit ses colères et ses blasphèmes par le discours qu'il place sur ses lèvres : « Comment dois-je appeler la main qui me fait ce don, miséricordieuse ou cruelle? cruelle, pourquoi m'a-t-elle donné la vie? miséricordieuse, pourquoi me l'a-t-elle donnée avec un fardeau si lourd? dirai-je qu'elle est juste, ou ne dois-je voir en elle que la force? si elle est juste, qu'ai-je fait avant d'exister pour être ainsi l'objet de ses rigueurs? s'il n'y a en elle que la force, comment se fait-il qu'elle ne me brise pas, qu'elle ne m'écrase pas? si j'ai péché, en faisant usage du don que j'avais reçu, qui est l'auteur de mon péché? si je me perds par le péché où me pousse le penchant mis en moi, qui est l'auteur de ma damnation et de mon enfer? Etre mystérieux et terrible, je ne sais s'il faut te bénir, s'il faut t'abhorrer! Tomber prosterné à tes pieds comme ton serviteur Job, et t'adresser, jusqu'à te fatiguer, mes prières brûlantes, accompagnées de mes amers gémissements? ou, entassant montagnes sur montagnes, Pélion sur Ossa, entreprendre contre toi la guerre des Titans? Sphinx impénétrable! je ne sais comment t'apaiser, je ne sais comment te vaincre. Quel chemin suivre? le chemin que prennent tes ennemis? celui que suivent tes serviteurs? Je ne sais pas même quel est ton nom. Si, comme on le prétend, tu sais toutes choses, dis-moi du moins dans lequel de tes livres mystérieux tu as pour moi écrit ce nom, afin que j'apprenne comment je dois t'appeler. Les noms qu'on te donne sont contradictoires comme toi-même : ceux qui se sauvent t'appellent Dieu; ceux qui se perdent t'appellent tyran ». La scène semble empruntée à Dante, à Milton, ou à Klopstock; c'est une traduction idéale de l'orgueil du génie qui blasphème devant le mystère des choses, impuissant pour les pénétrer et qui se révolte au lieu de s'incliner avec humilité. Ce corps à corps de l'orgueil de l'homme avec Dieu n'est pas une pure fiction : il se rencontre dans l'histoire mot à mot; nous en trouverons des exemples dans cette étude.

Donoso Cortès réfute ces blasphèmes avec les vieux arguments de la controverse, toujours jeunes, parce qu'ils sont vrais, mais en les rajeunissant avec sa maëstria coutumière; ses répliques sont fulgurantes, elles traversent les ombres de la question, qu'elles déchirent si elles ne les dissipent pas entièrement : il y a des ombres saintes, que sa philosophie respecte : il les adore et il passe. L'orgueil du génie épouvante

cet homme de génie, que la foi sauve de ce péril : « Malheureux les superbes qui le (Dieu) jugent; bienheureux les humqui l'adorent. Il viendra pour tous; pour les uns, en Dieu accusé au jour du jugement; pour les autres, en Dieu adoré au jour des adorations. Il répondra à tous ceux qui l'appellent; pas un seul d'entre eux qui ne soit assuré d'obtenir sa réponse; mais il répondra aux uns par sa colère, aux autres par sa miséricorde et par son amour ».

Abordant la grande question : pourquoi Dieu a donné à sa créature le pouvoir redoutable de choisir entre le bien et le mal, entre la sainteté et le péché, entre la vie et la mort, il a des réponses qui dépassent d'abord la portée moyenne des esprits, parce qu'elles sont prises de haut, qui étonnent toujours, qui subjuguent ensuite. Il a des rapprochements d'idées qui semblent ne se toucher par aucun point, et qui se rencontrent et s'harmonisent dans sa doctrine. Il accepte l'hypothèse que l'homme n'a pas été créé avec la faculté de choisir entre le bien et le mal, qu'il ne court aucune chance de se perdre, et il épuise les absurdités qui découlent du renversement du plan du monde tel que Dieu l'a établi. D'un bond, il conclut au panthéisme. La faculté de choisir est l'imperfection de la liberté; supprimez-la, la liberté est parfaite et suppose la perfection de l'intelligence et de la volonté. Cette perfection n'est qu'en Dieu, être parfait; si vous l'accordez à l'homme, il devient parfait du même coup, et alors Dieu et l'homme se fondent dans l'unité des perfections, qui font que Dieu et l'homme sont une même chose. « L'imperfection est si naturelle à la créature et la perfection si naturelle à Dieu, que vous ne pouvez nier ni la perfection de Dieu, ni l'imperfection de la créature sans une implication dans les termes, sans une contradiction substantielle, sans une absurde évidence ».

Autre considération de haut vol, l'échelle des êtres inégalement distribués dans la création. Cette échelle ne peut s'établir que par l'inégalité des êtres qui la composent : ainsi ils forment des hiérarchies couronnées par le suprême Ordonnateur, qui les tire du néant et les lance dans l'espace. Les hiérarchies sont dans tous les règnes, réalisant la loi de la variété dans l'unité, condition de l'ordre et de la beauté de l'univers : hiérarchie dans les étoiles où les grands soleils président au mouvement des petits luminaires, qui leur empruntent

leurs rayons et leur chaleur; hiérarchie sur la terre, dans les flores et chez les faunes; jusque parmi les inorganiques, où les molécules forment des centres autour desquels se superposent des éléments subordonnés, qui forment les grains de sable et les montagnes. Il fallait donc une hiérarchie chez les créatures libres, douées d'intelligence et de volonté, satellites raisonnables, conscients de leurs fonctions, qui gravitent autour du trône de Dieu. Voilà pourquoi il y a des anges dans le ciel et des hommes sur la terre, esprits libres, doués d'intelligence et de volonté, imparfaits cependant, non pas dans la même mesure. Maintenant, supprimez les inégalités qui séparent toutes les créatures dans tous les ordres, vous détruisez l'univers en lui enlevant les hiérarchies qu'il renferme, et, avec les hiérarchies, la variété et l'unité qui en font la beauté. Toute créature est imparfaite; chacune a son rang : laquelle peut se plaindre de son imperfection ou du rang qu'elle occupe, puisqu'elle contribue ainsi à conserver l'œuvre des mains de Dieu? — Il y a loin, ce semble, de la faculté de choisir qui est la liberté imparfaite de l'homme : cependant c'est la question, parce que toutes les idées se tiennent et que l'une mène à l'autre, la définition de la liberté à l'existence et à l'harmonie de tous les mondes. « C'est là que brille dans son infinie splendeur l'inénarrable beauté des desseins de Dieu. Dieu vit, avant tout commencement, toute la beauté et toute la convenance des hiérarchies, et il établit les hiérarchies entre les êtres intelligents et libres. Il vit éternellement la convenance et la beauté d'une sorte d'égalité gardée par le Créateur envers toutes les créatures; et tel fut l'ordre divin, que la beauté de l'égalité se joint dans une unité parfaite à la beauté de la hiérarchie. Afin que la hiérarchie pût exister, il partagea inégalement ses dons... Seigneur, qui connaît comme vous les nombres et leurs mystérieuses harmonies? Comme tous les prodiges que vous avez faits sont bien faits! Comme sont bien assises les choses que vous avez fondées! Et sur leurs inébranlables fondements, qu'elles sont belles! Ouvrez, Seigneur, mon intelligence, afin que je parvienne à comprendre quelque chose de ce que s'est proposé votre sagesse dans ses desseins éternels. »

Donoso Cortès appuie ensuite sa thèse sur un argument qu'on pourrait appeler la loi des transitions. Il considère la destinée de l'homme dans toute son amplitude, sur la terre

où elle commence, dans l'au delà où elle se termine. La science admet sans contestation que le vivant est soumis à un développement progressif, qui part du germe et va aboutir à la forme parfaite selon sa nature; le développement est partagé en stades entre lesquels les transitions sont marquées avec une netteté variable. On dispute sur la question de savoir si le monde est le résultat d'une création unique, ou d'une série de créations successives par genres et espèces; on est d'accord que, quoi qu'il en soit du début des choses, le développement progressif préside à la vie organique sur toute l'échelle.

On peut transporter cette loi en psychologie et en morale, et y soumettre les esprits au point de vue purement psychologique et au point de vue plus élevé de leur destinée présente et future. La philosophie rationnelle admet pour l'homme cette double existence, qui est unique au fond, divisée en deux parties que le tombeau sépare; le catholicisme confirme cette doctrine, il en éclaire les mystères, et rend inébranlable la foi en l'avenir chancelante chez quelques-uns. Or, la loi du développement suppose l'imperfection chez les êtres qui y sont soumis; le mouvement s'opère entre deux points plus ou moins distants, où il s'arrête avant de commencer. Nous avons vu que l'homme est sorti imparfait des mains de son créateur, doué de la faculté de choisir entre l'erreur et la vérité, entre le bien et le mal, liberté imparfaite, résultat d'une intelligence et d'une volonté imparfaites aussi, don précieux mais terrible, parce que de son usage dépend sa dignité et son bonheur. D'autre part, l'homme est appelé à la perfection, à toute la perfection dont sa nature est capable et qu'il doit atteindre par l'effort de sa volonté, secouru par la grâce de Dieu. Voilà le plan du Créateur sur l'homme; et pour lui permettre de le réaliser, il lui a donné l'univers qu'il habite et tout ce qu'il contient, depuis le rayon de lumière qui éclaire ses pas, jusqu'à l'air qu'il respire et au pain qu'il mange chaque jour; il l'a établi roi de cet univers, dont il a mis les forces à son service; le temps est pour lui, l'espace lui appartient; tel est le champ dans lequel se déploie sa liberté, avec la science de la vérité qu'il peut suivre et celle de l'erreur qu'il ne peut embrasser, ayant dans ses mains, selon l'expression de l'Ecriture, l'eau et le feu, devenu ainsi le fils de ses œuvres. C'est dans ce labeur que sa vie s'écoule,

que ses facultés deviennent adultes et fécondes, que ses vertus fleurissent ou que ses crimes s'accumulent, qu'il monte enfin vers la perfection à laquelle il est appelé, ou qu'il tombe au fond des abîmes, sans avoir le droit d'accuser Dieu s'il se perd.

Mais supposons que l'homme passe sans transition du berceau au parfait bonheur, que sa vie entière soit un paradis qui se prolongera dans les félicités éternelles : il y a un étranglement dans le dessein de Dieu; la fin arrive avec le commencement; il n'y a pas de milieu pour le développement progressif de l'homme. C'est avec raison que Donoso Cortès conclut son raisonnement en ces termes : « Un tel état de choses aurait pour conséquence nécessaire la suppression du temps, de l'espace et de la création, faite tout entière pour l'homme qui en est le roi. Si son royaume ne devait pas être de ce monde, pourquoi ce monde? s'il ne devait pas être temporel, pourquoi le temps? s'il ne devait pas être local, pourquoi l'espace? et, sans le temps et l'espace, pourquoi les choses créées dans l'espace et dans le temps?... Dès que l'homme entreprend de mettre une idée humaine au lieu et place d'une idée divine, sa raison voit s'écrouler l'édifice entier de la création, et elle demeure ensevelie sous ses immenses ruines ».

Sous ces considérants sourd une autre idée capitale, et plus accessible, parce qu'elle est de sens commun : c'est l'idée de mérite. Dieu pouvait créer l'homme dans sa perfection absolue selon sa nature, et le fixer dans cet état dès le premier instant de son existence. Il lui aurait donné la terre pour paradis, qui aurait été sa première étape, en attendant de le plonger dans les délices de la vision béatifique. Dieu ne l'a pas voulu; ayant fait l'homme à son image et à sa ressemblance, il alla jusqu'au bout en lui communicant de ses attributs tous ceux qui étaient communicables : avec l'intelligence, il lui donna la liberté, le plaçant ainsi dans la main de son conseil et maître de ses œuvres. Aucune autre créature, l'ange excepté, n'avait été élevé à cette hauteur; c'est que les créatures inférieures ne gardent que le vestige de Dieu; l'homme seul reflète son image. La liberté de l'homme est imparfaite, c'est l'épreuve, l'épreuve c'est le combat, le combat c'est la défaite ou la victoire. Dans le premier cas, l'homme est sa propre victime : qu'il ne murmure pas; dans le second cas,

il est le coopérateur de Dieu, il partage avec lui la gloire du succès remporté. Il n'est pour rien dans le fait de sa création : Dieu pétrit son argile de ses doigts souverains; il l'anima de de son souffle de vie sans le consulter; dans la seconde création, quand il grandit en vertu, étouffant les forces hostiles qui militent contre son âme et contre sa destinée, Hercule de l'ordre moral, dompteur de monstres, revêtu de la peau des bêtes qu'il a terrassées, vainqueur du monde, de l'enfer et de lui-même, il est un des facteurs de sa perfection progressive. En lui donnant la liberté avec les aleas de la vie, Dieu l'honore. « Si l'on veut bien y réfléchir sérieusement, on demeurera convaincu qu'il ne pouvait pas convenir à l'excellence des perfections divines de sauver l'ange ou l'homme sans mérite antérieur. Tout en Dieu est raisonnable, sa justice comme sa bonté et sa bonté comme sa miséricorde... Que prétend-on lorsqu'on réclame, au nom de son infinie bonté, le salut antérieur à tout mérite? qui ne voit que c'est là demander une chose sans raison, puisque ce que l'on demande serait une action sans motif, un effet sans cause? Singulière contradiction! nous voudrions obtenir de l'infinie bonté de Dieu ce que nous ne pouvons voir, sans le flétrir de notre blâme, dans l'homme dont la raison est bornée ».

Cette doctrine, qui est une si belle philosophie, et que le catholicisme seul renferme dans son intégrité, a des aboutissements solennels et grandioses. Le syllogisme divin est d'une logique qu'on peut dire implacable. La liberté explique le plan de la création; elle est la clef de l'histoire : le drame humain s'arrête, si on la supprime. Ou plutôt il ne commence pas. Disputer à Dieu le droit de l'accorder à l'homme, c'est lui ravir la gloire qui lui revient de ses œuvres; c'est le condamner à se renfermer dans son essence, dans une éternelle stérilité, à moins qu'il n'emploie sa puissance à semer des soleils dans l'espace, ou à faire pousser des fleurs dans l'humus. Supprimer la liberté dans l'homme, c'est en faire une statue d'une beauté purement plastique, pour orner le musée divin. Mais cette liberté, il la possède : qu'il aille où elle le pousse, ou plutôt qu'il la dirige du côté qu'il choisira : vertu ou crime, vertu portée jusqu'à l'héroïsme de la sainteté, crime qui devient du satanisme; mérite ou démérite : c'est entre les branches de cette disjonctive que s'exerce la liberté. Dieu attend l'homme au bout, assis entre le ciel et l'enfer, ou-

vrant le premier à la liberté triomphante du vice, creusant le second sous les pas de la liberté coupable. « Le ciel suppose l'enfer, et il le suppose de telle sorte, que sans l'enfer on ne peut ni en expliquer ni en concevoir l'existence. Les deux se tiennent, comme la conséquence tient au principe d'où elle découle, comme le principe a sa conséquence... Il y a donc nécessité logique ou d'admettre également les deux affirmations ou de les nier l'une et l'autre d'une négation absolue. Mais, avant de nier, il est bon de savoir ce qu'on nie. En les niant, on nie, dans l'homme, la faculté de se perdre et la faculté de se sauver; en Dieu, son infinie justice et son infinie miséricorde. Ces deux négations *personnelles* entraînent une négation *réelle :* la négation de la vertu, du péché, du bien et du mal, de la récompense et du châtiment. Or, par ces négations, on nie toutes les lois du monde moral; il est donc évident que la négation de l'enfer conduit logiquement à la négation du monde moral et de ses lois ».

La philosophie de Donoso Cortès se déroule comme un poème sur un canevas scolastique; chaque idée est peinte en même temps que formulée : c'est une des caractéristiques de son génie et son originalité. Donc, l'homme a fait usage de sa liberté : il a choisi l'erreur contre la vérité, le mal contre le bien; il devait être le serviteur de Dieu, il devient son rival. La lutte entre ces deux souverainetés si inégales, dans une arène qui est le monde, est un spectacle grandiose et sinistre. Milton a écrit *Le Paradis perdu*, drame immortel, dans lequel Dieu et Satan sont les deux principaux acteurs, et l'homme l'enjeu que ces deux forces se disputent. Donoso Cortès, en rédigeant son Traité sur la liberté, nous donne, en moins de pages, le pendant de l'œuvre du poète anglais.

En entrant en matière, il s'arrête d'abord comme étonné et effrayé de ce qu'il va dire : « Le libre arbitre de l'homme sera toujours un de nos plus grands et de nos plus effrayants mystères; et quelle que puisse être l'explication qu'on en donne, il faut avouer que la faculté laissée à l'homme de tirer le mal du bien, le désordre de l'ordre, et de troubler, accidentellement du moins, les grandes harmonies établies de Dieu dans toute la création, est une faculté redoutable. Elle serait à peu près inconcevable, si on la considérait en elle-même et sans tenir compte de ce qui la limite et la contient. Le libre arbitre dans l'homme est un don si grand, si sublime,

qu'il paraît plutôt de la part de Dieu une abdication qu'une grâce, lorsqu'on s'arrête au spectacle du mal que cette cause produit ici-bas ».

Les tableaux que Donoso Cortès en trace sont de merveilleux morceaux, fresques d'histoire où l'émotion accompagne la couleur, l'éloquence, l'érudition, avec quelque chose de l'accent des prophètes, qui dénoncent les cités dont ils décrivent les désordres, dont ils annoncent la ruine. Nous ne pouvons ici qu'en donner un échantillon ; « Jetez les yeux sur toute la suite des temps, vous verrez quels orages troublent l'Océan où vogue le vaisseau de l'humanité. Adam, le rebelle, ouvre l'ère des soulèvements de l'homme contre Dieu, et bientôt, à côté de lui, paraît Caïn le fratricide. Puis, ce sont les multitudes sans Dieu et sans lois, où au milieu des blasphémateurs, des fornicateurs, des adultères, des incestueux, des criminels de toute espèce, on rencontre à peine quelques adorateurs de Dieu, qui eux-mêmes finissent par mettre en oubli son nom et sa gloire. Comme un équipage recruté par la force dans la lie des populations, ils s'agitent tumultueusement, en poussant d'affreuses clameurs, sur leur immense navire qui n'a plus de capitaine, et qu'emportent çà et là d'irrésistibles courants au sein de la mer sans bornes où il est perdu. Ils ne savent ni où ils vont, ni comment s'appelle leur vaisseau, ni quel vent les pousse. Si, de loin en loin, une voix prophétique s'élève criant : Malheur à vous, navigateurs ! malheur à votre navire ! ils ne l'écoutent pas ; et, laissant le vaisseau poursuivre au hasard sa course rapide, ils ne font rien pour diriger sa marche. Cependant la tempête redouble et la carène commence à craquer ; ils n'entendent rien et continuent l'orgie. Mais voilà que le moment solennel, le moment suprême approche ; il est venu. Tout à coup cessent à la fois les festins magnifiques, la joie folle et les éclats frénétiques de ses rires, les danses lubriques, les clameurs et le tumulte dont le fracas, tout à l'heure, remplissait les airs, les craquements du vaisseau, et le rugissement même de la tempête. L'Océan a tout englouti dans ses profondeurs ; il n'y a plus que l'étendue sans fin de ses eaux, et les eaux immobiles font silence ; sur elles plane la colère de Dieu ».

Mais le lendemain tout recommence : la liberté de l'homme

insurgé contre Dieu et Dieu qui défend ses droits et venge sa gloire sont aux prises. L'humanité encore trempée des eaux du déluge, construit Babel, la cité de l'orgueil, qui menace le ciel; dans sa colère, Dieu la frappe par la confusion des langues. Les nations se dispersent et se multiplient : voici les grandes cités, les empires gigantesques qui déploient toutes les pompes de l'orgueil : c'est Tyr, Ninive, Babylone, Memphis aux cent portes. Partout la corruption coule à pleins bords; partout des clameurs, la guerre et ses horreurs; les races s'entre-déchirent et se dévorent; les impies sont maîtres, le monde est plein d'idoles; le droit vaincu, le faible opprimé. « Où est donc le Dieu fort? que fait-il? pourquoi abandonne-t-il le champ à la liberté humaine, partout reine et maîtresse? pourquoi permet-il cette révolte universelle, cette confusion, cette anarchie dont la terre entière est la proie, et l'élévation de toutes ces idoles, et la succession de toutes ces catastrophes et l'amas de toutes ces ruines? »

Mais Dieu dégage une race de toutes les races abruties dans l'erreur et la luxure qui couvrent le monde : c'est la race sainte que Dieu enveloppe de lumière et d'amour, qu'il établit sur des rivages où coulent le lait et le miel, qu'il défend contre ses ennemis, à laquelle il envoie ses prophètes en ambassadeurs, et pour laquelle il multiplie ses miracles. « Et pourtant, ce peuple au cœur dur et charnel met en oubli les miracles de son Dieu, méprise ses avertissements, abandonne son temple, éclate en murmures et en blasphèmes, tombe dans l'idolâtrie, outrage le nom incommunicable du Seigneur, égorge ses saints prophètes, et se livre à toutes les ardeurs de la discorde et de la révolte ». Quand le Christ vint, envoyé par le Père, pour retirer les nations de leur misère et racheter le monde, « son peuple insulta sa pauvreté, railla sa douceur, eut en mépris son humilité, le repoussa comme un objet de scandale, le couvrit d'un vêtement de dérision et, s'abandonnant aux inspirations de l'enfer, rempli de ses fureurs, il lui fit boire jusqu'à la lie, sur la croix, le calice de la douleur, après lui avoir fait épuiser, dans le prétoire, la calice de l'ignominie ».

L'Eglise est l'héritière de Jésus; elle hérite de ses révélations, de ses pouvoirs ineffables, de la grâce des sacrements, de son amour pour l'humanité qu'elle veut sauver par sa parole, par ses sueurs et par son sang. Elle hérite de son divin fondateur et maître le privilège de la persécution et des ou-

trages. Jamais la lutte entre la liberté humaine et Dieu n'avait été plus acharnée. « Du propre sein de l'Eglise sortirent les grandes hérésies qui entourèrent son berceau, pareilles à des monstres prêts à la dévorer. Elles tombent terrassées aux pieds de l'Hercule divin, mais c'est en vain; la lutte effrayante entre l'Hercule divin et l'Hercule humain, entre Dieu et l'homme recommence. La rage des serviteurs du mal égale l'indomptable courage des serviteurs de Dieu. Les succès sont divers; le théâtre de la bataille s'étend sur les continents d'une mer à l'autre, sur les mers d'un continent à l'autre, dans le monde d'un pôle à l'autre pôle. Le parti vainqueur en Europe est vaincu en Asie; il succombe en Afrique, dans les Amériques il est triomphant ». Il y a bientôt deux mille ans que l'Eglise combat et souffre, théâtre des excès de la liberté humaine et des revanches de la Providence : la lutte continue.

Le spectacle que présente l'histoire du monde, cette lutte perpétuelle entre des forces antagonistes, a jeté toujours les observateurs sérieux dans des perplexités douloureuses. Les uns ont cherché le repos de l'esprit dans le scepticisme, qui n'est pas une solution, mais qui dispense de la peine de la chercher. D'autres ont inventé des systèmes qui, avec le même inconvénient, ont celui autrement grave de s'appuyer sur des erreurs monstrueuses; parmi ces systèmes, le dualisme ou manichéisme est le plus célèbre. On connaît sa formule : il y a deux principes : un principe du bien et un principe du mal, incarnés chacun en un Dieu : pour l'homme il y a deux dieux au lieu d'un, entre lesquels la lutte est éternelle. Dans les temps modernes, Proudhon a ajouté une absurdité aux absurdités de l'ancien manichéisme, en affirmant que Dieu est le mal, que l'homme est le bien, et que le devoir de l'homme est de vaincre Dieu, son souverain.

Donoso Cortès pousse toujours sa thèse et démontre dans quelques pages d'une métaphysique serrée que la liberté de l'homme suffit pour expliquer la lutte perpétuelle qui existe ici-bas entre le bien et le mal, sans recourir à des entités divines, qui ne sont que des hypothèses absurdes et impies pardessus le marché. Il est absurde de mettre la dualité dans l'unité : Dieu est un ou il n'est pas. Il est absurde d'établir une lutte entre deux essences irréductibles, puisque la victoire, objet de la lutte, est impossible, et que la lutte demeure

nécessairement perpétuelle. Le manichéisme Proudhonien devient, par l'absurde même, plus qu'une absurdité : il est une bouffonnerie, que Donoso Cortès s'efforce d'établir par des aperçus quelque peu laborieux et difficiles à suivre. Quoi qu'il en soit, il a recours à la solution catholique, la vraie solution, qui coïncide de tout point avec la doctrine d'une saine philosophie. « Dans ce système, la création est une et Dieu est un; l'unité de Dieu supprime et le dualisme d'ordre divin et la guerre des dieux. Le mal existe, parce que s'il n'existait pas, on ne pourrait pas concevoir la liberté humaine; mais le mal qui existe est un accident et non une essence, parce que s'il était une essence et non un accident, il serait l'œuvre de Dieu, créateur de toutes choses, ce qu'on ne peut dire sans tomber dans une contradiction qui répugne à la raison humaine et à la raison divine. Le mal vient de l'homme, et il est dans l'homme; dès lors, bien loin qu'il y ait contradiction, il y a convenance dans la possibilité du mal. Il y a convenance en ce que le mal, ne pouvant pas être l'œuvre de Dieu, l'homme ne pourrait le choisir s'il ne pouvait le produire, et il ne serait pas libre s'il ne pouvait le choisir ».

Donc le mal est dans le monde; il ne vient pas de Dieu qui est bon, il vient de l'homme; le principe du mal c'est la liberté, qui est un bien relatif, qui constitue pour l'homme une supériorité sur les autres créatures, et qui devient un mal par l'abus que l'homme en fait. La liberté est une force déchaînée qui détruirait le monde si elle n'était pas contenue; mais elle porte sa limite, comme le flot de la mer qui s'arrête devant le sable qu'il a jeté lui-même sur le rivage. Le mal est un crime : il engendre son châtiment : c'est la réponse de Dieu qui, en lâchant les rênes à la liberté, charge la liberté de rétablir l'équilibre et de venger sa gloire outragée. Donoso Cortès consacre un beau chapitre à développer cette doctrine; il est intitulé : *Analogies mystérieuses entre les perturbations physiques et les perturbations morales, ayant les unes et les autres leur cause dans la liberté humaine.*[1]

Il disserte savamment et éloquemment sur ce qu'il appelle « le mystère des choses », à cause de la profondeur du plan divin qui se révèle dans l'ordre des créatures, et qu'il explique très bien à l'aide d'une philosophie sur laquelle le catholicisme projette ses clartés. Le mal n'est pas un être,

1. Chap. V, page 216 et suiv.

c'est une négation; il ne crée pas, il détruit ce qui existe; il n'anéantit rien, mais il dérange tout. L'ordre repose sur la subordination des créatures entre elles, les inférieures soumises aux supérieures, et celles-ci soumises aux créatures qui sont au-dessus d'elles, s'élèvent ensemble jusqu'à l'être qui est au sommet des hiérarchies, et par delà lequel il n'y a que lui-même. On peut diviser en trois ces hiérarchies, qui représentent le commencement, le milieu et la fin : Dieu au commencement comme principe, la création matérielle comme effet éloigné, l'homme entre ces deux extrémités comme trait d'union, et une sorte de médiation entre Dieu et la création matérielle. Le mal remplit la fonction de perturbateur, de l'ordre il fait le *désordre :* un excentrique en dehors de son orbite. Le moment initial du désordre, c'est la rupture des relations harmoniques de l'homme avec Dieu; l'homme secoue le joug de l'obéissance en s'insurgeant contre son créateur : c'est le point d'appui du monde qui est ébranlé, c'est le premier anneau de la chaîne qui est brisé. Ce contre-coup retentit sur toute l'économie de la création en vertu de l'unité qui en relie toutes les variétés, parce que, reliées très étroitement entre elles, elles partagent la même destinée : elles gravitent ensemble dans une belle harmonie autour de leur centre qui est Dieu; en se détachant de ce centre, elles roulent ensemble dans une même ruine, comme les branches d'un arbre déraciné par la tempête, comme les pierres d'un édifice qui a cessé de s'appuyer sur ses fondements. Le désordre retentit d'abord dans l'homme, plus près de Dieu, auteur du mal, et qui doit le premier en supporter les conséquences. Il est lui-même un petit monde, résumé de tous les mondes, touchant à Dieu par un bout, à la nature par un autre, esprit et corps à la fois. Entre ses facultés, il y avait aussi coordination : l'âme douée d'intelligence et de volonté présidait à tous les mouvements du corps qui lui obéissait. Le jour où l'homme cessa d'obéir à Dieu, le désordre pénétra dans tout son être; l'harmonie se brisa entre ses facultés et son corps : l'orgueil de l'esprit engendra la concupiscence du corps : après le mal, le châtiment.

La grande perturbation produite par le péché ne s'arrêta pas à l'homme : la terre fut maudite à cause de lui et en son nom. Cette malédiction, qui a quelque chose de mystérieux, s'explique par la loi de l'unité déjà énoncée, qui relie tous

les éléments du monde par des relations logiques qui se tirent de leur nature même, et mettent les inférieurs à la merci des supérieurs, selon cet axiome de sens commun : l'accessoire suit le principal. Donoso Cortès expose cette pensée avec ampleur et magnificence : « Les choses physiques ne peuvent être considérées comme douées d'une existence indépendante, comme existantes en soi, par soi et pour soi, mais uniquement comme manifestation des choses spirituelles, les seules qui aient en elles-mêmes la raison de leur existence. Dieu, pur esprit, étant le principe et la fin de toutes choses, il est clair que toutes les choses, dans leur principe et dans leur fin, sont spirituelles. Cela reconnu, ou les choses physiques sont de vaines apparences et n'existent pas, ou, si leur existence est réelle, elles existent par Dieu et pour Dieu, ce qui revient à dire qu'elles existent par l'esprit et pour l'esprit; d'où l'on est obligé de conclure que toute perturbation, quelle qu'elle soit, dans les régions spirituelles, doit forcément produire une perturbation analogue dans les régions matérielles. Comment concevoir, en effet, que les choses matérielles puissent demeurer dans leur ordre et leur repos, lorsqu'il y a perturbation dans l'ordre supérieur où elles ont leur fin et leur principe[1]? »

Chacun a lu dans *Le Paradis perdu*, le tableau superbe que Milton a tracé du deuil de la nature à la chute du premier homme, quand la lumière s'obscurcit, que les fleurs ne donnent plus leur parfum, que le chant des oiseaux cesse dans les nids suspendus aux branches des arbres. Donoso Crotès fait suivre son exposition philosophique de la description de la malédiction dont la terre fut frappée quand l'homme se fut révolté contre Dieu. « Donc la perturbation produite par le péché a été générale et elle devait l'être; elle a été elle devait être commune aux hautes et aux basses régions, à toutes les régions des esprits et à celles de tous les corps. Dieu, jusque-là, n'avait manifesté que son amour : le péché apparaît, Dieu laisse éclater la colère de sa justice; et les séraphins se voilent de leurs ailes; et la terre se couvre de ronces et d'épines; et elle voit ses plantes se dessécher, ses arbres vieillir, ses herbes perdre leurs sucs bienfaisants, ses sources corrompre la suavité de leurs eaux; son sein donne

1. *Ibidem*, page 218.

des poisons et se revêt de forêts ténébreuses, impénétrables, qu'habite la terreur, ou se hérisse de montagnes aux sommets arides et inaccessibles; elle a désormais une zone torride et une zone glaciale; là, brûlé par le soleil; ici, glacé par les frimas, partout désolé par les impétueux tourbillons des vents déchaînés, le globe entier est rempli du bruit des ouragans et de la tempête[1] ».

Dans la nature bouleversée, il y a désordre, il y a inconscience : il n'y a pas de douleur. La douleur est réservée pour l'homme intelligent, sensible et coupable. Sa misère est peinte ici avec des couleurs qui semblent empruntées aux lamentations de Job, l'homme de douleur, dont la grande mélancolie attriste encore les générations. « Placé au centre de ce désordre universel, son œuvre est tout à la fois son châtiment; plus profondément et plus radicalement désordonné lui-même que le reste de la création, l'homme se trouve exposé, sans autre secours que celui de la miséricorde divine, à l'impétueux courant de toutes les douleurs physiques et de toutes les angoisses morales. Sa vie fut toute tentation et lutte, son savoir ignorance, sa volonté toute faiblesse, sa chair toute corruption; un regret s'attache à chacun de ses actes, un souvenir amer ou une douleur poignante à chacune de ses joies; il eut autant de repentances que de désirs, autant d'illusions que d'espérances, autant de désenchantements que d'illusions. Sa mémoire lui servit de bourreau, sa prévoyance de torture; et son imagination put à peine cacher sous quelques lambeaux de pourpre et d'or sa nudité et sa misère. Epris du bien pour lequel Dieu l'avait mis au monde, il marcha dans la voie du mal qu'il avait librement choisie; tourmenté du besoin de connaître Dieu et de l'adorer, il tomba dans les abîmes insondables de la superstition; condamné au travail, qui pourra dire ses labeurs? Condamné à travailler avec peine et fatigue, qui pourra compter les gouttes de sueur tombées de son front? Mettez l'homme aussi haut qu'il est possible, aussi bas que vous voudrez, nulle part il ne sera exempt de cette peine qui nous est venue de notre commun péché. Si l'injure n'atteint pas celui qui est en haut, l'envie saura l'atteindre; si l'envie ne descend pas jusqu'à celui qui est en bas, il a à subir l'injustice et l'injure. Où est la chair qui ne con-

1. *Ibidem*, page 219.

nut jamais la douleur? où est l'esprit qui ne connut jamais l'angoisse? qui a pu monter assez haut pour n'avoir pas à craindre de tomber? qui peut compter sur la constance de la fortune au point de ne pas redouter ses revers? Pour nous tous, hommes, les conditions de la naissance, de la vie, de la mort sont les mêmes, parce que tous nous sommes coupables, et que nous subissons le châtiment. Si la naissance, la vie et la mort ne sont pas une peine, pourquoi ne naissons-nous pas, ne vivons-nous et ne mourons-nous pas comme naissent, vivent, et meurent les autres êtres? pourquoi notre mort est-elle pleine d'épouvante, notre vie pleine de douleurs? pourquoi venons-nous au monde les bras croisés sur la poitrine en posture de pénitents? pourquoi, en ouvrant les yeux à la lumière, les ouvrons-nous aux larmes? pourquoi notre premier salut à la vie est-il un gémissement[1]? » Donoso Cortès cherche ensuite dans les faits la confirmation des dogmes qu'il vient d'énoncer. Il marche à travers les siècles, il interroge les voix de l'humanité; il recueille les échos des traditions antiques, qui arrivent jusqu'à ses oreilles, portées sur l'aile des vents; théologien des catastrophes, interprète des ruines, il en dégage le sens mystérieux, en prenant les peuples à témoin contre eux-mêmes. Il s'arrête devant les deux ou trois désastres encore vivants dans la mémoire de la postérité, jalons plantés dans le temps et l'espace, monuments éternels d'un grand crime frappé d'un grand châtiment. Dans les temps antérieurs à l'aurore de l'histoire et de la fable, « c'est le Déluge universel qui lave la terre en emportant les luxures des races corrompues dès leur berceau. Quand les temps sont arrivés au milieu de leur course, l'humanité en récidive s'effondre dans ses erreurs et dans ses vices, Il faut que le Rédempteur vienne la relever et la créer une seconde fois par son verbe et son sang. C'est encore un crime, le dernier, qui versera ce sang innocent et réparateur. « Il arriva qu'un jour, jour de triste et lamentable mémoire, le plus triste et le plus lamentable des jours écoulés depuis la création, un peuple aveugle et en démence, se levant comme pris de vin et transporté de fureur, porta la main sur son Dieu, en fit l'objet de ses railleries, accumula sur lui tous les outrages, mit sur ses épaules saintes un poids d'ignominie,

1. *Ibidem*, pages 219-244.

l'éleva de terre et le fit mourir en croix entre deux voleurs. Alors aussi on vit déborder la coupe des fureurs divines; le soleil retira ses rayons, le voile du temple fit entendre un sinistre déchirement, les rochers se fendirent et toute la terre trembla[1]. »

Donoso Cortès termine par cette réflexion : « D'une part, les limites que nous avons voulu nous prescrire, et de l'autre, la grandeur des faits que nous venons de rappeler, nous empêchent de rien ajouter. S'il avait voulu, il aurait pu suivre les destinées du peuple déicide au lendemain de son forfait; prêter l'oreille, comme Isaïe, aux hennissements des chevaux, écouter le pas rythmé des légionnaires de Vespasien et de Titus; raconter la conquête de la Palestine, Jérusalem assiégé, ses remparts détruits, ses enfants égorgés, le temple brûlé, dont il ne reste pas pierre sur pierre; les survivants de cette affreuse guerre emmenés en captivité, mêlés aux esclaves de Rome, condamnés, comme leurs pères en Egypte, aux plus durs travaux, pour construire l'amphithéâtre de Flavin, et l'arc de Titus encore debout au forum désert, qui disent aux passants les crimes des Juifs et le châtiment de la colère divine. Rome en fut l'instrument; et quand elle eut rempli sa mission vengeresse pour faire expier à Israël ses crimes, ce fut son tour d'expier les siens. La coupe était pleine et débordait. Tous les dieux des nations s'étaient donné rendez-vous dans son Panthéon, formant un Sénat digne de celui qui siégeait dans la capitale. Tous les vices avaient suivi ces dieux qui étaient les vices déifiés. A travers les Maisons-Dorées, les palais de marbre et de porphyre, les eaux jaillissantes amenées à grands frais sur des arcs de triomphe, les thermes vastes comme des cités, des villas voluptueuses, où l'esclave versait le falerne dans les coupes d'or des patriciens, en attendant d'être jeté aux lamproies pour égayer leur regard fatigué par l'ivresse; les théâtres où l'impudeur s'affichait toute nue, écoles de libertinage où une grande race, désormais croisée avec toutes les races conquises, achevait de dépenser ses restes de vigueur et d'éteindre les derniers rayons de sa sagesse; au milieu des orgies du jour et de la nuit, des millions de chrétiens exposés dans les arènes aux lions et aux tigres, étendus sur des

1. *Ibidem*, pages 229-230.

chevalets, couchés sur des brasiers ardents, tandis que, distribués sur les gradins, vingt mille citoyens applaudissent à la cruelle agonie des martyrs sacrifiés.. Tacite avait stigmatisé les crimes de son pays; il avait marqué au fer rouge les monstres qui se succédaient sur le trône des Césars; les sénateurs qui rampent à leurs pieds homologuent tous leurs décrets; ils applaudissent leurs fantaisies insensées et cruelles; ils adorent leurs statues et donnent place à leurs côtés, dans la curie, aux chevaux de leurs chars. Le grand historien vengea la conscience humaine dans des pages immortelles, qui poursuivront les vices, les hontes et les crimes de la Rome impériale jusque dans la plus lointaine postérité Mais Dieu, qui regardait du haut du ciel la grande prostituée décrite dans l'Apocalypse, lui réservait un autre châtiment. Les barbares s'agitent dans les steppes lointains et dans les forêts de la Germanie : bientôt ils franchissent les frontières de l'empire; les légions, jusque-là victorieuses, fléchissent devant l'invasion et blanchissent de leurs ossements les champs de bataille où ils succombent sous le nombre. Les Barbares sont attirés par l'espoir du butin, comme les fauves du désert par l'odeur de la chair morte. Leurs étapes sont marquées du Volga à la Caspienne, à l'Elbe, au Danube, au Rhin, à la Loire, au Rhône, aux Alpes, au Pô, au Tibre, à Rome, où ils frappent au cœur l'empire décrépit. Les Huns, les Alains, les Suèves, les Vandales, les Goths ont pris leur part; Attila, Alaric, Genséric ont écrit leur nom à côté du nom des consuls qui avaient fait la conquête du monde : la désolation après la gloire; le châtiment après le crime. Quinze siècles se sont écoulés depuis; des empires jeunes ont succédé à l'empire romain; les monuments de l'art chrétien ont remplacé les monuments grandioses du génie latin; mais tout le travail des civilisations modernes n'a pas effacé entièrement la trace de la colère de Dieu; vingt villes, en Orient et en Occident, conservent des ruines, dont on a fait des reliques, et qui semblent destinées à répéter aux nouvelles générations qui pourraient l'oublier la loi en vertu de laquelle de mystérieux rapports rattachent les perturbations physiques aux perturbations morales, et qui confirment sur ce point, de la manière la plus éclatante, la tradition universelle ».

*
* *

Comme résumé et confirmation de tout ce qui précède, Donoso Cortès place en face les deux grandes prévarications de l'ange et du premier homme, semblables à deux pylones qui ornent l'histoire des abus de la liberté dans l'avenir. L'ordre régnait dans la création, œuvre d'harmonie et de paix, résultant du concert des forces distribuées sur toutes les hiérarchies, unité sublime qui contenait dans son sein toutes les variétés que la puissance et l'amour de Dieu avaient jetées en se jouant. Tous les éléments inférieurs restant soumis à leurs lois et gardant la place qui leur était assignée, l'ordre ne pouvait être troublé que par des créatures douées d'intelligence et de volonté, et capables d'user et d'abuser de la liberté de choisir entre le bien et le mal. L'ange dans le ciel, l'homme sur la terre, furent les auteurs de ce double outrage adressé à Dieu et à son œuvre. « Les créatures angéliques étaient dans cet état de soumission et d'obéissance à la voix de leur Créateur : se contemplant dans la lumière de son visage, se plongeant dans l'océan de ses splendeurs, elles se mouvaient en pleine liberté et tout ensemble dans un ordre parfait, avec un accord dont rien ne troublait l'ineffable harmonie, sous la main du Très-Haut et au commandement de sa parole. Mais voilà que tout à coup le plus beau des anges détourne ses yeux de la face du Seigneur et les porte sur lui-même; ébloui, enivré, il tombe comme en extase et en adoration devant sa propre beauté[1] ».

Cette révolte da l'ange fut le premier désordre, le premier mal et le premier péché. Sur la terre, la révolte de l'homme en fut la continuation. « Rien n'égale en simplicité sublime le réci' que fait Moïse de cette solennelle tragédie qui eut pour théâtre le paradis terrestre, pour spectateur le Tout-Puissant, pour acteurs, d'un côté le roi et le seigneur des abîmes, de l'autre, les rois et les maîtres de la terre, pour victime le genre humain, et dont la terre troublée dans ses mouvements, les cieux arrêtés dans leur course, les anges émus sur leurs trônes, devaient avec nous, malheureux fils de ces malheureux pères, exilés dans la vallée sans lumière, pleurer jusqu'à la fin des siècles le lamentable dénouement[2] ».

A ces deux prévarications, plus coupables et plus solennelles parce qu'elles étaient les premières et qu'elles s'accomplis-

1. *Ibidem*, page 236.
2. *Ibidem*, page 238.

saient au sein de la lumière qui tombait plus abondante du front de Dieu sur des créatures privilégiées, correspondent des châtiments exemplaires, que d'autres ont continués sans jamais les égaler ou les surpasser. Le péché troublait l'ordre établi, il déformait la création, il remontait jusqu'au Créateur, l'expiation devenait nécessaire : Dieu se la devait; outragé comme Dieu, il se vengea en Dieu. Dans sa chute, l'ange creusa l'enfer : en voici le tableau dantesque : « Il est un lieu d'horreur où sont rassemblées toutes les épouvantes, toutes les douleurs, tous les supplices : la soif dévore ceux qui l'habitent, et pas une goutte d'eau pour étancher cette soif; la faim torture leurs entrailles, et pas un morceau de pain pour apaiser cette faim; jamais un rayon de lumière n'y vient réjouir leurs yeux, jamais un son harmonieux caresser leur oreille; tout y est trouble et agitation sans repos, plainte sans fin, désespoir sans consolation. On y entre par des milliers de portes, on n'en sort pas. Sur le seuil meurt l'espérance, et le remords y est immortel. Quant à l'étendue de ce lieu, Dieu seul en connaît les limites, et la durée de ses tortures est d'une heure qui ne finit jamais. Ce lieu maudit, avec ses larmes, ses angoisses, ses douleurs éternelles, laisse Dieu impassible : c'est lui, c'est son bras tout-puissant qui l'a fait ce qu'il est[1] ».

La chute de l'ange creusa l'enfer, la chute la l'homme désola la terre et en fit comme un enfer anticipé. « Le péché a dépouillé la terre de sa beauté et l'a livrée maudite, se couvrant de ronces et d'épines, au travail de l'homme. A sa suite sont entrées dans le monde la maladie et les contagions, la famine, la guerre, tous les fléaux et la mort. C'est le péché qui a creusé la tombe des cités les plus illustres et les plus populeuses. Il a fait la ruine de Babylone aux jardins somptueux, de Ninive la superbe, de Persepolis la fille du soleil, de Memphis la ville des mystères, de Sodome l'impure, d'Athènes la légère, de Jérusalem l'infidèle, de Rome la grande. Si Dieu a voulu toutes ces ruines, il ne les a voulues que comme châtiment et remède du péché. Tous les gémissements qui sortent des poitrines humaines, toutes les larmes qui tombent goutte à goutte des yeux des mortels, c'est le péché qui en est cause; et ce qu'aucune intelligence ne saurait

1. *Ibidem*, page 242.

concevoir, ce que ne peut exprimer aucune parole, le péché a arraché la plainte au Cœur sacré; il a tiré des larmes des yeux adorables du Fils de Dieu, de l'Agneau qui monta sur la croix chargé des péchés du monde. Ni les cieux, ni la terre, ni les hommes ne l'ont vu sourire; et les hommes et la terre et le ciel l'ont vu pleurer, pleurer parce qu'il avait devant lui le péché. Il pleura sur la tombe de Lazare : dans la mort de son ami, il pleurait la mort de l'âme pécheresse. Il pleura sur Jérusalem : la cause de ses larmes était le péché abominable du peuple déicide. Il fut troublé et saisi de tristesse en entrant dans le jardin des Oliviers; c'était l'horreur du péché qui le mettait dans cet état de souffrance et de trouble. Son front suait le sang; c'était le spectre du péché qui faisait couler de son front cette horrible sueur. Il fut cloué à l'arbre de la croix; ce fut le péché qui le cloua; ce fut le péché qui le mit en agonie; ce fut le péché qui lui donna la mort[1] ».

Voilà les deux grands péchés, le péché de l'ange et le péché de l'homme : voilà les deux grands châtiments, l'enfer au delà, la douleur en deçà; entre ces désolations, la liberté debout, cause de l'un et de l'autre, qui laisse l'homme responsable et Dieu justifié.

Il ne reste plus, pour épuiser la question, qu'à chercher comment se concilient deux choses en apparence inconciliables, et qui ont coutume de déconcerter certains esprits jusqu'à les scandaliser et les rendre sceptiques : la coexistence de la souveraineté de Dieu et de la liberté, qui semble ne pouvoir s'exercer qu'au détriment des droits de Dieu. La solution est indiquée quand, en face des prévarications des êtres doués d'intelligence et de volonté, on place les châtiments qui les frappèrent. Mais cette explication est insuffisante, parce que le châtiment n'est pas la voie unique par laquelle le mal est réparé. Rappelons ici la grande loi qui sert de base à la philosophie de Donoso Cortès et que nous retrouvons à chaque page de ses œuvres : l'unité dans la variété et la variété dans l'unité; c'est le plan de la création et la cause de l'harmonie qui y règne. Dieu est l'unité vivante autour de laquelle se déploient, en hiérarchies merveilleusement distribuées, toutes les variétés des choses existantes : les créatures intelligentes et volontaires en font partie. La

1. *Ibidem*, pages 243-245.

liberté qu'elles possèdent est comme l'échappement par lequel elles s'éloignent de Dieu, leur principe et leur fin : l'unité semble anéantie et l'harmonie brisée. Il faut que les rebelles rentrent dans l'ordre, ou bien Dieu est vaincu. Mais, en lâchant la bride à la liberté, Dieu lui avait tracé la ligne qu'elle ne dépasserait pas, comme il dit aux flots de la mer : vous irez jusque-là et vous n'irez pas plus loin. Dieu s'était réservé non seulement le moyen d'arrêter les écarts de la liberté, mais de la ramener tremblante ou repentante à ses pieds, en l'écrasant sous les coups d'une justice inexorable, ou en l'attirant doucement par les caresses de son amour. Ainsi l'unité se reconstitue, les variétés sont à nouveau ramenées à leur point de départ, d'où elles ne s'étaient pas séparées radicalement : le bien sort du mal et l'ordre du désordre. La liberté était nécessaire pour la gloire de Dieu et l'exercice de sa liberté créatrice; Dieu ne pouvait pas abdiquer ses droits : il demeure Dieu; elle était nécessaire pour élever l'ange et l'homme à une dignité plus haute et les faire coopérer à leur gloire en acquérant des mérites. Ainsi se concilient les inconciliables en apparence. Le plan divin de la création, malgré ses profondeurs mystérieuses, se déploie avec magnificence devant les regards du philosophe et du chrétien.

Les apologistes ont tous écrit sur l'accord de la puissance de Dieu avec la liberté de l'homme; ils ont exprimé leurs pensées sous différentes formes, identiques au fond. Bossuet a dit ce mot célèbre : « L'homme s'agite et Dieu le mène ». De Maistre représente l'homme retenu, dans ses mouvements libres, par un fil flexible, qui peut s'allonger non pas se rompre, autour du trône de Dieu. Le même écrivain emploie la comparaison des mouvements de la terre, mouvement de rotation sur son axe, mouvement de translation autour du soleil. On connaît la définition géométrique de Pascal : « Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part ». Donoso Cortès semble s'être inspiré de ce dernier passage quand, étudiant le grand problème, il écrit : « La création est comme un cercle. Sous un point de vue, Dieu en est la circonférence, sous un autre point de vue, il en est le centre. Comme centre, il l'attire, comme circonférence, il la contient. Hors de ce contenant universel, il n'y a rien; tout obéit à cette attraction irrésistible. La liberté des êtres intelligents et libres consiste à pouvoir s'éloigner

ou de la circonférence, mais alors ils tombent nécessairement au centre; ou du centre, mais alors ils vont nécessairement donner contre la circonférence; et la circonférence c'est Dieu, le centre c'est encore Dieu; ils ne le fuient d'un côté que pour le rencontrer de l'autre; toujours, quoi qu'ils fassent, ils sont sous la main divine. Rien n'a assez de vertu pour se dilater plus que la circonférence, pour se contracter plus que le centre[1] ».

C'est un merveilleux tableau que celui où notre apologiste décrit minutieusement le double travail, en sens inverse, de Dieu qui crée l'univers, en fondant l'unité dans la variété et la variété dans l'unité, et de l'ange et de l'homme, abusant de la liberté qui leur fut octroyée, pour défaire l'œuvre de Dieu, la déranger sinon la détruire, ce qui dépasse leur force, et y introduire des notes fausses qui en rompent l'harmonie; ensuite le travail créateur repris en sous-œuvre pour en reconstituer l'unité, en remettant chaque être à sa place dans la synthèse, par la justice ou par l'amour. On croit voir un accordeur d'orgues devant un instrument usé par la poussière et le temps, qui en vérifie les jeux, passe en revue les cordes et les pédales, relève les touches, arrête les cornements, et qui, satisfait de sa besogne, debout, promène son doigté sur un clavier tout neuf, et entonne un chant qui se répercute à travers les arceaux de la basilique sonore.

A ce sujet, Donoso Cortès émet une idée qui lui est peut-être personnelle, au moins selon la formule dont elle est revêtue; en tout cas, elle présente une originalité, qui a valu à son auteur des attaques imméritées. Il avance que « l'acte suprême de la création ne peut pas être considéré comme consommé, comme ayant atteint sa perfection, tant que n'ont pas été réalisées sous tous leurs modes l'infinie justice et l'infinie miséricorde ». Or, les prévarications de l'ange et de l'homme furent nécessaires pour fournir l'occasion à Dieu d'exercer sa justice et sa miséricorde; ainsi « la prévarication elle-même fut l'occasion de la plus grande de toutes les harmonies, et la plus belle de toutes les consonances ». Devant cette affirmation, on songe à l'extase du créateur devant son œuvre, qui la déclare avec complaisance belle et parfaite. Que pouvait-on y ajouter? — Sans discuter ici la difficulté, et sans reproduire les réponses que la saine théologie lui oppose,

1. *Ibidem*, pages 252-253.

voyons quelle est la pensée de notre apologiste, et la magnificence dont il entoure son exposition. N'oublions pas ce que lui-même rappelle ici, la théorie si souvent reproduite dans le cours de son Traité, à savoir, que la création est un symbole qui exprime au dehors toute la richesse cachée des attributs de Dieu. Citons *in extenso* pour ne pas gâter la page magistrale : « La beauté de la création consiste en ce que chaque chose est en soi comme un reflet de quelqu'une des perfections divines; de sorte que toutes réunies sont comme une fidèle image de sa beauté souveraine. Depuis le soleil, qui remplit les espaces de l'éclat de ses feux, jusqu'à l'humble lis oublié dans la vallée; depuis les fonds les plus bas de la vallée, qui se couronne de lis, jusque dans les lointaines hauteurs où resplendissent les astres, toutes les créatures, chacune à sa manière, se racontent les unes aux autres les merveilles du Seigneur, attestent par leur propre nature et leur propre existence ses ineffables perfections, et chantent dans un cantique sans fin ses excellences et ses gloires. Les cieux chantent sa toute-puissance, les mers sa grandeur, la terre sa fécondité; les nuées aux formes gigantesques figurent l'escabeau où pose son pied; l'éclair est sa volonté, le tonnerre sa voix, la foudre sa parole, il est dans le silence sublime des abîmes, dans la sublime fureur des ouragans. *C'est lui qui nous donne nos formes et nos couleurs*, disent les fleurs des champs. *C'est lui*, disent les cieux, *qui a semé d'astres étincelants nos voûtes lumineuses*. Et les étoiles disent : *Nous sommes des parcelles tombées de la broderie qui orne son manteau.* Et l'ange et l'homme : *Il a passé devant nous et en nous, dans le fond de notre être est demeurée gravée l'image de sa beauté* ». Cette énumération, malgré sa richesse, n'épuise pas les attributs de Dieu; le cantique de la création n'est pas une symphonie complète : les reflets divins ne sont pas pleinement reproduits. Dieu n'est pas seulement admirable et parfait par sa beauté, par sa grâce, par sa bonté, par sa sagesse, par sa toute-puissance; il est encore infiniment juste et infiniment miséricordieux. Pour que sa justice vengeresse se manifeste, il faut un coupable obstiné dans son orgueil; pour que sa miséricorde s'exerce, il faut qu'un être faible qui s'est égaré pleure son péché et demande grâce. Le grand coupable sans repentance, c'est l'ange; l'être tombé par faiblesse et séduction, c'est l'homme : ces deux chutes étaient nécessaires pour que

les attributs de Dieu ne restassent pas sans objet, cachés dans le mystère de sa vie intime et sans expression au dehors.

Ce qui était nécessaire est arrivé, non pas par fatalité, mais par l'usage de la liberté, qui laisse l'ange et l'homme responsables et par son jeu procure la gloire de Dieu. L'antilogie n'est qu'apparente, la consonance ne contient aucune dissonance; si c'est un mystère, ses profondeurs sont lumineuses. Voici la conclusion : « Lorsque les êtres intelligents et libres prévariquèrent, de nouvelles et plus éclatantes splendeurs manifestèrent, au sein de la création, les infinies perfections de Dieu. L'univers en général fut le reflet le plus parfait de sa toute-puissance; le paradis terrestre fut spécialement le reflet de sa grâce, le ciel spécialement celui de sa miséricorde, l'enfer uniquement celui de sa justice; la terre, placée entre ces deux pôles de la création, refléta sa justice et en même temps sa miséricorde. Lorsque, par suite de la prévarication de l'ange et de la prévarication de l'homme, il n'y eut plus en Dieu de perfection qui n'eût été manifestée extérieurement, en quelque manière, excepté celle qui devait avoir sa manifestation plus tard sur le Calvaire, les choses se trouvèrent dans l'ordre[1] ». Théologie hardie, orthodoxe quand même, et qui demeure la splendide trouvaille du génie de Donoso Cortès.

A la suite de cette belle exposition de la doctrine catholique, il recherche les solutions que le libéralisme et le socialisme donnent aux questions fondamentales qui y sont contenues, et qui sont inévitables, puisque l'ordre du monde en dépend. Son procédé est toujours le même, qu'il s'agisse d'affirmer la vérité ou de réfuter l'erreur: toujours en synthèse, par voie de transcendance et de surnaturalisme. Mille écrivains ont traité du libéralisme et du socialisme avant et après Donoso Cortès; tous ont pris ces erreurs par les côtés extrinsèques, à des points de vue de détail, non sans importance néanmoins, tels que le point de vue familial, politique, économique. Lui élargit le cadre : il les considère dans l'harmonie générale des choses divines et humaines, et il démontre que les solutions de ces écoles n'en sont pas; car elles n'ont saisi ni les raisons qui expliquent la coexistence du bien et du mal dans le

1. *Ibidem*, pages 265-268.

monde, ni leur coordination dans le plan universel, ni comment leurs contrastes se fondent dans l'unité, ni l'origine du mal, ni ses remèdes.

Traitant du libéralisme, Donoso Cortès l'accuse de manquer de théologie; d'emblée, il porte son étude à une hauteur qui n'est pas le niveau des publicistes vulgaires, même quand ils ont du talent. A ce propos et sans sortir de son sujet, il disserte magnifiquement sur l'influence de la théologie sur le génie de l'homme et, par une application spéciale sur celui des hommes d'Etat. A son raisonnement il ajoute les témoignages de l'histoire, et il fait défiler une série de ministres qui ont nom Ximénès, Alberoni, Richelieu, etc. Parce qu'il est dans son tempérament de pousser l'idée jusqu'au bout, sans la fausser, en côtoyant le paradoxe sans y tomber, il distingue encore entre théologiens; et ses préférences sont pour les mystiques et les contemplatifs, qui vivent loin du bruit et des affaires, et qui jugent bien parce qu'ils jugent de haut. « Si le genre humain n'était pas irrémissiblement condamné à voir les choses à rebours, il choisirait pour conseillers, entre tous les hommes, les théologiens; entre les théologiens les mystiques, et entre les mystiques ceux qui ont mené la vie la plus retirée du monde et des affaires ». Par la raison contraire, il affecte un profond mépris pour ces hommes qu'on appelle « d'affaires », dont la sagesse affiche un mépris superbe pour toute occupation intellectuelle, surtout pour les contemplations divines, et qui sont incapables de rien entendre à aucune affaire. A cette classe fort nombreuse appartiennent ceux qu'on nomme les habiles dont tout l'art est de faire des dupes, et qui finissent toujours par tomber dans leurs propres pièges[1] ». Dans sa correspondance, Donoso Cortès a jugé les hommes d'Etat qui, de son temps, avaient les grands rôles; et il nous a laissé des portraits qui, vus à un demi-siècle de distance, paraissent encore plus vrais parce que les événements ont achevé d'en dessiner les traits. O'Connell, Olano en Espagne, Metternich en Autriche, Lamartine, Guizot, Thiers en France, soumis à cet anthropomètre, perdent beaucoup de leur taille. Montalembert, de Broglie, sont appréciés avec plus de bienveillance, et combattus quand même comme l'école à laquelle ils appartiennent.

En rejetant la théologie, le libéralisme se sépare de Dieu : là

1. Tome III, pages 274 et suiv.

est la cassure, qui constitue son péché et devient le principe de son incurable faiblesse. Cependant cet écart admet des degrés, que le libéralisme parcourt l'un après l'autre. Au premier degré, il devient déiste : c'est déjà effrayant. C'est Dieu banni des affaires humaines; c'est le catholicisme biffé d'un trait de plume avec son action sociale, qui s'exerça pendant deux mille ans avec tant de profit pour l'humanité, qu'il avait élevée au-dessus d'elle-même et portée à une hauteur qu'elle n'avait pas atteinte auparavant. Quelle reculade! Cependant ce n'est pas la négation de Dieu; mais Dieu restera dans les nuages. Le libéralisme reconnaît sa souveraineté *constituante* : que ce mot adopté par Donoso Cortès ne vous illusionne pas : il admet qu'il a créé le monde, qu'il gouverne par les lois immuables qui régissent la matière; il lui refuse la souveraineté *actuelle*, celle qui s'exerce sur l'œuvre de ses mains, principalement sur les intelligences et sur les nations.

Dans cette sphère, la souveraineté de Dieu, si on peut lui donner ce nom, c'est la part que lui laisse la raison de l'homme; la raison représente ici la loi de la gravitation dans les étoiles : des deux côtés, le Dieu créateur regarde, plein de respect pour l'ordre qu'il a établi au premier instant de l'apparition de la vie dans l'espace et le temps. Cette raison s'incarne dans les philosophes, les savants, les sages d'institut, et les classes aisées, dites classes dirigeantes; les théologiens, représentants de l'Eglise, ne sont pas admis dans ce Sénat : ils sont relégués dans les écoles et les sacristies : heureux d'être tolérés par ceux qui président aux destinées des nations. — On est frappé des mesquines proportions auxquelles le libéralisme réduit les grandes questions posées et résolues par notre grand Apologiste : il s'agit de l'ordre général du monde, de l'équilibre des choses, du balancement du bien et du mal, ces forces redoutables qui luttent éternellement jusqu'à ce que l'une triomphe finalement de l'autre; le libéralisme n'a pas cette envergure : tout consiste pour lui dans une question de gouvernement, qui se compose de la loi électorale, de la loi de finances, d'une bonne organisation de la magistrature, de l'armée, de la marine, le tout entouré d'un système de police, qui fasse régner l'ordre dans la rue, et la paix entre les citoyens, en négligeant l'ordre dans les intelligences et les cœurs. C'est du terre à terre, sans idéal, sans aspirations

supérieures : c'est le rêve bourgeois qui gouvernait à Paris et déjà à Madrid, quand Donoso Cortès rédigeait son Traité.

Mais le libéralisme ne s'arrête pas là; entraîné par son propre poids, il descend d'un cran vers l'abîme : le déisme le mène à l'athéisme. Il n'avait d'abord refusé à Dieu que le pouvoir *actuel* en lui reconnaissant le pouvoir *constituant*, dans le sens indiqué plus haut; maintenant il lui refuse l'un et l'autre, et transporte au peuple la souveraineté dont il le dépouille. Que la souveraineté du peuple soit en dernière analyse de l'athéisme, toutes les écoles n'en conviennent pas, la formule ayant reçu diverses interprétations dans le conflit des opinions confuses et tourbillonnantes qui emportent notre génération, en l'absence de toute doctrine définie avec clarté. Mais l'athéisme est le tréfonds d'un certain radicalisme qui, en philosophie et en politique, gagne chaque matin du terrain et tend à devenir la majorité dans les Instituts et dans le parlement, au moins en France; les jacobins de 93 le professaient audacieusement; ils ont fait des petits qui répètent le mot célèbre d'un de leurs leaders : « Ni Dieu ni maître ». Devant la solution incomplète du déisme et celle de l'athéisme, moins effrayante et plus logique se place la solution catholique, qui reconnaît à la fois la souveraineté *constituante* de Dieu et sa souveraineté *actuelle*, parce qu'elle l'adore à l'origine des choses et dans le gouvernement des mondes sortis de sa puissance. Cette sorte de trilogie est très bien marquée comme il suit : « Celui qui reconnaît en Dieu et la souveraineté constituante et la souveraineté actuelle est catholique; celui qui nie en Dieu la souveraineté actuelle pour ne reconnaître en lui que la souveraineté constituante, est déiste; celui qui nie en Dieu toute souveraineté, parce qu'il nie son existence, est athée[1] ». Pour le répéter encore, on voit comment, dans la philosophie de Donoso Cortès, le caractère surnaturel domine, et comment toutes les questions politiques, sociales, économiques sont ramenées aux questions de théologie. De cette exposition, il résulte que deux libéralismes sont en présence de chaque côté du catholicisme : le libéralisme démocratique et le libéralisme proprement dit ; le premier plus logique, le second plus timide. « Le libéralisme démocratique, entraîné par une logique inflexible, est allé, dans ces derniers

1. *Ibidem*, page 277.

temps, comme les fleuves vont à la mer, se perdre dans les écoles tout à la fois athées et socialistes. Quant au libéralisme proprement dit, il lutte pour demeurer immobile sur le haut promontoire qu'il s'est élevé entre deux mers qui montent et dont les flots finiront par le submerger : le socialisme et le catholicisme[1] ». La situation du libéralisme modéré est parfaitement déterminée. Nous assistons depuis cent ans aux efforts désespérés qu'il déploie pour rester en place, écartant d'une main, sous le pseudonyme du cléricalisme, la religion catholique, mère de la civilisation moderne, et de l'autre, le socialisme, dont les aspirations sauvages l'épouvantent. On sait son impuissance : le rocher de Sisyphe roule perpétuellement du sommet de la montagne au fond de la vallée pour remonter et tomber plus bas le lendemain. C'est dans ce labeur ingrat, dans cet éternel recommencement que le libéralisme use ses énergies, trompe les nations qui l'écoutent, à travers une série de faillites qui n'ouvrent pas les yeux de ceux qui en sont les dupes.

Séparé de la théologie, avec une philosophie rudimentaire, découpée sur le patron de la pure raison, le libéralisme a des idées du même module. Le grand problème du bien et du mal, ce tourment des esprits supérieurs, qui fait le désespoir de ceux qui l'étudient en dehors de la foi catholique, n'attire pas ses approfondissements. Il n'en cherche pas la source dans les dogmes catholiques, dans la chute originelle. S'il ne professe pas toujours crûment la doctrine de Rousseau sur la bonté originelle de l'homme, c'est vers elle qu'il penche. Il ne demande pas davantage la source du mal au cœur humain : sa psychologie superficielle ne dépasse pas les phénomènes internes de la conscience et n'arrive pas jusqu'aux causes Il croit au mal cependant; mais le mal consiste dans un mauvais gouvernement; tout est là pour lui. Ce libéralisme bourgeois perd son assurance quand le pouvoir tombe en démocratie pure. La foule l'épouvante : si la foule crie, surtout si elle menace, il va vers elle, avec l'espoir d'être son chef en obéissant à ses caprices. Un gouvernement régulier, conforme aux données de la raison, réalise son rêve; un mauvais gouvernement, c'est le mal. Il en cherche le remède sans le trouver, se bornant à des mesures d'ordre, à des expédients

1. *Ibidem*, page 278.

de légalité, qui ne sont que des palliatifs et lui procurent des répits entre deux révolutions. L'étroitesse de sa raison l'empêche d'apercevoir que la prospérité sociale s'appuie sur la morale et la morale sur la religion, et qu'en dehors de cette base l'édifice gouvernemental est en l'air, retenu quelque temps par les ficelles de la politique, qu'on appelle l'art de gouverner; mais ces ficelles cassent entre ses doigts, tout s'écroule et il reste enseveli dans les décombres. Il recommence le lendemain; et si la fortune lui accorde quinze ans de vie, il se tient pour satisfait.

Donoso Cortès a dessiné au burin la physionomie de cette triste école qui, aujourd'hui, gouverne le monde, avec les interrègnes que la révolution lui ménage périodiquement. « De toutes les écoles, l'école libérale est la plus stérile, parce qu'elle est la moins savante et la plus égoïste. Comme on vient de le voir, elle ne sait absolument rien ni sur la nature du mal, ni sur la nature du bien; elle a à peine une notion de Dieu; elle n'en a aucune de l'homme. Impuissante pour le bien, parce qu'elle manque de toute affirmation dogmatique; impuissante pour le mal, parce qu'elle a horreur de toute négation intrépide et absolue, elle est condamnée sans le savoir à aller se jeter, avec le vaisseau qui porte sa fortune, ou dans le port du catholicisme ou sur les écueils socialistes. Cette école ne domine que quand la société se dissout; le moment de sa domination est ce moment transitoire et fugitif où le monde ne sait s'il choisira Barabbas ou Jésus, et demeure en suspens entre une affirmation dogmatique et une négation suprême. La société, alors, se laisse volontiers gouverner par une école qui jamais n'ose dire : *J'affirme*, qui n'ose pas non plus dire : *Je nie*, mais qui répond toujours : *Je distingue*. L'intérêt suprême de cette école est que le jour des négations radicales ou des affirmations souveraines n'arrive pas; et, pour l'empêcher d'arriver, elle a recours à la discussion, vrai moyen de confondre toutes les notions et de propager le scepticisme. Elle voit très bien qu'un peuple qui entend des sophistes soutenir perpétuellement sur toutes choses le pour et le contre finit par ne plus savoir à quoi s'en tenir sur rien, et par se demander si réellement la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste, le honteux et l'honnête sont choses contraires, ou si ce ne serait pas plutôt une même chose considérée à des points de vue divers. Si longues que

puissent paraître, dans la vie des peuples, les époques de transition et d'angoisse où règne ainsi l'école dont je parle, elles sont toujours de courte durée. L'homme est né pour agir et la discussion perpétuelle, incompatible avec l'action, est trop contraire à la nature humaine. Un jour arrive où le peuple, poussé par tous ses instincts, se répand sur les places publiques et dans les rues, demandant résolument ou Barabbas ou Jésus et roulant dans la poussière la chaire des sophistes[1] ».

Le socialisme est la seconde grande erreur que Donoso Cortès réfute. Il commence par en tracer la physiologie, ou les traits caractéristiques par opposition au libéralisme. S'il ne l'aime pas comme doctrine, il le préfère pour son tempérament. Il dit de lui qu'il a une théologie, ce qui, dans sa pensée, signifie qu'il va droit vers les problèmes essentiels, et qu'il jette la sonde dans leur profondeur, avec une audace qui serait une qualité, si les solutions qu'il présente n'étaient pas monstrueuses ; c'est, en effet, la théologie de la destruction qu'elle professe. « Les écoles socialistes ont une grande supériorité sur l'école libérale, et par la nature des problèmes qu'elles se proposent de résoudre, et par la manière de les poser et de les résoudre. Leurs maîtres se montrent familiarisés jusqu'à un certain point avec les hautes spéculations, qui ont pour objet Dieu et sa nature, l'homme et sa constitution, la société et ses institutions, l'univers et ses lois. Ce penchant à tout généraliser, à considérer les choses dans leur ensemble, à observer les dissonances et les harmonies générales, leur donne une plus grande aptitude à manier la dialectique rationaliste, et leur permet de se retrouver dans le labyrinthe où elle les conduit. Si, dans la grande lutte qui tient le monde en suspens, il n'y avait d'autres combattants que les socialistes et les libéraux, la bataille ne serait pas longue ni la victoire douteuse[2] ».

Une autre supériorité du socialisme consiste dans la vigoureuse logique avec laquelle il va du principe posé à ses dernières conséquences, jusqu'au bout, sans s'arrêter devant les abîmes, préférant s'y précipiter que reculer. La forme oratoire, qui est assez souvent celle de Donoso Cortès, laisse un certain vague dans cette partie de son exposition : on peut cepen-

1. *Ibidem*, pages 279-280.
2. *Ibidem*, page 286.

dant en dégager les points suivants. Le Dieu du libéralisme est la moitié d'un Dieu, puisqu'il a constitué le monde et qu'il ne le gouverne pas actuellement : Dieu est ou n'est pas : il est tout ou rien : il n'y a pas de milieu. — La souveraineté est comme Dieu, elle est une; c'est-à-dire qu'elle est tout le monde ou qu'elle n'existe pas; pourquoi la parquer dans une classe privilégiée où elle étouffe? Les formes de gouvernement fragiles et éphémères, n'expliquent rien : purs accidents qui n'intéressent pas l'ordre du monde; pour trouver la cause du mal, il faut creuser plus bas : le mal est partout, non pas ici ou là. Le libéralisme se plaît dans la discussion : la discussion est un dissolvant; il sème le scepticisme, et déconcerte les intelligences, qui ne savent plus qui croire au milieu des opinions qui se croisent dans l'air. Le socialisme est l'école de l'affirmation intégrale, intrépide, sans jamais hésiter. Sur ce point, l'instinct socialiste paraît s'accorder avec les affirmations catholiques, qu'il n'accepte pas au fond, mais dont le procédé lui va : c'est pour le catholicisme qu'il réserve ses haines : pour le libéralisme, il n'a que du mépris.

Voici maintenant la doctrine des écoles socialistes : en philosophie, elles sont rationalistes; en politique, révolutionnaires, en religion, athées. On remarquera l'ampleur des questions qu'elles abordent, et en second lieu le radicalisme des solutions qu'elles proposent. Leur champ ne semble pas plus vaste que celui du libéralisme; mais elles le débordent par les aboutissements d'un même point de départ : ce point de départ, c'est le rationalisme. Les deux doctrines glissent sur une même pente; mais l'un s'arrête en route, l'autre va jusqu'au fond. Dans ce simple rapprochement, dans cette parenté établie entre des écoles que d'aucuns supposent séparées par des abîmes, il y a déjà un coup d'œil profond et ferme sur la nature des choses, sur lesquelles nos contemporains se divisent et disputent depuis un siècle et plus. C'est le don des esprits supérieurs de saisir des rapports qui échappent au regard du vulgaire : ces rapports, la logique les établit, les faits viennent à la rescousse, malgré les protestations de ceux qui ne voudraient pas les effets des causes qu'ils posent. Le socialisme, qui proclame la souveraineté de la raison pour résoudre les grandes questions fondamentales, s'isole franchement de Dieu. Cette négation effrayante s'étend à l'ordre surnaturel tout entier et ne réserve pas l'ordre philosophique : c'est la *tabula*

rasa sur toute la ligne : c'est impie et grandiose : on a ainsi la majesté du crime.

Cependant, il est digne de remarque que les écoles socialistes semblent faire des façons; car elles cherchent des formules variées et un peu vagues, qui servent de voile à leurs audaces : de Dieu, elles conservent le nom à travers une série d'incarnations qui vont du moi personnel à l'humanité, et de l'humanité à l'univers ou au Grand Tout, ou encore de ce qui est à ce qui devient. On connaît toute la gamme des théories germaniques, devenues françaises par importation, et qui, toutes, se résolvent dans un athéisme essentiel mis à différentes sauces. Tant l'idée de Dieu est gravée dans les entrailles de la nature humaine; tant l'effort est nécessaire pour l'étouffer, sans toujours réussir à l'effacer radicalement.

Proudhon est en France l'expression la plus avancée et la plus célèbre du socialisme rationaliste, révolutionnaire et athée. Cette figure se détache en haut relief dans la masse des chefs et des partisans de la terrible doctrine. Donoso Cortès s'arrête devant elle, et lui consacre des pages étincelantes d'analyse fouillée, et implacables dans les conclusions. Proudhon a écrit le *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère;* lui rédige, avec pièces à l'appui, les contradictions philosophiques, politiques, religieuses de l'hiérophante du socialisme. On entend successivement le panthéiste, l'humaniste, le déiste, le fataliste, le manichéen; de chute en chute, tombant toujours plus bas, il termine son évolution échevelée par ces mots : « L'athéisme est au fond de toute théodicée ».

Donoso Cortès ajoute : « Arrivé à cette conclusion suprême, plongé dans les ténèbres de cet abîme, l'athée semble possédé par les furies. Les blasphèmes gonflent son cœur, étouffent sa gorge, brûlent ses lèvres; il s'épuise à les multiplier, comme s'il espérait qu'en les entassant de la sorte, il pourra atteindre jusqu'au trône de Dieu. Mais bientôt il reconnaît, avec toute la rage de l'orgueil vaincu, qu'au lieu de le porter en haut, comme sur des ailes, ils l'entraînent, retombant, comme un poids, dans l'abîme qui est leur centre. Sa langue alors n'a plus que des paroles sarcastiques ou hautaines, des expressions ignobles ou emportées; tout son discours est d'un frénétique. Son style est à la fois énergique et lourd, d'une éloquence sans art et cyniquement grossier... C'est lui qui l'a

dit : « Dieu est le spectre de ma conscience ». Nul ne peut nier Dieu sans se condamner lui-même : nul ne peut fuir Dieu sans se fuir lui-même. Ce malheureux, sans quitter la terre, est déjà dans l'enfer. Ces contractions musculaires violentes et impuissantes, ces frénésies, ces fureurs, cette rage, sont déjà les contractions, la frénésie, les fureurs et la rage des réprouvés. Sans charité et sans foi, il a perdu jusqu'au dernier bien de l'homme, l'espérance. Et pourtant, il lui arrive parfois, lorsqu'il parle du catholicisme, d'en ressentir au fond de son âme, sans en avoir conscience, l'influence sereine et sanctifiante Alors, son martyre cesse comme par enchantement; une brise légère et rafraîchissante, venue du ciel, passe sur son visage, essuie sa sueur, et suspend l'accès de ses convulsions épileptiques; des paroles comme celles-ci s'échappent doucement de ses lèvres : « Oh! combien le catholicisme s'est montré plus prudent, et comme il vous a surpassé tous, saint-simoniens, républicains, universitaires, économistes dans la connaissance de l'homme et de la société... O religion bien-aimée! faut-il qu'une bourgeoisie qui a tant besoin de toi te méconnaisse! »

Cependant Proudhon a la réputation d'être le logicien par excellence du socialisme; sous ce rapport, non seulement il surpasse le libéralisme dont les inconséquences sont célèbres et qu'il a lui-même mises en plein relief avec une vigueur sans merci, mais il laisse derrière lui tous les socialismes qui se sont produits de son temps. Cette réputation est-elle usurpée? On pourra l'affirmer après toutes les citations tirées de ses œuvres. Mais Donoso Cortès soutient que dans ses théories il y a contradiction à la fois et conséquence : conséquence réelle, contradiction apparente. Si l'on considère tous les fragments de systèmes qui roulent dans les livres de Proudhon, un à un, et qu'on les rapproche, ces fragments réfractaires ne sauraient se fondre dans l'harmonie d'une déduction bien conduite. Si on les prend dans leur ensemble, ils se rencontrent dans le principe général d'où ils procèdent : ce principe, c'est le rationalisme. Une erreur plus vaste enveloppe toutes les erreurs partielles et les fait habiter en paix dans une sorte d'unité, à peu près comme des cercles concentriques, qui n'ont pas le même rayon, mais qui ont un centre commun, sont renfermés dans la grande circonférence : « En effet, le rationalisme est en même temps déisme, panthéisme, humanis-

me, manichéisme, fatalisme, scepticisme, athéisme; parmi les rationalistes, le plus rationaliste et le plus conséquent de tous est celui qui est en même temps déiste, panthéiste, humaniste, manichéen, fataliste, sceptique et athée[1] ».

C'est ingénieux, peut-être un peu forcé.

Dieu est le premier des grands problèmes que la philosophie aborde : nous avons vu comment le libéralisme et le socialisme le résolvent : l'un diminue Dieu, l'autre le nie rondement, en variant les formules de sa négation. Le second problème à résoudre est celui du mal, qui coexiste avec le bien dans le monde.

L'existence du mal est le seul point sur lequel on s'accorde, à travers les ardentes controverses et les systèmes contradictoires que ce sujet souleva dans tous les siècles, et qui se continuent de nos jours. Mal physique, mal intellectuel, mal moral, mal social, sous tous ces noms se cache une réalité cruelle qui fixe la méditation des philosophes, qui fait gémir la lyre des poètes, qui arrache des cris de douleur à toutes les générations et jette le désespoir dans les âmes qui n'en connaissent ni l'origine ni les remèdes. La mélancolie déborde dans la littérature de l'humanité; c'est la note dominante dans la musique qui s'en dégage, mêlée à quelques chants de fête composés pour noyer sa tristesse entre deux lamentations.

Mais toutes les écoles n'ont pas du mal la même notion, celle surtout du mal moral, qui est la racine de toutes les autres : toutes ne le placent pas au même endroit. Nous avons vu que le libéralisme résume le bien dans un gouvernement régulier, et tout le mal dans un gouvernement établi hors des bases de la saine raison : inutile de répéter ce que cette doctrine a d'incomplet et de superficiel. Le socialisme enseigne que le mal est dans la société dont les lois ont été faussées par des principes erronés et par la politique qui les appliquait. Le catholicisme place le mal dans l'homme, avec une logique parfaite; car si le mal n'était pas d'abord dans l'homme, comment se serait-il communiqué aux gouvernements et à la société? L'homme est la cellule organique dont le développement engendre toutes les cellules qui composent les gouvernements et la société. La simple philosophie démontre la supériorité et la vérité du catholicisme dans l'espèce.

1. *Ibidem*, page 303.

De ces différentes notions du mal découlent des solutions corrélatives, et qui ne se ressemblent guère. Le libéralisme a sa recette, qui consiste dans des changements successifs introduits dans le fonctionnement du gouvernement; les plus importants sont les renouvellements périodiques des ministères, identiques au fond, et entre lesquels on ne discerne guère que des nuances, traduites par les contingences de la politique au jour le jour, pour réformer quelques abus et adopter des mesures de détail, qui assurent l'ordre matériel dans des situations toujours critiques, qui préparent de tristes lendemains.

Le socialisme prétend que le mal est dans la société; sa conclusion est qu'un bouleversement général est nécessaire pour guérir les vices dont elle est atteinte et amener le règne de la justice en mettant tout à sa place. Ce bouleversement, qu'il appelle une réforme, — un mot plus civilisé et qui n'effarouche pas d'abord, — doit s'étendre à tous les éléments de la société : l'autorité politique, le mariage, la famille, la propriété, l'enseignement, la magistrature, les codes, l'armée, la marine, le travail, l'atelier, patrons et ouvriers, rien n'échappe, tout ploye sous le cylindre pesant qui nivelle les plans, en abaissant les montagnes, en comblant les vallées. On sait que le socialisme a la main vigoureuse et le geste souverain : quand la persuasion ne réussit pas, la violence a raison des résistances. Dans ce désastre des institutions politiques, civiles, économiques, il faut admirer la logique de l'école qui l'accomplit.

Le catholicisme croit au mal; il en connaît la source, et il le cherche là où il germe, où il grandit, d'où il explose, comme les laves vomies par un volcan; il prêche la réforme du cœur humain par l'accomplissement de la loi, par la mortification des passions, par la prière qui attire la grâce de Dieu, et par les sacrements qui sont les canaux par où cette grâce arrive jusqu'à nous; c'est ainsi que le catholicisme réforme la société par l'homme réformé, et cela sans bouleversements, sans guerre entre les classes, en respectant les bases primordiales sur lesquelles la société a été établie. Cette réforme, qui est une véritable création, il l'entreprit à une heure solennelle de l'histoire, quand le vieux monde croulait de toute part, menaçant d'ensevelir l'espèce humaine sous ses ruines, comme autrefois le déluge l'avait enlizée dans ses eaux

et couchée dans un suaire immense fait de limon impur. Cette réforme, le catholicisme la continue chaque jour sous nos yeux, chez les peuples avancés, malades des vices de la civilisation, et chez les peuples jeunes, à peine nés à la vie sociale, dont il est comme le pédagogue, et qu'il prépare peu à peu à prendre leur rang dans la famille des races qui ont atteint leur plein développement.

Ni le libéralisme, ni le socialisme, ne veulent de cette théologie : ils déclament plutôt contre elle, au nom des droits de la nature, parce qu'ils ont une source commune dans le rationalisme. Ils soutiennent, avec une légère nuance dans l'accent, la bonté originelle de l'homme : c'est donc l'homme qui doit réformer le gouvernement et la société, sans se réformer lui-même, ce qui serait un non-sens. Ainsi l'antagonisme est flagrant entre ces écoles et le catholicisme : il est irréductible.

Le socialisme, toujours plus logique, ne s'arrête pas en chemin : puisque l'homme est bon originellement, il est tel dans toutes ses parties; en lui il y a une unité parfaite. De cette unité et de cette bonté il a déduit les conséquences que l'on connaît, et qui ont fait sa célébrité en prouvant sa monstruosité. L'unité de l'homme exclut toute dualité, celle de l'âme et du corps, de l'esprit et de la chair, celle des passions bonnes et mauvaises. L'unité dans l'homme emmène l'unité dans les choses : pouvoir public, propriété, droit privé, individus, tout est absorbé dans une vaste unité, tout est courbé sous un despotisme universel. La bonté originelle de l'homme constitue la sainteté des passions : tous les mouvements, tous les désirs, tous les amours, ce qu'on appelle en langage évangélique la triple concupiscence, sont légitimes; il ne faut rien retrancher de l'âme humaine, il ne faut rien comprimer, mais plutôt laisser un libre cours à tous les faits psychiques et physiologiques : il ne reste qu'à les harmoniser, dans l'individu d'abord, ensuite entre les individus distribués en groupes. C'est Fourier, c'est Saint-Simon, c'est Cabet, c'est Considérant, qui sont visés dans ce tableau, avec leurs théories autant ridicules qu'odieuses, éternelles chimères, que la singularité a sauvées de l'oubli en les rayant du monde des réalités. Ces groupes ont un moment égayé les contemporains, qui cessèrent de rire quand la guerre civile, qu'ils avaient pré-

parée, ensanglanta les rues des capitales. Les utopies, en matière politique et sociale, ont souvent de pareils lendemains.

Donoso Cortès, restant toujours dans la haute spéculation, réfute le socialisme à l'aide d'une métaphysique puissante, qui va au fond des choses, dans les essences, comme dit l'école; Hercule de l'idée, il étouffe le monstre dans son étreinte. Qu'est-ce que la société? demande-t-il; est-ce la somme des individus qui la composent? est-elle un être existant par lui-même, d'une existence propre et comme distincte de celle des individus? Dans la première hypothèse, le mal vient de l'homme; alors que devient la doctrine de sa bonté originelle, qui est la base principale du socialisme philosophique : déjà l'idole chancelle. Dans la seconde hypothèse, une double question se pose : le mal qui est dans la société est-il essentiel? est-il accidentel? Si le mal est essentiel, il faut en fournir une explication. Les écoles socialistes la cherchent encore : elles affirment le mal; elles le décrivent souvent avec éloquence qui est l'éloquence de la colère et du désespoir; elles accusent, elles maudissent les artisans supposés des douleurs de l'humanité et prêchent la révolte aux victimes trop patientes. Mais ces déclamations ne dépassent pas le fait du mal existant : elles n'arrivent pas à la cause. C'est la vieille plainte des âmes généreuses, égarées par la douleur même, qui se transmet d'âge en âge, et qui a son écho chez les économistes contemporains, qui ne sont guidés ni par une sage philosophie ni par les enseignements du catholicisme, à travers les âpres sentiers du problème insoluble qu'ils agitent et qu'ils tourmentent, pourrait-on dire, désespérément. Mais si le mal est accidentel, il semble qu'il est plus facile de répondre à la question : on peut indiquer l'heure où le bonheur de la société a cessé, le lieu où s'est produit le désastre, et dire le nom de celui qui a ainsi empoisonné le sang de sa race et brisé ses destinées. Ce n'est pas tout. Si le mal est essentiel, il ne suffit pas, pour le guérir, de bouleverser les institutions sociales, de toucher à l'autorité politique, au mariage, à la famille, à la propriété, au régime de l'atelier, aux conditions du travail : quand toutes ces réformes seront accomplies, l'important restera à faire, c'est-à-dire détruire la société elle-même, puisqu'elle est incurable, et rendre à l'homme sa liberté, qui reviendra à l'état sauvage, errant dans les forêts avec les singes, ses ancêtres, dont il n'aurait jamais dû se

séparer s'il avait voulu éviter les douleurs de la vie sociale.

Dans une dernière considération, Donoso Cortès achève de confondre les écoles socialistes, en ajoutant une contradiction à toutes celles qu'il a relevées contre elles. Elles admettent l'existence du mal et la nécessité d'une rédemption; le mal est dans la société, la rédemption viendra de l'homme; l'homme rédempteur est plus qu'un homme : il est Dieu, car il fait l'œuvre de Dieu. Cependant, le mal est dans la société par le fait de l'homme; d'où cette conséquence, que l'homme est à la fois la cause et le réparateur du mal. Plus logique que le socialisme, le catholicisme enseigne que le mal est dans l'homme et, par l'homme, dans la société; mais il cherche le rédempteur en dehors de l'homme : c'est Dieu. Admirable déduction qui forme, avec la doctrine du socialisme, un contraste victorieux.

L'apologétique emploie toutes les armes loyales pour défendre le catholicisme contre ses ennemis ; une de ces armes, et non pas la moins redoutable, consiste à opposer aux ennemis leurs propres témoignages. Ici, Proudhon, qu'il est impossible de renfermer dans une formule, entre en scène pour réfuter toutes les théories des écoles socialistes. Il s'inscrit d'abord en faux contre la nature harmonique de l'homme qui demeure pour lui essentiellement antithétique : « L'homme, considéré dans l'ensemble de ses manifestations et après l'entier épuisement de ses antinomies, présente encore une antinomie qui, ne répondant plus à rien sur la terre, reste ici-bas sans solution. C'est pourquoi l'ordre dans la société, si parfait qu'on le suppose, ne chassera jamais l'amertume et l'ennui : le bonheur en ce monde est un idéal que nous sommes condamnés à poursuivre toujours, mais que l'antagonisme infranchissable de la nature et de l'esprit tient hors de notre portée ». C'est peu encourageant pour les rêveurs qui annoncent l'âge d'or pour demain ou après-demain au plus tard.

Sur la bonté originelle de l'homme, il écrit : « Le plus grand obstacle que l'égalité ait à vaincre n'est pas dans l'orgueil aristocratique du riche; il est dans l'égoïsme indisciplinable du pauvre. Et vous comptez sur sa bonté native pour réformer tout à la fois et la spontanéité et la préméditation de sa malice! » Il ajoute avec un redoublement d'ironie : « Vrai-

ment, la logique du socialisme est merveilleuse; l'homme est bon, disent-ils, mais il faut le *désintéresser* du mal pour qu'il s'en abstienne; l'homme est bon, mais il faut l'*intéresser* au bien pour qu'il le pratique. Car, si l'intérêt de ses passions le porte au mal, il fera le mal; et, si cet intérêt le laisse indifférent au bien, il ne fera pas le bien. Et la société n'aura pas le droit de lui reprocher d'avoir écouté ses passions, parce que c'était à la société de le conduire par ses passions. Quelle riche et précieuse nature que Néron, qui tua sa mère parce que cette femme l'ennuyait, et qui fit brûler Rome pour avoir une représentation du sac de Troyes! Quelle âme d'artiste que cet Héliogabale, qui organisa la prostitution! Quel caractère puissant que Tibère! Mais quelle abominable société que celle qui pervertit ces âmes divines, et qui pourtant produisit Tacite et Marc-Aurèle! Voilà donc ce qu'on appelle innocuité de l'homme, sainteté de ses passions! Une vieille Sapho, délaissée par ses amants, rentre dans la norme conjugale; désintéressée de l'amour, elle revient à l'hyménée, et elle est sainte! Quel dommage que ce mot de sainte n'ait pas en français le double sens qu'il possède en langue hébraïque! Tout le monde serait d'accord sur la sainteté de Sapho ». Aucun apologiste n'a réfuté plus éloquemment les *somnia ægri* du fouriérisme et du saint-simonisme. Quel justicier que l'auteur du *Système des contradictions économiques!* A son tour il est exécuté.

Nous avons vu plus haut les contradictions successives dans lesquelles il tombe sur la question religieuse et comment en roulant de système en système, il arrive à la négation radicale de Dieu, qu'en chemin il a invoqué pour le maudire l'instant suivant. Sur la question du bien et du mal, toujours antithétique, il se taille une théorie dont il emprunte les morceaux au socialisme et au catholicisme pour se faire une originalité : c'est la tentation de son génie. Avec le catholicisme, il admet que le péché est dans l'homme et non dans la société, et la nécessité de la pénitence et de la rédemption. Comme le socialisme, il dit que le rédempteur, c'est l'homme. Pour rester lui-même, il soutient que l'homme pécheur ne s'est pas fait pécheur, mais qu'il a été fait pécheur. Avec une parfaite logique, cherchant le rédempteur, il ne le trouve pas dans le Créateur, par qui l'homme a été fait mauvais; ce rédempteur, c'est l'homme lui-même. Oublions ce qu'il a

écrit sur « l'éducation de la liberté, l'apprivoisement de nos instincts, l'affranchissement ou la rédemption de notre âme... cette éducation de toute notre vie et de toute la vie de l'humanité, les contradictions de l'économie politique (qui) peuvent être résolues, la contradiction intime de notre être (qui ne le sera jamais) ». La désespérance ne saurait être mieux exprimée. Prenons la question telle qu'elle est posée. Donoso Cortès enserre Proudhon dans le dilemme suivant, comme entre les mâchoires d'un étau : ou l'homme a été bien fait, ou il a été mal fait; dans le premier cas, la thèse s'écroule faute de base; dans le second cas, voici le raisonnement de notre apologiste : si l'homme est mal fait, comment pourrait-il se racheter lui-même, ce qui suppose une grande perfection ? Il y a contradiction entre la nature de l'agent et sa fonction : on ne tire pas le bien du mal. Dire que l'homme est son rédempteur, c'est affirmer sa perfection; comme, par hypothèse, il est mal fait, le oui et le non se rencontrent dans le même sujet. Prétendre que l'homme mal fait s'est acquis la faculté de devenir son rédempteur, par évolution probablement selon la mode du jour, frise la plaisanterie en matière très grave; car l'homme rédempteur en puissance, en attendant de le devenir en acte, était déjà constitué dans un état très parfait, ce qui est contraire à l'hypothèse. Voilà qui est décisif contre toutes les théories du socialisme et contre Proudhon, son protagoniste.

A la fin de cette belle étude sur les questions fondamentales, qui ont pour objet Dieu, le bien et le mal en général, Donoso Cortès résume par tableaux les solutions qui se sont produites dans les temps modernes : la solution catholique, toujours ancienne et nouvelle, qu'il ne fait qu'énoncer, se réservant de l'exposer plus largement dans une autre partie de son Traité; la solution libérale et la solution socialiste. Après avoir silhoueté une seconde fois, avec les mêmes traits qu'il ne craint pas de répéter, ces deux dernières écoles; après avoir dit au libéralisme, son impuissance à faire de grandes choses, son goût pour les amalgames qui faussent toutes les idées, son effort pour établir un équilibre entre le vrai et le faux sans jamais l'atteindre, et qui conduit à la confusion, non pas à la lumière, à la guerre, non pas à la paix toujours promise; comment il met le mal où il n'est pas et le remède où il ne se trouve pas; comment, par le principe dissolvant de la discus-

sion, il porte atteinte au bon sens des peuples, préparant ainsi tous les bouleversements et toutes les révolutions qu'il ne sait pas prévoir; après avoir accordé au socialisme quelque supériorité d'allure par la façon dont il pose les problèmes, simple appareil théologique, tout de surface, qui semble mesurer les abîmes dans leurs profondeurs, et cache une faiblesse radicale dans le labyrinthe tortueux de solutions contradictoires, Donoso Cortès accuse le libéralisme et le socialisme d'impuissance, parce que « chacun d'eux forme un ensemble discordant et composé de diverses affirmations catholiques et de diverses négations rationalistes ». S'adressant spécialement aux socialistes, il les représente, « pillant dans la cité rationaliste et dans la cité catholique, prendre à celle-là ses idées, avec toutes leurs contradictions, à celle-ci ses formes, avec toutes leurs magnificences ». Il flétrit avec amertume « les vols ignominieux qu'ils font au catholicisme, disant « que paraître accepter son dogme pour le mutiler ensuite est un procédé de charlatan, une bouffonnerie du plus mauvais goût ». Il termine par cette apostrophe véhémente : « Quoi! vous vous dites les apôtres d'un nouvel évangile, et vous nous parlez du mal et du péché, de la rédemption, de la grâce, toutes choses dont l'ancien est rempli! Quoi! vous vous dites dépositaires d'une nouvelle science politique, sociale et religieuse, et vous parlez de liberté, d'égalité, de fraternité, toutes choses aussi vieilles que le catholicisme, qui est aussi vieux que le monde? Celui qui a promis d'élever l'humilité et d'abaisser l'orgueil accomplit sa parole en vous; il vous condamne à n'être que d'impuissants plagiaires de son immortel évangile, précisément parce que votre folle et criminelle ambition est de promulguer une loi nouvelle du haut d'un nouveau Sinaï, car vous n'aspirez pas à un nouveau Calvaire[1] ».

Le troisième livre du grand Traité que nous analysons est consacré aux « Questions et solutions relatives à l'ordre dans l'humanité ». Ces questions avaient été l'objet du livre précédent, considérées dans « l'ordre général »; l'ordre dans l'humanité y est logiquement inclus; mais il en est détaché à cause de son importance spéciale, et qu'il comporte des solutions plus grandioses, quoique selon les mêmes principes, et que les solutions dites catholiques, indiquées précédemment, y sont soumises dans tout leur relief.

1. *Ibidem*, pages 321-326, passim.

Il s'agit toujours de l'ordre du monde, du bien et du mal qui s'y rencontrent et qui, à travers des perturbations qu'on pourrait appeler normales, tant elles sont continues, se résolvent dans une vaste harmonie sous l'influence du catholicisme. Ici, la philosophie de Donoso Cortès à base théologique devient de la théologie pure. L'intrépide penseur s'avance dans les ombres sacrées des mystères, soutenu par sa foi de chrétien que rien ne déconcerte, et où il puise l'audace des interprétations rationnelles — non pas rationalistes, — dont il les accompagne. Les solutions libérales et socialistes sont contradictoires ou insuffisantes : il faut chercher ailleurs. Le catholicisme fournit la source du mal et son remède. La source du mal, qui est le mauvais emploi de la liberté humaine, a sa date : C'est le premier péché commis sur la terre et qui s'appelle le péché originel, tant parce qu'il remonte à l'origine de l'humanité que parce qu'il est celui d'où procèdent tous les péchés qui se sont commis et qui se commettront dans la suite des siècles jusqu'à la dernière heure du monde. Nous voici en présence du grand dogme, du terrible dogme, sans lequel rien ne s'explique et qui, lui-même, ne s'explique pas aisément. « Entre tous les mystères dont la connaissance nous est donnée par l'enseignement de la révélation divine, le dogme de la transmission du péché, avec toutes ses conséquences, est un des plus effrayants, des plus incompréhensibles, des plus obscurs. Cette sentence de condamnation portée dans la personne d'Adam contre toutes les générations humaines passées, présentes et futures jusqu'à la consommation des temps, surprend l'intelligence de l'homme; elle ne lui semble pas, au premier abord, s'accorder pleinement avec la justice de Dieu et bien moins encore avec son inépuisable miséricorde [1] ». On connaît les explications naturelles que d'aucuns en fournissent; elles s'appuient sur deux lois de la génération ou de la transmission de la vie, qui elles-mêmes, reposent sur le principe de causalité d'après lequel il y a dans l'effet ce qui est dans la cause, et il n'y a pas dans l'effet ce qui n'est pas dans la cause. Appliqué à la question terrible, ce principe donne les résultats suivants : le péché d'Adam fut suivi de la peine, qui fut la souffrance. Adam a transmis la souffrance à sa postérité. Le péché d'Adam le dépouille de la justice originelle et de tous les dons surnaturels qui en formaient l'apa-

1. *Ibidem*, page 329.

nage. Adam n'a pas pu transmettre à sa postérité des biens qu'il ne possédait plus; et l'homme naquit désormais dans l'état de nature pure, sujet à l'ignorance, à la sensualité et aux passions déchaînées qui menacent à chaque instant sa dignité. Si le péché originel n'a pas d'autres conséquences, les analogies qui existent entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel en rendant l'intelligence aisée: le cauchemar se dissipe. Mais tel n'est pas le dogme catholique, qui enseigne que dans la transmission du péché originel, il y a trois choses transmises : le malheur, la peine, et la faute : c'est cet enchaînement infrangible qui constitue le mystère. Le malheur n'est pas toujours une peine, mais la peine est plus qu'un malheur : elle suppose le péché, et c'est ici que l'énigme commence et que la raison se cabre. Car le péché est un acte de la liberté, et, à ce titre, il semble qu'il est personnel et que la responsabilité reste à celui qui l'a commis. D'ailleurs, pour agir il faut être : un pur possible n'agit pas au fond du néant où il est endormi. Le problème se pose en ces termes, et l'on voit déjà que les explications fournies plus haut n'expliquent rien. Donoso Cortès présente la sienne : sera-t-il plus heureux? Il distingue dans le premier homme deux hommes, l'homme individu et l'homme espèce. L'homme individu pécha pour son compte et il en subit les conséquences; l'homme espèce pécha pour tout le monde, et le péché s'étendit à toute sa postérité avec ses suites. Cette distinction est largement développée, et selon la méthode de notre apologiste, en tableaux plutôt qu'en syllogismes serrés, quoique le syllogisme se cache sous la draperie oratoire. « C'est une loi fondamentale et première que la diversité sort de l'unité, qui la contient, afin de se constituer séparément, sauf à revenir, dans sa dernière évolution, à l'unité qui l'a produite. En vertu de cette loi, l'espèce qui était en Adam, sortit par la génération, pour se constituer séparément. Mais, comme Adam était à la fois espèce et individu, il s'ensuivit nécessairement qu'Adam fut comme espèce ce qu'il était comme individu. Lorsque l'individu et l'espèce n'étaient qu'une même chose, Adam fut cette chose même. Lorsque l'individu et l'espèce se séparèrent pour constituer l'unité et la diversité, Adam fut ces deux choses séparées, comme il avait été auparavant ces deux mêmes choses réunies. Il y eut donc un Adam individu, et un Adam espèce; le péché eut lieu avant que se fût opérée cette

distinction, avant qu'Adam eût des fils semblables à lui. Adam pécha donc tout à la fois avec sa nature individuelle et avec sa nature collective ; l'un et l'autre Adam furent pécheurs. L'Adam individu est mort, mais l'Adam collectif vit toujours, et avec sa vie il garde son péché. L'Adam collectif et la nature humaine sont une même chose ; la nature humaine est donc perpétuellement coupable puisqu'elle est perpétuellement pécheresse[1] ».

Cette explication de la transmission du péché originel à toute la race humaine séduit d'abord, mais ne va pas sans difficulté à la réflexion. Le dédoublement d'Adam en homme individu et en homme espèce a du vrai en ce sens qu'Adam était un générateur destiné à produire l'espèce humaine : il était donc une espèce en puissance seulement, non pas en réalité. Quand il pécha, l'espèce n'existait pas ; comment a-t-elle péché ? La distinction entre la nature et l'individu qui la possède a aussi sa nuance : la nature est une essence concrétisée par l'individu : prise séparément, qu'est-elle qu'une pure abstraction ? La question des universaux est célèbre : elle divisa l'école en trois partis : les réalistes, les conceptualistes et les nominalistes : on sait à quelles opinions ces trois termes correspondent. La querelle dure encore. La théorie de l'homme espèce a quelque affinité avec celle des universaux ; mais quelle que fût la nature de ces entités mystérieuses, on était d'accord que, reléguées dans la région la plus éthérée des abstractions, elles ne faisaient pas de petits. Ainsi la raison est tenue en arrêt devant le dogme catholique et ne peut que s'incliner avec respect. Donoso Cortès semble de cet avis : « Nul entendement ne peut concevoir, nulle raison ne peut déterminer, nulle imagination ne peut imaginer combien fort est le lien formé par Dieu lui-même entre tous les hommes et cet homme unique, à la fois unité et collection, singulier et pluralité, individu et espèce, qui meurt et qui se survit, qui est réel et symbolique, figure et essence, corps et ombre, qui nous eut tous en lui et qui est en nous tous : énigme effrayante, offrant sous chaque nouvel aspect un nouveau mystère ». Le péché d'Adam lui inspire encore de belles réflexions : « Et de même que ni par l'imagination, ni par la raison, ni par l'entendement, l'homme ne peut sonder ce qu'il y a dans sa nature d'étrangement complexe et de mys-

1. *Ibidem*, pages 338-339.

térieusement obscur, de même il ne peut mesurer, y emploierait-il toutes les puissances de son âme, la distance immense qui existe entre nos péchés et le péché de cet homme, péché comme lui unique par sa profonde malice et son incomparable énormité. Aucun homme ne s'est rencontré, aucun homme ne se rencontrera dans toute la durée des siècles, qui ait péché, qui puisse pécher comme Adam : le péché participant de la nature du pécheur, son péché fut à la fois un et multiple, un en acte et tous les péchés des hommes en puissance[1]. » Il est permis à l'apologiste d'épuiser toutes les analogies pour projeter des rayons de lumière sur les profondeurs insondables du dogme, quand d'ailleurs il s'arrête avec respect devant le noyau obscur qui en occupe le centre.

La suite est plus aisée; le dogme se déroule dans toute son ampleur, et de nouveaux horizons s'ouvrent aux regards du théologien philosophe. La source du mal est indiquée, ses résultats funestes sont décrits. Voilà la Rédemption : un monde sort des ruines accumulées par le péché, plus beau que le premier : l'humanité tombe pour s'élever au-dessus d'elle-même. C'est le génie divin qui intervient, ce génie fort de puissance et d'amour, qui, après avoir tiré la création du néant, va maintenant tirer le bien du mal : l'œuvre est plus sublime. Le postulat de cette exposition, c'est le dogme catholique dans toute sa rigueur, c'est-à-dire la transmission du péché et de la peine. Pour qu'il y ait rédemption, il faut qu'il y ait péché et peine; si dans la chute originelle il n'y a qu'un malheur, le malheur est irréparable : l'homme corrompu et Dieu saint de toute sainteté se repoussent et demeurent séparés à jamais. Les déductions tirées de ce supposé sont immenses et quelque peu surprenantes : le libre arbitre devient une faculté inutile; l'homme perd son empire sur la terre, la terre n'est pas unie à Dieu par l'homme et demeure séparée de son auteur; l'homme échappe à Dieu, qui ne peut l'atteindre, ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa miséricorde. « Toutes les harmonies de la création s'évanouissent, tous les liens se rompent; le chaos est en toutes choses et toutes les choses sont dans le chaos. Dieu cesse d'être le Dieu catholique, le Dieu vivant. Dieu se retire dans ses hauteurs, les créatures dans leur bassesse, les créatures ne s'occupant plus de Dieu que Dieu ne daigne s'occuper d'elles[2] ». Une

1. *Ibidem*, pages 348-349.
2. *Ibidem*, pages 352-353.

conséquence de ces conséquences, la dernière et la plus terrible, c'était l'irréparable perte de l'homme abandonné de Dieu et séparé volontairement de lui. Car l'intermédiaire de Dieu était nécessaire pour le relever; et cette intervention n'était possible que pour réparer le péché et effacer la peine.

Il faut admirer chez Donoso Cortès la puissante logique dont il fait preuve lorsque de la substitution de l'idée de malheur à celle de peine dans la chute du premier homme, il dégage une série de catastrophes qui amènent l'écroulement général de la création, le renversement des hiérarchies, la rupture de l'harmonie universelle, l'éternelle séparation de Dieu et de l'homme. Tous les anneaux de cette chaîne fortement reliés entre eux semblent infrangibles; c'est tout ou rien. Mais il y a, ce semble, un point vulnérable, c'est l'idée initiale, qu'on peut prendre pour un faux supposé, à savoir, que la rédemption ne peut s'appliquer qu'au péché et à la peine, non pas au malheur considéré en lui-même et séparé du péché. On admet assez généralement dans l'école que l'incarnation du Verbe n'est devenue une rédemption que par accident à cause du péché de l'homme, et qu'elle aurait pu s'accomplir en dehors de cette hypothèse. Des docteurs enseignent que l'incarnation du Verbe fut le point de départ des processions divines au dehors, et qu'elle était comme la pierre d'angle de la construction mondiale que Dieu avait arrêtée dans les desseins de son amour. Pourquoi ne se serait-elle pas réalisée pour guérir le malheur de l'homme déchu? Cela étant, toutes les catastrophes, tous les écroulements, toutes les confusions que Donoso Cortès a décrites avec des couleurs si vives étaient ou prévenues ou réparées : ce monde idéal, fruit de la venue du Verbe dans l'humanité, conservait toutes ses harmonies. Sur ces questions on peut disputer; le système de notre apologiste n'est pas sans doute contraire au dogme catholique; il faut le ranger parmi les opinions libres, quoiqu'il prête à quelques objections, et qu'il ne soit pas d'une absolue clarté. Mais quand on traite d'un mystère, des considérations mystérieuses dans une œuvre savante ne surprennent pas.

N'omettons pas une autre conséquence qui découle, d'après le même écrivain, de l'interprétation naturaliste du péché originel, qui consiste à enlever à la souffrance, à laquelle l'homme déchu était condamné, toute vertu expiatoire et purifiante.

Ici encore la logique continue les enchaînements précédents. L'expiation ne peut venir que de Dieu, l'expiation suppose la peine; si la chute de l'homme n'est qu'un malheur et non pas une peine, l'expiation ne se produit pas; la souffrance de l'homme séparé du Dieu rédempteur demeure stérile, sans consolation et sans fruit. Mais il y a deux logiques, celle de la vérité et celle de l'erreur : dans le cas présent, c'est la logique de l'hypothèse.

Quoi qu'il en soit, Donoso Cortès nous a donné sur la souffrance quelques pages de maître qu'on ne lit pas sans admiration. Déjà, nous avons rencontré le tableau de la souffrance considéré comme sanction du péché[1]. Ici, il la présente sous un autre jour : elle est l'expiation et la réparation du péché. Quelques traits pris çà et là : « Parcourez la terre en tous sens : regardez derrière vous, regardez devant vous, dévorez les espaces et les temps; vous ne trouverez pas autre chose dans toute l'étendue des domaines de l'homme que ce que vous voyez autour de vous : une douleur sans trêve et une lamentation qui jamais ne finit. Mais cette douleur volontairement acceptée est la mesure de toute grandeur; car il n'y a pas de grandeur sans sacrifice, et le sacrifice n'est autre chose que la douleur acceptée volontairement.

. . . . . .

Le genre humain est unanime à reconnaître dans la douleur une vertu sanctifiante, et voilà pourquoi, dans tous les temps, sous toutes les zones, chez tous les peuples, l'homme a rendu culte et hommage aux grandes infortunes.

. . . . . .

Ce n'est pas en vain que nous sommes jetés dans cette grande fournaise des douleurs; nul n'y devient pire qu'il n'était, et beaucoup en sortent avec de hautes vertus qui auparavant leur étaient étrangères : l'un y entre impie et en sort plein de religion; l'autre avare et en sort répandant des aumônes; celui-ci n'avait jamais pleuré quand il y entra, et il en sort avec le don des larmes; celui-là n'avait jamais senti son cœur s'attendrir, et il en sort doux et miséricordieux. Il y a, dans la douleur, je ne sais quoi de fortifiant, de viril, de profond, qui est la source de tout héroïsme et de toute grandeur; dès qu'elle nous touche, la mystérieuse vertu qui est en elle nous grandit : l'enfant acquiert, par la douleur,

1. *Ilidem* pages 219-224.

la virilité de l'adolescence; l'adolescent, la maturité et la gravité de l'homme fait; l'homme fait, la force du héros; le héros, la sainteté des saints[1]. »

Sans sortir de son cadre rigide, évoluant à travers les questions fondamentales, appuyé sur la grande loi de l'unité dans la variété, Donoso Cortès continue à poursuivre dans l'ordre humain les harmonies des choses que le péché avait détruites et que Dieu rétablit par le catholicisme. Du dogme du péché originel, il en dégage, avec l'unité de la race humaine, la loi de la solidarité. A la vérité, l'unité de la race peut se démontrer par les caractères physiologiques et psychologiques qu'elle présente à l'observation : c'est une question d'histoire naturelle : Lamarck, Buffon, Darwin suffisaient à cette tâche. La loi de la solidarité en découle logiquement, quoique la logique n'ait pas écrit l'histoire de l'humanité. Le dogme catholique, qui corrobore la doctrine de l'unité de l'espèce, établit plus solidement et avec plus de clarté la solidarité entre tous les hommes, coupables dans un seul d'un péché dont ils portent la terrible responsabilité. Le lien de nature, déjà si fort, se fortifie de celui du mal et de la douleur commune qui en est la sanction; l'unité et la solidarité se consommèrent dans la rédemption par Jésus-Christ, qui les enveloppe dans un même amour, en les baptisant dans son sang.

Devant ce fait humain, parce qu'il est divin, Donoso Cortès a un de ces coups d'aile qui élèvent sa philosophie sur les sommets : « Cette responsabilité en commun, qu'on appelle solidarité, est une des plus belles et des plus augustes révélations du dogme catholique. Par la solidarité, l'homme, élevé à une plus grande dignité et à de plus hautes sphères, devient quelque chose de plus qu'un atome dans l'espace, qu'un moment dans le temps : vivant déjà avant de naître, il se survit et sa vie se prolonge dans toute la durée des temps, se dilate dans toute l'étendue des espaces. C'est ce dogme qui affirma et qui, en quelque sorte, a créé l'*humanité*. Ce mot, dépourvu de sens dans les sociétés antiques, n'est devenu que par le christianisme l'expression de l'unité substantielle de la nature humaine, de l'étroite parenté qui fait de tous les hommes une seule famille. L'on voit par là que le dogme de la

1. *Ibidem*, pages 356-363, passim.

solidarité ne donne pas moins de noblesse à l'homme que de grandeur à la nature humaine.

. . . . . .

Lorsque, jetant les yeux sur moi-même et reconnaissant ce que je suis, je me vois en communion avec le premier et le dernier des hommes; et lorsque, arrêtant mes regards sur ce que je fais, je vois mon action me survivre et être cause dans sa perpétuelle prolongation de mille et mille autres actions qui, à leur tour, se survivent et se multiplient jusqu'à la fin des temps; lorsque je me représente toutes ces actions, qui ont leur origine dans mon action à moi, formant un ensemble, prenant un corps et une voix, puis cette voix s'élevant pour rappeler non seulement ce que j'ai fait moi-même, mais encore ce que d'autres ont fait et dont je suis cause, pour me juger d'après cela et me proclamer digne ou de récompense ou de mort; lorsque je médite ces choses, je ne puis que me mettre en la présence de Dieu et dire, prosterné devant lui, qu'il ne m'est pas donné de comprendre, de mesurer l'immensité de ma grandeur. Quel autre que Dieu pourrait relever toutes choses à un niveau si haut et si parfaitement égal[1]? »

Le dogme de la chute du premier homme se conserva longtemps, avec le souvenir d'un âge d'or perdu, dans les traditions de tous les peuples : les tribus de Sennaar, dispersées par la colère de Dieu, l'emportèrent dans leur hégire et le transmirent à leur postérité. Mais ce dogme ne tarda pas à s'altérer, comme d'autres contenus dans la révélation paradisiaque; on en a relevé les traces défigurées jusque dans les religions les plus éloignées de la véritable. La solidarité chez les nations païennes cessa de s'appuyer sur les bases de l'ordre surnaturel; mais, parce qu'elle avait une base dans la nature, elle subsista quand même, singulièrement amoindrie. L'unité de la race humaine comme doctrine n'était plus entière au milieu des fictions de la mythologie; saint Paul la proclama à l'Aréopage, et sa parole produisit autant d'étonnement que l'énonciation de la résurrection des morts. La solidarité ne pouvait pas disparaître entièrement, défendue qu'elle était par l'instinct de la sociabilité, qui est indestructible jusqu'au sein des erreurs les plus profondes. C'est pourquoi l'histoire présente le spectacle de la solidarité dans la famille et dans la

1. *Ibidem*, pages 368-370.

patrie, ces deux foyers de la vie humaine, ces deux amours plus forts que la mort, qui ravage tant d'autres choses.

Mais parce que la doctrine de l'unité de race et le souvenir de la chute originelle s'étaient altérés et presque effacés, la solidarité n'était parfaite ni dans la famille ni dans la patrie : l'esclave est la démonstration la plus pathétique de l'erreur qui déshonora la civilisation païenne. Si cette erreur fondamentale n'empêcha pas la solidarité de réaliser les deux groupes sans lesquels la société ne saurait subsister, elle la renferma dans d'étroites limites; mesurée par des expressions géographiques, morcelée par les mers, par les fleuves et les montagnes, la solidarité ne s'étendit jamais à toute la surface du monde habité; elle avait créé les familles et les patries; elle n'avait pas fait l'humanité. On peut vérifier cette loi l'histoire à la main. De là les antagonismes qui divisent les peuples païens, les guerres incessantes qui les mettent aux prises, la force qui remplace le droit un peu partout, le faible opprimé sans quartier, l'étranger et l'ennemi désignés par la même expression dans une langue sauvage, même chez les nations les plus avancées par la culture des lettres et des arts. Dans ces siècles cruels, il se forme des unités colossales qui servent de piédestal à des tyrannies monstrueuses. Telles ces monarchies de l'antique Orient, depuis les rois hiératiques de l'Egypte jusqu'à ceux de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse. L'unité romaine devait les dévorer tous, et construire une synthèse qu'on pourrait alors appeler humanité. Mais la solidarité n'est pour rien dans ces vastes mouvements de races, dans ces chocs formidables pleins de ruines, de larmes et de sang. La solidarité suppose une sympathie réciproque entre les peuples, qui sert d'affinité à ces molécules vivantes, qui les attire dans une unité harmonieuse où chacune à sa place, où toutes trouvent la force protectrice qui se partage sans se diviser. Les unités formées par la conquête ont pour principe la foi à l'inégalité des races, pour levier l'orgueil des héros, et pour fin les satisfactions égoïstes des cités égoïstes, jalouses de développer leur territoire, leur commerce et leur gloire.

Avec le dogme catholique de l'unité de race et de la chute originelle, la solidarité avait péri dans l'humanité.

Ceci est suffisamment connu. Ce qui l'est moins, c'est la survivance de l'erreur païenne dans les écoles modernes, qui

ont la solidarité humaine sur les lèvres et au bout de leur plume, le libéralisme rationaliste et le socialisme, ces deux frères Siamois de la Révolution, issus du même sang, avec des développements inégaux dans leur application. Donoso Cortès leur fait subir un rude examen de conscience. A nouveau et sans se lasser, il leur délivre le même état-civil, malgré la modération dont l'un s'enveloppe et la violence brutale que l'autre affecte dans ses revendications. Ils ont des traits de famille facilement reconnaissables. Tous les deux nient le dogme catholique de la chute originelle; s'ils admettent l'unité de race, ils nient la transmission du péché, la responsabilité collective de l'humanité, la douleur comme sanction et expiation du péché, quoiqu'ils ne la nient pas comme fait : mais en lui assignant d'autres causes.

Ils partagent la gloire des contradictions dans lesquelles ils tombent, et qui sont relevées ici par une analyse minutieuse et cruelle, qui fait entendre le cliquetis des antilogies accumulées dans un même système. Tous les deux sont accusés et convaincus de plagiat sur le dogme catholique de la chute, qu'ils repoussent et qu'ils amalgament avec leur doctrine. Le socialisme a le primat d'honneur dans cette volée de bois vert. Grand prôneur de solidarité, après avoir détruit la solidarité religieuse, base de toutes les autres, il la poursuit dans la famille en abolissant la propriété et le mariage; il la bannit de la société en condamnant l'idée de patrie, pour se précipiter dans un internationalisme effréné, et aboutir à la solidarité humaine, qui est contre nature en dehors du dogme catholique, où personne ne le suit, où lui-même n'arrive pas; car il s'arrête en route devant les barrières que le sens commun, le cri de la conscience sociale et sa propre intuition élèvent devant lui.

La solidarité socialiste demeure donc un vain mot, une utopie pleine de menaces; et dans les essais que ses apôtres en ont fait, elle n'a laissé après elle que de lugubres souvenirs sur les ruines entassées. Du reste, la solidarité socialiste se distingue de la solidarité selon le dogme catholique par plusieurs caractères. Ce n'est pas Dieu qui l'a établie par sa bonté d'abord, par sa justice et sa miséricorde ensuite : Dieu est banni de cette conception parce qu'il l'est de partout. Ce n'est pas la fraternité qui en est l'inspiratrice; malgré les clichés collés sur tous les murs avec cette majuscule flam-

boyante, c'est la haine, fille de l'orgueil, la haine de la propriété, du mariage, de l'autorité et autres institutions que la nature a établies et que la foi des nations protège depuis le commencement. Ce n'est pas pour effacer les antagonismes des races, des peuples, des classes : en dépit des plus belles promesses, c'est la guerre qu'elle a allumée sur son chemin; et jamais le monde ne goûta une paix si précaire que depuis qu'on proclama la paix universelle. Enfin la dignité de l'homme n'a rien à gagner dans la solidarité socialiste. Sous le niveau qu'elle passe sur toutes les têtes, dans les unités ou groupements qu'elle forme, l'homme n'est qu'une quantité qu'on peut représenter par une lettre de l'alphabet ou par un chiffre : il fait nombre, absorbé dans le grand tout, sans conscience, sans droit, sans responsabilité. Telle n'est pas la solidarité d'après le dogme catholique. Ici, Dieu préside; c'est lui qui a créé la solidarité humaine en tirant tous les hommes d'un seul, et qui, en les assemblant dans la même peine, suite d'une même prévarication, les console par l'espérance d'une même rédemption. Cette solidarité a fait de l'humanité une famille; elle a rapproché les races, elle a éteint les haines, elle a fait circuler des courants de sympathie entre les classes, réconcilié le pauvre et le riche, le patron et l'ouvrier, le prince et le sujet, le grec et le barbare, dans une unité immense, qui va d'un pôle à l'autre pôle, où toutes les couleurs se rencontrent, où l'on parle toutes les langues, où l'on professe la même foi, où l'on partage toutes les épreuves adoucies par la réversibilité des biens. Dans cette unité, qui s'appelle l'Eglise, les hiérarchies ne sont pas sacrifiées; l'homme garde tous ses droits, sa conscience et sa liberté; les nations y conservent leur nom, leur génie, leurs lois, leurs gloires. Le socialisme, avec ses doctrines internationalistes, n'en fera jamais autant. Les constructions qu'il a élevées sur un point du globe, à Paris ou ailleurs, ont vécu quelques heures et se sont écroulées en provoquant la risée de ceux qui assistèrent à leurs folles entreprises : Fourier, Saint-Simon, Cabet, Considérant, Louis Blanc y ont attaché leur nom : on peut y joindre celui de Proudhon, qui représente dans la spéculation l'extravagance du génie.

Mais un autre caractère distingue la solidarité selon le dogme catholique de la solidarité socialiste : c'est l'expiation. L'altération des révélations primitives, qui avait laissé sub-

sister la foi à la chute originelle, n'avait pas étouffé entièrement le sentiment de la responsabilité, qui s'étendait du père aux enfants, conséquence logique d'une solidarité mystérieuse et acceptée quand même, d'une manière vague et imprécise, et réelle cependant. Cette vérité est susceptible d'une démonstration rationnelle, historique et dogmatique : le sacrifice en est la manifestation la plus éloquente. Le sacrifice est le fait le plus universel et le plus persistant que présentent les mœurs des peuples, civilisés ou barbares. Il fut d'abord un rite religieux par lequel on rendait au Dieu véritable ou aux idoles le culte que la nature seule dicte aux créatures. Mais l'effusion du sang des animaux lui donna un caractère symbolique qui acheva de se déterminer par l'effusion du sang humain. L'idée qui circule à travers ces hécatombes, c'est l'idée d'expiation d'une faute commise qui pèse sur la conscience des nations, et leur enlève le repos de l'âme jusqu'à ce qu'elles soient délivrées. De Maistre, après bien d'autres publicistes, a savamment écrit sur cette grande question [1]. Donoso Cortès, à son tour, l'expose en suivant la même doctrine, avec moins d'érudition détaillée, mais avec plus de profondeur théologique et des concentrations d'idées qui résument tout dans un relief vigoureux. « Le vent des traditions bibliques n'a jamais cessé de souffler sur le genre humain, et toujours le genre humain a cru, d'une foi invincible, que l'effusion du sang est nécessaire; qu'il y a une manière de répandre le sang qui purifie; que répandu d'une autre manière, le sang rend coupable. Toute l'histoire atteste cette triple croyance; elle ne nous montre qu'actes cruels, conquêtes sanglantes, bouleversements et destructions de villes fameuses, morts atroces, victimes pures offertes sur les autels fumants, luttes de frères contre les frères, des riches contre les pauvres, des pères contre les fils; la terre nous apparaît comme un lac de sang que ne peuvent dessécher ni les vents avec leurs brûlantes haleines, ni le soleil avec tous ses feux. La foi commune se révèle avec non moins d'évidence par les sacrifices sanglants offerts à Dieu sur tous les autels, et enfin par la législation de tous les peuples : celui qui ôte la vie était toujours et partout condamné à perdre la vie, à être retranché de la communion des vivants [2] ».

1. Eclaircissements sur les sacrifices.
2. *Loco citato*, page 436.

Dans l'interprétation de ce fait universel, qu'on peut appeler une loi de l'histoire, Donoso Cortès dégage du symbole toutes les réalités qu'il contient; et, dans un résumé puissant, comme dans un foyer où tous les rayons de la lumière convergent et s'additionnent, il présente la synthèse des dogmes catholiques, enchaînés l'un à l'autre par les anneaux d'une logique infrangible, qui fait qu'il faut les nier tous si on ne les accepte pas tous : ce point central, ce nœud des choses divines et humaines, c'est la sacrifice. « Après avoir examiné séparément en lui-même chacun des dogmes relatifs à l'ordre universel et à l'ordre humain, nous avons voulu les considérer dans leur harmonieux et magnifique ensemble. Nous les avons trouvés réunis dans l'institution des sacrifices sanglants, dont l'origine remonte à l'âge qui suivit immédiatement la catastrophe paradisiaque. Cette institution mystérieuse était, d'un côté, la commémoration de cette catastrophe, ainsi que de la promesse d'un rédempteur faite de Dieu à nos premiers parents; elle était, de l'autre, comme une incarnation des dogmes de la solidarité, de la réversibilité, de l'imputation et de la substitution; elle était enfin le symbole parfait du sacrifice futur, tel qu'il a été réalisé dans la plénitude des temps[1] ».

Cet ensemble harmonieux, qu'il saisit si bien, doué qu'il est, comme tous les hommes supérieurs, du don de découvrir les rapports cachés des choses, lui arrache en un autre endroit un cri d'admiration : « Ainsi, le catholicisme tout entier, le catholicisme qui explique et qui contient toutes choses, se trouve, par un prodige de condensation, expliqué et contenu dans le premier sacrifice sanglant offert à Dieu par un homme (sacrifice d'Abel). D'où vient donc à la religion catholique cette vertu de se dilater et de se condenser avec une puissance de dilatation et de concentration qui va jusqu'à l'infini? d'où lui viennent ces doctrines, immenses dans leur variété, et tenant toutes dans un symbole? et d'où lui vient ce symbole assez vaste et assez parfait pour contenir tant et de si grandes choses? de telles consonances, de si sublimes harmonies, des perfections si hautes et d'une beauté si souveraine, ne sont-elles pas au-dessus de l'homme, ne dépassent-elles pas non seulement tout ce que nous pouvons embrasser par l'intelligence, mais encore tout ce que nous pouvons atteindre par l'imagination ou par le désir[1] »?

1. *Ibidem*, page 439.

L'interprétation catholique des sacrifices sanglants échappe absolument aux écoles du libéralisme rationaliste et du socialisme; ni l'un ni l'autre n'ont la clef du mystère. Cette clef, c'est le fait initial de la chute originelle avec ses conséquences logiques, dont le genre humain avait conservé un vague souvenir et qui a rencontré ici une négation absolue; cette négation amène toutes les autres. C'est pourquoi les sacrifices sanglants des vieux siècles, qui se sont continués jusque de nos jours chez les races encore païennes, s'expliquent pour ces écoles par la superstition, qui fut toute la religion des peuples plongés dans l'ignorance, et par la barbarie des mœurs, qui régna longtemps chez eux avant que la civilisation, en amenant le progrès en toute chose, ne les eût adoucies; la civilisation, fruit du génie de l'homme, du travail du temps, est la seule rédemption qu'elles admettent : Orphée est leur Christ. Ces écoles n'ont pas pénétré le mystère des sacrifices; elles n'en ont compris ni le symbolisme, ni la valeur expiatoire : courbées sur les faits, sans idéal, sans horizon, réduites aux procédés de l'observation terre à terre, elles blasphèment ce qu'elles ignorent. Parce que les sacrifices sont l'expression la plus énergique de la douleur volontaire, offerte comme l'expiation du péché, la sainteté de la douleur leur échappe, et leur action est un long effort pour la chasser du monde. Elles cultivent avec ardeur l'économie politique : elles ont créé cette science dont elles creusent les problèmes, à la poursuite de solutions qui leur échappent, parce qu'elles vont contre la force des choses, et qu'elles veulent détruire le monde tel que Dieu l'a établi pour lui donner des bases nouvelles. Le premier article de la constitution du monde nouveau, c'est l'établissement du bonheur universel et l'abolition de la douleur: c'est l'idée-mère de toutes les élucubrations qui fermentent dans leurs cerveaux malades. Le catholicisme ne condamne pas l'économie politique en tant que science; il ne condamne pas les écrivains et les hommes d'Etat qui étudient les règles de la production et de la répartition de la richesse dans les nations : en cette matière, il y a des abus à réformer, des améliorations à introduire; d'une manière générale, travailler à adoucir la douleur, à rendre plus légère celle qui pèse sur les classes les plus nombreuses, et que le paganisme avait sacrifiées, c'est plus que légitime : c'est beau. Le catholicisme bénit les grandes âmes qui se vouent à ce

labeur cruel mais glorieux. Mais quand l'économie politique se matérialise, qu'elle ne combine que des molécules, qu'elle ne remue que des chiffres, il avertit ces ouvriers égarés qu'ils font fausse route, et que le sacrifice par la douleur acceptée est une des conditions de la vie humaine, à quelque degré de civilisation qu'elle soit arrivée.

Le socialisme se distingue par sa haine pour le sacrifice et pour la douleur qui l'exprime. Dans ses rangs, il y a des algébristes, qui calculent à froid les équations du capital et du travail, du prix de revient et du prix de vente : leur haine est écrite en chiffres. A côté, il y a les combattants de l'idée, journalistes, professeurs, philosophes et orateurs, chargés de donner l'assaut aux institutions qui couvrent les crimes des possédants. Ici, la haine éclate en colère, et la colère arrive jusqu'à l'éloquence, si l'éloquence est le son que rend une âme passionnée. Les plus violents poussent jusqu'à l'athéisme, quand ils n'accusent pas Dieu lui-même d'être l'auteur du mal qui désole les nations ; leurs yeux s'enflamment, leur regard est menaçant, leur bouche écume ; la haine sort de tous leurs sens et s'épanche comme un torrent de lave du cratère d'un volcan. Proudhon est l'orateur de la haine éloquente. — Les plus modérés accusent la société, et prêchent la réforme à tous les carrefours du haut en bas de l'édifice social. Des deux côtés, dans un langage différent, on dénonce la douleur comme un mal stérile, qui est le crime des uns, et le martyre immanent des autres. Ici, la théologie catholique a perdu ses droits.

Parmi les faits symptomatiques de cette erreur, Donoso Cortès s'arrête à l'abolition de la peine de mort, qui est professée en doctrine par la plupart des criminalistes modernes, et qui a passé dans la législation de quelques Etats. On voit comment le fait se rattache à la théorie des sacrifices sanglants. En France, Victor Hugo donna le signal avec son célèbre roman :« Les derniers jours d'un condamné ». Il fut suivi par tous les jeunes, toujours prompts à courir après la nouveauté ; de proche en proche, l'idée se répandit et gagna l'enseignement du maître : aujourd'hui elle est à la mode. Des courants circulent dans les esprits, sous l'étiquette de l'humanisme, qui nous inclinent à adoucir les peines, en diminuant chez nous l'horreur du mal. Le dogme catholique s'efface, les convictions fléchissent, les caractères s'énervent, la peine ré-

pugne à notre sensibilité maladive. Il faut ranger parmi les signes de l'affaiblissement des âmes le pacifisme, un néologisme aussi contraire à la prospérité des nations qu'à la grammaire. Les libéraux, qui suent la modération par tous les pores, et qui agissent en dehors du dogme, même quand ils sont catholiques, en vertu de ce postulat commode qu'on nomme « hypothèse », tiennent des congrès, où accourent toutes les colombes de notre temps, portant à leur bec un rameau d'olivier. Des abbés démocrates continuent les traditions de l'abbé de Saint-Pierre et du P. Gratry, et prêchent le *Pax vobis* qu'ils chantent à l'église, avec des intentions louables quoique ridicules. Cependant, les puissances s'arment jusqu'aux dents, perfectionnent leur outillage, développent leurs escadres et leurs régiments, tandis que les diplomates, qui siègent à La Haye, ne peuvent pas s'entendre quand on propose la réduction des effectifs et des budgets qui les entretiennent. Chacun sait par cœur les pages de de Maistre sur la guerre : « La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde. La guerre est divine par ses conséquences d'un ordre surnaturel tant générales que particulières ; conséquences peu connues parce qu'elles sont peu recherchées, mais qui n'en sont pas moins incontestables. Qui pourrait douter que la mort trouvée dans les combats n'ait de grands privilèges ? et qui pourrait croire que les victimes de cet épouvantable jugement aient versé leur sang en vain ? Mais il n'est pas temps d'insister sur ces sortes de matières ; notre siècle n'est pas mûr encore pour s'en occuper ; laissons-lui sa physique, et tenons cependant toujours les yeux fixés sur ce monde invisible qui expliquera tout[1] ». Il n'est pas vraisemblable qu'en rédigeant ce premier paragraphe de son célèbre passage, de Maistre pensât à l'abbé de Saint-Pierre. Nous n'avons garde de l'appliquer à nos abbés démocrates.

C'est la même doctrine de l'expiation comme loi de l'histoire qui guidait Donoso Cortès quand il protestait contre l'abolition de la peine de mort. Avec un sens très profond, il constatait que la nouvelle législation rompait avec le dogme catholique de l'expiation. « Les théories relâchées des criminalistes modernes sont contemporaines de la décadence religieuse, et elles ont prévalu dans les codes quand s'est accomplie la complète sécularisation des pouvoirs politiques. Depuis

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tome II, page 33.

lors, le criminel s'est peu à peu transformé aux yeux des hommes ; et celui qui, pour nos pères, était un objet d'horreur n'est plus, pour leurs fils, qu'un objet de commisération ; il a perdu jusqu'à son nom : ce n'est plus un criminel, mais un homme excentrique, un fou[1] ». Donoso Cortès refuse aux pouvoirs sécularisés le pouvoir de punir, car il n'appartient qu'à Dieu ou à ses délégués de punir. Il relève les contradictions dans lesquelles tombent ces pouvoirs quand ils abolissent la peine de mort en matière politique, et qu'ils maintiennent des pénalités pour d'autres crimes et délits ; car si la faillibilité de l'Etat justifie les premiers, pourquoi pas les autres ? Poussant à bout la logique, il refuse aux pouvoirs séparés le droit de gouverner, parce que toute autorité vient de Dieu, et celui de punir qui suppose le péché que ces pouvoirs ignorent. Il trouve un argument de plus dans les conséquences terribles que l'abolition de la peine de mort occasionne. Il rédigeait son œuvre à la clarté sinistre des incendies que la révolution avait allumés en Allemagne et en France, au lendemain des terribles journées de juin qui ensanglantèrent Paris. C'était la réponse de la Providence à des législateurs étourdis ; la loi de l'expiation s'appliquait sur une grande échelle : le sang s'ajoutait au sang quand ils avaient décrété qu'il ne coulerait plus. Les étapes de l'erreur libérale sont marquées dans cette conclusion : « Les théories pénales des monarchies absolues, aux jours de leur décadence, ont donné naissance aux théories des écoles libérales, et celles-ci ont poussé au point périlleux où nous les voyons. Derrière ces écoles arrivent les socialistes, avec leur théorie des saintes insurrections et des crimes héroïques, et ce n'est pas encore la fin : dans les horizons lointains commencent à poindre de plus sanglantes aurores. Le nouvel évangile du monde s'écrit peut-être dans un bagne. Le monde n'aura que ce qu'il mérite, quand il sera contraint de subir ces nouveaux apôtres et leur évangile[2] ». Les événements ont vérifié les pressentiments du publiciste catholique. Dans l'Europe entière, en France en particulier, l'humanisme a continué à progresser, en théorie d'abord, dans la pratique ensuite ; la loi Béranger a introduit le sursis en matière pénale : outre l'application arbitraire qu'en fait une magistrature soumise, elle est le noviciat des méchants que cette indulgence encou-

1. *Loco citato*, page 445.
2. *Ibidem*, page 446.

rage à la récidive. L'abolition de la peine de mort est écrite dans le programme des politiciens maîtres du pouvoir; la suppression des conseils de guerre projetée vient au secours de l'antimilitarisme qui sévit un peu partout; des acquittements scandaleux, des amnisties accordées chaque trimestre aux coupables les moins méritants blessent et attristent la conscience de ce qui reste d'honnêtes gens parmi nous : autant de signes de l'obscurcissement des esprits brouillés avec le dogme de l'expiation. Parallèlement à ce travail de dissolution dans les idées et dans les mœurs, il n'y a qu'à tracer le tableau des guerres qui ont désolé l'Europe dans la seconde moitié du XIXe siècle, le siècle de l'humanisme : la guerre d'Orient en 1854, la guerre d'Italie en 1859, la guerre franco-allemande en 1870 couronnée par la Commune de Paris; et plus près de nous cette guerre de géants, qui a mis aux prises le Japon et la Russie, et a fait de la mer de Chine et de la Mandchourie le tombeau d'un demi-million d'hommes. « Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort[1] ». Terrible témoignage du dogme catholique sur la chute originelle et sur l'expiation nécessaire, que les libéraux rationalistes repoussent, que les socialistes maudissent, et qui par la volonté de Dieu s'accomplit quand même.

Donoso Cortès récapitule son œuvre dont il serre l'économie en un faisceau infrangible. « L'unité dans la variété » est la formule dans laquelle tout rentre et de laquelle tout sort. Sur ce point, il établit sa grande thèse de l'ordre dans l'univers et dans l'humanité, avec les perturbations que la liberté de l'homme y cause et les restaurations que Dieu y oppose. Le dogme catholique fournit la solution du terrible problème : les solutions libérales et socialistes n'expliquent rien, et ne réparent rien. En face du dogme de la chute originelle, il place le dogme de l'incarnation et de la rédemption du Verbe. Ces dogmes sont reliés par la promesse faite par Dieu à l'homme coupable : c'est un fait; lui plaide, non pas la nécessité absolue, mais la convenance de cette intervention

1. De Maistre, *Loco citato*, page 32.

miraculeuse. Ici, son idéalisme s'exalte encore; sa théologie, qui reste correcte, quoi qu'on ait dit, prend des ailes et s'élève à des hauteurs de spéculation et de sentiment capables d'effaroucher des esprits timides, qui ne savent pas dégager la vérité des apparentes exagérations qui l'enveloppent.

L'ordre du monde demande que chaque créature soit le reflet d'un attribut de Dieu. Ecoutez le cantique des mondes qui monte vers l'éternel : « Toutes les créatures chantent la bonté, la magnificence et la toute-puissance de Dieu; les saints exaltent sa miséricorde; les réprouvés proclament sa justice; mais, entre les créatures, quelle créature célébrera son amour d'une manière aussi particulière et aussi éclatante que les réprouvés sa justice et les élus sa miséricorde? » Pour chanter l'amour divin, cette créature n'existe pas; il faut cependant qu'elle apparaisse et qu'elle compose l'hymne adéquate de l'amour qui répondra à l'éternel amour. « Et cependant, comment ne pas voir qu'au sein de l'univers, formé pour manifester les divines perfections, la plus haute convenance demande qu'une voix universelle s'élève, exaltant sans fin le divin amour, cette dernière touche des perfections divines? »

L'ordre humain consiste dans l'union de l'homme avec Dieu. Or, dans les conditions de la nature déchue, cette union pour se réaliser demande un effort gigantesque dont l'homme n'est pas capable. « Le péché me retient dans ses liens; il m'est impossible de m'en séparer, il faut ou que je le garde ou que quelqu'un vienne qui m'en délivre. Mais personne ne peut m'en délivrer s'il n'a pas pour moi un amour infini avant que je puisse mériter le moindre amour; où trouver celui qui pourra et voudra m'aimer de la sorte? ». A ce questionnaire désespéré, une voix répond : c'est celle du Christ rédempteur. C'est ce que Donoso Cortès appelle « la clef de voûte » de l'édifice catholique, qui s'écroule sans elle. « L'ordre humain, l'ordre universel ne sont plus que des mots sonores; tous ces terribles problèmes qui tiennent l'humanité pensive et attristée demeurent sans solution, et le vain appareil des solutions catholiques les laissera dans leur impénétrable obscurité[1] ». Il célèbre en termes magnifiques Celui qui est l'aboutissement de tous les dogmes qu'il a exposés, qui en explique le mystère, qui en console les rigueurs,

1. *Ibidem* pages 458-459.

qui en couronne le faîte : « Il faut maintenant monter plus haut, arriver à cette hauteur qui domine et commande toutes les hauteurs du catholicisme. Là est assis dans toute sa majesté, majesté à la fois miséricordieuse et redoutable, terrible et douce, Celui qui devait venir et qui est venu et qui, en venant, a tout attiré, a tout enchaîné à lui par un lien plein de force et d'amour. Il est la solution de tous les problèmes, l'objet de toutes les prophéties, la réalité de toutes les figures, la fin de tous les dogmes, le confluent des trois ordres : l'ordre divin, l'ordre universel, l'ordre humain, la clef de tous les mystères, le mot de toutes les énigmes, le promis de Dieu, le désiré des patriarches, l'attente des nations, le père de tous les affligés, Celui que vénèrent et le chœur des nations et le chœur des anges : l'alpha et l'oméga de la création[1] ».

Les deux derniers chapitres de l'*Essai* constituent une christologie abrégée, en quelques pages qu'on peut ranger à côté des plus belles écrites par les apologistes modernes, telles que les Conférences de Lacordaire et les Réponses de Gratry aux sophismes de Renan et autres protagonistes de la libre-pensée. Donoso Cortès ne défend que les convenances de l'incarnation du Verbe et de la rédemption par l'effusion de son sang : ces convenances, il les chante en même temps qu'il les démontre par des considérations du plus haut vol. Musicien des choses, il cherche l'harmonie de l'ordre universel, et, après l'avoir annotée dans une gamme immense, qui va de la terre au ciel, il la résume une dernière fois dans le dogme de l'incarnation.

Au premier rang des convenances qui postulaient ce grand événement, Donoso Cortès place l'amour. Etant donné que Dieu se manifeste, qu'il édite un à un tous ses attributs, parmi ces attributs il y avait celui qui domine tous les autres, que tous les autres traduisent partiellement, et qui devait les traduire tous à la fois en se révélant : vous savez son nom. Cet amour, qui s'accuse dès le premier instant de la création, évolue à travers les œuvres de Dieu et progresse de siècle en siècle, pour éclater dans toute sa plénitude au jour de l'incarnation du Verbe. Donoso Cortès a des accents sublimes, où l'onction du chrétien se mêle aux nobles pensées du philosophe. « C'est l'amour qui, voyant la misère de l'homme déchu, demande à la miséricorde de lui donner l'espérance, par la

1. *Ibidem*, page 457.

divine promesse d'un rédempteur futur. C'est l'amour qui promit ce Rédempteur dans le paradis, c'est l'amour qui l'envoya sur la terre, et c'est l'amour qui est venu, qui a pris notre chair, qui a vécu de la vie des hommes mortels, qui est mort de la mort de la croix, qui est ressuscité dans sa chair et dans sa gloire. C'est dans l'amour et par l'amour que nous sommes sauvés, nous tous pécheurs[1]. »

Une autre convenance, qu'on peut appeler une consonance, se tire du principe transcendant qui a servi à établir l'ordre dans l'univers et dans l'humanité, le principe de l'unité dans la variété. L'ordre parfait demande l'unité parfaite : la dualité engendre l'antagonisme, et la lutte le désordre. La thèse et l'antithèse supposent la synthèse. Dieu est la thèse universelle, les créatures sont l'antithèse universelle ; pour former la synthèse, il faut un trait d'union entre le créateur et les créatures : l'homme, synthèse vivante, faite de l'union personnelle de la matière et de l'esprit, était destiné à former la synthèse universelle entre le créateur et les créatures ; lui-même devait, à son tour, se fondre dans la synthèse par sa déification, c'est-à-dire dans une union plus intime avec Dieu. Par le mauvais usage de la liberté, il dérangea ce plan : le péché le retenait séparé de Dieu ; pour ramener tout à l'unité, il fallait une synthèse plus large, qui embrassât toute la création et l'homme lui-même ; l'incarnation du Verbe, Dieu et homme tout ensemble, la réalisa. « En se faisant homme sans cesser d'être Dieu, il unit synthétiquement Dieu et l'homme ; et comme dans l'homme se trouvaient déjà unies synthétiquement l'essence spirituelle et la substance corporelle, il en résulte que Dieu fait homme réunit en lui, d'une manière sublime, d'un côté les substances corporelles et les essences spirituelles et, de l'autre, le créateur de toutes choses avec toutes ses créatures. De plus, en souffrant et mourant volontairement pour l'homme, il le déchargea et se déchargea lui-même du péché primitif par lequel toute la race humaine était tombée en Adam dans la corruption et sous le coup d'une sentence de mort[2]. »

Autre convenance : la loi de réciprocité ou d'équilibre. Deux dogmes se regardent dans le catholicisme : celui de la chute et celui de la rédemption. Le premier contient la soli-

1. *Ibidem*, page 464.
2. *Ibidem*, pages 472-473.

darité de tout le genre humain dans le péché d'un seul, avec l'imputation et tous les maux qui en furent la conséquence. Le second renferme la solidarité de tout le genre humain dans les mérites d'un seul qui est l'Homme-Dieu, avec leur réversibilité sur tous. Les deux dogmes, dans une corrélation parfaite, se font contre-poids, et il n'y a pas de raison de repousser l'un si l'on accepte l'autre.

« Le jour d'éternelle joie et d'éternelle douleur, où le Fils de Dieu fut mis sur une croix, toutes choses rentrèrent à la fois dans l'ordre, et dans cet ordre divin, la croix s'éleva au-dessus de toutes les créatures. Les unes manifestaient la bonté de Dieu, les autres sa miséricorde, les autres sa justice; la croix seule fut le symbole de son amour et le gage de sa grâce. C'est par la croix que les confesseurs ont confessé la foi, c'est par elle que les vierges ont gardé la chasteté, que les Pères du désert ont vécu d'une vie angélique, que les martyrs, ces témoins inébranlables, ont laissé les bourreaux prendre leur vie sans changer de visage. C'est du sacrifice de la croix que procèdent les prodigieuses énergies par la vertu desquelles la faiblesse dompta la force, qui conduisirent au Capitole des hommes désarmés et proscrits, qui firent de quelques pauvres pêcheurs les vainqueurs du monde. C'est par la croix que tous ceux qui triomphent remportent la victoire; c'est d'elle que tirent leur force tous ceux qui combattent; c'est par elle qu'obtiennent miséricorde tous ceux qui la demandent; secours, tous ceux qui sont dans le délaissement; joie, tous ceux qu'accable la tristesse; consolation, tous ceux qui sont dans la douleur et dans les larmes. Depuis que la croix a été élevée sur le calvaire, il n'est pas d'homme qui ne puisse vivre dans le ciel, même avant d'avoir laissé à la terre sa dépouille mortelle; car s'il vit encore ici-bas par la tribulation, il est déjà là-haut par l'espérance[1] ».

L'incarnation du Verbe, Fils de Dieu, est le premier feuillet de la Cristologie; l'immolation de ce Dieu fait homme est le second. Donoso Cortès vient de célébrer la croix devenue le centre du monde; maintenant il chante le crucifié étendu sur ce lit de douleur et de gloire. Prêtre et victime, le Christ offre le suprême sacrifice, dont les sacrifices de l'histoire ne furent que de pâles symboles. La loi du sang s'accomplit comme une expiation nécessaire mais insuffisante; les tor-

1. *Ibidem*, pages 475-476.

rents de sang qui arrosèrent les autels, les champs de bataille et les foyers domestiques ne lavèrent pas le péché d'origine qui accompagnait l'humanité à travers ses cruelles destinées ; une goutte de sang divin versé sur le calvaire opère sa rédemption et la jette dans les bras du Dieu des miséricordes.

Le Christ en croix s'élève au-dessus des nations comme un idéal, qui deviendra l'exemplaire auquel les âmes se conformeront. L'idéal est la condition du beau réalisé dans tous les genres, dans l'art ; dans l'ordre moral et social : c'est de là que procèdent tous les chefs-d'œuvre. Donoso Cortès développe, avec sa grande manière, la loi de condensation en vertu de laquelle tout ce qu'il y a d'excellence dans la multitude se résume dans une aristocratie ; de cette aristocratie se dégage une personnalité qui domine tous ses pairs, dont il est la fleur et le fruit tout ensemble. Dans chaque cité il y a un homme ; entre les cités il y en a une, entre les peuples il y a un peuple qui l'emportent sur tous les autres et qui deviennent ainsi un idéal réel, décalque de l'idéal qu'on contemple sans pouvoir l'atteindre. « Cette loi est tellement universelle, qu'on peut à bon droit la considérer comme une loi de l'histoire. » Mais il faut la pousser jusqu'au bout : la logique le demande sans l'imposer. Puisque chaque cité, chaque peuple produit son idéal, l'humanité tout entière, cet immense composé de cités et de peuples, doit avoir son idéal réalisé. « N'était-il pas très convenable que cette loi universelle de la personnification typique eût sa réalisation et son accomplissement pour la cité supérieure, qui est le genre humain ? Les excellences de cette cité, excellente par-dessus toutes les autres, demandaient une personnification supérieure à toutes les personnifications ; et il ne suffisait pas qu'elle fût la plus haute, la plus excellente, la plus parfaite, il fallait quelque chose de plus ; pour l'accomplissement entier de la loi, il convenait que celui en qui devait se résumer l'humanité unît dans l'unité de sa personne deux natures différentes, et puisque Dieu seul est supérieur à l'homme, qu'il fût à la fois homme et Dieu[1] ».

Puisque les groupes humains, cités ou peuples, eurent toujours de grands modèles, qui élevèrent les âmes et enfantèrent les gestes glorieux de leurs annales, il convenait que l'humanité prise en masse pût aussi contempler pour l'imiter un

1. *Itidem*, page 481.

exemplaire universel, dans lequel elle se retrouverait avec ses douleurs, et vers lequel elle tendît par les aspirations nobles de sa nature déchue. Ainsi s'explique la hauteur prodigieuse où s'est élevé le niveau des vertus humaines depuis l'avènement du Christ. Les sociétés qui sont par delà la croix eurent leurs héros; la grande société catholique a seule enfanté des saints. Des héros et des saints! quelle distance les sépare! Le parallèle que Donoso Cortès établit entre eux est à lire. La déduction ne s'arrête pas là : la distance qui sépare les héros des saints existe entre les peuples infidèles ainsi que les peuples catholiques: l'histoire en est témoin, et à l'heure qu'il est, les races infidèles et les races baptisées sont en présence : qu'on compare et qu'on prononce. Toute l'influence du divin idéal attaché à la croix a pénétré, à travers les facultés des individus, dans les institutions politiques et sociales, jusqu'aux couches les plus profondes.

Autre trait du divin Crucifié : il est le centre vivant où se rencontrent toutes les extrémités des choses, avec les contrastes les plus saisissants. Un idéal de perfection est un centre où toutes les perfections s'unissent : les composants sont homogènes. Ici, les composants se repoussent, mais ils sont contenus dans l'unité : c'est ce qui fait la sublime originalité de la personne en qui ils se rencontrent; et il le fallait, puisque cette personne est le résumé de toutes les natures. « Il est le point central où se joignent, pour se concilier au sein d'une synthèse supérieure, toutes les thèses et toutes les antithèses avec leur perpétuelle contradiction et leur infinie variété; il est le plus pauvre et le plus opulent, le serviteur et le roi, l'esclave et le maître; il est nu et il a des vêtements resplendissants; il obéit aux hommes et il commande aux astres; il n'a ni pain pour apaiser sa faim, ni eau pour étancher sa soif; et à sa voix les eaux jaillissent des rochers pour désaltérer le peuple, les pains se multiplient pour le rassasier; les hommes l'outragent et les séraphins l'adorent; il est au même instant tout obéissant et tout-puissant; il meurt parce qu'il lui est ordonné de mourir et, à son ordre, le voile du temple se déchire, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent, le bon larron se convertit, la nature entière se trouble et, comme une femme frappée de terreur, tombe en défaillance, le soleil retire ses rayons et se couvre d'un voile de ténèbres, etc.[1] ».

1. *Ibidem*, pages 488-489.

Tous ces contrastes ramassés dans une seule personne divine et humaine font croire que les arts plastiques ne sauraient rendre dans un même cadre cette ineffable physionomie : il faut la décomposer, la prendre par partie, et, par une succession de tableaux, exprimer ce que le pinceau ou le ciseau peuvent en traduire. C'est par cette méthode que les maîtres ont enrichi les galeries que les peuples conservent avec jalousie. Le Christ naissant, le Christ enfant, le Christ docteur, le Christ prophète, le Christ thaumaturge, le Christ en sommeil, le Christ en oraison, le Christ au temple, le Christ au désert ou sur les lacs, toutes ces situations de l'Homme-Dieu ont provoqué des études d'esthètes et guidé leur main inspirée. Mais le Christ, synthèse de toutes les thèses et de toutes les antithèses, n'existe pas. Le Christ à la colonne et le Christ de la Sixtine dans le jugement dernier de Michel-Ange, le Christ de la Transfiguration de Raphaël, le Christ du *spasimo*, du même, le Christ au roseau, de Guido René, le Christ de Rubens, le Christ de Jouvenet et tous les Christs français, espagnols, flamands, des temps modernes, expriment chacun une idée particulière, qui est un trait du Christ : aucun n'est le Christ tout entier. La parole, qui est l'art des arts, plus puissante que la plastique, peut, par une analyse savante, détailler et dessiner le Christ, synthèse de toutes les thèses et de toutes les antithèses, résumé de tous les contrastes ; et, quand le tableau est achevé, l'écrivain sent qu'il n'est pas fini ; il laisse retomber sa plume, et il adore à genoux le divin idéal qui a découragé son génie et qu'il ne peut pas rendre.

Tous les contrastes réunis et comme réconciliés en la personne de Jésus-Christ furent d'abord un scandale pour les Juifs et parurent une folie aux Gentils. Mais le mystère s'éclaircira, et la synthèse sublime et terrible descendant de la croix tombera sur le monde pour en réconcilier toutes les antithèses : ce sera le fruit de la rédemption. Car le monde était plein d'antithèses qui se regardaient d'un regard jaloux, qui luttaient d'une lutte éternelle dans des chocs pleins de sang ; il y avait des riches et des pauvres, des chefs d'Etat et des sujets, des hommes libres et des esclaves. Aucune intervention purement humaine ne pouvait calmer la tempête des siècles, et établir la paix entre des antagonismes si aigus. Ce fut l'œuvre du divin Crucifié. « Sa venue fut le signal de la réconciliation universelle de toutes choses et de la paix uni-

verselle entre les hommes. Les pauvres et les riches, les humbles et les puissants, les malheureux et les heureux, tous sont un en lui et ne le sont qu'en lui seul, parce que lui seul est à la fois très riche et très pauvre, très puissant et très humble, au comble de la félicité et au comble du malheur... Niez Notre-Seigneur Jésus-Christ, aussitôt commencent les factions et les partis, les tumultes et les séditions, les clameurs sinistres et les désordres insensés, les rancunes implacables, les guerres sans fin, les batailles sanglantes; les pauvres se soulèvent contre les riches, les malheureux contre les heureux, les aristocrates contre les rois, les classes inférieures contre les aristocraties et, les unes contre les autres, les masses populaires, que l'on voit transportées de fureur par des passions sauvages, se joindre dans leur lutte comme se joignent à la bouche de l'abîme les torrents grossis par l'orage[1] ».

Le triomphe du Christ, réduisant à l'unité toutes les antithèses de l'ancienne humanité, est donc un miracle. Donoso Cortès, toujours supernaturaliste, l'affirme résolument. Ce fut dans tous les temps la doctrine professée par les maîtres en théologie et par les philosophes de toutes les écoles; les païens eux-mêmes, sans en deviner la cause, ne savaient assez s'étonner du développement prodigieux que la religion du Crucifié avait obtenu à travers les peuples, quand cette religion, l'effroi des passions humaines et des intérêts en possession, rencontrait sur son chemin des obstacles que, naturellement, elle ne devait pas surmonter. Une certaine école, à la fin du dernier siècle, s'efforça d'amoindrir le miracle, en énumérant avec complaisance les circonstances qui favorisèrent l'établissement du christianisme; un demi-naturalisme circulait à travers cette littérature anémiée, piquée du ver rongeur du libéralisme. Elle eut son protagoniste dans Albert de Broglie, l'auteur très distingué de l'*Eglise au IV^e^ siècle*, qui trouva dans Dom Guéranger un rude contradicteur. Mais Donoso Cortès l'avait réfuté la veille avec sa grande éloquence. « Comment, sans une grâce spéciale de Dieu, croire à la divinité de cet objet de mépris, de cet homme de douleur? comment ses paroles n'eussent-elles pas paru alors un scandale et une folie? Et pourtant cet homme qui est là dans ce délaissement, dans cette mortelle agonie, assujétit le monde à sa loi, l'enlevant comme d'assaut par l'effort de quelques

1. *Ibidem*, page 490.

pêcheurs, ainsi que lui sans pouvoirs, sans honneurs, sans richesses, étrangers sur la terre, et aux yeux de tous misérables[1]. »

L'amour explique le miracle : « L'homme est ainsi fait, qu'il se révolte contre la toute-puissance, se dresse contre la justice et résiste même à la miséricorde; mais il se laisse aller à un tendre abandon et se sent comme pénétré d'amour jusqu'à la moelle des os lorsque son cœur entend la voix gémissante de Celui qui meurt pour lui et qui l'aime jusque dans la mort..... Cet accent de plainte douce et aimante est celui qui va droit à l'âme, qui la change et la transforme, qui la convertit à Dieu. Rien ne l'arrête alors; cités populeuses ou campagnes désertes, montagnes escarpées ou plaines fertiles, champs desséchés ou jardins fleuris, tout lui est égal, elle va partout, cherchant partout celui qu'elle aime. Embrasée du chaste amour de l'Epoux, elle court comme en délire à l'odeur de ses parfums, semblable au cerf que la soif dévore et qu'attire la fraîcheur des eaux. Dieu est venu apporter le feu sur la terre, et la terre a commencé à brûler; bientôt, ce feu gagnant de proche en proche, les flammes puissantes de l'incendie divin l'ont embrasée tout entière. L'amour explique l'inexplicable; par l'amour l'homme croit ce qui semble incroyable et fait ce qui paraît impossible; tout est possible, tout est facile avec l'amour ».

Quand le plan divin fut terminé, le sublime ouvrier qui y avait mis sa main, son cœur et son sang, la regarda en s'écriant : *consummatum est.* « Lorsque cette parole eut été prononcée par le Fils de Dieu expirant sur la croix, toutes les choses se trouvèrent admirablement ordonnées; ce fut l'ordre au plus haut degré de sa perfection[2] ».

Tel est l'*Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, qui occupa le premier rang parmi les écrits sortis de la plume de Donoso Cortès. Le titre est modeste : c'est un *essai* comme une esquisse; mais les esquisses des maîtres sont des œuvres presque achevées, parce qu'ils en ont dessiné les grandes lignes et qu'il n'y a plus qu'à les remplir. Le point de vue choisi en explique les caractères : l'histoire de ces trois idées formerait une bibliothèque; mais l'auteur ne les considère ici que dans « leurs principes fondamentaux »;

1. *Ibidem*, 494.
2. *Ibidem*, pages 497-500.

aussi il a pu être court et immense. L'œuvre est ramassée et robuste; tous les éléments en sont fortement reliés entre eux; on dirait une sorte de théorèmes philosophiques qui n'ont pas la sécheresse de la géométrie, car ils sont coupés par des tableaux qui trahissent l'artiste, comme les théorèmes révèlent le penseur. Ce qu'il faut admirer par-dessus tout, ce que nous avons signalé à vingt reprises le long de cette étude, c'est l'unité du plan qui est infrangible, car on ne saurait en détacher une partie sans ébranler l'autre. Et dans cette unité, le *processus* de l'idée toujours la même, qui va s'épanouissant et en superposant ses assises, depuis le Dieu créateur jusqu'au Christ rédempteur qui en occupe le faîte et en résume toute l'économie. L'œuvre ressemble aux voûtes gothiques du XV^e^ siècle, divisées en travées harmonieuses par les arcs-doubleaux et les arcs diagonaux, entre lesquels on a jeté des tiercerons et des liernes, qui, dans l'ensemble, forment un réseau de nervures appuyées sur les clefs armoriées et donnent à l'édifice une solidité qui bravera les siècles.

Apologiste du catholicisme, Donoso Cortès est l'humble soldat de la doctrine révélée : ici il n'avait pas à innover : penché sur l'Ecriture, l'oreille aux échos des saintes traditions, il s'est défendu de l'esprit de système, cette tentation des esprits supérieurs qui cherchent le bruit, qui appellent la gloire, dans des concepts personnels et en dehors de la norme. Mais il a trouvé, pour défendre la doctrine, des aperçus qui ne traînent pas dans les livres et dans les discours classiques : il a signé son œuvre qui sort de la gamme ordinaire. Avant lui, d'autres avaient réfuté le libéralisme et le socialisme; ils avaient pris ces erreurs par le dehors principalement, en exposant leurs funestes conséquences, argument de sens commun à la portée des plus humbles. Lui les a considérés par le dedans, « dans leurs principes fondamentaux », et il en a rédigé des réfutations neuves, qui ne frapperont peut-être pas le vulgaire, mais porteront la conviction chez les esprits cultivés, capables d'apprécier sa supériorité. Son *essai* n'est pas arrivé à la popularité, au moins en France; mais il reste en possession d'une considération qui est la solide gloire.

AVIS A NOS LECTEURS

Dans les diverses collections A. SAVAÈTE, ci-après, que nous complétons chaque jour et pour la composition desquelles nous faisons appel à tous les concours compétents, chacun prendra ce qui lui convient le mieux. Il s'y trouve force devis de fonds et des œuvres de circonstances, des tracts et des brochures de propagande.

Nous demandons qu'on veuille bien, dans la mesure de vos moyens, nous aider à faire le bien moral et social qui est le but de nos efforts et la fin de nos sacrifices incessants.

Collection Arthur Savaète à 2 francs

Histoire du Droit Canon en France, par le R. P. At, in-8°.

Le Centenaire de Mgr Dupanloup, par Mgr Justin Fèvre.

Le cas de M. Henri Lasserre, Lourdes et Rome, par l'abbé Paulin Moniquet

Pie X, *Pontife et Souverain, avec portrait*, par Mgr Justin Fèvre.

La Puissance divine du sacerdoce catholique, par Mgr Justin Fèvre.

Lettres de Y. à Z. (1re série), Dupanloup et son historien, par Y., docteur en théologie et droit canonique.

Lettres de Y. à Z. (2e série), la Justice de l'Histoire. Grégoire VII et Bossuet *du même.*

Lettres de Y. à Z. (3e série), réponse à M. Ingolt, Bossuet et le Jansénisme, *du même.*

Lettres de Y. à Z. : L'affadissement du sel. Catholicisme et libéralisme, 4e série.

Les Espagnols d'autrefois, par dom Rabory.

Parmi les nôtres, roman, par Dange. In-8° br.

Lamennais et Victor Hugo, In 8°, par Christian Maréchal.

La Fille du Sonneur, par Eliane de Kernac.

Un Complot libéral contre la Sainte Eglise. Réponse à la supplique des vingt-quatre cardinaux laïques à l'épiscopat français, par Mgr Justin Fèvre. In-8° carré.

Etudes sur la Révocation de l'Edit de Nantes : Poètes Cévenols, par l'abbé Rouquette. (Voir le complément dans les coll. à 3 fr. 50 et 7 fr. 50).

Histoire de Monseigneur Parisis, évêque de Langres, par Mgr Justin Fèvre.

Etude sur Joseph de Maistre, par E. F. et Arthur Savaète.

Le Sens littéral du texte biblique et les Sciences profanes : Pluralité des Mondes ; les Six jours de la Création ; Job et son livre, in-8 carré, par l'abbé Chauvel.

Voix Canadiennes : Vers l'Abîme, documents inédits de Mgr Bourget, Mgr Laflèche, etc., par Arthur Savaète. In-8°. Voir tome II la Coll. à 5 francs.

Causeries Franco-Canadiennes : Wilfrid Laurier ; les Biens des Jésuites ; le Tri-Centenaire ; l'Avenir du Canada, par Arthur Savaète.

Le Moine Bénédictin, par Dom Besse.

Napoléon 1er à l'Ecole royale de Brienne, avec 2 gravures. In-18 broché, par M. A. Assier.

Liber Psalmorum hebraicæ veritati restitutus, par le P. François de Bénéjac

L'Emile Zola « de Paris », par Merlier.

Colonel comte de Villebois-Mareuil, l'héroïsme français au Transvaal, par Simon, marquis de Beau-Carré.

Le Trio, juifs protestants et francs-maçons, par Jules Aper.

Catalogues épiscopaux, réponse à l'abbé Duchesne, sur l'origine des diocèses dans les Gaules, par l'abbé Trouet.

Actes de Saint-Denis de Paris, par le chanoine Davin.

Anne d'Orléans, première reine de Sardaigne, par la comtesse de Faverges.

Au pays de Sainte Germaine, étude d'hagiographie et d'art, par Henri Lambercy.

Les idées d'un vieux Goupillon, ou le pourquoi de la guerre atroce que la Toge et le Bistouri font au Sabre ou au Goupillon, essai politique. In-8° br.

Les Etapes d'un poète (poésies), par M. Gérard de Lacmer. In-12 br.

Le médecin et les médicaments chez soi, par le Dr Trosseille, in-12 (recommandé)

La femme et la mère. Soins à donner à l'une et à l'autre, *du même.*

Amour entre deux cercueils, par Rick, in-12.

Autorité et la Liberté (l'), par Mgr Landriot, in-12.

Beaux-Arts (chapitre des) de Voltaire, par Théodore Joran, in-12.

Carême (le), préparation aux Sac. de la Pénitence et de l'Eucharistie, par Maitrier, in-12.

Carnavals et Semaines Saintes, par Victor Forot, in-8°.

Casier ecclésiastique de l'abbé Fèvre, recours au Saint-Siège, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Conciles œcuméniques et infaillibilité du Pontife romain, par Mgr Manning, in-8°.

Couleuvres (les), par Louis Veuillot, in-12.

Défense (la) de l'Église de France sous Léon XIII, lettre à Mgr Ferrata, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Deux Nouvelles : Joueur d'orgue et odyssée d'un bossu, par Auguste Snieders, in-12,

Devoir des Catholiques (le) en France pendant la Persécution, par Mgr J. Fèvre, vol. in-8°.

Une didiscale de N. S. Jésus-Christ, par l'abbé Nau, de l'Institut Catholique de Paris, in-8°.

Droit d'aimer (le), comédie en trois actes et en prose, par G. Routier, in-12.

Enfance (L') sur l'égide de sa Mère chrétienne, par Mme de Pontbrune, in-8°.

Histoire du R. P. Contenson, par Bezaudun, in-8°.

Idées de M. Alexandre Dumas fils (les) à propos du divorce, par l'abbé Moniquet, in-12.

Illusion libérale (l'), par Louis Veuillot, in-8°.

Inconnu célèbre (un), Raymond de Sébonda, par Reulet, in-12

Infaillibilité du Pape (l'), par Muzarelli, vol. in-12.

Isidora ou la Sœur hospitalière, par Aug. Snieders, in-8°.

Jeanne Chézard de Matel, par Ernest Hello, in-12.

Jésuites (les) et la liberté religieuse sous la restauration, par Antonin Lirac in-18.

Joyeuse histoire de Ph. de Marnix, serviteur de Sainte-Aldegonde et de ses amis, par Thijm Abberdinck, in-8°.

Judaïsme et Christianisme, par Javal, in-12.

Lieux Saints, par Philpin de Rivière, in-12.

Ligue de l'enseignement, par Maussac, in-12 (relié, 3 fr. 50).

Martyre (une), par l'abbé Buis, in-8°.

Maître-autel de Naves et son retable, par Victor Forot, in-12.

Mémoires (les) de Finette, par Hameau, in-12 illustré

Nonce du Pape à la Cour de Catherine II (un), par le R. P. Gagarin, in-12.

Notice sur le livre des Trésors de Jacques Bartela, évêque de Tagrit, par l'abbé Nau, de l'Institut Catholique, in-8°.

Propriété (de la) des biens ecclésiastiques, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Récit d'Henri, par de Croisy, in-12.

Résistance à la Persécution (la), lettre à l'épiscopat, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Restauration du Droit Pontifical en France (de la), par Mgr J. Fèvre, in-8°.

Séparation (la) de l'Église et de l'État, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Soleil (le) et le Firmament tournent, mais la terre ne tourne pas, par X., in-8°.

Le Mascarel, (complément du Soleil et le Firmament tournent, etc.), prix, 0 fr. 50.

Vrais Gascons causant avec leur curé sur le denier de Saint-Pierre, par Poussou, in-12.

Trois Nouvelles, par le P. Franco, traduites par de Belleuve, in-18.

Vie du Père Canisius, par le P. Séguin, in-12.

Vie du bon Père Fournet, fondateur des Sœurs de Saint-André, par le P. Rigault, in-12.

Vie populaire de Pie IX, par le P. Limbourg, in-12.

Visions d'Or (les) par Madame de Chandeneux, in-12.

Collection Arthur Savaète à 2 fr. 50

Séjour des jeunes Français et Françaises à l'étranger, par l'abbé Mocquillon. In-12.

Les Liens intimes entre le Paradis Terrestre et le Calvaire : Fruit défendu et l'arbre de vie, par l'abbé Chauvel.

Grande Escroquerie (la), vol légal des Congrégations, par Jos. Lamarque.

Le Concile du Vatican, par Mgr Guérin.

Le Salut National, par Henri Marchand.

Jérusalem, cinq ans après, une fuite en Egypte, par Mme Bazélaire.

Faut-il fermer Lourdes, au nom de l'Hygiène, réponse de 4.500 médecins : Non, par le Dr Vincent.

Année de la Peur (L') par Victor Forot.

Catholiques (Les) dans le monde, par l'abbé Bosco, vol. in-12.

Culte des morts (Le) par Victor Forot, in-12.

Domaine (Un) royal en Bas-Limousin, par Victor Forot, in-8°.

Espagne en 1897 (L'), avec 7 portraits, par Gaston Routier, in-12.

Histoire de Notre-Dame du Buisson, par l'abbé Gambier, in-12.

Monadologie avec notice sur la vie, les œuvres et la philosophie de Leibnitz, par Segond, in-12.

Mystère de la Rédemption (Le) par Louis de Grenade, in-12.

Les Plérophories de Jean de Maiouma, par l'abbé Nau, de l'Institut cath. de Paris.

Préjugs et Vérités, les illusions des gens du monde sur les vérités religieuses, par l'abbé Nau, in-12.

Question sociale (La) par Gaston Routier, in-12.

Rêveries et réalités, lectures morales et littéraires, par Me Hervé Velasco, in-12.

Révolution (La) et la Liberté, par le R. P. Constant, in-12.

Royal Navarre, par Victor Forot, in-12.

Thermidor, par Victor Forot, in-8°.

Vie de Paul Tardivel, le Veuillot canadien, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Vie de N.-S. Jésus-Christ, par Louis de Grenade, in-12.

Collection Arthur Savaète à 3 francs

Nazareth ou les *Lois chrétiennes de la Famille*. Conférences prêchées par le R. P. Constant, des Frères Prêcheurs.

Le Père Aubry et la réforme des Etudes ecclésiastiques par Mgr Justin Fèvre.

Sainte Marie-Madeleine, d'après les Ecritures et la tradition, tome I, par M. l'abbé M. Sicard. (Tome II, voir collection à 5 francs).

Les Leçons de l'Histoire contemporaine, par Arthur Savaète, in-8°.

Le Socialisme, ce qu'il est, par l'abbé Patoux. In-8° carré.

L'abbé du Chayla ou le Clergé des Cévennes (1700 à 1702). La vérité sur la guerre des Camisards, origine, faits et conséquences, documents inédits, par l'abbé Rouquette. In-8 carré. (Voir complément coll. à 2 fr. et 7 fr. 50).

Le vrai Féminisme, le vrai rôle de la Femme dans la Société, par l'abbé Rouquette, in-8°.

Études de l'Histoire juive, avant Jésus-Christ, par l'abbé Barret, in-8°.

Études de l'Histoire juive : le Messie, *du même*.

Conférences religieuses, par le R. P. Constant, tome III. (Voir tomes I, II, IV et V dans les collections à 5 fr. et 3 fr. 50).

Le Mariage de Paul Larivière, par Gontran de Mérigny, in-8 carré.

Historiettes et petits Riens, par l'abbé Baulez.

Le Roman de l'Espagne héroïque, par Gaston Routier.

Désolation dans le Sanctuaire (La), par Mgr Justin Fèvre.

Abomination dans le Saint Lieu (L') par Mgr Justin Fèvre.

Carnet d'un officier, Œuvre posthume, considérations philosophiques du commandant Léon Guez, chef d'état-major, par dom Rabory.

Zuléma, roman héroïque, par Arthur Savaète.

Légendes Hagiographiques (les), par le P. Delehaye, bollandiste. 2e édit.

Le Bossuet de la prédication contemporaine, par l'abbé Regourd. In-8° br.

Les Pensées de l'éternelle Vie, par Mme Nottat.

Année Sainte (L'), prr Mgr Bailly, in-12.

Au delà des monts, voyage en Espagne, par G. Van Calven, vol. in-12.

Augustin Thierry : son système hist. et ses erreurs, vol. in-12, 3 francs.

Budget (Le) des Presbytères, par Mgr Justin Fèvre, vol. in-8°.

Causes et remèdes de nos désastres et de nos malheurs (guerre de 1870), vol. in-12 br.

Clergé russe (Le), par le R. P. Gagarin, in-12.

Coton (Le) : son histoire, habitat, emploi et importance chez tous les peuples, in-12.

Darwinisme (Le) et l'Origine de l'Homme, par Le Comte, in-12.

Dernier des Trémolins (Le), par Edouard Drumont, vol. in-12.

Deux questions sur le Concordat, par Maurice de Bonald, in-8° carré.

Maxime Dufournel et la rose du Japon, par Gabrielle d'Arvor, in-12.

Encyclique de Léon XIII sur le mariage et le droit domestique chrétien, par le Chanoine Van Weddingen, in-8°.

Esclaves, serfs et mainmortables, par Allard, in-12, 3 fr. ; le même, in-8°, 3 fr. 50.

Études sur les Actes de Calixte II, par Robert, in-8°.

Études historiques, par Van der Haeghem, vol. in-12.

Fable de la papesse Jeanne (La), traduit de l'italien, par Auguste Roussel, in-12.

Fêtes nationales, par Victor Forot.

Grains de sagesse, par le R. P. Champeau, in-12.

Guide de l'Action Religieuse, in-12.

Héritier (L') de Montveil, par Gerrier de Haupt, in-12.

Histoire d'une Fermière, par Mme Bourdon, in-12.

Lettres choisies de Jacques d'Édesse, par l'abbé Nau, de l'Institut cath. de Paris, in-8°.

Massillon, par l'abbé Blampignon, vol. in-12.

Menaces et promesses de N.-Dame de la Salette, par Delbreil, in-12.

Metz, épisode de la guerre de 1870, par le Commandant Thomas, in-12, 3 fr.

Mexique (Le), par Gaston Routier, in-8°.

Mon Portefeuille et souvenirs de noviciat de Bosco, par Auguste d'Arres, in-12

Nouveaux éclaircissements sur l'Assemblée de 1682, par le P. Lauras in-18.

Nouvelle Ève (La), poésies religieuses, par J.-E. Boquet, in-12.

Opuscules maronites, par l'abbé Nau, de l'Institut cath. de Paris, in-8°, 1re partie 3 fr. et 2e partie 3 fr. 50.

Paternité, par le P. Matignon. 4 vol. in-12, 12 fr.

Persécution endurée pendant la Révolution par les religieuses hosp. de St-Joseph de Beaufort, par Dom Piolin, in-8°, 3 fr.

Providence divine (de la) par Mgr Lacarière, in-8°.

Questions controversées de l'Histoire en 4 vol. par X., 4 vol. in-12, 12 fr.
» » » » id. id. 4 vol. in-8°, 14 fr.

Question de Galilée (La), par L'Épinois, in-12.

Regards en arrière. Récits et souvenirs, par Léon Aubineau, in-12.

Satan contre Christophe Colomb, par Roselly de Lorgues, in-8°.

Savants illustres (Les) par Valson, 2 vol. in-12, 6 fr.

Seigneurie (Une) du Bas-Limousin, par Victor Forot, in-12.

Symbolisme (Le) par Mgr Landriot, in-12.

Symbolisme (Le) de la nature, par La Bouillerie, 3 fr. 50.

Trente jours à la campagne, ou le salut par la nature, par l'abbé Casablanca, in-12.

Les vendredis de Pierre Bernard, par Pierre Noël, in-12.

Vie La) en plein air, lectures et récits champêtres, par M. Vattier, in-12.

Apologistes français au XIXe siècle, par le P. At, vol. in-8° 3 francs.

Apologistes espagnols au XIX siècle, par le P. At, vol. in-8° 3 francs.

Collection Arthur Savaète à 3 fr. 50

Vie de Henri Laserre, historien de N.-D. de Lourdes, par E. Lauborède, vol. in-8°.

Euryale et Aglaé, des Persécuteurs aux Apostats, par l'abbé Patoux, in-8°.

Au Cœur du Féminisme, par Théodore Joran. *Dédicace* à Émile Faguet *Préface* de Frédéric Masson, de l'Académie française. Volume in-8°.

Autour du Féminisme, par Théodore Joran ; *2e édition*, in-12.

Le Mensonge du Féminisme, par Th. Joran. In-12, couronné par l'Académie.

Autour d'une brochure : Le prétendu mariage de Bossuet. 7 lettres ouvertes à M. Arthur Savaète, directeur de la *Revue du Monde Catholique*, par Z., docteur ès lettres, suivi d'une étude sur le même sujet de Mgr Justin Fèvre.

Notre-Dame de Chartres, histoire et description de la cathédrale, par Alexandre Assier.

Charles Périn, le créateur de l'économie politique chrétienne, par Mgr Fèvre.

L'Histoire du droit canon gallican : 1° L'Organisation nationale du clergé

de France ; 2° les remontrances du clergé de France ; 3° curiosités liturgiques ; par le R. P. At.

M. Emile Ollivier, sa vie, ses œuvres, son action politique, par Mgr J. Fèvre.

Jésus-Christ, prototype de l'humanité. In-8° broché, par Mgr Fèvre.

La Chine supérieure à la France, par Tong Ouên Hién, mandarin chinois.

Conférences religieuses, par le R. P. Constant, tome II. (Voir tomes I, III et IV et V dans les collections à 5 et 3 francs).

Rome au XX^e^ siècle, par M. Denis Guibert. Vol. in-12.

Le Cœur de Gambetta, par Francis Laur, documents inédits. In-12 carré.

Les Églises orientales, par Mgr Tilloy.

Le Juif sectaire, par l'abbé Vial.

Dix-huit années de Scolasticat et de Régence, en diverses maisons de la C^ie^ de Jésus, par Jules Romette.

Légendes de Mort et d'Amour, par Gaston Routier, in-12.

L'Art d'être heureux, par Victor Vidal.

Origines de Notre-Dame de Lourdes (Les), par l'abbé Paulin Moniquet.

Roman d'un Jésuite (le), par Beugny d'Haguerue.

La Dame Blanche du Val d'Halid, par Arthur Savaète.

La Main noire, suite du précédent, par Arthur Savaète.

Styles et Caractères, par G. Legrand.

Grandeur et décadence des Français, par Gaston Routier.

Au jour le jour, nouvelles, par Fritz Masoin.

Le Mont Saint-Michel, « au Péril de la Mer », illustré, par E. Goethals.

Les Miracles historiques du Saint Sacrement, par le P. Eugène Couët.

Notre-Dame de Lourdes, par H. Lasserre.

Bernadette, par H. Lasserre.

Les Episodes miraculeux de Notre-Dame de Lourdes, par H. Lasserre.

Biographie du P. Jean-Baptiste Aubry, théologien, par son frère ; vol in-12

Canons (les) et les révolutions canoniques, par l'abbé Nau, de l'Institut Catholique de Paris, in-8°.

Esprit-Saint (l') par Mgr Landriot, vol. in-12.

Euphorion, fils de Faust, précédé du Faust, français, anglais et allemand par A. Serre, in-8°.

Grande Dame dans son ménage (Une), par Ch. de Ribbe, vol. in-12.

Guerre (la) et l'homme de guerre, par Louis Veuillot, in-12.

Guillaume II à Londres et l'Union Franco-Russe, par Gaston Routier in-12.

Histoire du Mexique, par Gaston Routier, in-12.

Histoire populaire de la Révolution française, par Rastoul, in-12.

Légendes de Mort et d'Amour, par Gaston Routier, in-12.

Marquis de Tournoel (le), roman contemporain, par Gaston Routier, in-18.

Martyrs en Orient, par le Cardinal Lavigerie, in-8°.

Missions Catholiques, par Decker, in-12.

Lettres et avis spirituels, 3 fr. 50.

Point d'Histoire contemporaine, par Gaston Routier.

Traité sur l'Astrolabe Plan, par l'abbé Nau, de l'Institut Catholique de Paris, in-8°.

Collection Arthur Savaète à 4 francs

La Botanique médicale, au Presbytère et dans la Famille. Plantes hygiéniques et leur emploi dans toutes les maladies, par un curé de campagne. In-8° carré

Choses d'Allemagne, par Théodore Joran. In-12.

Quarante-cinq assemblées de la Sorbonne pour la censure du primat, et des prélats de Hongrie, qui ont condamné la Déclaration du clergé de France en 1682, par le chanoine Davin.

Grippart, histoire d'un bien de moine ; nombreuses illustrations, par le R. P Charles Clair, de la Société de Jésus.

Un parfait catholique, Jean-Marie d'Estrade, bienfaiteur de Bagnères-de-Bigorre, par l'abbé Paulin Moniquet (franco 4 fr. 50).

Signes de la fin d'un Monde (les), avec suppt, 3e édit., par Jean-du-Valdor.

La Liberté de conscience en face des erreurs modernes, par l'abbé A. Patoux Gros, vol. in-8° br.

L'éternelle Question, par Mme Nottat.

Catacombes de Rome les), par L'Espinois et Paul Allard, in-8°.

Cause d'Honorius (la), textes originaux, fr., gr. et latin, par Arthur Loth, in-4°.

Chant de la Marseillaise (le), son véritable auteur, fac-similé du texte original, par Arthur Loth, in-8°.

Code manuel des lois civiles ecclésiastiques, par A. Ravelet, in-18 jésus.

Comte de Cambord (le), par Dubosc de Pesquidoux, in-12 carré.

Chinois (les) chez eux, par le P. J.-P. Aubry, vol. in-8° illustré.

Droit social de l'Église (le), par l'abbé Makée, vol. in-8°.

Le même, in-12, à 3 fr. 50.

Eglise (l') de Pologne, ce qu'a fait Pie IX pour remédier à ses maux, par le R. P. Lescœur, in-8°.

Enchiridion theologicum, par Ramière, in-12.

Enchiridion de catéchiste, par l'abbé Regnault, vol. in-12.

Essai sur le gouvernement de la vie, par de Saint-Léger, vol. in-12.

Fleurettes du Bocage Vendéen, beau vol. in-8°.

Henri IV et l'Église Catholique, par l'abbé Féret, in-8°.

Lacordaire (le Père) dans l'audace et l'humilité de sa vie, par Guillemain, in-8°.

Lacordaire, par Régnier, in-12. 2 fr. 50.

Lettres de Rome, par Riancey, in-8°.

Lux Vera, par un laïc américain, in-8°.

Ordres Eucharistiques (les), par Honoré, in-8°.

Poésies sur Rome, par Lafond, in-8°.

Parhoët (le), par le Vicomte de Halgouët, in-8°.

Travers (à) l'Europe, par Hermeline, in-8°. 4 fr. 50.

Collection Arthur Savaète à 5 francs

Voix Canadiennes, vers l'Abîme, nombreux documents secrets et inédits sur les difficultés politiques et religieuses du Canada, par Arthur Savaète, 2 vol. à 5 fr. ; et 2 vol. à 2 francs.

Louise de Bourbon-Condé (La Princesse), fondatrice du monastère du Temple, par Dom Rabory, 2e éd. ill., in-8° carré.

Le Clergé Français dans la passé et depuis le Concordat de 1801, par l'abbé M. Sicard, fort vol. in-8°.

Etude critique sur Bossuet, par le chanoine Davin.

Conférences religieuses : Péchés de la langue ; Merveilles de la loi des saints ; l'Incarnation, la Lumière et divers sujets. par le P. Constant, des Frères Prêcheurs. 3 volumes à 5 francs (voir pour le compl. collections à 3 fr. et 3 fr. 50.

Les Juifs devant l'Église et l'Histoire, par le R. P. Constant.

Vie nouvelle du saint curé d'Ars, par Jean d'Arche.

Soirées Franco-Russes, 4e Soirée, Choses d'Orient, questions arménienne, grecque, macédonienne, par Arthur Savaète (voir 1re, 2e et 3e Soirées dans les coll. à 2 fr., 3 fr. et 3 fr. 50).

La Vénérable Jeanne d'Arc. In-8° broché, par l'abbé Malassagne.

Sainte Marie-Madeleine, son histoire et son culte, par l'abbé Sicard, tome II. In-8° (Voir tome I à la collection à 3 francs).

Vie de la Bienheureuse Mère Julie Billiart (3e édition), par le P. Ch. Clair, revue et augmentée par le P. E. Griselle, S. J. In-8°.

Voyage d'un Allemand en France en 1874, par H. Hansjacob, traduit de l'allemand par M. Virot. Fort in-8°.

Joseph Reinach historien, révision de l'histoire de l'affaire Dreyfus, par Dutrait-Crozon, préface par Charles Maurras.

Chinois et Chinoiseries, illustré, par Pol Korigan.

L'Art de faire un homme (éducation rationnelle et moderne), par l'abbé Mocquillon.

Rivales amies (les), roman, par Arthur Savaète.

Voyage chez les Anciens, ou l'économie rurale dans l'antiquité, par le chanoine Beaurredon.

Rôle de la Papauté dans la Société (le), par le chanoine Fournier.

En Tyrol, Histoire et Légende (poésies) illustré, par le R. P. Ch. Clair, S. J.

Abbaye de la Ste Trinité de Mauléon, par Dom Fourier Bonnard, vol. in-8°

Manrèze du prêtre, par le P. Caussette, 2 vol. 10 fr.

Bon Sens de la Foi (Le), par le P. Caussette, 2 vol., 10 fr.

Eglises (les) du monde romain, spécialement des Gaules, durant les 3 premiers siècles, par Dom Chamard, vol. in-8°.

France Pontificale (la), par H. Fisquet, distribuée par provinces ecclésiastiques, chaque vol. 5 francs.

Histoire critique du Catholicisme libéral en France, par Mgr Justin Fèvre, in-8°.

Industrie et le Commerce (l') de l'Espagne, par Gaston Routier, in-8°.

Œuvres de Mgr Bonnechose, lettres pastorales, etc., 3 vol. in-8°, 15 fr.

Poésie du Bréviaire : les hymnes, par l'abbé Albin, in-32.

Tintignac, Études sur les ruines gallo-romaines, par Victor Forot.

Vie de Léon XIII, par Bernard O'Reilly, in-12.

Vie de Léon XIII, *du même* et in-4°, 15 fr.

Collection Arthur Savaète à 6 francs

L'Allemagne, tome 1er. Les Germains et le Catholicisme, par Mgr Justin Fèvre.

L'Allemagne, tome II. Le Protestantisme et l'Empire, *du même.*

Le Pontificat de Léon XIII, tomes 43e, 44e de l'Histoire universelle de l'Église de l'abbé Darras, continuée par Mgr Justin Fèvre. 2 forts volumes, 12 francs. (Nous fournissons tous autres volumes du grand Darras au prix de 6 francs.)

Darras, le *tome V* et dernier du petit Darras, par Mgr Justin Fèvre. In-8°. 6 fr.

Estelle, poème en vers français et en vers provençaux en regard, par T. Houchart.

Le divin Voyageur, magn. illustrations.

Le Pape et la Liberté, par le P. Constant.

Notice et Souvenirs de Famille par la Comtesse de Rœderer.

Les Folies du Temps en matière de religion, par Poujoulat.

Le cardinal Gousset, sa vie, ses œuvres, son influence, par M. le chanoine Gousset, in-8° avec portrait.

Actes et Paroles de Pie IX, par Roussel, vol. in-8° relié, 7 et 8 fr.

Ananie ou guide de l'homme dans son retour à Dieu et du prêtre dans la manière de diriger ce retour, du Père Caussette in-8°.

Mélanges Oratoires du Père Caussette. In-8°.

Annam et le Cambodge (L'), par le R. P. Bouillevaux, voyages et notices hist. avec carte, in-8°.

Bretagne (La), à l'Académie Française, au XVIII[e] siècle, par Kerviller. 2 vol. in-8°, 12 fr.

Captivité de Pie IX (la), par St-Albin, vol. in-8°. Relié, 8 fr.

La Méthode des Études sacrées en France, par le P. Aubry, 2[e] édit., 1 vol. in-8°.

Mélanges philosophiques, *du même*, 1 vol. in-8°.

Théorie catholique des Sciences, *du même*, 1 vol. in-8°.

Le Christianisme, la Foi, les Missions, *du même*, 1 vol. in-8°.

L'Église, le Pape, le Surnaturel, *du même*, 1 vol. in-8°.

Méditations sacerdotales, *du même*, 1 vol. in-8°.

Le radicalisme du sacrifice, *du même*, 2[e] éd., 1 vol. in-32.

Cours d'Histoire ecclésiastique, *du même*, 2 vol. in-8°, 12 fr.

Introduction à l'étude des Sciences sacrées et conseils pratiques aux étudiants, *du même*, 1 vol. in-8°.

Correspondance inédite (1861 à 1875), *du même*, tome I, 1 vol. in-8°.

Correspondance inédite (1875 à 1878), *du même*, tome II, 1 vol. in-8°.

Correspondance inédite (1878 à 1882), *du même*, tome III, 1 vol. in-8°.

Déluge mosaïque (le), par Ed. Lambert, vol. in-8°.

Histoire de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, par l'abbé Nau, de l'Institut Catholique de Paris, in-8°.

Français en Algérie (les), par Louis Veuillot, vol. in-8°.

Histoire de la Papauté, par l'abbé Castan. 4 vol. in-8°. 24 fr.

Œuvres choisies du Vénérable Serviteur de Dieu J.-M. Baudoin, 2 vol. in-12. 6 fr.

Œuvres de saint Denis l'Aréopagite, par l'abbé Dulac, in-8°.

Orient et Occident (Récits et Nouvelles) par J. d'Avenel, 2 vol. in-12. 6 fr.

Souvenirs du Bocage vendéen (poésies), par Dom Roux, in-8°.

Voix Prophétiques, par Curicque, 2 vol. in-12.

Collection Arthur Savaète à 7 fr. 50

Les Vengeurs de la Main noire, grand roman historique illustré, par Arthur Savaète, in-8°.

Études sur la Révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc, tome III, Les Fugitifs, leurs biens ; listes détaillées et complètes de tous les émigrés, par l'abbé Rouquette. (Voir tomes I et II dans collections à 2 fr. et 3 fr.)

Fleur merveilleuse de Woxindon (La), par le P. Spillmann, traduit de l'allemand.

Origine et Progrès de l'Education en Amérique, par Charles Barneaud.

Alphonse XIII, roi d'Espagne, illustré, par Gaston Routier.

La Servante de Dieu : *Louise-Edmée Ancelot.* Veuve de M[e] Lachaud, avocat à Paris, par l'abbé Paulin Moniquet.

Catéchisme politique, par Mgr P. Guérin, 2 forts vol. 15 fr.

Formation du Clergé français (la), la critique de l'œuvre de J.-B. Aubry, 2 forts vol. in-8°, 15 fr.

Deux mois en Angleterre, par Gaston Routier, in-8° illustré.

Histoire des Dogmes, par le D[r] Scheeben, in-8°.

Histoire universelle de l'Église, par Chapiat, 1 vol. in-8°.

Histoire de la Vénérable Jeanne d'Arc, par Mgr P. Guérin, in-8° illustré.

Histoire de saint Joseph, *du même*, in-8° illustré.

Histoire de la Persécution de l'Église catholique en Prusse, par Janizewski, in-8°.

Histoire de Pie IX, par Saint-Albin, 2 vol. in-12.

Ligue et les Papes (la), par H. de l'Espinois, in-8°.

Théologie fondamentale par le Dr Hettinger, 1 vol. in-8°.

Théologie morale, par le Dr J.-Er. Pruner, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Vade-mecum du Solutionniste, 427 problèmes avec solutions sur les jeux d'esprit et de combinaison, par Sabel, Etienne et Launoy, in-8°.

Collection Arthur Savaète à 8 francs

Les Représentants du Peuple en mission près les armées 1793-1797. D'après le dépôt de la Guerre, les séances de la Convention, les archives nationales par Bonnal de Ganges, conservateur des archives au dépôt de la Guerre, 4 volumes

Tome I. — Le conseil exécutif et les représentants . . . . . 8 fr

Tome II — Les partis et les représentants aux armées. . . . . 8 fr.

Tome III. — Les volontaires et les représentants aux frontières. . . . 8 fr.

Tome IV. — Les représentants et l'œuvre des armées . . . . . 8 fr.

Soirées Franco-Russes : 1re Soirée : Mort de Louis II de Bavière ; 2e Soirée Mort de Rodolphe ; 3e Soirée : Boërs et Afrikanders ; les 3 soirées réunies en un seul vol. avec portrait de l'auteur, par Arthur Savaète. (Chaque soirée se vend séparément : la 1re, 2 fr. ; la 2e, 3 fr. 50 ; la 3e, 3 fr. 50 ; la 4e, Choses d'Orient, 5 francs.)

Passion méditée au pied du St-Sacrement (La), en 3 volumes, par le P. Jos. Chauvin.

Origines et Responsabilités de l'insurrection vendéenne, par Dom Chamard.

Les Anges et les temps présents, par l'abbé Grand Clément. In-8.

Grands Séminaires (les), par le P. J.-B. Aubry, gr. in-8°, 700 pages.

Protestantisme (le) aux XVIe et XIXe siècles et les Fondateurs de la Réforme, par l'abbé Maraval, 3 vol. in-9°.

Collection Arthur Savaète à 10 fr.

Histoire de l'Abbaye de Marmoutier, près de Tours, (Grottes de Saint-Martin), par Dom Rabory, 2 forts volumes in-8°, 20 francs.

Histoire de l'Abbaye Royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris, de l'origine à 1500, tome I, par Fourier Bonnard. 10 fr.
La même, de 1500 à 1792, par le même, tome II, (ouvrage couronné par l'Académie). 10 fr.

Mgr d'Hulst (recueil de souvenirs), avec un portrait, couverture parchemin.

Bibliotheca hagiographica græca des Bollandistes, 1 vol. 10 fr., relié 13 fr.

Cloche (la), son histoire et ses rapports avec la société aux différents âges, par J.-D. Blavignac, vol. in-8°.

Favoris à la Cour de Savoie (les) au XVe siècle, par Ch. Buet, in-8°.

Guide de l'Harmoniste, harmonie raisonnée et pratique, par Romette, 2 vol. in-4°, 10 fr.

Guy main rouge, par Charles Buet, in-8°.

Histoire de la philosophie, par Conti, 2 vol. in-8°.

Histoire de Pie IX, par Saint-Albin, 2 vol. in-8°.

Histoire du Sacrement de Baptême, par l'abbé Corblet, 2 vol. in-8°, 20 fr.

Histoire dogmatique de la Sainte Eucharistie, par l'abbé Corblet, 2 vol. in-8°, 20 fr.

Hygiène et Médecine.

Art de conserver et d'améliorer sa santé, par Théontine, in-12 . 1 fr. 50

Médecin (Le) et les médicaments chez soi, par le Dr Trosseille. Vol. in-12. . . . . 2 fr.

Livre (Le) de la Femme et de la Mère, soins à donner à l'une et à l'autre, par le Dr Trosseille. Vol. in-12. . . . . 2 fr.

Botanique (La) médicale au presbytère, plantes hygiéniques et leur application dans toutes les maladies, par un curé de campagne, vol. in-8°. . . . . 4 fr.

Vrai Féminisme (Le), rôle social de la femme, par Jean de Valdor, vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Art de vivre selon l'Hygiène, par Despinay, vol. in-12. . . . 1 fr. 50

Causerie du docteur, par Derouet, vol. in-12. . . . . 3 fr. 00

Conseils aux femmes, soins à donner à leur santé, in-12 . . . 1 fr. 50

Etude sur la phtisie pulmonaire, par Blanc, in-8°. . . . . .

Infirmier (L') de la maison, ou conseiller médical des familles, par le Dr Laurs, in-12. . . . . .

Médecin (Le) chrétien, par Scotti, in-12. . . . . 3 fr.

Notice sur les propriétés de la feuille de chou, par Blanc, in-8°. 2 fr.

Vade-mecum du Kneippiste, par l'abbé Kneipp, in-12. . . . . 1 fr. 20

Livres de Piété.

Auréole de la Mère de Dieu (L'), méditations sur le mois de Marie, par l'abbé Lansac, vol. br., 1 fr., relié 2 fr. et . . . . . 2 fr. 25

Chemin du Ciel, par le P. Vasseur, broché. . . . . 0 fr. 10

id. *du même*, in-4°, broché. . . . . 1 fr. 60

Chemin de la croix en union avec le Sacré-Cœur, par l'abbé P. Barreau, broché . . . . . 0 fr. 15

Choix de méditations sacerdotales du P. Aubry, in-8°. . . . . 6 fr.

Chrétien (Le) à l'Ecole du Calvaire, par le P. Nouet, en 2 v., 5 fr., r. 8 fr.

Chrétien (Le) à l'Ecole du Tabernacle, *du même*, vol. in-12, 3 fr., relié. . . . . 4 fr. 50

Christ (Le) avant Bethléem, par l'abbé Mourot, in-8° . . . . . 6 fr.

Ciel (Le) ou le bonheur des Saints, par l'abbé Marc, in-12 . . . 3 fr.

Confiance en Dieu, par le cardinal Manning, in-8° . . . . . 0 fr. 75

Connaissance et amour du Fils de Dieu (De la), à l'usage des Religieux, par le R. P. Saint-Jure, 4 vol. . . . . 10 fr.

Le même, à l'usage des personnes du monde, 4 vol. in-12. . . . . 10 fr.

Connaissance et amour de Marie, par le chanoine Febvre . . . 1 fr.

Délices de la Sainte Communion (Les) par Mgr Guérin, relié toile 1 fr. 75 ; relié chagrin. . . . . 4 fr. 50

Dévotion envers N.-S. Jésus-Christ, par le R. P. Nouet, in-12 3 v. 8 fr.

Directions spirituelles de l'abbé Chaumont :

» de l'Oraison, 2 vol. in-12 . . . . . 6 fr.

» de la Croix, 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

» de la Visitation, 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr.

» de la Vocation religieuse, 1 vol. in-12. . . 3 fr.

» Mois du Sacré-Cœur, » . . . 3 fr.

» Mois de saint François, » . . . 3 fr.

» Retour de l'âme à Dieu, » . . . 3 fr.

» Sermon de saint François de Sales, 3 vol. . 10 fr. 50

Dévouement à Dieu, par Louis de Grenade. . . . . 2 fr. 50

Directions pour rassurer les âmes vouées à la piété, par Quadrupani, in-32. . . . . 1 fr.

Elévations de l'âme pieuse, par Mgr Guérin, br. 3 fr. et rel. toile. . 4 fr.
Elus et sauvés, par Victor Mauras . . . . . 2 fr. 50
Gloires (Les) du Sacré-Cœur, par le cardinal Manning, vol. in-12. 2 fr. 50
Glorieuse (La) Couronne, par Deynoodt. . . . . 5 fr.
Guide de l'âme en retraite, par le R. P. Nouet, S. J., 3 vol. in-12 . 8 fr.
Guide du Pèlerin au Saint-Suaire de Cadouin, par Mlle Beauregard, in-12. . . . . 2 fr.
Heure auprès de l'Eucharistie (Une), par Ambrosini, br. in-32. . 0 fr. 15
Imitation de Jésus-Christ, par Cirot de la Ville, in-18, broché. . 2 fr.
Institutions liturgiques de Dom Guéranger, 4 vol. in-8° . . . . 40 fr.
Année Liturgique, *du même*, 14 vol. chaque vol . . . . . 3 fr. 75
Intentions eucharistiques, communion d'offrande, par X., in-18. . 2 fr.
Introduction à la vie d'Oraison, par le R. P. Nouet, S. J., in-12. . 3 fr.
Invocations miraculeuses des Saints dans toutes peines morales et maladies physiques, d'après les Bollandistes, suivies des Offices du Dimanche, par la baronne d'Avout, relié toile. . . . . 3 fr. 50
Jésus modèle, par le R. P. Franç.-Adam Leurin S. J., vol. in-12, relié toile 4 fr. ; 1/2 chagrin, 6 fr. ; plein chagrin. . . . . 7 fr. 50
Jésus offert à la jeunesse du jeune chrétien, par l'abbé N. Dumax, in-12 . . . . . 2 fr.
Marie offerte à la jeunesse, mois de Marie de la jeune chrétienne, *du même*, in-12 . . . . . 2 fr.
Lecture sur la Passion, par l'abbé Rambouillet, in-18 . . . . . 2 fr.
Lettres spirituelles du P. Lejeune, in-12 . . . . . 3 fr. 50
Lettres de sainte Thérèse de Jésus du P. Grégoire de Saint-Joseph, en 3 vol. . . . . 15 fr.
Livre d'Heures des jeunes gens, par le P. Ch. Clair, S. J., 4 fr. ; diverses reliures, 6, 7 et . . . . . 10 fr.
Livre de la Louange divine, par Dom Rabory, in-12. . . . . 3 fr.
Magnificat, commentaires et élévations par le P. Le Tallec, S. J., relié toile. . . . . 1 fr. 50
Manuel des Pèlerinages, par Barbier de Montaut, in-12. . . . . 2 fr.
Manuel des Petits Séminaires, par X. . . . . 1 fr. 40
Marie Immaculée, par Kissane . . . . . 4 fr.
Manuel du chrétien, par le P. Boué, de 1 fr. à 9 fr. selon reliure. .
Miracles historiques du Saint-Sacrement, par le P. Eug. Couet, vol. in-8° . . . . . 3 fr. 50
Missel du Mariage chrétien (Le), par P. Guérin, in-18, relié, de 16 à 25 fr. selon reliure . . . . . 25 fr.
Formulaire des Pratiques et des Prières indulgenciées, par P. Guérin, vol. in-18 ; relié, de 3 à 25 fr. selon reliure . . . . . .
Missel poétique, par Chaussy, in-32. . . . . 1 fr. 25
Mois indulgencié (Le), in-18. . . . . 2 fr.
Mois au Jardin des Olives (Un) par le P. Blot, in-18, relié toile . 1 fr.
Mois de Marie de N.-D. de Lourdes, par Henri Lasserre, in-12. . 2 fr.
Mois de Marie des Madones de Pie IX, par *Durand*. . . . . 4 fr.
Mois de Marie des Paroisses, par Mgr Ricard, in-12, broché. . . 2 fr. 50
Mois de Marie des Pèlerinages, par A. Le Perrois, in-12, 2 fr., ill. 4 fr.
Nouveau mois de Marie de N.-D. de Lourdes d'Henri Lasserre. 2 fr.
Mois du Sacré-Cœur, par Huguet, in-32, relié. . . . . 1 fr. 50
Mois du Sacré-Cœur, par X, in-32. . . . . 1 fr.
Morale de Jésus-Christ, par Dazenne, in-18. . . . . 3 fr.

Notre Père au XIX[e] siècle, par l'abbé Curot, in-18 . . . . . 1 fr. 50
Nouveau cours de méditations, par le P Nouet, 3 vol. in-12. . . 10 fr.
Nouveau mois de saint Joseph, par le P. Champeau, in-12. . . 2 fr.
Oraison dominicale (L'), par Mgr Curé, en 4 vol. in-12 . . . . . 8 fr.
Parfait manuel de saint Joseph, par le chanoine Bonnaccia, in-18. 3 fr.
Perfection chrétienne, par Lachèze, in-12 . . . . . 5 fr.
Petit office de la Sainte Vierge, en latin, in-12. . . . . 2 fr
» » en latin et en français . . . . 2 fr.
Piété selon le véritable esprit de l'Eglise, par Lansac, in-32. . . 2 fr.
Pratique de l'amour de Dieu, du P. Nouet. . . . . 2 fr. 50
Pratique de la Perfection chrétienne, par Rodriguez, 4 vol. in-12. 8 fr.
Préceptes et maximes de saint Augustin, in-16. . . . . 3 fr.
Premier besoin de l'Homme ou traité de la prière par l'abbé Villet, vol. in-12. . . . . 1 fr. 50
Présence réelle de Jésus au Saint Sacrement, in-32, 1 fr. 80 et relié. . . . . 2 fr. 80
Prétoire au Saint-Sépulcre (Du), in-18. . . . . 1 fr.
Principes de théologie mystique, par l'abbé Chaillet . . . . . 3 fr. 50
Religion chrétienne, par Louis de Grenade. . . . . 2 fr. 50
Religion démontrée, par le P. Hilaire, in-12. . . . . 5 fr.
Retraite spirituelle de 10 jours, par le P. J. Nouet, in-12. . . . . 3 fr.
Sacré-Cœur de Jésus (le), d'après saint Alphonse de Liguori, rel. toile 2 fr. 50
Seigneur (le) soit avec nous, ou testament spirituel, par Dubonis, in-12 . . . . . 2 fr.
Service de Dieu, par Louis de Grenade . . . . . 2 fr. 50
Vade-mecum du Chrétien, par le P. Graven, relié . . . . . 2 fr. 85
Traité de l'Office Divin, par Thomassin . . . . . 2 fr.
Tribut Quotidien (le) par saint Bonaventure, in-18, rel. . . . . 1 fr. 25
Vertu (la), ses Privilèges, par Louis de Grenade, in-12 . . . . . 2 fr. 50
Rosaire (le) . . . . . 1 fr. 50
Lourdes et la Sainte-Baume, in-12 . . . . . 1 fr. 50

Classiques, Instruction

Abrégé de la grammaire grecque, par Janssens . . . . . 1 fr. 25
Avant Malherbe, coll. classiques pour tous, par Vaudon . . . . 0 fr. 60
Avant, pendant et après la version latine, par l'abbé Constantin, *partie du maître*, broch.. . . . . 0 fr. 35
Ballades anglaises et écossaises, par Em. de Saint Albin, (coll. classiques pour tous). . . . . 0 fr. 60
Caractères de la Bruyère (les), 2 vol. in-18, par Jules Levallois coll. classiques pour tous, chaque vol. . . . . 0 fr. 60
Cérémonial romain à l'usage des églises paroissiales, par Boulangé, in-12 . . . . . 2 fr.
Choix de Lettres de Madame de Sévigné, par Godefroy, 4 vol. in-32 : coll. classiques pour tous, chaque vol. . . . . 0 fr. 60
Cours supérieur d'instruction religieuse, d'après la Somme de saint Thomas, pour pensionnats, par l'abbé Constantin (morale), in-12 . . . . . 1 fr. 25
Epistolier latin, selon le rite romain, manuel de l'enfant de chœur, par l'abbé Lesur, in-12 . . . . . 4 fr.
Institutiones Thelogicæ, ad usum Seminariorum, par l'abbé Martinet, 4 vol., in-8° . . . . . 20 fr.
Id. seu theologia moralis, *du même*, 4 vol. in-8° . 20 fr.

Instructions dogmatiques et morales, par Onclair, vol. in-8°. . 6 fr.
Instruction sur l'Oraison dominicale, par Mgr Landriot, in-12 . 3 fr.
Introduction à l'étude des Sciences sacrées et conseils pratiques, par le P. Aubry . . . . . 6 fr.
Livre des Ballades allemandes (classiques pour tous), par Saint-Albin, in-18 . . . . . 0 fr. 60
Manuel pratique et complet des catéchistes volontaires, par l'abbé Poey . . . . . 4 fr.
Manuel populaire, par Jacquet . . . . . 2 fr.
Maximes et réflexions morales, par La-Rochefoucauld, notes, par Jules Levallois, in-18 . . . . . 0 fr. 60
Manuductio ad scholasticam, maxime ad thomisticam philosophiam, 2 vol, in-8° . . . . . 6 fr.
Manuel classique d'Instruction religieuse,d'après saint Thomas d'Aquin, in-12, partie de l'élève . . . . . 3 fr.
Mémoire littéraire (la) et l'art de la cultiver, prosodie et ses règles, par Robichon, avocat, 1 vol in-8°. . . . . 3 fr.
Mentor (le) de l'enfant pieux, par l'abbé Seytre . . . . . 2 fr.
Méthode d'Harmonium, par Mgr Chabot . . . . . 2 fr.
Narrations et discours, par Jean Brockaert, in-12 . . . . . 3 fr. 50
Nouveau Dictionnaire universel ill. par P. Guerin . . . . . 2 fr. 75
Nouveau Manuel du Cordigère, du R. P. Hilaire, in-32 . . . 0 fr. 40
Nouvelle Méthode de géographie, de cosmographie pour l'enfance, par Denans d'Artigues, in-4°, relié . . . . . 3 fr. 50
Nouvelle Lexicologie latine en rapport avec le recueil de versions, par l'abbé Constantin, in-12 . . . . . 2 fr. 75
Œuvres choisies de Calderon, par Sandret . . . . . 0 fr. 60
Œuvres choisies de Racine, par Martel, 3 vol. in-18, chaque vol. 0 fr. 60
Œuvres choisies de Shakespeare, par H. de Pézac, 3 vol. in-18, chaque vol. . . . . 0 fr. 60
Oraisons funèbres de Bossuet, par Martel, in-18, ... 0 fr. 60
Petite Anthologie grecque autographiée, Traduction juxtalinéaire, par Maunoury, in-4° . . . . . 7 fr. 50
Petit directoire du Latiniste : la version latine, pour l'élève, par l'abbé Constantin, ... 0 fr. 85
Petit Romancero, choix de vieux chants espagnols, par le Cte de Puimaigne, in-18 . . . . . 0 fr. 60
Phraséologie élémentaire, idéomatique et pratique, français-anglais, par Rudelle . . . . . 4 fr.
Poètes (les) du Foyer, traduits et annotés, par Dubois, in-18. . . 0 fr. 60
Psaumes, par J. Clerc, 2 vol. in-18 chaque vol . . . . . 0 fr. 60
Recueil de Problèmes catéchistiques, questions pratiques, partie du maître, par l'abbé Constantin . . . . . 4 fr.
Le même partie de l'élève . . . . 2 fr.
Recueil de versions latines,1re série pour l'élève,par l'abbé Constantin, in-12 . . . . . 2 fr.
Réflexions sur la Révolution française (classiques pour tous), par Burke, in-18 . . . . . 0 fr. 60
Traité de la prédication à l'usage des Séminaires, par Hamon, in-8° . . . . . 5 fr.
Traité des rapports de la Religion et de la Politique, par Pradié, in-8° . . . . . 6 fr.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — 41, rue du Metz, Lille.

ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR, — 15, RUE MALEBRANCHE, PARIS.

Œuvres de l'abbé PROFILLET

Ancien Aumônier de la Flotte et de l'Armée

LE MARTYROLOGE

DE

L'ÉGLISE DU JAPON (1549-1649)

3 volumes in-12, brochés : 10 francs ; — reliés : 16 francs.

En présence du merveilleux essor que vient de prendre l'empire du Soleil-Levant ; vu l'influence qu'exerce sur toute la race jaune les récentes victoires japonaises et les inquiétudes mondiales qui en sont la conséquence naturelle, on aura grand profit à lire l'excellent livre dont le Cardinal-Archevêque de Paris, Mgr Richard, écrivait à l'auteur, le 7 mars 1897, ce qui suit :

Cher Monsieur Profillet,

Je ne puis qu'applaudir au bon emploi que vous faites de vos années de retraite en travaillant à faire connaître et aimer les Saints. A mesure que les années se multiplient pour nous, il fait bon de vivre en leur compagnie. Je voudrais avoir le temps de lire vos trois volumes ; vous avez fait certainement une chose utile en recueillant le plus possible de noms et de souvenirs appartenant à cette Eglise du Japon, si héroïque dans la persécution. Aussi je bénis affectueusement le livre et l'auteur en me recommandant à ses prières.

✠ Fr. Card. RICHARD, Arch. de Paris.

LES SAINTS MILITAIRES

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

DU MÊME

MARTYROLOGE, VIES ET NOTICES

6 forts volumes in-12 : 18 francs, reliés : 30 francs.

Que de fois on nous demande une *Vie des Saints* pour chaque jour de l'année ! Et quelle demande plus naturelle pour des personnes qui veulent pratiquement et constamment modeler leur existence sur celle de ceux qui émigrèrent le plus simplement, le plus noblement ou le plus héroïquement de la terre au ciel, notre commune et définitive Patrie ?

M. l'abbé Profillet s'est inspiré de ce désir, de ce besoin ; et, comme il était aumônier de soldats et de marines, gens dont on dit tant de bien et tant de mal, alors que jadis on les connaissait peu, cet ami des serviteurs de la Patrie a voulu montrer qu'en toute situation, dans toutes les carrières, y compris, sinon surtout, celle des armes, on peut honorer et défendre son pays tout en servant dignement son Dieu.

Ainsi dans les Annales de l'Eglise qu'il a fouillées avec une extraordnaire constance et sagacité, il a retenu tous les saints personnages qui, de près ou de loin, d'une manière passagère ou constante, ont appartenu à l'armée ou à la marine ; et il raconte leurs actes et chante leurs vertus. C'est donc un ouvrage, en son genre, très complet, très réconfortant, que les femmes liront avec fruit tout comme les hommes avec avantage. On en fera sa lecture spirituelle de chaque jour et elle sera aussi bien adaptée à ses besoins qu'aux circonstances.

COLLECTION ARTHUR SAVAÈTE A 3 FRANCS.

LES APOLOGISTES FRANCAIS
AU XIX^e SIECLE

Amédée de Margerie. — Freppel, évêque d'Angers
Le P. de Ravignan
Le P. Monsabré. — Le P. Félix. — Maurice d'Hulst

PAR

LE R. PÈRE AT

PARIS
ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR
15, RUE MALEBRANCHE, 15 (PANTHÉON)

Tous droits réservés.

LIBRARY OF PRINCETON
APR 19 1916
THEOLOGICAL SEMINARY

COLLECTION ARTHUR SAVAÈTE A 3 FRANCS.

LES APOLOGISTES FRANÇAIS
AU XIX^e SIÈCLE

Amédée de Margerie. — Freppel, évêque d'Angers
Le P. de Ravignan
Le P. Monsabré — Le P. Félix. — Maurice d'Hulst

PAR

LE R. PÈRE AT

PARIS
ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR
15, RUE MALEBRANCHE, 15 (PANTHÉON)

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

1° **Gratry** : *sa philosophie, son apologétique*. In-8° broché . . 1 fr. 50

2° **La situation religieuse aux États-Unis** : réalités et illusions. In-8° broché . . . . . 0 fr. 75

3° **Histoire du Droit Canon Gallican**. In-8° broché . . 3 fr. 50

4° **Caro**. In-8° broché . . . . . 0 fr. 75

5° **Taine**. In-8° broché . . . . . 0 fr. 75

6° **L'Église et la Démocratie**. In-8° broché . . . . . 1 fr. 50

Les Apologistes français

au XIXe siècle

AMÉDÉE DE MARGERIE

Philosophe et apologiste, expositeur et défenseur de la vérité, les deux traits que nous avons relevés chez Gratry et chez Caro, caractérisent aussi Amédée de Margerie, digne par ses œuvres, ses talents et ses services d'être rangé parmi les meilleurs dans le mouvement chrétien qui s'est produit dans une certaine couche de la société française après 1848. Professeur de l'Université, c'est dans ce milieu, où tant d'autres perdent la foi, qu'il a su conserver la sienne intègre, et que la vocation d'écrivain catholique est venue le saisir: il a répondu à l'appel de Dieu avec vaillance. Son œuvre totale n'est pas volumineuse : il écrivait, *La Philosophie contemporaine* en 1870, *Le comte Joseph de Maistre* en 1883, *H. Taine* en 1894. Son principal ouvrage, c'est sa *Théodicée* en 2 volumes, couronné par l'Académie, et déjà classé par l'opinion. C'est là qu'il faut étudier le philosophe et l'apologiste. Nous avons sous les yeux la réédition de 1865.

*
* *

L'Auteur a fièrement dit pourquoi il écrivait : « J'écris ce livre pour faire mon devoir de philosophe spiritualiste et chrétien, en concourant, selon ma mesure, à la défense des grandes vérités sur lesquelles reposent tout l'ordre religieux et tout l'ordre moral ». Le moment qu'il choisit pour intervenir de sa vaillante plume le demandait ; car le péril était pressenti par les plus optimistes. « Sans doute ces vérités ont une importance éternelle et souveraine, qui ne dépend pas de l'état des esprits à telle ou telle époque, et sur tel ou tel point

du globe. Dans les âges même les plus croyants et les plus pacifiques, l'étude de la théodicée ou, pour parler un langage plus exact, de la théologie naturelle, est toujours le plus noble exercice de la raison... Mais cette étude, à laquelle les plus grands esprits de tous les temps ont consacré le principal effort de leur pensée, des considérations plus actuelles et plus pressantes me l'imposent aujourd'hui comme un impérieux devoir. La philosophie, en effet, n'habite pas tellement la région sereine des vérités éternelles, qu'elle ait le droit d'ignorer les faits qui se produisent dans la sphère mobile des opinions humaines... Quand un ensemble de symptômes fidèlement observés lui a montré de quel côté est le péril, elle n'a plus à choisir son terrain. Là où se produit l'attaque, là aussi doit se préparer la résistance. Or, si nous suivons, dans cette pensée, les déviations les plus considérables de la raison contemporaine, un fait menaçant... nous indiquera le poste où nous devons combattre. Ce fait, c'est la renaissance de l'athéisme, de l'athéisme sous toutes les formes, sous tous les déguisements, sous toutes les armures sous tous les noms, excepté son nom propre, qu'il faut lui rendre et que nous lui rendons [1] ». Amédée de Margerie disait vrai : l'athéisme, encore un peu timide, entrait en scène masqué en domino. L'évêque de Poitiers, dans ses célèbres *Synodales*, avait annoncé son invasion en bon logicien et en prophète, puisqu'il s'appuyait sur l'évangile. Les rationalistes souriaient, les libéraux se fâchaient ; une certaine école des catholiques en savait mauvais gré au savant prélat. L'heure vint où les menaces se réalisèrent ; ceux qui haussaient les épaules la veille tremblaient le lendemain. Alors Gratry écrivit *Les sophistes et la critique.* Dupanloup, qui n'était pas assez théologien pour voir les conséquences contenues dans certaines prémisses, qui du moins ne semblait pas s'en émouvoir outre mesure, dans l'espoir de les arrêter, poussa le cri d'alarme ; et, toujours splendide sur le champ de bataille, il lança à tous les vents de la publicité ces brochures ardentes, que nous avons eu l'occasion de citer dans *l'Histoire de l'Apologétique en France.* Le clairon de l'évêque d'Orléans arriva jusqu'aux oreilles du jeune universitaire, et il répondit à son appel. C'est dans cette mêlée, entre Gratry,

[1] *La Théodicée.* Introduction.

Dupanloup, le cardinal Pie, Louis Veuillot, Montalembert, qu'il faut pour le considérer pour avoir toute sa valeur, en mesurant la part qu'il prit à ces mémorables luttes.

*
* *

La Théodicée, œuvre principale d'Amédée de Margerie, est à la fois un cours de philosophie et la défense des vérités qui y sont démontrées contre les erreurs contraires. Elle est précédée de certaines considérations « sur la méthode », qu'il faut analyser ici parce qu'elles révèlent, avec le tempérament de l'auteur, l'attitude qu'il a prise dans l'apologétique. Il détermine avec précision la place que la théodicée occupe dans les sciences, qu'il divise en sciences spéculatives et en sciences expérimentales. Il pose ce principe, que la théodicée est une science mixte, qui est à la fois spéculative et expérimentale : « Il est très vrai que toute science qui veut atteindre le réel doit avoir son point de départ dans quelque réalité ; très vrai par conséquent que si la théodicée était une science rationnelle pure, à la façon de la géométrie, si elle partait d'une idée abstraite, d'une conception de l'esprit, étudiée comme conception de l'esprit, elle serait elle-même une science abstraite, et laisserait indécise la question de l'existence de son objet ; et il est très vrai aussi que la nature même de cet objet nous défend de placer la théodicée dans le groupe des sciences expérimentales... Les philosophes de la négation concluent que la théodicée, en tant que science du réel, n'est pas une science, parce qu'elle n'est ni expérimentale ni rationnelle. Et nous nous affirmons qu'elle est science au plus haut degré, parce qu'elle est tout ensemble rationnelle et expérimentale, et parce qu'en elle deux grandes facultés de l'intelligence se ramènent à l'unité par leur concours à un résultat commun [1] ».

*
* *

Où est l'abstraction dont on accuse la théodicée, en tant que science, pour avoir le droit de nier Dieu en niant sa preuve ? Pour en démontrer l'inanité, l'auteur décrit, par une très fine analyse, le procédé géométrique qui part d'une abstraction pour aboutir à une abstraction [2]. Parallèlement,

[1] Première partie, chap. I, page 67.
[2] *Ibidem*, page 75.

il décrit le procédé inductif de la théodicée, qui part d'une réalité pour atteindre une réalité à l'aide du principe de causalité. Il choisit deux exemples, l'un dans l'ordre physique, l'autre dans l'ordre psychologique, le monde réalité contingente, l'esprit humain riche des idées d'infini, de perfection, que la conscience nous révèle. De ces deux réalités, à l'aide du principe de causalité que la raison nous fournit, nous nous élevons jusqu'à Dieu, cause première, cause réelle des réalités tangibles qui ne peuvent pas s'expliquer par elles-mêmes [1].

Cette simple distinction est grosse de conséquences ; elle contient en germe la réfutation du catholicisme idéaliste, importé d'Allemagne, et que les Scherer, les Vacherot, les Renan et autres ont travaillé à vulgariser en France. Une fois de plus il demeure établi qu'une définition est tout un traité, et qu'en philosophie la question de la méthode est capitale.

*
* *

Il faut ensuite considérer la part qu'Amédée de Margerie donne à la volonté dans la recherche de la vérité ; il revient à la méthode de « l'âme tout entière » appliquée à la connaissance de Dieu. « Mais ce n'est pas seulement avec toute l'intelligence qu'il faut aller à Dieu, c'est avec l'âme tout entière ; et la question de la méthode n'est pas complètement résolue tant qu'elle n'a pas ajouté aux règles de la logique intellectuelle les règles de la logique morale. Ces règles se ramènent à un seul devoir, qu'il s'agit de bien entendre, le devoir d'aimer la vérité, non pas seulement d'un amour curieux, comme satisfaction donnée à notre désir de savoir, mais d'un amour généreux, comme fin de notre intelligence, comme lumière et principe directeur de notre activité [2]. »

On sent ici l'influence de Gratry, qui fit école parmi un certain nombre de professeurs de l'Université. Nous avons dit que le célèbre oratorien n'avait pas inventé la méthode de l'amour pour arriver à la connaissance de la vérité ; mais ce fut son mérite de la remettre en honneur et de la faire entrer dans les procédés de la philosophie nouvelle. Descartes, qui

[1] *Ibidem*, page 77.
[2] *Discours sur la Méthode.*

avait rompu avec les bonnes traditions, ne paraît pas avoir fait grand cas de celle-ci. Les quatre règles qui constituent sa méthode sont toutes intellectuelles : pour lui, tout est à la tête ; c'est avec la tête seule qu'il va à la découverte de la vérité ; on n'en saurait être surpris, puisqu'il appuyait toute sa philosophie sur la pensée : *cogito*. C'est à peine si, dans son traité *Des passions*, on peut dégager quelques passages où la passion est signalée comme cause d'erreur; il le croyait sans doute. Mais donner la passion comme cause d'erreur ce n'est pas donner l'amour comme condition pour découvrir la vérité. De là la sécheresse de la philosophie cartésienne, où l'âme tout entière, réduite à la seule pensée, ne trouve pas l'emploi de ses autres facultés. On serait tenté de ranger Fénelon, qui était cartésien à coup sûr, dans une certaine mesure, parmi ceux qui faisaient de la philosophie avec la tête seule: c'est l'impression qu'on éprouve en lisant l'exposé du doute méthodique où il déploie tant d'ingéniosité et de subtilité [1]. Mais un pareil écart est difficile à admettre chez un homme de cette valeur, qui a dit équivalemment ailleurs ce qu'il n'exprime pas ici en formule scientifique ; et l'on revient de sa surprise quand, dans la même page où il dissèque le doute méthodique, on lit cette belle prière : « O vérité, si vous êtes quelque chose qui puisse m'entendre et me voir, écoutez mes désirs, voyez la préparation de mon cœur ; ne souffrez pas que je prenne votre ombre pour vous-même [2] ».

*
* *

Chercher Dieu « avec l'âme tout entière » pourrait n'être à la rigueur qu'un procédé philosophique, le vrai ; mais Amédée de Margerie va plus loin encore ; sur les traces de Gratry il arrive au mysticisme : « Pour que l'esprit aille de bon cœur au devant de la vérité dans l'ordre intellectuel, il faut que dans l'ordre pratique la volonté soit résolue à en accepter et à en faire les conséquences. Or, parmi ces conséquences il y en a qui sont blessantes pour notre orgueil ; il y en a qui sont dures et fâcheuses pour notre mollesse... Mais que faire si l'on a trouvé en soi quelqu'un de ces subtils et dangereux

[1] *De l'existence de Dieu*, deuxième partie, chap. I.
[2] *Ibidem*.

obstacles à la recherche et à l'amour généreux de la vérité? Avant tout, réagir et lutter, se servir énergiquement de la bonne foi et de la bonne volonté qu'on a pour acquérir celles qu'on n'a pas encore. Et puis?... risquons le mot, il faut prier [1] ». Ici le penseur devient directeur d'âmes. Si on rapproche ce passage des conseils que Gratry donne aux hommes malades du mal contemporain à la fin d'un chapitre de son *Apologétique,* dans ce qu'il appelle « faire l'expérience de Dieu [2] », on voit que le disciple, d'ailleurs indépendant puisqu'il a réfuté la théorie de l'induction et qu'il rejette l'identité de l'infini géométrique avec l'infini ontologique, est sous d'autres rapports l'écho fidèle du maître. N'être qu'un laïque, en pleine jeunesse, en face d'un avenir qui n'est pas encore conquis, dans un milieu peu sonore pour les idées religieuses, et *prêcher* en professant, ce n'est pas d'une vertu ordinaire. C'est ainsi qu'Amédée de Margerie, qui s'est posé en philosophe chrétien, démontre par le fait que ce titre n'était pas une simple étiquette mais un programme. Par là il est très supérieur à Caro, qui fut un chrétien sincère dans sa vie privée, mais qui se pelotonna, en philosophie, sur le terrain étroit du spiritualisme, enlevant ainsi à sa doctrine de l'ampleur, à son talent des horizons qui en auraient provoqué les envolées.

*
* *

A retenir dans l'œuvre d'Amédée de Margerie ce qui en forme la caractéristique dominante, l'esprit chrétien. Il ne fait pas de la philosophie pour de la philosophie; il la met au service de la théologie; sa préoccupation, son objectif qu'il poursuit à chaque page, c'est la réconciliation de la religion et de la science. « M. de Margerie, écrit M. Elié Blanc, est l'un de ceux qui ont le mieux étudié la philosophie moderne dans ses rapports avec la religion [3] ».

Loin de dissimuler son dessein, il l'affirme dès la première ligne de son œuvre; il ne rougit pas plus des mots que des choses, et il dit aussi volontiers « théologie naturelle » que « philosophie » simplement. Il dépasse même la théologie

[1] *Ibidem*, p. 80-81.
[2] *Les Sophistes*, l. IV, chap. VIII.
[3] *Histoire de la philosophie*, vol. III.

naturelle, et il arrive aux limites du surnaturel, qu'il indique clairement, s'il n'y entre pas à pleines voiles. C'est cet état d'esprit qui imprime à certaines parties de son œuvre quelque chose de sacerdotal, à son exposition un calme et une sérénité qui disposent en faveur de sa thèse, et à ses réputations une modération charitable, d'où sont exclus l'amertume, l'ironie, et ces traits acérés, qu'on trouve chez d'autres apologistes anciens et modernes, et qui blessent les personnes en exécutant les erreurs. Par le tempérament, Amédée de Margerie tient un peu d'Auguste Nicolas.

*
* *

Si ce fut une belle audace pour un jeune professeur d'être chrétien au sein de l'Université de France ; il n'y eut pas moins de courage de se montrer scolastique ; dans ce milieu le chrétien pouvait être impopulaire : le scolastique était ridicule. Malgré ce que Cousin a écrit sur la scolastique, à laquelle il rend justice comme un grand mouvement philosophique qui sert de trait-d'union entre l'antiquité et la science moderne, il ne lui pardonne pas d'avoir mêlé la théologie à la philosophie, et d'avoir enchaîné le libre essor de l'esprit humain. On reconnaît là le chef du rationalisme spiritualiste, qui reporte toute son admiration sur Descartes, l'émancipateur, selon lui, de la pensée philosophique [1]; c'est pourquoi le nom de scolastique était au moins un sobriquet : Amédée de Margerie en fut un. Sa *Théodicée* est le calque de *La Somme théologique* ou de *La Somme ad gentes* de saint Thomas d'Aquin. C'est la même division : 1° De l'existence de Dieu. 2° Des attributs de Dieu. 3° Des œuvres de Dieu, bornées ici à la création et à la providence ou au gouvernement de la création. C'est la même méthode : 1° Exposition et démonstration de la thèse. 2° Réponse à l'antithèse ou aux objections. Non content d'adopter le plan général de saint Thomas, c'est sa doctrine qu'il reprend pour son compte ; ce sont ses preuves qu'il reproduit ; c'est son autorité qu'il invoque, avec textes à l'appui, avec l'indication des sources, dans le style un peu barbare de *La Somme théologique*. Le moine illustre,

[1] *Histoire de la philosophie ancienne. Fragments de la philosophie du Moyen Age*, p. 62 et suiv.

qui fut le soleil de l'école au XIII^e^ siècle, qui professa à l'Université de Paris avec tant d'éclat, et depuis la Renaissance relégué dans les bibliothèques poudreuses, connu encore et pratiqué des maîtres de la science sacrée dans les écoles ecclésiastiques et dans les monastères, ce moine fossile reparaît tout à coup sous l'habit noir d'un philosophe laïque, monte en chaire avec lui devant des auditoires prévenus, et obtient par sa plume une réédition de ses plus belles *Questions*, avec un succès considérable auprès des penseurs sérieux, s'il ne peut pas arriver à la popularité. N'est-ce pas piquant?

*
* *

Amédée de Margerie en écrivant sa *Théodicée* ne s'est pas proposé de rédiger un cours complet de philosophie, avec toutes les parties qui composent l'économie de cette science; en réalité, il touche à toutes ces parties; car la théodicée est le centre vers lequel elles convergent; du moins elle les ramène toutes, celles même qui semblent en être indépendantes [1]. Il ne débute pas, comme Descartes, par le doute; avec saint Thomas, il suppose la valeur des facultés humaines, au lieu de les plonger dans le vide, à la recherche des principes premiers qu'on ne saurait découvrir sans ces principes mêmes. Pour lui, nos facultés sont vivantes, adultes, en possession des objets sur lesquels elles s'exercent, et qui alimentent leur activité. Armé de ces instruments du travail intellectuel, que l'homme tient de la nature, il traite de l'existence de Dieu et de ses attributs. Or, il y a une logique dans l'analyse du procédé inductif employé pour démontrer l'existence de Dieu et de ses attributs; il y a une métaphysique dans la preuve tirée des vérités nécessaires, que l'esprit humain trouve en lui-même; il y a un cours de morale dans la preuve basée sur l'idée de devoir; il y a une psychologie rationnelle dans la preuve qui résulte de la foi religieuse du genre humain. Ce qui manque dans ces thèses pour une philosophie complète est largement suppléé dans la réfutation des systèmes contraires.

[1] Ainsi Amédée de Margerie échappe au reproche, qu'on fait à d'autres, de ne pas commencer par le commencement, parce que Dieu n'est pas le premier connu.

*
* *

Pour la tonalité de son œuvre, Amédée de Margerie demeure dans les notes moyennes. D'après les sources où il puise, on devine qu'il est classique. Il est de ceux qui croient que la philosophie n'est pas à créer ; qu'elle est une science primordiale dans sa matière, qu'elle s'est faite en route pour sa forme, et qu'aujourd'hui matière et forme, tout est arrêté dans ses grandes lignes. Si l'analyse peut mieux décrire le jeu des facultés et des organes de l'homme, les phénomènes de l'univers et les lois qui y président, elle n'y ajoute rien. Le rôle du vrai penseur se borne donc à restaurer les vérités perdues, et à les défendre contre les assauts de la passion et de l'erreur, immortelles dans l'humanité. Ce rôle est assez beau pour tenter le talent des maîtres, et leur assurer une gloire suffisante. Ces considérations dirigent notre Apologiste : il expose toutes les vieilles preuves de l'existence de Dieu et de ses attributs, celles qui roulent dans l'école d'âge en âge, depuis Aristote jusqu'à saint Thomas, jusqu'à Bossuet, Fénelon, Descartes et Leibniz. Cependant il a su rajeunir ces preuves en greffant sur elles des questions d'actualité, que les écrivains d'autrefois n'avaient pas abordées, parce qu'ils n'eurent pas à réfuter des erreurs non existantes. C'est ainsi qu'en développant la preuve morale, il compose un petit traité sur le devoir, dont il trouve le fondement dans la loi éternelle, absolue, universelle, qui est autre chose que la dictée de la conscience individuelle ou un fruit de l'expérience, et qui n'est explicable que par la volonté d'un législateur suprême, qui est Dieu. L'occasion était bonne pour attaquer l'absurde doctrine de la morale indépendante, qui déjà faisait du bruit, et que les laïcisateurs de nos écoles allaient bientôt mettre à l'ordre du jour : Il en profite pour jeter à terre cette idole, qu'il n'a tuée, hélas ! qu'en métaphysique, et qui devait survivre à ses coups de syllogisme. La clarté, la précision, la force logique des déductions, un langage toujours académique, sont les qualités qui le distinguent : il est personnel sans être original. Il a consacré une belle étude à de Maistre, dont il n'a pas les éclairs, ni les saintes colères, ni l'éloquence vengeresse. C'est un beau fleuve, au cours tranquille, à niveau constant, qui baigne ses rives et ne déborde jamais. A ce signe, on reconnaît le philosophe chrétien, le soldat désintéressé de

la vérité, qui prépare ses victoires, en s'oubliant lui-même.

Parmi ses contemporains et ses confrères de l'Université on ne compte pas les excentriques, qui étouffent dans les cadres de la vieille philosophie, qui dédaignent d'en être les fidèles continuateurs par le bon emploi de leurs talents, et cherchent dans des théories malsaines, enveloppées de formules sibyllines, qu'ils n'ont pas même le mérite d'avoir inventé, une gloire qui ne vivra pas, et qui n'est que le bruit d'une heure. Mieux inspiré, notre Apologiste a travaillé pour la vérité, qui reste, tandis que les erreurs les plus emplumées et les mieux empanachées passent, en provoquant un éclat de rire, quand ce n'est pas le silence du mépris.

*
* *

Conformément à la méthode de saint Thomas, notre Apologiste répond aux objections que la philosophie négative élève contre les doctrines qu'il vient d'exposer; s'il est vieux dans ses thèses, il est moderne quand il fait face aux antithèses; c'est ici que l'Apologiste se révèle avec d'éminentes qualités. Les deux dogmes qu'il a traités le plus à fond sont la Création et la Providence; c'est sur ces deux points que la philosophie négative a porté son plus vigoureux effort, dans le but impie d'effacer Dieu de ses œuvres et, après lui avoir disputé le monde, lui disputer l'existence dont le monde est la preuve éclatante. Il s'adresse à deux écoles, l'école naturaliste, qui professe l'athéisme pur sous différents accoutrements, et l'école spiritualiste rationaliste, qui tient le milieu entre l'erreur radicale et la vérité intégrale; il mène de front ces deux réfutations, qui se mêlent quelquefois. « Et maintenant, puisque par la nécessité des temps, ces études de théodicée ne sont pas seulement une exposition mais une lutte, la plus juste et la plus sainte des luttes définitives, il convient de nommer les adversaires contre lesquels nous aurons à maintenir ces vérités divines, qui sont le domaine propre de la raison ». Ces adversaires s'appellent : 1° le scepticisme subjectif; 2° le positivisme; 3° le panthéisme. Ces systèmes représentent la philosophie de l'athéisme pur, malgré les nuances qui les séparent : c'est l'armée de première ligne, et la plus redoutable. Notre Apologiste, attentif sur le mouvement des idées qui s'opère autour de lui, constate l'influence

croissante de ces systèmes funestes : le péril est imminent. Il sent que nous sommes arrivés à un tournant de l'histoire de l'erreur, qui a fait un pas. La veille, on dormait presque tranquille ; on était en face du spiritualisme rationaliste, erreur mitigée, qu'on réputait un progrès sur la philosophie sensualiste du XVIII^e^ siècle, et que beaucoup de catholiques saluaient avec respect, presque avec sympathie, comme le gage d'un avenir meilleur. Mais la situation est bien changée : « Naguère encore l'alternative n'était, ce semble, qu'entre le christianisme et une philosophie rationaliste, qui du moins croyait à Dieu et à la vie future, c'est-à-dire entre la vérité complète et la vérité diminuée. Aujourd'hui, le problème, il est vrai, demeure au fond le même ; mais il est posé d'une façon nouvelle... Il s'agit de savoir si nous garderons la foi en Dieu et l'espérance de l'immortalité, et tout l'ordre moral que cette foi soutient, et que cette espérance protège ; ou si l'humanité doit, au nom du progrès de la raison, renoncer à tout cela comme à la dernière superstition de son enfance »[1].

*
* *

Notre Apologiste étudie les erreurs qu'il va réfuter dans l'antiquité et dans les temps modernes. Il avait déjà observé, après bien d'autres, que les erreurs contre l'existence de Dieu n'étaient pas nouvelles, mais renouvelées : témoignant par là qu'en philosophie on ne peut guère inventer, pas même des erreurs. Ceci est de parfait bon sens, très conforme à la réalité des faits, et un démenti courageux donné aux progressistes à outrance, qui mettent leur dada partout. Malgré l'identité substantielle de ces erreurs, il les prend avec les noms qu'elles portent, et les formes variées qu'elles présentent à chaque époque. C'est un cours d'histoire de la philosophie en raccourci sur une question particulière, question capitale à la vérité, puisque c'est celle de l'existence de Dieu. Les systèmes défilent avec leur numéro d'ordre, leur date, le lieu de leur origine, leurs auteurs et les lignes générales de leur construction. Le dualisme et le panthéisme sont les deux formes principales qu'a revêtues l'athéisme dans les siècles : cette dernière forme est la plus répandue. Les Stoïciens, les Alexandrins,

[1] Vol. I, I^re^ partie, chap. XI.

et plus près de nous Spinoza, sont les représentants les plus célèbres de ce monstrueux système. Quand tout est Dieu, rien n'est Dieu. Il y a plusieurs manières de le dire : au fond tous disent la même chose ; le panthéisme des anciens, indien d'abord, devenu grec en se précisant davantage chez les maîtres d'Athènes, est assez connu ; notre Apologiste n'a rien écrit ici de très spécial : il n'avait qu'à l'exposer.

*
* *

Le panthéisme allemand l'arrête plus longtemps. Ici la vieille erreur a subi des métamorphoses nombreuses, étranges, qui lui donnent un certain air de création. Il y a création, en effet, dans les concepts accessoires, dans ce qu'on pourrait appeler les échafaudages qui étayent le monstrueux édifice, et dans l'appareillage des pierres dont il se compose. Il y a encore création dans les formules abracadabrantes dont chaque écrivain enveloppe ses pensées, une langue nouvelle, qui ne vient ni du grec, ni du latin, et qui est très probablement un dialecte de celle de Babel, très efficace, comme on sait, pour produire une effroyable confusion. Si Leibnitz et Wolf revenaient, ils demanderaient un truchement, s'ils ne trouvaient pas des traductions chez les libraires de Berlin.

Notre Apologiste possède à fond la philosophie allemande, moderne. Il confesse qu'elle est obscure ; il doit le savoir, puisqu'il est descendu dans le puits de l'abîme, et qu'il a parcouru, la lampe du mineur à la main, les galeries où les maîtres d'outre-Rhin ont rédigé leurs leçons abscondes *atro carbone*. Avec son génie français il est mal à l'aise : il va cependant jusqu'au bout. Il ne remonte pas plus haut que Kant, le patriarche d'erreurs panthéistiques dans son pays, sans les avoir professées lui-même : mais le germe lui appartint. A sa suite, voici Fichte avec son « moi absolu » et créateur ; voici Schilling, avec les deux faces de l'absolu, l'esprit et la nature, et le *processus* de l'être en puissance, *ou le perpétuel devenir*. Hégel est le penseur *terminus* : arrivé là, le panthéisme a obtenu son plein épanouissement. Hégel est le logicien de l'absurde ; il est l'inventeur, chez les modernes, de « l'identité des contraires », qu'il substitue au principe de contradiction, le pivot nécessaire sur lequel l'esprit humain trouve son point d'appui pour séparer la vérité de l'erreur,

les lumières des ténèbres, et dont il ne peut pas s'écarter sans tomber dans un irrémédiable scepticisme. « L'identité des contraires », qui contient la thèse, l'antithèse et la synthèse qui en est le résultat, est un défi lancé à l'humanité raisonnable ; tout l'appareil scientifique dont on revêt cette doctrine n'en dissimule pas l'horreur. Appliqué à la théodicée, on obtint ce résultat : Dieu est et n'est pas : Dieu-néant et néant-Dieu, ou le néant créateur, puisque le néant existe. Ici on touche à la dernière couche des stratifications de la philosophie panthéiste et athée : il faut s'arrêter par force.

*
* *

Malheureusement, la philosophie allemande ne resta pas en Allemagne. Par imprudence, chez quelques penseurs artistes, plus épris de nouveauté et de bruit que de bonnes doctrines ; par calcul chez d'autres aux idées perverties, livrés à une propagande pervertissante, et toujours prêts à se faire les complices de l'erreur et du mal, l'hégelianisme s'infiltra dans la littérature française, et devint une des causes de l'état lamentable des esprits à l'heure qu'il est. L'étude de ces infiltrations successives et progressives est parfaitement menée par notre Apologiste. Il distingue l'hégelianisme de Cousin, tempéré, nuancé par cet apprêteur émérite, qui essaya d'en tirer quelques effets oratoires, et s'en lassa bientôt pour redevenir français : cette palinodie n'était ni la première, ni la dernière. On trouve dans la préface des *Fragments de Philosophie* et dans l'*Histoire de la Philosophie* la preuve de l'accusation portée contre lui par notre Apologiste. L'Hégélianisme pénétra plus profondément dans notre littérature avec l'école critique, dont Renan, Scherer, Vacherot sont restés des partisans obstinés. Leurs systèmes sont analysés, et solidement réfutés par les absurdités intrinsèques qu'ils contiennent, et par les conséquences désastreuses qui en découlent, en psychologie, en morale et en sociologie. Mais le côté odieux du criticisme français, c'est la prétention qu'il affiche de conserver Dieu, en repoussant vertueusement le péché d'athéisme qu'on lui impute. Si Vacherot, perdu dans les brumes d'une métaphysique abstruse, put mettre un peu de bonne foi dans sa défense — ce qui suppose qu'il ne se comprenait pas lui-même — on est d'accord pour dire que Renan ne fut qu'un bouffon,

qui jonglait avec des mots. Notre Apologiste a rencontré ces hommes sur son chemin ; il a dû leur répondre, sans dire sur eux plus que ses précurseurs, puisqu'ils étaient passés à l'état de lieu commun, Renan principalement. Il ne pouvait pas les passer sous silence sans laisser une lacune considérable dans son œuvre.

*
* *

Le positivisme de Comte fixe longuement son attention. Comte fut un esprit puissant, un manieur d'idées, un pétrisseur de systèmes : il commença par être religieux ; après le naufrage de sa foi, il en garda je ne sais quel ressouvenir, qui donne à ses erreurs une certaine teinte de religiosité. Nature étrange, sa philosophie est frappée à sa marque : elle est hybrique ; l'empirisme de Bacon, exagéré par le sensualisme du XVIII^e^ siècle, en fait le fond : c'est une forme nouvelle, avec une étiquette nouvelle, du vieux matérialisme des grecs retapé par certains modernes. Notre Apologiste le dissèque savamment, et fait justice de la classification des sciences, dans laquelle il n'y a pas place pour la science morale, et pour cause. Il constate que la psychologie est noyée dans la physiologie la plus grossière, et que c'en est fait de la spiritualité de l'âme, de sa liberté, avec toutes les conséquences qui en découlent. Comte n'a pas manqué de sacrifier à l'empirisme des Allemands, imité depuis par nos Français ; à son tour, il a construit l'histoire dans son cabinet ; il l'a divisée en trois périodes, qu'il appelle : théologique, métaphysique et positive. Il va sans dire que les deux premières préparent la troisième, qui est définitive. Le positivisme est une doctrine terre à terre, sans horizon, sans idéal : on étouffe sous les faits, le seul et unique objet de la science, sans pouvoir prendre son essor et s'élever jusqu'à la découverte des causes qui président aux faits et les expliquent. Qui vous empêche, demande notre Apologiste, de vous livrer à la recherche des causes, dont la connaissance, outre qu'elle constitue la science, répond aux aspirations les plus nobles et les plus irrésistibles de l'âme humaine ? Ce qui empêche les positivistes d'entreprendre cette pérégrination, c'est la crainte de rencontrer la cause des causes, qui est Dieu : car ils nient Dieu. C'est par ce point que leur doctrine touche

aux doctrines hégeliennes, panthéistiques et athées, sans autre différence que l'agencement des idées, et la disposition de leur architecture. Le positivisme est jugé par les ruines scientifiques et morales qu'il entasse, comme on juge un arbre à ses fruits. Quelle passion rabique contre Dieu, qui fait que des savants lui sacrifient, non seulement les intérêts moraux et sociaux, mais la science elle-même, en la mutilant par en haut par la suppression de la métaphysique, et par en bas en réduisant les sciences expérimentales à l'enregistrement des faits !

*
* *

Amédée de Margerie accompagne l'exposé des erreurs panthéistiques de réfutations détaillées, qui n'en laissent aucune debout : on peut dire que ce travail est aisé. Il leur oppose ensuite des considérations générales, qui les renversent en bloc. « Comment joindre des adversaires qui nient la valeur objective de la raison, ou qui refusent *a priori* de dépasser la sphère des phénomènes, ou qui proclament l'identité des contradictoires ? A quoi sert de disputer avec eux ? » — Pour le dire en passant, on voit par ce petit résumé que de même que la théodicée renferme directement ou indirectement toutes les vérités que la philosophie enseigne sur l'homme, sur le monde, sur l'origine et la finalité des choses, ainsi l'athéisme est une erreur-synthèse, qui contient par contre-coup toutes les erreurs qu'on débite sur ces mêmes objets. Voici la réponse de désespoir faite à la demande précédente : « Ils ont déclaré qu'ils entendent se tenir au dehors et au-dessous de la vie intellectuelle. Tout est dit, et nous n'avons plus à les réfuter ; nous n'avons plus qu'à planter des signaux sur leur doctrine et le long des chemins qui y conduisent, afin que nul n'ignore qu'aller de ce côté, c'est aller vers l'écueil et vers l'abyme [1] ». Cependant, en se détournant avec tristesse et dégoût, comme le Parthe, notre Apologiste leur jette une dernière pierre : « Mais il y a dans les doctrines négatives, dont j'ai dit les noms contemporains, deux inconséquences... la première, c'est que les philosophes négatifs parlent. Ils parlent, donc ils pensent ; ils pensent, donc ils affirment ; ils affirment, donc

[1] V. II, 2e partie, page 52.

ils croient qu'il y a matière à affirmer, à nier, c'est-à-dire qu'il y a du vrai et du faux. De plus, ils discutent, donc ils veulent nous convaincre ; nous convaincre de quoi ? de la vérité de leurs doctrines et de la fausseté des nôtres ; nous convaincre, avec quoi ? avec leur raison, qui veut se faire accepter de la nôtre ; ou plutôt avec la raison qui n'est ni à eux ni à nous, mais qui nous éclaire et nous juge les uns et les autres ; donc, dans le moment même qu'ils nient la vérité, ils la posent ». Ceci est la revanche du sens commun sur le pathos des panthéistes de tout acabit. Le sorite se déroule avec ses anneaux infrangibles autour d'eux : il les enserre et les étrangle tout net. « La seconde inconséquence, c'est que l'idée de devoir, si impudemment niée, ou si ridiculement travestie par le sensualisme du dernier siècle, garde une place dans presque toutes les doctrines contemporaines, même les plus sceptiques et les plus négatives... Nous n'en demandons pas davantage ; et nous espérons bien montrer à la philosophie critique que l'acceptation de cette seule idée rend à la raison tout entière, à toutes ses notions, à tous ses axiomes, leur certitude objective et leur valeur absolue — aux positivistes, qu'elle les constitue en flagrant délit de métaphysique — aux Hégeliens, qu'elle rétablit le principe de contradiction, fondement de la vieille logique, et ruine le principe de l'identité des contradictoires, fondement de leur sophistique — à tous, qu'elle implique l'idée de Dieu, et qu'il faut par conséquent ou proclamer résolument l'indifférence absolue des actes humains, ou rendre à Dieu sa place au sommet de la métaphysique comme au sommet de la morale [1] ». Cuvier était si fort en anatomie comparée, qu'avec un seul os il reconstituait tout le squelette d'un mastodonte. Descartes voulut tirer toute la philosophie de sa pensée : *cogito* ; on est divisé sur le succès de son entreprise. Amédée de Margerie est plus heureux avec l'idée de devoir admise de ses adversaires. Déjà il avait traité cette question *ex professo*, en exposant la preuve morale de l'existence de Dieu ; ici il emploie l'arme qu'il avait forgée contre la philosophie négative, rétablissant l'un après l'autre tous les postulats de l'idée de devoir, qui sont les contradictoires des erreurs qu'il combat : comme Samson, avec une mâchoire il taille en pièces tous les philistins d'Allemagne et de France.

[1] *Ibidem*, pages 54-45.

*
* *

La création est la première œuvre *ad extra* de Dieu ; après l'avoir démontrée comme doctrine, il la défend contre la philosophie négative dont on vient de voir les systèmes divers qui aboutissent tous au même résultat. La seconde œuvre de Dieu, c'est le gouvernement de la création, ou la Providence. Ici notre Apologiste suit la même méthode ; il démontre le gouvernement du monde par la Providence — la chose était facile — par les considérations classiques que l'on sait, toujours anciennes et toujours nouvelles, parce qu'elles sont toujours vraies. Le dogme de la Providence a été attaqué comme celui de la création ; il aurait pu nommer les mêmes antagonistes que plus haut ; car la négation de l'existence de Dieu, qui amène logiquement la négation de la création, conduit à celle de la Providence. Tout s'enchaîne dans l'erreur comme dans la vérité. Cependant dans une sorte de classification des négations, il a mis sous un embranchement particulier les négations de la Providence. Il suit ici la même méthode ; il fait l'historique de l'erreur. Il remonte à Epicure, le père des atomes crochus ; et arrive à Lamarck, qui marque une étape, et représente une autre forme de la même erreur. Fénelon avait déjà répondu à Epicure. Notre Apologiste s'adresse principalement à la forme moderne de cette erreur, connue sous le nom de transformisme. Lamarck en a fourni l'œuf, l'Anglais Darwin lui a donné tout son développement, et a attaché son nom à cette triste philosophie. Malgré les sourdines que par respect humain il a mises à son œuvre, il n'est pas éloigné de chasser Dieu du gouvernement du monde : dans son pays un peu de diplomatie était nécessaire. Ses disciples sont allés jusqu'au bout ; et en Allemagne, en France, en Amérique et un peu partout, il y à une école d'athéisme, qui s'appelle le transformisme.

*
* *

Notre Apologiste fait bonne justice de ce système, qui est une utopie en science, et une impiété en religion pour la plupart de ses partisans. Il y a là d'abord du roman ; telle la production des organes, et la formation des espèces, sous l'action des besoins favorisés par les circonstances externes ; telle la

fameuse théorie de la sélection naturelle exposée par Darwin dans son ouvrage : *De l'origine des espèces par la sélection naturelle.*

L'expérience, tant invoquée par les savants, avec juste raison, et qui décide de tout dans certaines questions, donne à cette théorie le plus formel démenti. Notre Apologiste prend ses conclusions, après avoir renversé l'échaufadage de carton des transformistes ; et il revient avec le bon sens, avec l'expérience, avec la tradition, à la fixité des espèces, à la finalité, la grande loi de la nature, qui suppose une intelligence coordinatrice. Il déclare triomphalement que la science proclame la Providence. Une fois de plus la science et la religion se donnent le baiser de paix.

Amédée de Margerie fut un des premiers, parmi les jeunes, à attaquer le transformisme, qui ne tarda pas à être à la mode, comme il arriva ordinairement, chez les Français surtout, prompts à s'engouer des produits exotiques, par légèreté d'esprit, ou pour des raisons moins avouables. Hégel avait eu chez nous son heure de vogue ; Darwin eut la sienne. Notre Apologiste, dont l'intelligence était trempée aux bonnes sources philosophiques et dont l'âme s'orientait sur la foi, se croisa contre le transformisme sans biaiser. Après lui, d'autres écrivains catholiques devaient être moins fermes, et glisser dans des concessions dangereuses, je ne dis pas par amour de la popularité, mais sous le vain prétexte de rapprocher la science de la religion, et d'en préparer l'accord. Les intentions étaient bonnes ; mais la paix qu'ils souhaitaient était au détriment de la religion. Ils se fabriquent un transformisme spiritualiste, qui n'était pas dans la question, qui ne réfutait pas Darwin ; ne pouvant pas accepter la chose, ils adoptèrent le mot, pour paraître modernes. On sait jusqu'où ils sont allés. Nous les retrouverons sur notre chemin.

*
* *

Après la philosophie négative, notre Apologiste combat la philosophie séparée : par là il entend le rationalisme spiritualiste des éclectiques, dont on connaît les chefs et le programme. Après une période de gloire qui n'était pas sans mélange, et malgré la faveur qu'elle avait rencontrée chez les modérés, amis de la relativité en toute chose, même pour la foi et la mo-

rale, l'école était arrivée à l'heure critique : elle allait être dévorée par les sectaires qu'elle avait engendrés, et qui ne voulaient pas s'arrêter sur le plan incliné où ils étaient placés. Ça et là on entendait des cris d'alarme, trop justifiés par le mouvement des idées radicales qui, en philosophie de même qu'en politique, montait comme un flot menaçant. Notre Apologiste fut de ceux qui donnèrent l'avertissement aux obstinés du rationalisme spiritualiste, cette petite religion délicate, convenable, commode, mais impuissante à arrêter les doctrines qui frappaient à la porte. Il déclare que la situation intermédiaire qu'ils ont choisie est intenable, qu'il faut reculer jusqu'au christianisme, ou avancer jusqu'au radicalisme de la négation : « Le terrain devient chaque jour plus étroit, et la position plus difficile à tenir pour la philosophie qui veut rester spiritualiste sans devenir franchement et pleinement religieuse. C'est pourquoi celle-ci voit se réduire de plus en plus la petite armée de ses fidèles. Quelques-uns d'entre eux montent jusqu'à la pleine lumière de la vérité chrétienne ; d'autres s'enfoncent dans la nuit de la sophistique ; d'autres enfin, peut-être le plus grand nombre, mêlent aux saines doctrines qu'ils conservent de dangereuses hérésies philosophiques, qui faussent la notion de Dieu, et font la partie belle au scepticisme et au panthéisme. Les uns et les autres confirment, par une expérience qui se développe sous nos yeux, les graves réflexions que saint Thomas, au XIII^e^ siècle, semble avoir écrites à l'adresse des rationalistes du XIX^e^ siècle » (*Somme contra gentes*, lib. I, c. IV [1]).

*
* *

Pour combattre efficacement le rationalisme spiritualiste, notre Apologiste aborde résolument le surnaturel ; de simple philosophe, il devient théologien : ce trait particulier de sa *Théodicée* se dessine de plus en plus. L'essence du rationalisme — le mot seul l'indique — consiste à se parquer dans la sphère étroite des vérités que la raison nous enseigne, à s'obstiner dans ce coin où règne un éternel crépuscule, sous lequel les esprits s'avancent à tâtons, en refusant de lever les yeux vers la lumière supérieure qui inonde le monde. C'est

[1] Vol. I. Introduction. I^re^ partie : *La philosophie négative.*

là qu'il fallait frapper ; c'est sur ce point que notre Apologiste concentre ses efforts. « Nous disons à cette philosophie incomplète, fragile, mal armée pour défendre les vérités qu'elle garde, nous lui disons que ce qui la tient en dehors du christianisme, ce n'est pas la raison, mais le manque de raison, un préjugé qu'elle ne veut pas discuter, une idole, au sens de Bacon. Quel préjugé et quelle idole? Cette thèse, qu'il n'y a pas d'ordre surnaturel. Nous la conjurons de laisser aux sophistes ce préjugé qui l'enchaîne, cette idole, ce fétiche qui tient sa raison clouée à terre, et qui, si elle n'y prend garde, la conduira par la négation du surnaturel à la négation de la liberté divine, de la création, de la Providence, et par cette seconde négation à une troisième, à la négation de Dieu... Nous espérons qu'une lutte engagée à fond contre la sophistique, avec toute leur raison et toute leur liberbé, les conduira au christianisme, d'abord comme à la vérité complète, et au repos de l'esprit dans la lumière ; puis comme à la seule garantie efficace des principes mêmes de l'ordre naturel [1] ». Ces négations, qui succèdent à des négations, n'ont rien de chimérique : elles sont enchaînées par un lien logique, infrangible : en effet, nier un seul attribut de Dieu, c'est nier Dieu lui-même ; car on le rend incomplet. Parmi ces attributs, la liberté n'est pas le moindre : la sagesse, la puissance en dépendent. Or, la négation du surnaturel c'est la négation de cette liberté en Dieu qui devient l'esclave, des lois de la nature, puisqu'il ne peut rien y ajouter ni rien en retrancher. De là à nier la création, et à soutenir qu'il a trouvé le monde tout fait, il n'y a qu'un pas.

*
* *

Une autre considération, toujours répétée et toujours victorieuse, qu'on trouve dans les petits catéchismes, et que tous les apologistes ont exploitée avec soin contre le rationalisme, consiste à dire que la philosophie rationalite a à résoudre les mêmes questions que la théologie : en d'autres termes, qu'il y a un surnaturel philosophique — en prenant ce mot dans un sens relatif — comme il y a un surnaturel théologique. « Les notions qu'on attaque comme appartenant à la foi font

[1] *Ibidem.*

partie intégrante de la philosophie, j'entends de la philosophie qui ne reste pas en route par une terreur puérile des inévitables obscurités qu'elle rencontre. » Quels sont donc les éléments du surnaturel? Dans l'ordre intellectuel, c'est le mystère ; dans l'ordre des phénomènes, c'est le miracle ; dans l'ordre religieux, c'est la prière. Cette énumération n'est pas complète ; le surnaturel n'eût pas été analysé à fond : tel quel, il suffit à la thèse de notre Apologiste.« L'idée du mystère, dit-il, est dans la philosophie ; ou plutôt la philosophie, la métaphysique sont dans le mystère : la création du monde par un Dieu qui se suffit est un mystère ; la coexistence de l'éternel, qui ne dure pas, et du successif qui dure, est un mystère ; la coexistence de la liberté humaine et de la prescience divine est un mystère ; et tous ces mystères sont contenus dans le mystère unique, total, nécessaire, qui enveloppe les rapports du fini et de l'infini. L'idée du miracle est dans la philosophie ; car la possibilité du miracle résulte, comme conséquence nécessaire, de la liberté divine et de la Providence... L'idée de la prière est dans la philosophie ; car la prière est la manifestation naturelle et nécessaire du besoin et du sentiment religieux, fait universel, qu'on peut chercher à expliquer, mais qu'on n'a pas le droit de nier ou de condamner [1] ».

*
* *

Ici notre Apologiste ne fait qu'affirmer le miracle et la prière comme deux faits, l'un divin, l'autre humain. Il touche encore au miracle à propos de la création [2]. Il traite *ex professo* du miracle et de la prière dans les derniers chapitres de son ouvrage, toujours en s'adressant aux rationalistes. Après avoir exposé la doctrine sur ces deux points, avec ampleur, avec clarté, avec solidité, il recherche les causes des répugnances que les rationalistes éprouvent contre ces dogmes, et il les combat avec succès [3] ; c'est le cœur même de la question.

C'est pourquoi, notre Apologiste avait le droit de conclure ainsi : « Il suit de là que les objections que les rationalistes

[1] Introduction, page 57, 58.
[2] Vol. II, chap. I.
[3] Chap. XIII.

opposent à ces idées dans l'ordre surnaturel sont au fond précisément celles que les doctrines négatives opposent au spiritualisme rationaliste lui-même... Que ces objections soient réfutables et que la notion de Dieu libre et créateur doive en sortir victorieuse, je n'en doute nullement... Mais qu'après les avoir repoussées en métaphysique, on puisse s'en armer contre la conception chrétienne des rapports de Dieu et du monde, voilà ce qui ne saurait se concevoir [1] ». La contradiction est flagrante.

Mais il ne se contente pas d'une victoire logique remportée sur ceux qu'il réfute ; il ne détruit pas pour détruire : il veut reconstruire. L'idée maîtresse de son ouvrage, c'est la réconciliation de la religion et de la philosophie : cette idée est au commencement, au milieu et à la fin ; elle circule comme la sève dans un arbre, elle anime, elle caractérise l'ensemble ; noble entreprise qui honore le savant et le chrétien. « Les phénomènes inquiétants qui depuis lors se sont produits, avec une intensité croissante, nous montrent plus désirable et plus urgent que jamais le rétablissement de l'alliance entre la raison philosophique et la raison chrétienne. Nous restons convaincus que cette féconde et honorable alliance est la seule solution acceptable de la crise ; et nous croyons qu'elle serait pour notre siècle le point de départ d'un magnifique progrès dans toutes les voies de la science. Mais si nous voulons qu'elle soit possible, il faut que la sophistique, c'est-à-dire la doctrine de la négation, la science qui emploie la raison à se détruire elle-même, soit arrêtée, refoulée et vaincue [2] ».

Le terrain sur lequel doit se faire le rendez-vous de la philosophie rationaliste et de la foi, c'est la raison, non pas la raison amoindrie, rebelle à la lumière naturelle, mais telle que Dieu l'a créée, avec toutes ses facultés et les conditions favorables à son exercice. « Pour agir sur les esprits, il faut les joindre, et pour les joindre, il faut encore un terrain où on soit sûr de les rencontrer ; il faut, si l'on veut finir par s'entendre sur tout, commencer par s'entendre sur quelque chose, sur une vérité ou sur une autorité qui soit acceptée des deux côtés, et puisse servir de point de départ à la discussion... La raison est la seule autorité, disait saint Tho-

[1] Introduction, p. 57, 58, 59.
[2] Introduction, p. .

mas, à laquelle tous les esprits soient forcés de se soumettre, la seule par conséquent, ajoutait-il encore, que nous puissions invoquer contre les mahométans et contre les payens... et contre les rationalistes [1] ».

*
* *

Deux conditions sont nécessaires à ce rapprochement, qui préparera l'entente : la première, c'est que la philosophie n'ait pas peur de la foi ; la seconde, que la foi n'ait pas peur de la raison. Le préjugé de la philosophie rationaliste n'est que trop certain : pour elle, l'incompatibilité de la science avec la foi est passée à l'état d'axiome ; c'est contre ce parti-pris que vont se briser les efforts de l'apologétique depuis un siècle. Le néant des résultats ne doit pas engendrer le découragement. Ici commence pour la philosophie chrétienne un grand devoir devant lequel il ne faut pas reculer.

Le préliminaire nécessaire de cette entreprise sera de créer un sentiment favorable envers les tenants de la vieille foi, pour qu'on cesse de les regarder comme les ennemis systématiques de la raison humaine, de ses progrès et de ses découvertes. A cetre fin, ils se mettront à la hauteur de leur temps, en cultivant avec ardeur toutes les branches de la science, et y faire autorité. « Tout d'abord, il importe à la bonne renommée de notre foi que nous soyons très philosophes en même temps que nous sommes très croyants. On ose bien nous dire, à nous qui avons la vérité et la lumière, que nous sommes les ennemis de la science, et que chaque progrès de la raison moderne rend plus irréconciliable le divorce qui la sépare de la foi [2] ». Comme ces accents sont chrétiens ! comme ils viennent de l'âme, et non pas de la tête uniquement ! ce n'est pas d'un simple rapporteur, d'un analyste impartial, mais d'un convaincu qui aime ce qu'il croit. Comme ce fils de *l'Alma parens* de l'Etat se solidarise avec l'Eglise, cette vraie mère des esprits, et partage les épreuves qu'elle traverse ! quelle sainte jalousie de sa bonne renommée !

*
* *

Maintenant, pour démontrer que la foi n'est pas l'ennemi de

[1] *Ibidem.*
[2] *Ibidem*, p. 39.

la science, les chrétiens invoqueront le passé de la philosophie de la foi, et dans le présent la situation que la philosophie séparée a faite aux intelligences. L'histoire, qui est le témoin des temps, a gardé les preuves monumentales des services rendus à la raison humaine par la philosophie chrétienne. « Quand nous aurons énuméré tous ces travaux et toutes ces conquêtes de la raison chrétienne, quand nous aurons rappelé au spiritualisme rationaliste, trop disposé à l'oublier, qu'il vit tout entier de ce magnifique héritage, quand nous aurons mesuré le pas immense que la vraie philosophie a fait de Platon à Bossuet, ou à saint Thomas, ou à saint Augustin ; quand nous aurons suivi, à titre de contre-épreuve, la direction de la philosophie séparée, et que nous l'aurons montrée aboutissant au fatalisme avec Hobbes, au panthéisme avec Spinoza, au matérialisme avec les disciples de Condillac, au scepticisme avec Kant, à la sophistique athée avec Hégel, nous aurons, ce me semble, donné une assez belle réponse historique à ceux qui accusent le christianisme de diminuer la raison et de paralyser son essor [1] ».

*
* *

Amédée de Margerie s'adresse aux chrétiens, pour que ce ne soit pas leur faute, si la réconciliation de la foi et de la philosophie ne s'opère pas. « Tel est donc le rôle de la philosophie chrétienne au XIX^e^ siècle... J'ai peur que plusieurs des nôtres ne l'entendent pas ainsi... J'appelle ici tentation un certain penchant à confondre dans un même dédain, ou le même anathème, la saine raison, la raison ouverte à toute lumière, et la raison diminuée ou pervertie, qui s'enferme systématiquement en elle-même, refuse *a priori* la lumière divine, et devient le rationalisme stérile et fragile. On se figure volontiers que ce serait une habile stratégie d'applaudir à toutes les attaques dirigées par le scepticisme contre la raison humaine ; on espère que le christianisme va y gagner tout ce que perdra la philosophie, et que les âmes, affamées de vérité et lasses d'incertitudes, se jetteront dans la foi par horreur du doute. Ces tendances se sont souvent manifestées dans la polémique religieuse... ces tendances ont été condamnées

[1] *Ibidem*, p. 38, 39.

Après avoir dit leur fait aux spiritualistes rationalistes, par l'Eglise toutes les fois qu'elles ont pris corps et se sont affirmées sous forme de thèses doctrinales [1] ».

C'est le traditionnalisme qui est clairement désigné ici : notre Apologiste avertissait un mort. Cette école, qui avait jeté un grand éclat en France depuis Bonald jusqu'à Lamennais, et plus tard, avec moins de talent, sous Bautain, Ballanche, Maret et Bonnetty, était bien finie après la condamnation des six propositions du directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*. Elle fut, au commencement du siècle, une réaction puissante contre les doctrines du XVIII^e^ siècle : elle ne sut pas rester dans de justes bornes. Le mouvement contraire se dessina avec Lamennais; ce génie extrême en tout passa brusquement du traditionnalisme outré au libéralisme, d'abord catholique, et versa dans le libéralisme révolutionnaire. Sa condamnation éloigna de lui ses disciples, qui restèrent des libéraux mitigés, et ont donné leur marque aux idées des générations nouvelles, dans les soixante dernières années de notre histoire.

*
* *

Cependant les observations qu'Amédée de Margerie développait n'étaient pas sans objet ni sans utilité. Si, en 1864, il n'y avait plus dans nos rangs des traditionnalistes en défiance contre la valeur et la puissance de la raison, il y avait des chrétiens endormis ou tournés d'un autre côté, qui n'apercevaient pas le travail de la philosophie négative, et ne se tenaient pas à la hauteur pour défendre la foi menacée. L'outillage de guerre est toujours à renouveler. A cette époque, l'apologétique de la chaire était brillante avec Lacordaire et ses successeurs; elle était vaillante avec Dupanloup et quelques évêques contre la politique néfaste de Napoléon III : on se battait bien et avec intelligence pour le pouvoir temporel; en philosophie, l'évêque de Poitiers, trop théologien pour ses contemporains, trop ecclésiastique dans ses formes pour être populaire, était le seul antagoniste sérieux du naturalisme et du rationalisme; en matière scientifique proprement dite, nous étions à peine représentés. Les hautes études dans le clergé étaient l'excep-

[1] *Ibidem.*

tion : les prêtres savants — s'il s'en trouvait — n'étaient guère encouragés. Il fallait se réveiller. Depuis le temps où Amédée de Margerie publiait sa *Théodicée*, les chose ont changé de face. Les Universités catholiques ont été fondées ; déjà elles ont formé des écrivains et des travailleurs, parmi les laïques et dans les rangs du clergé. Les congrès scientifiques catholiques ont siégé en France, en Belgique, en Suisse ; les questions à l'ordre du jour ont été abordées ; les solutions catholiques ont été opposées aux solutions de la philosophie négative ; nous avons des géologues, des physiciens, des mathématiciens, des exégètes, des linguistes, des érudits qui ont pénétré dans l'Institut de France, et sont respectés des savants renommés. Les jeunes, parmi les catholiques, ont même trop obéi à cette impulsion nouvelle ; dans leur admiration pour la science, désireux de la réconcilier avec la foi, ils lui ont fait des concessions dangereuses, qui ont mérité les avertissements de l'Eglise. Voilà la voie indiquée par notre Apologiste ; si Dieu bénit ces efforts, la science et la foi se donneront le baiser de paix : la philosophie chrétienne sera reconstituée.

*
* *

Malheureusement, de nombreux symptômes ne permettent pas de croire que nous soyons à la veille de ce grand événement.

Amédée de Margerie ne traite pas le spiritualisme rationaliste en ennemi, parce qu'il respecte les vérités de l'ordre naturel qu'il garde. Son désir le plus ardent est d'en faire un frère d'armes contre l'ennemi commun, qui est la philosophie négative ou l'athéisme. Aussi, après avoir résumé les deux volumes de sa *Théodicée*, il lui adresse un dernier appel en lui faisant considérer que les vérités qu'il défend, et qui demeurent exposées par leur fragilité à se perdre dans la mêlée des opinions qui se disputent les intelligences, ces vérités sont incomplètes, et ne trouvent ce qui leur manque que dans le christianisme [1]. Il avait déjà dit plus haut : « Il est très vrai que la raison pose plus de problèmes qu'elle n'en peut résoudre ; il est très vrai que nous nous sentons appelés à des vérités qu'elle ne nous donne pas, et à une fin où elle ne peut nous conduire. Il est très vrai encore, comme

[1] Vol. II, 2e partie, chap. XIV.

saint Thomas nous l'a dit, que la raison individuelle n'arrive que péniblement et tard à des résultats fort incomplets, qu'elle court de grandes chances d'erreur en une matière où l'erreur peut être mortelle, et qu'en conséquence elle n'est pas un guide auquel on puisse se livrer sans défiance [2] ». Il est facile de vérifier ce jugement en détail. C'est ainsi que sur Dieu, sur l'homme, sur l'origine et la finalité des choses elle ne peut pas répondre, ou elle ne répond qu'à demi, aux problèmes qui se posent et qui ne peuvent pas s'éviter. Quand le spiritualisme rationaliste a affirmé l'existence d'un Dieu, personnel, libre, distinct du monde, il s'arrête. Après avoir démontré la spiritualité de l'âme chez l'homme, il n'en dit pas davantage. Il n'en sait pas long sur la vie future; et la doctrine de l'immortalité de l'âme, toute sèche, épuise sa théologie. Sa morale est courte et réduite aux simples éléments de l'honnêteté naturelle : elle ne suffit pas à l'humanité, qui a fait un pas depuis Jésus-Christ. Sur l'origine des choses, elle balbutie timidement le mot de création, sur laquelle il glisse, crainte de se heurter au mystère. Assurément, le christianisme ne dit pas tout sur ces questions redoutables ; au lendemain de l'évangile, les inconnus ne manquent pas, et nos écoles se donnent carrière en de nombreux systèmes. Mais combien plus lumineuses et plus profondes sont les solutions du christianisme ; le catéchisme en dit plus long que tous les traités de la philosophie séparée. Cette philosophie n'est que le vestibule du temple de la vérité. Pourquoi rester dehors ? Il faut entrer.

Nous sommes loin de Descartes. Descartes est séparatiste : qu'il ne le fût pas intentionnellement, c'est une question ; que sa philosophie soit séparatiste, prise dans ses formules, c'est certain ; on ne le calomnie pas en l'appelant le père — inconscient peut-être — du rationalisme. Descartes est resté l'homme — on peut dire l'idole — des rationalistes : pour eux, la philosophie commence avec lui. Quand Amédée de Margerie écrivit sa *Théodicée,* son règne n'était pas fini : il dure encore. Cependant il ne sacrifia pas à l'opinion générale dans l'Université. Le mouvement thomiste, provoqué par l'encyclique de Léon XIII sur la philosophie scolastique, et le bref qui déclare saint Thomas patron des écoles catholiques

[1] Introduction, pages 44-45.

n'avaient pas encore paru ; et déjà notre jeune maître donnait la main, par-dessus la tête du philosophe de la Haye, à la philosophie chrétienne, que les Pères de l'Eglise avaient préparée, en dégageant de la littérature païenne les éléments qui avaient surnagé après le naufrage des révélations antiques et des vérités premières de la raison, pour les fondre avec les enseignements de l'évangile ; que les scolastiques avaient moulée dans leurs formules d'arain, et dont le monde avait vécu jusqu'à Descartes. Ainsi il travaillait à renouer le fil des grandes traditions chrétiennes, qu'on peut appeler traditions humaines, car on les trouve partout. Il avait conscience de la grandeur de son dessein : « Nous avons à faire une œuvre magnifique : sauver par la philosophie chrétienne la raison qui se perd par la philosophie séparée ; à la remettre en possession d'elle-même ; à lui prouver qu'elle se calomnie, et qu'après avoir eu tort de se diviniser en se déclarant souveraine, elle a tort de s'abaisser outre mesure, en se déclarant impuissante à discerner le vrai du faux, de s'animaliser (qu'on me permette ce mot rigoureusement vrai) en se refusant à elle-même le pouvoir de connaître Dieu, et l'âme et l'immortalité. Il faut la remettre dans sa direction légitime et naturelle, qui est vers les choses d'en haut et non pas vers les choses d'en bas... Cette œuvre n'est point achevée mais elle est glorieusement commencée. C'est de la philosophie chrétienne qu'est partie la première attaque vigoureuse et décisive contre la sophistique, le premier effort pour rendre à la raison humaine la double conscience dont je parlais tout à l'heure ». C'est à Gratry que s'adresse ce bel et juste hommage, appuyé sur une superbe page du Maître, tirée de *La connaissance de Dieu*, tome I.

Quel que soit l'avenir de ce plan de restauration, une part de l'honneur de l'avoir tenté avec Gratry, Charaux, Huit, Rondelet, Ollé-Laprune et quelques autres professeurs sortis de l'école normale supérieure, reste à Amédée de Margerie, qui est un écrivain délicat, et surtout un apôtre.

*
* *

Cette étude de l'œuvre philosophique d'Amédée de Margerie n'est pas une biographie. Chez lui le penseur était orthodoxe, l'écrivain élégant, l'homme était attachant, le chrétien résolu.

Après avoir mis sa parole et sa plume au service de la bonne cause, il entre fièrement dans les rangs des défenseurs de l'Eglise par l'action. Quand les Universités catholiques furent fondées, il n'hésite pas, avec quelques autres, à résigner ses fonctions de doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, pour devenir doyen de la Faculté des Lettres à l'Université catholique de Lille. C'était s'embarquer sur un navire ballotté par la tempête, et laisser une position faite pour une position chanceuse; une certaine impopularité s'attachait à cette évolution, au moins dans le milieu qu'il quittait, où il avait ses relations et de bonnes amitiés. Ce passage d'un camp à un autre supposait de fortes convictions et du courage : Amédée de Margerie possédait ces qualités.

A Lille, il jeta sur l'Institution naissante le prestige de son talent et de son noble caractère, contribuant ainsi à sa prospérité, qui est restée sans égale, et qui, toujours menacée, subsiste encore en face d'un lendemain incertain. C'est là qu'il usa les restes de ses forces, jeune par l'âme jusque sous les glaces de l'âge. Quand l'heure du repos fut sonnée, il se recueillit dans la méditation des vérités éternelles. C'est presque hier que nous apprenions la mort de ce champion de la vérité en philosophie et en religion, doux et fort, qui laisse après lui une œuvre utile à consulter, et une mémoire honorée au milieu des orages de la pensée, où tant d'autres ont fait naufrage.

P. A.

FREPPEL, ÉVÊQUE D'ANGERS.

Cet enfant blond et vaillant de l'héroïque Alsace était né apologiste. Transporté de bonne heure de son pays d'origine à Paris, il fit l'apprentissage du métier des armes en Sorbonne, où il occupa pendant treize ans la chaire d'éloquence sacrée. Ce fut la période préparatoire de sa vie militante. Il semble d'abord que le professorat éloigne des luttes ceux qui s'y consacrent : ce n'est qu'une apparence, car l'école fut toujours le champ clos des idées. En transportant les controverses sur le terrain plus large et plus retentissant de la vie sociale, dans les journaux et aux tribunes parlementaires, les mêmes hommes qui, la veille, n'étaient que des maîtres, occupés à faire des syllogismes devant un auditoire d'étudiants, le lendemain jouent un rôle dans les événements de leur pays, en adressant leurs syllogismes aux chefs de l'Etat, aux assemblées délibérantes dont ils font partie, et à l'opinion publique, quand elle s'égare, pour la redresser au lieu de la suivre. C'est le cas de l'évêque Freppel : il resta jusqu'au bout professeur et soldat.

Nous verrons ce double caractère se dessiner dans toute sa carrière.

Si le professorat avait pu l'éloigner de sa véritable vocation, les études sociales qui furent l'objet de son cours devaient l'en rapprocher. Le cours d'éloquence sacrée pouvait être un cours d'esthétique ou un cours d'histoire. Son plan consista à parcourir les monuments de l'éloquence sacrée; il remonta aux origines, et d'emblée il se trouva en pleine apologétique chrétienne; car pendant les quatre premiers siècles de l'Eglise les orateurs de la parole et de la plume sont des apologistes. Voilà Freppel à bonne école : avait-il le pressentiment de son

avenir? Le cours d'éloquence sacrée va de 1857 à 1862 : Les pères apostoliques (1857-1858). — Les apologistes chrétiens au 11e siècle : 1re série, saint Justin (1858-1859). — Les apologistes chrétiens au 11e siècle : 2e série, Tatien, Hermias, Athénagore, Théophile d'Antioche (1859-1860), saint Irénée (1860-1861), Tertullien (1861-1862). Ces orateurs brillent pendant des siècles tragiques, pleins de luttes ardentes : luttes des doctrines entre la philosophie païenne et la révélation; luttes des dogmes entre l'enseignement chrétien et les hérésies naissantes; luttes des mœurs entre la corruption romaine et la morale de l'Evangile; luttes politiques entre l'Etat césarien et l'Eglise, institution récente, qui se pose comme une autorité de l'ordre spirituel, et réclame sa place au soleil de la liberté, ou une part de la tolérance qu'on accorde à tous les dieux du Panthéon et aux cultes infâmes. Le jeune Sorbonnien embrasse d'un coup d'œil ferme cette situation et se dicte à lui-même son programme : « Tracer le tableau de l'éloquence chrétienne aux prises avec le polythéisme, déterminer les conditions de l'attaque et celles de la défense, apprécier les doctrines qui viennent se heurter dans cette rencontre de deux sociétés, étudier les hommes qui se succèdent dans ces combats de la parole, leur part d'activité, le mérite de leurs œuvres, suivre, enfin, dans ses phases diverses, cette grande lutte où les destinées du monde se jouent entre la persécution et l'apologétique, telle est la tâche que mon sujet m'obligeait à fournir. »

Cette tâche est vaste et complexe; tout y rentre : doctrine, histoire, géographie, science, philosophie, politique, les mœurs, les arts. Il touche en passant à tous ces sujets, et révèle une compétence assez étendue, sinon toujours profonde; mais avant tout, c'est l'apologétique qui fixe son attention. Là il apprend la méthode que les Pères employèrent autrefois pour défendre l'Eglise et avec quelles armes, ces armes qui ne se rouillent pas, et dont on peut toujours se servir moyennant de légères transformations selon les époques. Leur principal argument, c'est le droit absolu de la vérité; ils l'affirment intrépidement, à leurs risques et périls. L'argument de seconde ligne, c'est l'argument *ad hominem*, qui ne s'use jamais, la revendication du droit commun qu'on ne peut refuser à l'Eglise sans crime, puisqu'elle ne menace aucun intérêt national, et qu'elle n'apporte que des bienfaits. Notre apolo-

giste saisit au vol l'occasion d'exposer cette épineuse question, avec la variété des procédés à suivre selon les situations, ce qui ne suppose aucune déloyauté, et que les chevaliers du libéralisme ne sauraient justement blâmer. La leçon est faite ainsi à Jules Simon, à Laboulaye et consorts. Mais ce qui lui échappe le moins, c'est l'argument suprême des lutteurs antiques qui, non contents de parler et d'écrire, savent souffrir et mourir pour la cause qu'ils défendent si éloquemment. C'est l'argument devant lequel Pascal, le grand penseur, s'arrêtera, après avoir passé en revue tous les autres, et qui lui fera écrire ce fameux axiome, qu'on répétera partout à sa suite : « Je crois volontiers une religion dont les témoins se font égorger ».

Ce qui ajouta à l'intérêt du cours d'éloquence sacrée, ce fut le caractère d'actualité que le professeur sut lui communiquer, sans esprit de système, sans viser à l'effet, sans solliciter les textes. C'est qu'en réalité il n'y a rien de substantiellement nouveau ici-bas, que les erreurs elles-mêmes se répètent et que les passions humaines ne changent guère que d'habit : l'histoire d'hier est l'histoire d'aujourd'hui.

Ainsi l'étude de l'apologétique ancienne cessait d'être archéologique et devenait vivante; car les erreurs et les passions du monde romain passaient dans la rue et retentissaient à tous les échos de la publicité, tandis que le professeur de Sorbonne en dressait le catalogue, en décrivait la physiologie et en constatait les ravages. « Que de questions intéressantes et fécondes l'apologétique chrétienne ne soulève-t-elle pas devant nous! Je n'en citerai que deux, pour vous montrer que l'actualité, elle, ne lui fait pas défaut. Ainsi, quoi de plus fréquemment agité, et pour ainsi dire de plus éternellement vivant, que la question de la liberté de conscience? Eh bien! comment et dans quel sens les apologistes des premiers siècles ont-ils revendiqué la liberté de conscience? C'est ce qui ressortira pour nous de l'examen de leurs écrits. De même, s'il est une branche de l'érudition qui, depuis cinquante ans, ait été cultivée avec ardeur en Allemagne et même en France, ce sont les études mythologiques; la critique moderne a su faire de l'idolâtrie un champ de bataille où l'on se dispute la victoire, avec un acharnement qui n'est pas près de finir. Or, il est évident qu'une des pièces les plus importantes du procès c'est le jugement qu'en ont porté les Pères dans leur polémique avec les païens

sur l'idolâtrie, ses caractères et ses formes. C'est ainsi qu'en creusant le sol de l'antiquité chrétienne on y trouve des armes de toutes sortes, vieillies par le temps, mais qu'il suffit de polir pour les rendre propres à un nouveau genre de combats ».

Parce que le professeur de Sorbonne a saisi les analogies existantes entre ces siècles reculés et le nôtre, entre les doctrines qui avaient cours dans la littérature grecque et romaine et celles qu'on débite aujourd'hui chez nous, de simple historien de l'apologétique chrétienne, il devint lui-même apologiste, préludant ainsi aux combats du lendemain. « Les lettrés du paganisme distinguaient deux sortes de religion : l'une pour le peuple, éternel mineur incapable d'arriver à l'âge mûr de la liberté; l'autre pour eux-mêmes, les émancipés de l'esprit. Mais, messieurs, est-ce qu'après dix-huit siècles de christianisme une semblable prétention, fort peu flatteuse pour la majorité du genre humain, ne s'est pas reproduite de nos jours? n'avons-nous pas vu une certaine philosophie renvoyer, d'un air superbe, les croyances positives aux masses, pour se réserver le privilège de la libre-pensée? n'y a-t-il pas au milieu de nous quantité de beaux esprits tout disposés à former une petite oligarchie, émue d'une compassion très tendre pour la faiblesse intellectuelle du grand nombre?... Lorsqu'on songe que cette pitié hautaine s'adresse à la religion de Bossuet et de Pascal, on a besoin de sang-froid pour ne pas s'indigner. Non, il n'y a pas de divorce entre la foi et la science; l'une et l'autre ont la vérité pour objet. Non, il n'y a pas deux religions, l'une pour le peuple, l'autre pour les savants; tous ont la même nature, la même origine, la même destinée, et par conséquent doivent arriver à Dieu par la même voie ». Ceci est à l'adresse de Renan, qui avait soutenu ces paradoxes dans les *Etudes d'histoire religieuse*, Préface.

La morale indépendante a fait grand bruit chez nous depuis quelque vingt-cinq ans; c'est la formule moderne d'une erreur aussi vieille que le stoïcisme : la chenille a subi une métamorphose. La réfutation de la philosophie du Portique répond à celle de nos récents séparatistes : « Voilà, messieurs, le vice radical du stoïcisme : l'absence d'un enseignement dogmatique, qui pût servir à la morale de base et de point de départ. Sans doute il est utile, il est juste d'enseigner à l'homme ses devoirs; mais au nom de qui lui imposerez-vous des

actes contraires à ses penchants, des actes qui enchaînent sa liberté ? de quel principe supérieur ferez-vous dériver cette obligation morale ? A cela le stoïcisme répondait par cet adage : Il faut vivre conformément à la nature. Mais la nature humaine, telle qu'elle existe en nous, est portée au vice aussi bien qu'à la vertu ; et même la balance inclinerait plutôt vers l'une que vers l'autre ».

Sur les questions bibliques, maintenant à l'ordre du jour, sur lesquelles les libres-penseurs et les apologistes catholiques concentrent leurs efforts, les uns pour l'attaque, les autres pour la défense, l'abbé Freppel a devancé nos récents écrivains. L'antiquité et l'authenticité du Pentateuque, dès lors contestées, furent soutenues par lui avec des arguments qui sont toujours bons. Darwin, Hecker et autres évolutionistes d'Angleterre et d'Allemagne faisaient moins de bruit en 1858 ; l'allure de la controverse a pu se modifier : au fond tout était dit ; Buffon et Cuvier sont toujours des autorités dans la matière : les rationalistes n'ont rien trouvé encore pour leur répondre. La science et la foi s'unissent en faveur de Moïse, que de nos jours certains catholiques étaient assez disposés à abandonner aux morsures de la critique rationaliste.

Dans la deuxième série des Pères apologistes, le professeur découvre toujours de nouvelles analogies entre l'antiquité et les temps modernes, et il démontre de plus en plus qu'ici-bas il n'y a rien de nouveau : « Tous ceux qui se tiennent au courant des controverses actuelles savent que le criticisme allemand et le rationalisme français ont concentré leurs efforts sur les trois premiers siècles de l'Eglise. Le deuxième en particulier semblait à nos adversaires un terrain favorable pour y construire leurs systèmes... Déjà Strauss avait cru y trouver un champ ouvert aux hypothèses, un espace libre dans lequel l'imagination pouvait se jouer à l'aise, sans y être gênée par des témoins incommodes. A son tour, l'école rationaliste de Tubingue s'est prévalue d'un manque apparent de documents positifs pour défigurer les hommes et les faits de l'Eglise primitive. Ces romans s'évanouissent dans l'histoire mieux étudiée et plus connue ».

L'éclectisme de Cousin, renouvelé de celui des Alexandrins, est aussi impuissant que l'autre parce qu'il manque d'un critérium de certitude. La métempsycose de Jean Raynaud dans *Terre et Ciel*, empruntée aux Gnoses, et réfutée déjà par

Athénagore; certaines erreurs de Kant combattues par le même apologiste; les mythologues allemands et français plagiaires de Maxime de Tyr, platonicien du IIe siècle; l'école de Tubingue convaincue de calomnier l'orthodoxie d'Hégésippe dans un intérêt de parti; le cartésianisme lui-même dont on fait honneur à Descartes, qui n'a pas même le mérite de l'invention : toutes ces questions, tous ces rapprochements entre les anciens et les modernes défilent dans les leçons de notre professeur.

Cependant il suit l'apologétique des Pères dans son développement. Au IIIe siècle, les écoles de Carthage et d'Alexandrie jettent un très vif éclat. Tertullien et Clément, l'auteur des Stromates, arrêtent son attention. L'étude sur Tertullien est particulièrement fouillée; il lui consacre trente-huit leçons, devenues depuis deux forts volumes in-8°. Il passe en revue l'œuvre entière du prêtre de Carthage, qui est considérable, la soumettant à une analyse très détaillée, accompagnée d'une critique vraiment magistrale par l'approfondissement des questions et la beauté de la forme. Toujours fidèle à son système d'actualisation, il présente « l'Apologétique », qu'il appelle « le triomphe de l'éloquence de Tertullien », comme un vrai traité sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat, selon la situation que les événements créent, de tout point applicable à notre siècle qui tourne et retourne le problème en tous sens sans pouvoir le résoudre. Le luxe et les économistes modernes, le libre examen, le scepticisme, le dogme de la création en face du panthéisme évolutioniste, le spiritisme, l'authenticité des quatre évangiles contre Strauss, les différents traités de Tertullien lui fournissent l'occasion d'aborder ces sujets et d'exposer la vraie doctrine qu'il emprunte à l'Apologiste lui-même.

L'étude des Pères apologistes eut pour l'abbé Freppel un autre avantage, celui de développer en lui le vif sentiment du rôle d'apologiste, qui devait être le sien; il se sentit affermi dans sa vocation : « Dans ce choc de deux mondes, dont l'un résume en soi les puissances du passé, dont l'autre porte dans ses flancs les destinées de l'avenir, ce qui éclate, ce qui frappe, c'est le rôle sublime dévolu à la parole. Pour triompher de l'intolérance des hommes d'Etat, de la sophistique des gens d'esprit et du fanatisme des masses, l'Eglise, livrée à sa faiblesse apparente, n'a d'autre ressource, après la grâce

divine, que celle de la parole. C'est armée de la parole qu'elle combat, se défend, attaque, persuade, entraîne; c'est par la parole qu'elle réduira ses ennemis, sinon au silence, du moins à l'impuissance d'une haine qui ne répond à la vérité que par le supplice et la persécution ». A cette école, il acquiert cette trempe vigoureuse, hardie, désintéressée, que la nature avait déjà commencée chez lui et qui en fit un des plus intrépides champions de l'Eglise à la fin du XIX[e] siècle.

Quand notre Apologiste franchit le seuil de l'école et commença sa vie publique, son premier coup de feu fut pour Renan. « La Vie de Jésus » venait de paraître, aux applaudissements des sectes qui l'avaient patronnée, au milieu du fracas des journaux antireligieux et des réclames des libraires, qui avaient flairé une affaire dans le scandale. Le livre eut la bonne fortune de devenir le point de mire de tous les écrivains; attaqué par les uns, défendu par les autres, il était célèbre en naissant. C'est pourquoi l'historien de l'apologétique en France, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, rencontre à chaque pas sur sa route le retentissant pamphlet et son auteur, dont on s'occupa trop peut-être, mais qu'il ne fallait pas laisser passer en triomphe sans lui demander ses papiers, au risque de lui faire une renommée et des rentes. Comment éviter les redites, si fastidieuses soient-elles, quand on a entrepris d'analyser toutes ces redites? Freppel, alors simple abbé, mais déjà capable d'initiatives courageuses, avec la conscience de ses droits de chrétien et de ses devoirs d'écrivain, puisqu'il savait tenir une plume, tira le premier (1863); Gratry ne vint qu'après (1864), avec Amédée de Margerie (1864) et Caro (1865). — Je nomme les plus connus. L'évêque de Poitiers, la sentinelle vigilante de l'Eglise de France à cette époque, avait donné le signal à tous, en dénonçant Renan, dont il dessina magistralement la silhouette fuyante et son œuvre : *Etudes d'histoire religieuse*, qu'il démolit pièce à pièce dans sa deuxième synodale. — Il condamna solennellement *La Vie de Jésus* dans un discours synodal (25 août 1863).

Cette même année, l'abbé Freppel attaquait le livre du philosophe apostat. Sa brochure est substantielle : elle poursuit l'erreur dans toutes ses évolutions, car elle est très complexe quand elle a Jésus pour objet. Jésus, en effet, est une synthèse qui résume tout et touche à toutes les questions. Les évangiles sont sous ses pieds et lui servent de socle; le sur-

naturel sort de son front qu'il illumine de ses rayons ; il est à l'origine du christianisme ; il est le dernier mot et la pierre angulaire de l'Eglise ; sa personne resplendit au centre de toutes ces questions insolubles sans lui. Notre Apologiste défend les évangiles contre le scepticisme loyal de Strauss et les altérations malhonnêtes de Renan. L'évangile de saint Jean, sur lequel les sectaires s'acharnent, et pour cause, est plus particulièrement étudié. Le surnaturel est démontré *a priori* comme possible ; les monuments historiques en établissent la réalité. La personne de Jésus qui, dans le pamphlet, reçoit les outrages les plus odieux, semblables à ceux de la Passion chez Caïphe, sort de la discussion comme il sortit du tombeau le matin de Pâques, éblouissant de lumière, victorieux des blasphémateurs, qu'il renverse dans la poussière. Il est Dieu ou il n'est pas un honnête homme : c'est dans ce dilemme que Renan demeure étranglé court et net. Après cela, les origines du christianisme sont trouvées ; l'Eglise a son point d'appui inébranlable ; ses droits sont les droits de Dieu lui-même.

Les principales qualités de l'œuvre sont une grande érudition exégétique, la solidité des preuves, la vigueur de l'argumentation, et une sorte de bon sens continu, qui la rendent décisive pour les plus prévenus. Mais l'auteur n'a pas le crayon fin et léger de l'évêque de Poitiers, ni l'ironie délicate de Caro, moins encore les aperçus transcendants, les coups d'aile dans l'idéal poussés jusqu'à la témérité, qu'on trouve chez Gratry. Il essaie çà et là de l'arme du ridicule ; il voudrait avoir des mots au burin : c'est sans succès ; sa main robuste, mais un peu lourde, se sert mieux du sabre que du fleuret.

Cependant il trouve des accents de victoire assaisonnés d'un certain esprit narquois, quand, après avoir écrasé son adversaire sous le poids de sa dialectique, il l'apostrophe en ces termes : « Mais qui êtes-vous pour tenter une pareille entreprise ? Dans trois ou quatre mois, c'est à peine si l'on parlera de votre livre. Vous aurez fait une belle entreprise financière et obtenu un certain succès de scandale et de curiosité. Voilà tout. Si cela peut vous satisfaire, reposez en paix au milieu des lauriers qui vont orner la tombe de votre réputation de critique et de savant. C'en est fait : désormais, vous compterez parmi les romanciers de l'époque, et encore vous ne dépasserez jamais la pastorale ; car, bien que vous

ayez quelques couleurs sur votre palette, vous manquez de nerf et de vigueur ». Après cela, en apologiste chrétien qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion, au lieu de l'achever et d'attacher son cadavre à son char à la façon des héros antiques, il lui tend une main fraternelle pour l'aider à se relever: « Qui sait? vous n'êtes pas encore au bout de votre odyssée; il y a de la souplesse dans vos évolutions : vous pourriez fort bien revenir au point de départ, après une infinité de tours et de détours. On croit entendre parfois, au milieu de vos blasphèmes, des accents de foi perdue, qui détonnent singulièrement sur le reste; or, cela ne nous laisse pas sans espérance ». L'avenir ne devait pas vérifier ces vagues pressentiments; pour retrouver le chemin de la vérité dont on s'est écarté, la souplesse ne suffit pas : il faut l'honnêteté avec la grâce de Dieu. Les tours et détours de Renan n'étaient pas les tâtonnements d'une âme qui cherche avec sincérité; c'étaient les entortillements du serpent, qui rampait au fond des Loges et cherchait où dégorger son venin dans le dessein de nuire. La fin des menteurs est horrible.

La situation de l'Eglise en France vis-à-vis de l'Etat sectaire et persécuteur offrit à l'évêque d'Angers un nouveau terrain sur lequel il déploya toutes ses ressources d'apologiste; c'est ici qu'il livra ses plus rudes combats. Tertullien, dont il avait étudié les œuvres, lui servit de modèle. C'est à l'Etat romain que le prêtre de Carthage adressait son « Apologétique », répondant par avance à ceux qui répètent sans cesse, sans savoir ce qu'ils disent, que l'Eglise ne fait pas de politique parce que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Toujours les équivoques de mots dont l'ennemi profite si bien. Si s'attaquer à l'Etat c'est faire de la politique, l'Eglise ne recule pas devant cette nécessité quand l'Etat la persécute : son divin Fondateur lui a donné le droit de se défendre pour assurer les fruits de la Rédemption et le salut des âmes. Eh quoi! elle part en guerre quand un hérétique se révolte contre ses dogmes et sa constitution; et quand c'est l'Etat sectaire, l'abrégé de toutes les hérésies, qui corrompt son symbole par les doctrines qu'il répand ou qu'il favorise, et ébranle ses institutions par les lois qu'il promulgue, elle garderait le silence! Il n'y a que les simples ou les complices pour soutenir une pareille thèse; toute l'antiquité chrétienne se dresse contre elle. L'évêque d'Angers était meilleur théolo-

gien; il avait un coup d'œil plus sûr, et était surtout d'une autre trempe que certains prétendus sages, toujours disposés à mettre bas les armes pour vivre en repos.

A Romans, Gambetta venait de donner le signal de la guerre religieuse avec son cri : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ». Ce cri retentit d'un bout de la France à l'autre; c'était plus qu'une phrase de journal : c'était un manifeste. On tire de là depuis vingt-cinq ans contre l'Eglise, tantôt avec violence, tantôt avec une apparente modération, toujours dans un but poursuivi avec une persévérance satanique. L'évêque d'Angers releva le gant le premier, et seul longtemps, sans souci des chances à courir, il disait : A moi l'épiscopat, voilà l'ennemi. C'était l'ennemi, embusqué derrière la piperie des mots, lâche jusque dans sa haine et cherchant à duper les foules encore chrétiennes dont il avait besoin pour affermir ses affaires chancelantes. Vigoureusement, l'évêque arracha le masque au tribun ambulant; il dissipa l'équivoque, en établissant l'identité du cléricalisme avec le catholicisme dont il vengea la gloire, en énumérant ses services, en le présentant comme la base historique des grandeurs de la France, et nécessaire encore plus que jamais, en face des périls qui menaçaient la patrie au dedans et au dehors. Il dénonça, avec des formules précises et une indignation éloquente, ce qui se cachait dans la harangue de Romans : il prophétisa le lendemain en se préparant à la lutte sans trêve ni merci qui dure encore. Le tribun et l'évêque devaient se rencontrer ailleurs.

La carrière parlementaire de notre Apologiste commença en 1880. Il entra à la Chambre comme député de Brest. Son mandat lui fut renouvelé trois fois; et pendant onze ans il fut mêlé aux discussions les plus ardentes, dont l'Eglise de France sortit, sinon amoindrie, du moins blessée dans ses forces vives; le fer de l'ennemi est encore dans son flanc. Le député de Brest siégeait à droite : il n'y avait pas d'autre place pour lui dans cette assemblée. Il ne voulut pas renouveler l'essai loyal de Lacordaire qui, en 1848, était allé s'asseoir sur les bancs de la gauche afin de l'assagir : on sait avec quel succès. Lui ne se fit pas illusion; il venait combattre de front des sectaires dont il avait dénoncé les plans, dont il connaissait le génie; il n'y avait pas de milieu, il fallait vaincre ou succomber.

Il assista à la discussion de toutes les lois néfastes qui nous

furent imposées : les lois scolaires, la loi militaire, la loi d'accroissement, l'impôt sur le revenu des congrégations, la loi sur les fabriques, la loi du divorce. Il fut témoin des interprétations judaïques du Concordat, qui amenèrent la réduction du traitement des évêques, la suppression de celui des chanoines, la confiscation arbitraire, en dehors de toutes les formes juridiques, du modeste traitement des curés par mesure disciplinaire, le retrait du passage gratuit sur les paquebots de l'Etat des missionnaires, qui vont porter dans de lointains parages le nom, l'influence et la gloire de la France. La loi sur les associations, faite contre les congrégations religieuses, fut déposée; mais elle fut ajournée. L'évêque d'Angers brilla au premier rang parmi les défenseurs des droits de l'Eglise, indignement méconnus et sacrifiés par la haine des sectaires. Il tint tête aux 363 du bloc. Il leur disputa le terrain pied à pied, montant à la tribune comme un soldat à l'assaut d'une forteresse, jamais découragé, ni par la fatigue, ni par l'opposition qu'il rencontrait, ni par la déloyauté et le parti pris de ses adversaires. Daniel, dans la fosse aux lions, apprivoisa ces fauves; lui n'eut pas la même chance auprès des fauves de la Chambre : cependant il ne fut pas mangé.

L'évêque n'eût pas d'emblée le genre parlementaire; il était plutôt né pour siéger dans un concile, où l'on pose des thèses théologiques, qu'on démontre par des textes de l'Ecriture et de la tradition. Il débuta en scolastique, menant avec vigueur le raisonnement, procédant par déductions serrées. Chez lui le prédicateur se faisait sentir : il chantait, il ne parlait pas. Mais admirablement doué des facultés d'observation et d'assimilation, il fit assez vite son apprentissage; il acquit dans les débats la facilité de parole qui le dispensait de réciter une leçon apprise, — méthode défavorable quoique Montalembert l'eût employée sans détriment pour sa grande éloquence — la souplesse du langage qui sait prendre tous les tons, et jusqu'à la réplique aux interpellations qu'on lui adressait de droite ou de gauche, trouvant de temps en temps des mots à l'emporte-pièce, un peu rares chez lui.

Il devint surtout parlementaire par la compétence. La compétence en matière de théologie, de philosophie, d'histoire, qui se révèle dans ses harangues, n'étonne personne; il était sur son terrain comme savant et comme évêque. Sa compétence sur les questions politiques, militaires, économiques, administra-

tives, financières débattues à la Chambre, frappait davantage : elle était très grande chez lui. C'était un laborieux, un consciencieux, qui préparait avec soin les questions qu'il abordait à la tribune. Le Bulletin des lois, les articles des Codes, les circulaires ministérielles, les arrêts de la Cour de cassation, les décrets du Conseil d'Etat, les variations de la législation, les statistiques, les opinions des jurisconsultes et des commentateurs des Codes, le sentiment des hommes qui font autorité en France ou à l'étranger, cet outillage un peu compliqué, où les armes rouillées se mêlent à celles de bonne trempe, nécessaire à un parlementaire qui a un rôle dans les Chambres, l'évêque d'Angers le possédait. Aussi à la fin de la première législature il avait pris rang parmi les députés en vue; on le respectait même à gauche : « Ecoutez donc cet homme, disait un jour Gambetta à des voisins distraits, il nous apprend quelque chose ».

Une autre qualité qu'il apporta dans la vie parlementaire, et qui ne contribua pas médiocrement à sa supériorité comme apologiste, ce fut l'indépendance de son caractère. Il vint à la Chambre pour défendre l'Eglise d'abord, ensuite la société contre les assauts que leur livraient les sectaires de toute couleur, maîtres de la situation. Il n'obéit jamais à l'esprit de parti; en politique il était neutre : ni monarchiste, ni républicain; catholique et Français tout court. Il avait servi l'empire qui le fit évêque; il aurait accepté une république honnête; il avait plutôt des préjugés contre les Bourbons; en devenant le député d'une circonscription monarchique, il laissa sa cocarde à la poche, ne professant d'autre doctrine que le conservatisme chrétien. Dans cet état d'esprit, il eut ses coudées franches; il siégeait à droite en gardant sa liberté; il vota quelquefois seul, se séparant de ses collègues quand leur opposition lui semblait trop systématique, et qu'ils subordonnaient l'intérêt catholique à l'intérêt politique. Cette fière attitude ne lui valut pas toujours la faveur des journaux royalistes.

Mais il fit surtout preuve d'indépendance vis-à-vis de l'Etat. Nous avons vu avec quelle énergie et quelle persévérance il combattit les lois scélérates, et comment il attacha son nom aux journées les plus chaudes de ces mémorables débats. Chez un évêque cette indépendance n'étonne pas : une autre attitude surprendrait jusqu'au scandale. Cependant l'histoire a gardé le nom des hommes d'église qui ont donné, aux heures

troublées des nations, le triste exemple de leurs défaillances, tantôt par ambition, tantôt par entraînement : la Révolution française en vit de pareils dans ses assemblées, au milieu d'un plus grand nombre restés fidèles à Dieu et aux bonnes traditions de notre pays. L'évêque d'Angers n'attendait aucune faveur de l'Etat républicain; il ne craignit aucune disgrâce. Il souffrit plus d'une fois des vexations : ce fut avec sérénité, dédommagé par le témoignage de sa conscience et par l'opinion publique, qui le rangea de bonne heure parmi les champions les plus méritants des droits de l'Eglise et des intérêts de la société française.

Les succès d'estime de Mgr Freppel à la Chambre étaient d'autant plus remarquables, qu'il les obtenait dans des assemblées composées en majorité de talents au-dessous du médiocre. Les grands noms avaient disparu; le suffrage universel, manié par le gouvernement, n'envoyait pas des députés capables de les remplacer, moins encore de les faire oublier : Mgr Freppel les rappela de loin sans les égaler. Pour ne le comparer qu'à des orateurs de la Chambre actuelle, il n'avait pas la prestance, le charme et la magnificence académique de la parole de M. de Mun; ni le talent si parisien de M. Denys Cochin, avec son humour, la légèreté de ses traits, la finesse de ses insinuations, ses politesses cruelles et cette élégance qui n'exclut pas la fermeté, dans les coups portés à l'adversaire; ni la science juridique de M. Jacques Piou, consacrée à la défense du droit et de la liberté, et servie par un véritable don de séduction. Mgr Freppel fut lui et il fut quelqu'un. L'œuvre qu'accomplissait la République n'était pas pour le rapprocher de ce régime; mort en 1891, il luttait à une époque où les espérances monarchiques restaient plus vives. Le pays du Bocage, dont il était évêque, avait pu déteindre sur lui, et le rapprocher des idées qui la veille n'étaient pas absolument les siennes, sans qu'il eût jamais subi l'influence d'Alfred de Falloux. Quoi qu'il en soit, il ne suivit pas le mouvement du ralliement; il répondit au toast d'Alger, qui eut à cette époque un si grand retentissement, par le non moins retentissant article de l'*Anjou*.

Mgr Freppel remplit son mandat de député, qu'il tenait de la catholique Bretagne, à la satisfaction de ses commettants et de la France entière. Il n'empêcha le vote d'aucune des lois qui nous désolent et qui minent lentement les forces nationales,

fois préparées de longue main dans les Loges, et auxquelles l'action de l'Etat assure toujours une majorité. Ses raisonnements irréfragables et ses protestations véhémentes n'arrêtèrent aucune des mesures iniques prises chaque jour contre l'Eglise. Du moins il sauva notre honneur; nous tombions sous les coups de la maçonnerie les armes à la main. Puisse-t-il avoir préparé les revanches de l'avenir, qui nous consoleront des amertumes de l'heure présente! Il était entré à la Chambre l'âme haute et la tête fière; il en sortit couvert de gloire. Pendant près de onze ans, dans des luttes quotidiennes, il écrivit la plus belle page de son apologétique. Il se traîna à la tribune une dernière fois, malgré ses forces qui trahissaient son courage, s'échappant des mains de ses amis qui voulaient le retenir, pour combattre la loi sur les fabriques. Il rentra à Angers pour mourir, à un âge où il pouvait encore rendre de longs services.

Les discours parlementaires de Mgr Freppel ont été imprimés en un certain nombre de volumes, sous la rubrique : Œuvres apologétiques. Ce titre, qui renferme encore d'autres travaux du même genre, est exact; car au Parlement il fut surtout apologiste, plus remarquable dans l'attaque et la défense que dans les questions techniques, malgré la compétence qu'il y apportait. Ces discours ne perdent pas à la lecture autant que ceux de Berryer et autres orateurs de race, parce qu'ils étaient prononcés comme s'ils étaient écrits, même quand ils étaient improvisés. On ne les lit guère aujourd'hui; c'est le sort réservé à tous les orateurs politiques. Mais ils restent un monument de l'apologétique parlementaire dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, que les futurs historiens de l'Eglise consulteront avec avantage.

Mgr Freppel avait commencé son apologétique politique par sa lettre à Gambetta, après le discours de Romans. Sa brochure sur 89, au centenaire de la grande Révolution, fut un des actes qui marquèrent les dernières années de sa vie. Cette brochure, tirée à un grand nombre d'exemplaires, obtint jusqu'à vingt-cinq éditions. L'événement trop fameux, qui passionne encore les esprits en les divisant, terminait son premier cycle séculaire, et pouvait être jugé par ses résultats. Fallait-il entonner le *Carmen sæculare?* Ce fut l'avis de l'immense majorité des Français, toujours épris du nouvel ordre des choses. Même les plus modérés ne font qu'un petit nombre

de réserves, à peine avouées par crainte de l'opinion triomphante, qu'il faut ménager quand on veut s'en servir pour avoir un rôle dans les affaires de son pays. Les dilettantes de la liberté osent réprouver tout haut les massacres des Carmes, les charretées de victimes de Robespierre, et les noyades de Nantes. Ces horreurs épuisent à peu près leur indignation; ils acceptent presque tout le reste. Mgr Freppel croyait que les esprits supérieurs, où se recrutent les autorités sociales, doivent diriger la foule au lieu de la suivre. Si les hommes d'Etat ont à tenir compte des aspirations générales, pour leur donner satisfaction, dans la mesure du licite et du possible, ils commettent un crime quand par calcul d'égoïsme, ou par préjugé de secte, ils flattent l'opinion pour l'atteler à leur char, au lieu de l'éclairer quand elle s'égare et de la combatre quand elle passe de la théorie aux actes. Les hommes d'Etat qui de nos jours font le contraire ne sont pas rares; ils demeurent responsables devant Dieu et devant les hommes des maux qu'ils causent aux nations dont ils précipitent la décadence.

Mgr Freppel était théologien, versé dans la science de la Philosophie et de l'histoire, ces foyers de lumière qu'il faut consulter si on ne veut pas faire fausse route : surtout il était évêque. Devant l'idole, il garda la même indépendance dont il avait fait preuve à la tribune. Il apporta dans l'étude de l'œuvre de 89 sa pondération ordinaire; il divisa le bloc; il fit la part des réformes que les abus de l'ancien régime avaient rendues nécessaires; il n'eut pas la complaisance d'amnistier les autres, qui étaient des destructions insensées ou impies et non pas des réformes, car elles touchaient aux bases sur lesquelles toute la société humaine repose, et à celles de la société chrétienne. Il eut le courage d'énumérer les maux qu'elles avaient causés à la France, et qui en évoluant produisaient chaque jour de nouveaux désastres.

En résumé, la brochure de l'évêque était un des plus rudes examens de conscience que 89 eût endurés depuis longtemps. Il était fait par un homme qui n'appartenait à aucun parti politique malgré ses préférences intimes, par un homme d'église qui travaillait surtout pour l'Eglise, et dont le patriotisme désintéressé s'alarmait à la vue des dangers que courait la France engagée dans une fausse voie. La brochure fit sensation : les questions qui y étaient traitées sommairement, les préoccupations du moment qui se faisaient jour dans la

presse, dans les banquets, la signature de l'auteur, son attitude protestataire provoquèrent l'attention. Naturellement, elle déplut aux sectaires qui, par un procédé usité en pareil cas, organisèrent autour d'elle la conspiration du silence. Elle ne fut pas agréable à certaine école conservatrice et catholique dont Alfred de Falloux avait été le chef le plus écouté. Elle reste à l'actif de la gloire de l'évêque d'Angers quand même.

Cependant l'apologétique politique ne mesure pas entièrement son œuvre ; il menait tout de front, grâce à la vigueur de son tempérament, dont il abusa, et à l'activité dévorante qu'il déployait dans le travail. Il était devenu la sentinelle de l'Eglise de France ; il prit ce rôle en chef quand Dupanloup et le cardinal Pie, ses aînés, eurent disparu de la scène ; de 1880 jusqu'à sa mort, c'est lui qui est au premier plan, et qui pousse le cri d'alarme. Dans la mêlée des opinions, il resta lui-même, avec des doctrines très arrêtées, et une orientation qui ne tournait pas au gré des vents. Il vint de Strasbourg ultramontain, disciple de Gousset dont il suivit les directions jusqu'au bout. Le libéralisme, la grande hérésie contemporaine qui en contient tant d'autres, ne le séduisit pas : sa brochure sur 89 le disait suffisamment ; il était l'homme du Syllabus la veille, il le fut le lendemain, avec une conviction encore plus profonde. Paris aurait pu l'énerver, car Paris est un milieu dissolvant, semblable à ces climats intertropicaux sous lesquels les santés les plus vigoureuses succombent. A la Sorbonne, ses collègues de la faculté de théologie, en restant dans les lignes de la grosse orthodoxie, étaient plus ou moins anémiés par le modernisme, depuis Maret, gallican et libéral, jusqu'à Lavigerie dont la puissante personnalité et l'envergure d'aigle se conciliaient avec une étonnante élasticité, et qui fut plutôt un grand homme d'œuvres, un conquérant, qu'un penseur. Le gouvernement impérial était un autre satanas qui tentait les âmes, et sans leur demander des apostasies, sollicitait des complaisances, avec les moyens les plus efficaces de se faire écouter. Notre apologiste se tint debout ; sans opposition bruyante, que sa position officielle ne lui permettait pas, ménageant, si l'on veut, les personnes et les situations, il ne suivit pas le torrent : quand il fallut parler ou écrire, il se montra tel qu'il était, intégral. Aux approches du concile du Vatican, le choix dont il fut l'objet pour faire partie des commissions prépara-

toires était la reconnaissance publique des qualités que nous venons d'énumérer.

En dehors de ses cours de Sorbonne et de ses discours parlementaires, si l'on excepte les deux brochures contre Renan et sur 89, son apologétique est dispersée et faite de morceaux : elle est dans ses harangues, dans ses lettres, dans ses mandements ; on ne la trouve dans son œuvre oratoire de la chaire qu'à l'état fragmentaire et comme en passant. Mgr Freppel a beaucoup prêché, presque autant qu'il a écrit : ses prédications à Paris, tandis qu'il professait en Sorbonne, ne firent pas sa réputation ; ses conférences à Sainte-Geneviève, en présence de la jeunesse des écoles, eurent plus de retentissement ; son carême aux Tuileries le rangea parmi les prédicateurs en vue. Evêque, il a prononcé des discours de circonstance, des panégyriques et des oraisons funèbres ; il faut citer celles du cardinal Morlot, de la Moricière, de Courbet, de Sonis, et de quelques évêques. Ce genre d'éloquence allait à son talent ; il y réussit autant que dans les discours académiques, dont on garde bon souvenir à l'université d'Angers. Dans ces œuvres, d'assez longue haleine, il n'y a d'autres éléments apologétiques que des traits épars, des allusions, quelques protestations au bout des périodes ; pas une pièce d'attaque ou de défense complète. Aucune erreur ne s'est produite dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, en théologie, en philosophie, en histoire, en morale, en matière d'éducation, etc., qu'il ne l'ait signalée et combattue, par un discours, par une lettre, par un mandement, comme on peut s'en convaincre en feuilletant ses œuvres complètes.

Nous avons vu comment, dans l'étude des vieux systèmes païens ou hérétiques sur l'origine des choses, il avait signalé et rapidement réfuté les erreurs cosmologiques, anthropologiques et exégétiques qui s'étaient produites sur ces graves problèmes. Quand ces erreurs reparurent dans notre littérature sous des formes rajeunies, appuyées soi-disant sur les sciences d'observation et sur une métaphysique absurde, il ne manqua point de les combattre. Il n'a écrit aucun traité à mettre à côté de ceux de Moigno, de Mgr Maupied, de Constantin James, du Père Pernelle, de l'abbé de Lestrade, etc. ; sur ces questions, il ne fut, pendant son épiscopat, qu'un tirailleur ; mais il tirait toujours du bon côté.

Après avoir parcouru la vie de l'évêque d'Angers et analysé

les œuvres qui la remplirent, on peut déterminer son tempérament intellectuel et son caractère, et le classer parmi les apologistes contemporains.

Nous avons dit plus haut : il fut professeur et soldat. Du professeur il eut le talent d'exposition, la netteté et la précision des idées, avec la clarté du langage. Mais il fut autre chose qu'un grammairien : il était écrivain. Il resta jusqu'au bout fidèle aux traditions littéraires du dix-septième siècle, sans faire à l'école moderne d'autre concession qu'un peu plus de couleur, qui manquait à notre langue devenue fruste et froide avec Voltaire et les encyclopédistes ; il ne dépassa pas Chateaubriant. Il sut éviter les néologismes et les clichés en circulation dans le journalisme, tant recherchés de nos petits maîtres. Son discours était solennel, à périodes arrondies, large, harmonieux, ce que les anciens appelaient le « nombre ». Chez lui, le style était peut-être trop soutenu, un peu uniforme, sans traits saillants qui se détachent du fond ; les ombres manquaient à ses toiles. Il n'avait pas d'esprit, c'est-à-dire ce pétillement de l'intelligence d'où s'échappent des mots heureux, des tournures ingénieuses et piquantes, qui réveillent l'attention, et décident souvent de la victoire dans la lutte des idées, surtout chez nous. Il avait signalé dans l'apologétique des Pères l'arme de l'ironie, qui dans les mains de Tertullien était redoutable [1] ; il l'employait rarement pour sa part, et avec un médiocre succès. Il n'avait ni l'humour anglais, ni le sel gaulois ; sa conversation était une série de propositions bien alignées ; la table elle-même ne dégageait pas chez lui ces boutades, qui ne supposent pas toujours un talent supérieur : son cerveau était allemand comme son estomac.

Selon l'expression de Jules Simon, qui l'entendit à ses débuts à la tribune, il n'était pas précisément un orateur dans le sens propre du mot. Car on n'est pas orateur parce qu'on sait parler, exposer, démontrer, déduire, réfuter : avec ces qualités, que notre apologiste possédait à un très haut degré, si on n'est pas toujours un charmeur, on est toujours un rude démonstrateur ; lui en était un. Mais c'est la passion qui fait l'orateur ; « l'éloquence, a écrit Lacordaire, qui s'y entendait, est le son que rend une âme passionnée ». Le premier élément de la passion oratoire, c'est la conviction ; chez lui

1. Tertullien, vol. 1, leçon V.

elle était ardente, profonde, indomptable; le second élément, c'est l'émotion communicative, le fluide qui passe de l'âme de l'orateur à l'âme des auditoires; il n'avait pas reçu du ciel ce don souverain et rare. Il a décrit admirablement les caractères de l'éloquence : « L'éloquence est avant tout dans la grandeur des pensées, dans la force du raisonnement, dans l'éclat des images, dans la vivacité des traits, dans le mouvement et la chaleur de l'âme[1] ». Sa parole avait toutes ces qualités, excepté la dernière.

Etait-il poète, portraitiste, paysagiste, artiste enfin? Ces talents, qu'il possédait à un certain degré, ne purent pas se révéler dans ses œuvres; la gravité des questions qu'il traitait, le milieu où il était placé ne le permettaient guère; quand l'Eglise est aux Catacombes et les martyrs aux amphithéâtres, les apologistes ont autre chose à faire que d'exercer leur crayon sur des tableaux de genre. Mais il fut un grand peintre d'histoire : ses leçons de Sorbonne renferment des exposés de situations, des synthèses d'époque traitées d'une façon vraiment magistrale. On peut citer comme modèles la description de l'état de l'empire romain au IIe siècle de l'ère chrétienne, et celle de l'état politique, religieux et moral de Carthage[2]. L'ampleur du dessin, la sûreté des lignes, la puissance du coloris font de ces pages de véritables fresques, qui suffisent pour ranger notre apologiste parmi les grands écrivains.

L'évêque d'Angers fut encore une vaste intelligence, très compréhensive, embrassant vite tous les aspects d'une question et en saisissant tous les éléments constitutifs. Il fut un robuste constructeur de thèses bien équilibrées; il eut la solidité en partage. Cependant cet écrivain de marque, ce logicien redoutable, n'était pas original; on ne glane pas dans ses œuvres une seule idée personnelle, qui ne soit pas en circulation chez les anciens ou chez les modernes. Les idées communes revêtent chez certains auteurs des formes particulières; ou bien elles entrent en combinaison avec d'autres selon des rapports que le vulgaire ne soupçonne pas; c'est une façon d'avoir du génie. Il était classique. C'est pourquoi, si l'on ne trouve chez lui rien de neuf, il n'y a rien de risqué. Dans les questions libres, on peut choisir une opinion étrange, qui

1. Tertullien, vol. 1, leçon I.
2. Tertullien, vol. 1, leçon I.

favorise le déploiement des facultés et arrive aisément à l'effet; pour lui il n'obéit pas à cet attrait, qui en séduit tant d'autres en provoquant la fantaisie. Si en littérature il a de l'imagination, contenue par le bon goût, comme penseur il en est dépourvu; il évite sans effort l'idéalisme et l'utopie, il est positif, il se plaît sur le terrain ferme de la doctrine et ne caresse jamais les systèmes. C'est pourquoi il demeure un guide très sûr.

Par son tempérament intellectuel l'évêque d'Angers fut professeur jusqu'au bout. Dans notre pensée cette note n'a rien d'amoindrissant, car elle suppose les éminentes qualités déjà énumérées. Par tempérament d'âme il était soldat. Il était fils de l'Alsace, cette frontière fameuse qui a vu passer, depuis les plus lointaines dates de l'histoire, les armées des nations; qui a assisté à tant de batailles, témoin de toutes les victoires et de toutes les défaites; qui a été la conquête et comme le gage de gloire de toutes les ambitions, changeant de nationalité au gré des événements, et gardant sa foi et sa vaillance que nul n'a pu encore lui ravir. Il avait puisé dans sa race cette combattivité qui est demeurée le caractère dominant de sa vie. Sa famille avait donné des soldats à la France; il servit cette même patrie par la parole, par la plume et par l'action. En 1870 il harangua ses séminaristes d'Angers et les poussa à l'ennemi comme brancardiers, en leur montrant du doigt le Rhin déjà franchi, et la Champagne couverte par les flots de l'invasion allemande. Il aurait souhaité se mettre à leur tête pour les conduire au feu; au moyen âge on l'aurait vu dans les rangs à côté des plus intrépides capitaines. Les temps étaient changés : il ne pouvait pas suivre son humeur belliqueuse; mais il fit son devoir en écrivant à Guillaume de Prusse, victorieux à Versailles, une lettre où il plaidait la cause de la France et celle de son Alsace bien-aimée, menacée d'être séparée par la conquête de la mère-patrie. Il ne put pas conjurer ce malheur; mais sa démarche sans effet ne resta pas sans gloire pour sa mémoire. Du soldat il avait la rondeur, même le sans-façon un peu négligé et sans apprêt, que les dilettantes ne goûtaient pas et qui allait aux hommes du métier : il en avait surtout la décision et la fermeté. Peu enclin aux ménagements, il ne cultivait guère les nuances; assez maître de lui pour négocier et au besoin pour transiger, il préférait se battre que de faire de la diplomatie. Il était bien

trempé pour être le soldat de l'Eglise à l'époque où il vécut. Vaillant comme une épée, il fut sans peur en face de l'opinion soulevée, de la presse hostile, des sectes menaçantes et de l'Etat persécuteur. Fixé sur les principes, possédant les questions, observateur, collectionneur de faits, dénonciateur des fausses tendances, devinant les symptômes, riche en munitions de guerre, il signalait les périls et montait à l'assaut en sonnant de la trompette.

Dans l'histoire ecclésiastique française de la seconde moitié du XIXe siècle, Freppel restera entre Dupanloup et le cardinal Pie, sans ressembler entièrement ni à l'un ni à l'autre. Il l'emportait sur Dupanloup par sa carrure d'esprit, par quelque chose de plus positif et de plus lesté dans les facultés, une plus vaste érudition, une science des principes plus développée en philosophie, en théologie, en patrologie. Mais ces bagages, sans empêcher ses mouvements, les rendaient moins rapides. Il n'eut pas au même degré les dons agiles de son collègue d'Orléans pour la guerre de plume, sa prestesse, sa légèreté de traits, sa fécondité inépuisable, ses répliques soudaines qui, dans les vingt-quatre heures, allaient à Paris réfuter un sophisme, ou dénoncer à l'opinion publique tel projet de loi élaboré dans les bureaux, ou déjà déposé au Parlement. Ses brochures étaient des traités; celles de Dupanloup, beaucoup moins riches de doctrine, ressemblaient, avec leurs nombreux alinéas, leurs phrases détachées, à des flèches barbelées qui sifflaient dans l'air, avec les mots de la fin, qui résumaient les débats et s'imprimaient dans l'esprit du lecteur. Il n'eut pas davantage sa souplesse, le don de varier ses attitudes dans le combat, comme un général qui change ses positions; il était tout d'une pièce, un vrai rempart qui demeure inébranlable à la même place. Chez Dupanloup, il y avait plusieurs hommes; chez Freppel, il n'y en avait qu'un; ceci était peut-être une supériorité. Tous les deux ardents patriotes par leurs sentiments, dans l'allure générale l'un semblait plus Français, l'autre était un peu Allemand.

Freppel se distinguait du cardinal Pie par certains côtés. Il s'en rapprochait par le goût de la doctrine, qui lui faisait baser solidement ses thèses, et par son exactitude dans les formules qu'il employait. Mais dans ses œuvres on ne trouve sur aucune question un travail monumental comparable aux synodales de l'évêque de Poitiers, qui lui ont justement valu le

titre de « théologien de France ». Il ne l'égale pas dans l'emploi de l'Ecriture sainte, de la patrologie, de la liturgie, qui en se combinant chez le grand cardinal formaient une sève ecclésiastique qui circulait dans son style comme dans sa pensée, et lui donnait un air de père de l'Eglise, solennel, serein, majestueux, demeuré sa caractéristique. Si Freppel n'eut pas son ingéniosité un peu cherchée et légèrement réfrigérante dans le discours oratoire; s'il n'eut pas sa finesse de touche, ni ses subtilités presque grecques, d'aucuns lui donneraient la préférence pour ses qualités contraires. Le cardinal combattait comme saint Michel dans le ciel, je veux dire sur les sommets lumineux de la doctrine, d'où il demandait quelquefois, en regardant de haut, ce qui se passait à ses pieds. Freppel combattit sur la terre, dans la mêlée humaine, au milieu des journaux, des parlements, des congrès. Il a la fougue des lutteurs aux prises avec des personnalités vivantes et agissantes, non pas uniquement avec des idées pures. Ses mouvements soulèvent des poussières qui retombent sur son armure sans en ternir l'éclat, et lui donnent l'allure d'un soldat sur le champ de bataille.

Il ne remporta pas beaucoup de victoires sur les sectaires maîtres de la situation; il ne compta même guère que des défaites. Du moins il sauva les principes qui sont la semence de l'avenir, et l'honneur de l'Eglise de France.

I

LE P. DE RAVIGNAN.

Il ne faut pas chercher un homme dans son portrait; ou il n'y est pas du tout, ou il n'y est qu'à moitié. Cet axiome, que le visage est le miroir de l'âme, admet de nombreuses exceptions. Il est plus sûr de juger un homme par ses œuvres. Cependant, quand on le connaît on peut saisir sur son portrait supposé vrai comme des reflets de sa nature intime. C'est le cas du P. de Ravignan. L'illustre jésuite est assis, drapé dans son manteau noir, ses mains blanches et amaigries croisées sur ses genoux, le bras droit appuyé sur une table à côté de deux volumes superposés avec ces titres : *Exercices de saint Ignace de Loyola.* — *Institut.* La tête est belle, le front large et éclairé; la physionomie porte la trace d'un ascétisme austère; la surface froide couvre une flamme intérieure, qui brille dans le regard, avec une force tranquille, domptée, sans fougue, faite pour la résistance plutôt que pour l'attaque. C'est le P. de Ravignan tel qu'il fut dans sa vie.

*
* *

C'est une des personnalités les plus marquantes du monde ecclésiastique dans le XIX^e^ siècle; mais on ne doit pas espérer le trouver uniquement dans ses conférences à Notre-Dame : il n'y est pas tout entier. Ces conférences sont peut-être le centre et comme le pivot de sa gloire; elles n'en mesurent pas le rayonnement. Beaucoup d'autres éléments entrent dans la composition de son influence et l'expliquent. Il est gentilhomme, avec toute la distinction que donne la naissance : « Voilà le plus parfait gentilhomme que j'aie jamais vu », disait un seigneur protestant anglais. Il embrassa d'abord la carrière des armes; et déjà brillant officier de cavalerie, il laissa l'épée pour la toge de magistrat, qu'il porta avec hon-

neur, jusqu'à ce que la vocation à l'état ecclésiastique l'arracha aux dignités déjà acquises et à celles qui l'attendaient. Ce passé le suivra dans la Compagnie de Jésus où il va s'ensevelir, sans autre ambition que d'y vivre caché sous le joug de l'obéissance, en servant Dieu et en travaillant au salut des âmes, si ce sublime ministère lui est un jour confié. Mais le monde le poursuit dans sa retraite; le monde est quelquefois bon juge du mérite; il paye surtout le sacrifice généreux, spontané, des avantages que lui recherche avec avidité, de son estime et de son admiration. Sous la bure du religieux les épaulettes de l'officier de cavalerie brillent encore: on lui trouve ce trait de ressemblance avec Ignace de Loyola, le blessé de Pampelune, qui abandonne la milice du roi d'Espagne pour fonder celle de Jésus-Christ, et marche à sa tête pour combattre le Protestantisme naissant. A Paris, la magistrature se souvient qu'il siégea dans ses rangs; ses collègues de la veille vont s'asseoir au pied de sa chaire, en attendant de s'agenouiller à ses pieds dans sa pauvre cellule. Ainsi se forma la légende qui prépara les voies à l'homme de Dieu et assura ses triomphes sur les âmes.

*
* *

Ses succès furent tels, que de nos jours aucun ouvrier évangélique, placé dans les mêmes conditions, n'en obtint de semblables. Son action s'exerça sur toutes les classes de la société, principalement sur les classes dirigeantes. Dans un pays divisé par les opinions politiques, il eut la confiance des hommes de tous les partis, qui cherchaient la vérité et la paix de l'âme, au milieu des tempêtes du siècle et des déceptions de l'existence, dans les pratiques religieuses. On accourait autour de l'homme de Dieu, parce qu'il l'était en effet, placé plus haut que les passions déchaînées, la croix à la main, et disant à tous : Venez à moi, vous qui souffrez. Paris tout seul, Paris, cet océan humain, la cité de tous les contrastes, de toutes les splendeurs et de toutes les misères, de toutes les vertus et de tous les vices, où la vie afflue, bouillonne et déborde, Paris absorba toutes les forces de son zèle jusqu'à l'épuisement. Mais Paris, capitale de la France, est encore la capitale du monde; toutes les nations y ont leurs colonies; tous les intérêts y sont représentés; tous les jouisseurs

s'y donnent rendez-vous. Ainsi l'action du P. de Ravignan devint européenne et même cosmopolite. Sa parole publique était comme une nouvelle Pentecôte, recueillie avec émotion par des âmes qui parlaient toutes les langues. Sa parole intime atteignait, dans la direction, celles que son éloquence avait ébranlées; sa correspondance allait les chercher jusqu'aux confins du monde civilisé, et leur apportait la lumière et la consolation. Il est devenu un centre de vie chrétienne autour duquel gravitent les plus beaux noms de la société contemporaine, dans la politique, dans la science, dans les arts, dans les familles aristocratiques et royales, et dans les rangs de la hiérarchie ecclésiastique. Les archevêques de Paris l'honorent de leur confiance; Mgr de Quélen songe à le choisir pour son coadjuteur : il n'accepta que l'austère devoir de prononcer son oraison funèbre. Il prêcha devant la reine Marie-Amélie; et quand il fut malade, les princesses d'Orléans demandaient du fond de l'exil les bulletins de sa santé. Il est en correspondance suivie avec le comte Molé. Il reçoit la rétractation de Chateaubriand mourant pour ce que ses écrits contenaient de contraire à la foi et à la morale. Il convertit des protestants de marque, généraux, princes de familles régnantes; il est l'homme des derniers efforts de la grâce auprès de personnages qui avaient vécu loin de Dieu dans le tourbillon des affaires, et qui réparent leur passé en se réconciliant avec les pratiques religieuses, encouragés par son zèle infatigable. Il est l'ami de Berryer, en attendant d'être le directeur de son âme. Il est familier avec tous les jeunes catholiques qui fréquentaient chez Mme de Swetchine, tels que Montalembert, de Falloux, le comte Beugnot, etc. Lenormant, l'illustre orientaliste, l'appelle « le Père spirituel de notre siècle ». Biot, membre de l'Institut, l'a en très haute estime. Le maréchal Saint-Arnaud et de Salvandy sont ses auditeurs furtifs au Sacré-Cœur de la rue de Varennes. Le prince Damidoff, le Lucullus de l'époque, lui écrit l'ennui profond qu'il ressent au sein de son opulente fortune. Les hommes de 1848 ont subi son influence : Buchez et Victor Considérant lui adressent leurs écrits. Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, voulut le faire archevêque de Paris après la mort de Mgr Affre; c'est à lui qu'il fit sa confession, quand, persuadé par sa pieuse mère, il se décida à remplir ses devoirs religieux. Ces faits, rapportés par l'historien de sa vie, auxquels on

pourrait en ajouter tant d'autres, permettent de mesurer ses relations d'apôtre, et l'influence qu'il exerça sur les âmes. Voyons maintenant la part qu'il prit aux affaires qui se rapportaient aux intérêts de l'Eglise. C'est ici que commence son rôle d'apologiste.

***

Puisque dans cette étude nous considérons le P. de Ravignan comme apologiste, nous pouvons taire ici son action d'édification dans l'Eglise et sur la société, et n'envisager que la partie militante de sa vie. Son historien nous le dépeint comme l'homme de Dieu, planant dans une région sereine au-dessus des orages qui ont bouleversé notre siècle. Il semble bien que par tempérament, autant que par esprit de sagesse, il aimait la paix plutôt que la guerre, et désirait d'unir plutôt que de diviser. Il faut tenir compte de cette idiosyncrasie pour apprécier un peu plus loin son genre de parole et le classer parmi les orateurs de Notre-Dame.

Mais ce pacifique, qui demeurait étranger aux querelles des hommes, et qui ne s'y mêlait qu'un rameau d'olivier à la main pour rapprocher les partis, sortait de sa cellule, où il baisait les pieds du crucifix, pour devenir le soldat de l'Eglise, au premier rang des combattants, assez semblable à saint François de Sales dont la douceur ne reculait pas devant le danger, et savait braver les fatigues et la mort même pour tenir tête à l'hérésie au fond du Chablais. Ceux qui se le représenteraient comme un pieux directeur de dames et de bons chrétiens n'en auraient pas une idée adéquate : il faut le voir engagé dans les batailles de notre temps. Quand l'Eglise est persécutée dans le Grand-Duché de Bade, et que l'évêque de Fribourg, Hermann, est violemment arraché à son troupeau, c'est lui qui fait appel aux évêques de France pour venir au secours de leurs frères opprimés. Si la liberté d'évangéliser les Arabes de l'Algérie est refusée aux ouvriers apostoliques par un gouvernement mal inspiré, qui ne comprend pas que le christianisme est le principe de la vraie civilisation, et que pour faire des fils de Mahomet des fils de la France il fallait d'abord les baptiser, c'est lui qui rédigera un Mémoire adressé au ministre de la guerre, pour défendre les droits de l'Eglise et l'intérêt national bien entendu. Il avait à

cœur la liberté de l'Eglise; le sens catholique, très développé chez lui comme chez tous les saints, lui faisait saisir son importance pour préparer le règne de Dieu sur la terre. Il ne l'avait défendu qu'en passant, à l'occasion du conflit de l'évêque d'Alger avec le gouvernement français; il voulut en traiter *ex professo* dans un ouvrage spécial. On en était alors où nous en sommes encore aujourd'hui; il fallait plaider pour la liberté de l'Eglise devant une génération éprise de liberté, qui avait fait dix révolutions pour la conquérir, et qui, après l'avoir garantie à peu près à tout le monde, principalement aux méchants, s'obstinait à la refuser à l'Eglise. Il ne faut pas demander à l'impiété d'être logique. Notre apologiste mit la main à l'œuvre, mais il ne la mena pas à bonne fin; il en inséra les fragments dans l'*Ami de la religion* en 1844. C'est tout ce qui nous reste de sa noble entreprise.

*
* *

Les circonstances expliquent pourquoi ce travail fut inachevé. C'était en pleine crise que la Compagnie de Jésus traversa de 1843 à 1845. C'est sur ce champ de bataille, dans une lutte ardente, retentissante, qui rend le monde entier attentif, qui passionne l'opinion en France, qui met la papauté en garde, qu'il déploie ses belles qualités d'apologiste. La plume à la main, au premier plan, quoiqu'il ne soit qu'un simple religieux, point de mire du gouvernement persécuteur, pris à parti personnellement, objet d'une haine qui l'honore, il écrit au nom de la Compagnie dont il est le représentant, et comme au nom de l'Eglise dont les intérêts sont connexes avec ceux des opprimés. *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites:* tel est le titre du plaidoyer qu'il publiait le 25 janvier 1844. Ce fut un événement. Le vaillant apologiste affirme d'abord l'existence des Jésuites : pourquoi se taire quand on vit? pourquoi se cacher quand on fait le bien? Il affirme ensuite le droit à l'existence de sa société non reconnue; c'est le droit public de son pays qu'il invoque, celui qui appartient à tout citoyen français, garanti par la Charte, et dont il veut avoir le bénéfice, lui et les siens. Ici le jurisconsulte se retrouve avec sa compétence. Si c'est nécessaire, elle sera corroborée par le Mémoire du célèbre Vatismenil, qui est resté classique, et qui fait jurisprudence, si-

non devant les tribunaux trop dépendants de l'Etat dans la matière, au moins auprès des juristes, et dont maître Rousse, avocat à la Cour de Paris, a donné de nos jours deux éditions nouvelles à vingt ans de distance. Ce que ni Vatismenil ni Rousse n'ont pas mis dans leurs Mémoires, c'est l'accent de l'âme, la note fière de l'amour d'un fils qui défend sa mère et lui fait un rempart de son corps. « La prudence a ses lois : elle a ses bornes. Dans la vie des hommes il est des circonstances où les explications les plus précises deviennent une haute obligation qu'il faut remplir. Je l'avouerai : depuis surtout que le pouvoir du faux semble reprendre parmi nous un empire qui paraissait aboli, depuis que des haines vieillies et des fictions surannées viennent de nouveau corrompre la sincérité du langage et dénaturer les droits de la justice, j'éprouve le besoin de le déclarer : Je suis Jésuite... Il y a d'ailleurs en ce moment trop d'ignominies et trop d'outrages à recueillir sous ce nom, pour que je ne réclame pas publiquement ma part d'héritage. Ce nom est mon nom ; je le dis avec simplicité. » Membre de la Compagnie de Jésus, dont il affirme l'existence sans détour, il plaide pour elle le droit d'exister, et pour lui le droit de lui appartenir. « Catholique et Français, jouissant de tous les droits de citoyen, assuré de la liberté de conscience par la loi fondamentale, j'ai éprouvé un jour le besoin de me rapprocher de la perfection évangélique... Ces prêtres réunis sont légalement inattaquables, ou bien la liberté religieuse est un mensonge, et le droit public des Français, la loi fondamentale, une déception ; car alors les paroles ont perdu leur vrai sens, et les mots n'expriment plus les idées ». C'est la paraphrase éloquente du *civis romanus sum* de saint Paul devant les proconsuls, qui en appelait à César pour se faire entendre avant d'être condamné. Nous sommes, disait notre apologiste, et nous avons le droit d'être. Si maintenant vous voulez savoir qui nous sommes, nous n'habitons pas des antres mystérieux, nous ne sommes pas une société secrète : voici nos Constitutions : lisez et voyez ; voici nos œuvres : jugez-nous d'après nos œuvres. Peu rassuré sur l'issue de la lutte, il terminait sa défense par cette péroraison pleine de mélancolie et de noblesse : « Que si je devais succomber dans la lutte, avant de secouer sur le sol qui m'a vu naître la poussière de mes pas, j'irais m'asseoir une dernière fois au pied

de la chaire de Notre-Dame. Et là, portant en moi-même l'impérissable témoignage de l'équité méconnue, je plaindrais ma patrie, et je dirais avec tristesse : Il y eut un jour où la vérité fut dite; une voix la proclama; et la justice ne fut pas faite : le cœur manqua pour la faire. Nous laissons derrière nous la Charte violée, la liberté de conscience opprimée, la justice outragée, une grande iniquité de plus; ils ne s'en trouveront pas mieux ». Ce loyalisme, cette intrépidité, cette lumière faite méritaient de vaincre. Cependant le triomphe ne fut pas complet. Le gouvernement, issu de la révolution, ne valait pas assez pour défendre une si juste cause : « Il ne devait pas s'en trouver mieux ». Trois ans plus tard, il disparaissait emporté par la tempête; et la Compagnie de Jésus, à peine remise de la secousse, entrait en possession de la liberté qu'elle avait si noblement revendiquée, jusqu'à ce qu'on la lui disputât une fois de plus : car telle est sa destinée.

Quelques années auparavant le P. Lacordaire, qui avait laissé la chaire de Notre-Dame pour aller revêtir à Rome le froc des Dominicains, adressa à la France son Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères-Prêcheurs : on le connaît.

« Mon Pays ».

« Pendant que vous poursuivez avec joie et douleur la formation de la société moderne, un de vos enfants nouveaux, chrétien par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle de l'Eglise catholique, vient réclamer de vous sa part dans les libertés que vous avez conquises et que lui-même a payées. Il vous prie de lire le Mémoire qu'il vous adresse ici, et connaissant ses vœux, ses droits, son cœur même, de lui accorder la protection que vous donnerez toujours à ce qui est utile et sincère ».

« Nous vivons dans un temps où un homme qui veut devenir pauvre et le serviteur de tous a plus de peine à accomplir sa volonté qu'à se bâtir une fortune ou à se faire un nom. Presque toutes les puissances européennes, rois et journalistes, partisans de la monarchie absolue ou de la liberté, sont ligués contre le sacrifice volontaire de soi, et jamais dans le monde on n'eut tant de peur d'un homme allant pieds nus, et le dos couvert d'une casaque de mauvaise laine... Ce qui est inexplicable, c'est que quelques-uns, las des passions du sang et de l'orgueil, pris pour Dieu et pour les hommes d'un amour

qui les détache d'eux-mêmes, ne puissent se réunir dans une maison à eux; et là, sans privilège, sans vœux reconnus de l'Etat, uniquement liés par leur conscience, y vivre à cinq cents francs par tête, occupés à des services que l'humanité peut bien ne pas concevoir toujours, mais qui, dans tous les cas, ne font de mal à personne... Cependant nous ne désespérons pas de nous, même en face de tous ces obstacles extérieurs. Nous nous confions à Dieu qui nous appelle et à notre pays.

« On a dit que les communautés religieuses étaient interdites en France par les lois... Je n'examinerai aucune de ces questions; car je ne me présente, en ce moment, ni à la tribune ni à la barre d'une cour de justice. Je m'adresse à une autorité qui est *la reine du monde*, qui de temps immémorial a proscrit des lois, en a fait d'autres, de qui les Chartes elles-mêmes dépendent, et dont les arrêts, méconnus un jour, finissent tôt ou tard par s'exécuter ».

Le P. Lacordaire et le P. de Ravignan plaidaient la même cause, avec une égale conviction et une fierté égale, chacun avec son allure. Le Jésuite, ancien magistrat, invoque la loi, et au besoin demande des juges : son génie positif trahit encore l'homme d'affaires, sans étouffer les envolées d'une âme blessée dans son droit et dans son amour pour la Compagnie dont il est le fils. Le Dominicain, plus idéal, franchit à pieds joints les prétoires, et dédaigne les subtilités de la procédure; il en appelle à « son pays », à l'opinion, à la reine du monde; il ne craint pas cette juridiction capricieuse : c'est plus crâne. Tous les deux ont écrit une page d'apologétique, qui fait penser à Lactance et à Tertullien.

***

Le P. Ravignan mérite encore le titre d'apologiste pour la part qu'il prit dans le dernier combat livré par les catholiques au monopole universitaire pour la conquête de la liberté d'enseignement. Ici son rôle, en restant moins principal et moins personnel, est encore considérable. La loi présentée par M. de Falloux divisa les catholiques : c'était une loi de transaction, qui ne contentait pas les plus ardents, et qui paraissait suffisante aux opportunistes, en tenant compte de l'état des esprits à l'Assemblée nationale; une demi-liberté était préférable à

l'esclavage de la veille : il fallait la prendre. Dans ce conflit, le P. de Ravignan voulut être modérateur entre les opinions et créer l'unité dans l'armée catholique, pour assurer le vote de la loi. Il renonça même à son opinion personnelle, qu'il avait exposée dans la commission extra-parlementaire, et appuya indirectement ceux qu'on a depuis appelés « les catholiques libéraux ». Cette école, qui a fait du bruit, et qui a mérité les censures de Pie IX, était encore à ses débuts. Le P. de Ravignan, qui souffrait pour le bien général, fut accusé de subir les influences de trois hommes qui, plus tard, ont marqué dans les querelles doctrinales entre les théologiens et les politiques : c'étaient MM. de Falloux, de Montalembert et Dupanloup devenu évêque d'Orléans. Il avoua son amitié pour ces champions de l'Eglise, qui la défendaient par la parole et par la plume, et qui payèrent plus d'une fois leur courage de l'amende et de la prison. Il déclara avoir gardé toujours son indépendance, et n'avoir partagé en rien ce qui dans leurs opinions aurait pu ne pas être d'une orthodoxie parfaite. Malgré cette justification, il est resté sur la mémoire du P. de Ravignan comme une ombre légère d'un semi-libéralisme, contracté dans les fonctions laïques qu'il avait remplies dans sa jeunesse, et au contact d'hommes, d'ailleurs très estimables, qui sous ce rapport ne furent pas toujours à l'abri de tout reproche. Mais pour dissiper cette ombre légère, il suffit de ne pas oublier qu'il était Jésuite.

Après le vote de la loi de liberté, le P. de Ravignan, dont aucune déception amère ne déconcerte le zèle, prit part aux travaux de la commission fondée à Paris pour rechercher les voies et moyens d'application de la loi nouvelle. Il porta sa carte chez M. Thiers, le meneur avéré de la conspiration gouvernementale contre les Jésuites en 1845, et devenu, après les catastrophes qu'il avait déchaînées, l'avocat de la liberté d'enseignement en 1850. Il contint l'ardeur un peu téméraire de ses collègues, impatients de répondre aux demandes des familles en fondant des écoles libres. Il assista aux premiers tâtonnements ; il vit sortir de terre les premiers établissements, qui devaient produire des fruits si précieux, et en demeura comme le père. La loi de 1850 s'appelle « la loi Falloux » dans nos annales. D'autres y ont attaché leur nom par les services qu'ils rendirent à cette sainte cause. Malgré la dis-

crétion de l'influence qu'exerça le P. de Ravignan, sa mémoire en est inséparable.

***

Mais il est temps d'étudier l'apologiste sur la chaire de Notre-Dame. Sa prédication dura neuf ans, de 1837 à 1846. Ses conférences, éditées en 1860, en quatre forts volumes, sont rangées selon un ordre qui n'est pas tout à fait celui dans lequel elles ont été prononcées : ce détail est sans importance. Dans son ensemble, l'œuvre constitue un cours d'apologétique complet, qui mesure à peu près l'échelle théologique, et correspond aux attaques dont le catholicisme a coutume d'être l'objet. L'orateur ouvrit ses conférences de 1839 par une exposition préliminaire à larges lignes, vaste cadre, qui renferme tous les temps et dont il dégage ce qu'on peut appeler la loi de l'histoire : cette loi c'est la lutte. Tel fut l'état des esprits dans l'humanité déchue, que la lutte y est éternelle : lutte païenne, ou l'erreur avant Jésus-Christ; lutte mosaïque, ou la vérité avant Jésus-Christ; lutte évangélique, ou l'établissement du christianisme; lutte philosophique, ou le sophisme et le martyre; lutte hérétique, ou l'hérésie contre l'unité; en conclusion : la notion vraie du christianisme. L'année suivante l'orateur traite des préliminaires de la foi, sorte de cours de philosophie rationnelle, qui a pour base l'existence de Dieu. Il défend ce dogme fondamental contre le naturalisme et le fatalisme, en vengeant la liberté de l'homme, et en analysant par une psychologie pénétrante le sens religieux qui le rattache à Dieu, son principe et sa fin.

Mais le christianisme est venu éclairer la philosophie naturelle de lumières nouvelles, et porter l'humanité au-dessus d'elle-même, en la plaçant dans un rapport plus étroit avec Dieu : c'est ce que l'orateur nomme le fait divin. Ce fait central, que tout prépare et d'où tout découle, a pour lui la possession historique. Jésus-Christ apparaît; il est homme : on l'a vu, on l'a entendu, on a touché de la main les plis de sa robe. Mais cet homme est Dieu : il a affirmé sa divinité, il l'a démontrée par ses miracles, par sa doctrine, et par des caractères qui font de sa personnalité un idéal vivant, sans prototype antécédent, sans copie depuis sa manifestation.

Les conférences de 1840 traitent des droits de Dieu. Ces

droits, Dieu les exerce sur la raison de l'homme en lui révélant des vérités qui la surpassent et qu'il doit croire avec docilité. La raison et la foi sont mises en présence; ces deux forces ne sont pas antagonistes : la foi n'enseigne rien de contraire à la raison; la foi ennoblit la raison, elle affermit ses connaissances, elle dilate sa vision en ouvrant devant elle un champ plus vaste. Si elle lui impose des mystères impénétrables, elle en entoure les noyaux de rayons lumineux, qui sont autant de garanties et comme des motifs de crédibilité et une démonstration extrinsèque qui rend facile l'acquiescement que Dieu exige.

L'Eglise est la maîtresse de vérité que Jésus-Christ a instituée l'héritière de ses révélations, pour continuer ici-bas sa mission : c'est le pédagogue de l'humanité. Les caractères souverains de l'Eglise, son établissement divin, son autorité, son infaillibilité, les raisons qui démontrent ces caractères parce qu'ils sont nécessaires, son organisation, les divers degrés de sa hiérarchie, la Papauté qui la termine et qui la couronne en contenant tous les esprits dans une belle unité ; telle fut la matière des conférences de 1841.

Dans l'apologétique, la question fondamentale c'est la foi : c'est la pierre qui porte toute l'économie du christianisme. Après l'œuvre étudiée objectivement et dans son rapport avec l'ordre rationnel ou philosophique, l'orateur se place au point de vue subjectif, en la considérant dans l'âme humaine dont elle devient une faculté supérieure. Il y cherche et il y trouve le besoin de la foi : la nature de la foi, la certitude qu'elle donne, l'obscurité sainte qui l'enveloppe s'harmonisent avec les aspirations de notre âme, tourmentée par le divin, qui revient toujours quand on le chasse. L'orateur fit l'application de cette psychologie aux trois principaux dogmes du christianisme, la Trinité, l'Incarnation du Verbe, la Rédemption.

***

Cependant l'apologiste pénètre plus avant dans l'intime du catholicisme dont il a dessiné le dehors. Toute l'économie du surnaturel est développée; sa notion est précisée : le péché d'origine, la grâce réparatrice, sa dispensation, ses effets, la synthèse de l'homme, ou son union avec Dieu, sont

mis en pleine lumière. Les mystères du gouvernement de la Providence, l'immortalité, avec ses récompenses et ses peines, la prière, les sacrements, la religion pratique ont leur place. D'autres conférences, qui ne furent pas prêchées, traitent de la sanctification du dimanche, de l'autorité paternelle, de la charité et de la chasteté. On voit comment notre apologiste descend peu à peu des sommets dogmatiques et se rapproche des questions morales : il suivait sa pente.

***

L'œuvre oratoire du P. de Ravignan porte l'empreinte d'un certain esprit philosophique; il remue des idées avec aisance, il les combine, il les met en valeur; chez lui la clarté de l'exposition s'ajoute à la vigueur du raisonnement : le logicien complète le penseur. Il est moderne; il connaît la société où il a vécu, et qu'il n'a pas perdue de vue en se retirant dans une cellule de religieux. Il n'ignore ni ses tendances, ni ses faiblesses, ni ses erreurs, ni ses quelques bonnes aspirations; il les analyse sans vaine complaisance, mais avec une sympathie mélancolique. Il marche dans les voies nouvelles que le mouvement des choses a ouvertes devant l'apologétique. Les orateurs de la Restauration en étaient encore à Voltaire; c'est contre lui qu'ils dirigeaient tout l'effort de leur dialectique et l'éclat de leur éloquence. Déjà Lamennais, attentif aux changements qui s'opéraient dans la science et dans l'opinion, commençait à regarder vers d'autres points de l'horizon : la Révolution de 1830 décida de sa nouvelle orientation. Les apologistes de la chaire imitèrent les écrivains; Lacordaire inaugura cette renaissance hardiment; avec moins d'éclat, et sous des formes encore classiques, le P. de Ravignan suivit l'impulsion donnée. Il est bien au courant des erreurs de son temps; cependant il n'accorde pas beaucoup de place à leur exposition; il les indique plutôt qu'il ne les fouille. Il sait l'Allemagne; il n'ignore pas la répercussion en France de sa philosophie nuageuse, évolutioniste, et au fond naturaliste et athée. Mais il ne nomme ni les écoles, ni les maîtres qui font le plus de bruit autour de lui. Il ne prend pas l'ennemi corps à corps; il est apologiste par conviction et par nécessité, non pas par tempérament : chez lui le cœur balance la tête; il préfère exhorter qu'écraser. Avec un ta-

lent qui, sans s'élever très haut dans la spéculation, remplissait l'attente des intelligences qui se pressaient autour de sa chaire, on sent qu'il lui fallait plutôt un auditoire d'âmes avides d'entendre des vérités acceptées, avec le secret désir de mieux les connaître pour mieux les pratiquer.

***

Autant qu'on peut en juger à distance, après plus d'un demi-siècle écoulé, par une sorte d'apriorisme, quand l'histoire ne détaille par le menu ni un homme ni son action, il y eut dans la société distinguée de Paris et de la province qui suivait les conférences du P. de Ravignan des catégories que sa réputation attirait, mais que sa parole ne devait pas passionner : ce sont les intellectuels purs, égarés dans les systèmes, hostiles à la foi, et la jeunesse des écoles. Malgré le pas que l'apologétique avait fait avec lui et l'actualité des questions qu'il abordait, il ne mettait pas assez de modernisme dans la manière de les traiter; il se rapprochait trop de la prédication classique; apologiste, il restait un peu sermonnaire, il manquait de modernisme pour ces auditeurs férus de liberté, de progrès, de civilisation : autant de mots mal définis qui retentissaient, alors comme aujourd'hui, à tous les échos de la publicité et faisaient tourner les têtes. Il ne salua jamais ces idoles du siècle du haut de la chaire avec enthousiasme; en restant orthodoxes, d'autres lui devaient une partie de leurs succès. Pour les auditeurs aventurés dont nous parlons, le P. de Ravignan manquait de hardiesse, il était trop pondéré : ils restaient froids. Pour la jeunesse des écoles, il n'accordait pas assez à l'imagination, la folle du logis, qui règne et gouverne chez cet âge, en attendant que l'expérience rende à la raison ses droits. La langue toujours correcte manque de couleur; le tableau n'occupe pas dans son discours une grande place, et n'est jamais assez saisissant pour enlever l'auditeur. Ses périodes ne se terminent pas par des traits, qui chez certains sont cherchés et deviennent des feux d'artifice; une douce chaleur se dégage de sa parole; elle est latente et n'éclate pas en rayons fulgurants : les jeunes gens n'y trouvaient pas probablement leur compte. Le genre de succès que l'orateur obtient par l'emploi de ces facultés séduisantes n'est pas toujours le succès apostolique, le seul dont le P. de Ravignan était

jaloux : c'est tout au plus une préparation évangélique lointaine, un jalon planté, qui trace la voie à l'homme de Dieu chargé d'achever l'œuvre commencée. Telle parut être la mission du P. de Ravignan.

Les éditeurs des conférences du P. de Ravignan nous avertissent qu'il ne faut pas y chercher l'orateur tout entier, parce qu'il n'y est pas. « Il est superflu d'avertir le lecteur que les discours qu'il a sous les yeux, quel que soit leur mérite, ne sauraient lui donner une idée exacte du P. de Ravignan comme orateur. La grande puissance de sa parole résidait en partie dans son action, dans sa personne tout entière. On sentait sortir de sa bouche, comme on l'a dit souvent, une parole souverainement vraie, prêchée par un prédicateur profondément convaincu; et la raison se soumettait de bonne grâce à l'autorité de la foi, sans penser même à la possibilité de la résistance ». (Préface, édition 1860).

Cette observation, qui n'est pas une précaution oratoire, était inutile. On prête au P. de Beauregard, qui prêchait à Notre-Dame peu de temps avant la Révolution, et qui prophétisa le culte de la déesse raison, en montrant du doigt l'autel sur lequel se dresserait ce scandale, cette parole qui sent le maître : « On n'imprime pas un orateur ». Il y a du vrai là-dedans, à condition de ne pas forcer la formule. Dans les discours écrits de grands orateurs, même quand ils restent des monuments littéraires, il y manque la vie que l'action leur communiquait : le geste, la voix, le regard, l'attitude, en traduisant la passion de l'âme, achevaient l'éloquence. Mais l'écriture garde les lignes générales de cette éloquence, avec les pensées, l'ordre logique, la vigueur des raisonnements, la beauté des tableaux, la vivacité des mouvements. Si le sculpteur anime le marbre et le peintre ses toiles; si les mouvements qu'ils ont imprimés à leur œuvre, demeurent après que le ciseau et le pinceau sont tombés de leur main, la littérature, dont la puissance d'expression est supérieure à celle des arts plastiques, ne trahira pas le génie, et conservera sa marque pour la transmettre à la postérité, affaiblie mais belle encore. Tout Bossuet n'est pas dans *Les Oraisons funèbres;* Massillon n'est pas dans le sermon *Sur le petit nombre des élus :* et pourtant quelles émotions n'éprouvons-nous pas en relisant ces pièces à deux siècles de distance!

Mais certains orateurs perdent plus que d'autres à être

imprimés. Ceux qui sont écrivains en même temps qu'orateurs se soutiennent par la beauté de la forme, souvent plus parfaite que dans l'action, quand elle a subi les dernières retouches de l'auteur. Je crois que le P. de Ravignan n'a pas gagné à l'épreuve de l'impression. L'historien de sa vie, jaloux de sa gloire cependant, et à juste titre, déclare qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. La lecture de ses conférences nous convainc que ce jugement est vrai. Telles quelles, elles n'expliqueraient pas le succès qu'elles obtinrent : on sait que ce succès fut immense. La chaire de Notre-Dame était redoutable quand le P. de Ravignan y monta, car le P. Lacordaire en descendait. A prendre les choses humainement, on pouvait craindre, non pas un échec, mais un enthousiasme moindre : les deux orateurs étaient si différents! L'événement démentit ces prévisions : Le P. Lacordaire avait rempli la basilique, le P. de Ravignan la fit déborder; les auditoires égaux par le nombre se valaient par la composition : le tout Paris intellectuel était là. Les deux orateurs brillèrent comme deux astres qui ne projetaient pas la même lumière; et quand Montalembert défendit à la tribune la cause de la Compagnie de Jésus menacée dans son existence, il fit marcher de front le Dominicain et le Jésuite dans un célèbre parallèle qui ne s'est pas effacé de notre souvenir.

***

Les causes du succès du P. Lacordaire sont connues. Elles ne sont pas les mêmes pour le P. de Ravignan : chez lui le talent en est une, l'action en est une autre. Par action je n'entends pas l'influence sociale qu'il exerçait autour de lui par ses relations, par ses services : ce serait expliquer un grand résultat par de petits moyens. L'action dont je parle ne se borne pas même à l'action oratoire, au geste, à la voix, à l'attitude dont on connaît la puissance; c'est l'action de l'âme que je veux dire. Depuis Quintilien et avant lui, on sait que c'est l'âme qui rend un homme éloquent; quand l'âme est sonore, si elle est bien servie par les organes qu'elle meut, elle déracine les assemblées. Mais de toutes les sonorités qui s'en échappent, il y en a une plus large, plus profonde, plus agissante, c'est la note que rend l'âme des saints. L'éloquence des saints est faite de conviction, d'amour, d'abnégation

portés à un degré d'intensité qui dépasse la mesure ordinaire, auxquels se mêle un magnétisme mystérieux qui vient d'en haut, non pas du génie, qui s'appelle la grâce. C'est la raison dernière des triomphes de la parole apostolique, sans rhétorique, sans phrases, qui subjuguait les aréopages étonnés de leur défaite. Le P. de Ravignan était un saint; saint dans sa cellule, au confessionnal, au chevet des malades : c'était encore un saint en chaire. Pour certains orateurs de marque la chaire est un trépied inspirateur : pour lui, elle devenait un Thabor où il paraissait transfiguré. Toute sa personne, naturellement distinguée, était la splendeur de son âme; l'ascétisme de ses traits, son profond recueillement en Dieu, la transcendance surnaturelle de sa doctrine qui s'élevait plus haut qu'une méditation philosophique, son calme solennel, la souveraineté de sa parole, son grand signe de croix resté légendaire, étaient une prédication. On était saisi par cette vision avant de l'entendre. Parmi les hommes d'élite qui suivaient ses conférences toutes les valeurs étaient représentées; plusieurs étaient des maîtres dans l'art de parler, au barreau, à la tribune, sur les sièges de la magistrature; ils étaient attirés par le talent de l'orateur; ils venaient surtout écouter un saint. Les sceptiques admiraient sa conviction en matière religieuse; les mondains étaient subjugués par sa vertu suréminente : ils oubliaient la phrase pour suivre l'idée et subir en silence l'action d'une âme pleine de Dieu. Tel était le secret de l'éloquence du P. de Ravignan.

***

C'est pourquoi son apologétique eut d'autres effets que l'admiration de son auditoire avec sa répercussion dans les feuilles publiques et dans l'opinion des salons : elle obtint des résultats pratiques : on signalait des retours qui faisaient sensation. C'était son but : il le poursuivait avec une ardeur infatigable. Il fonda les retraites pascales; il établit la communion générale des hommes; on lui doit ces deux institutions, qui sont la consolation de l'heure présente, et permettent d'espérer au milieu de toutes nos défaillances. C'est une belle figure que celle du P. de Ravignan : nimbée de talent et de sainteté, elle baigne dans une douce lumière qu'aucun orage n'a agitée,

tant les âmes sont unanimes dans le respect qu'on lui a voué. C'est un brillant anneau dans la chaîne des apologistes contemporains, avec son cachet particulier. Il gardera dans l'histoire le surnom « d'apôtre de Notre-Dame ». Je n'en connais pas de plus glorieux.

II

LE P. MONSABRÉ

Dans la série des conférenciers apologistes qui se sont succédé sur la chaire de Notre-Dame, Lacordaire est l'orateur, De Ravignan l'apôtre, le P. Félix le critique, le P. Monsabré le théologien : Maurice d'Hulst en sera le professeur.

Dans chaque homme il y a plusieurs hommes ; chaque genre se compose de plusieurs genres ; pour trouver la caractéristique, il faut s'arrêter à la note dominante ou fondamentale. D'après cette règle, le P. Monsabré doit être appelé le théologien apologiste de Notre-Dame, plus théologien qu'apologiste. Il l'a été plus qu'aucun de ses prédécesseurs, qui tous le furent dans une certaine mesure puisqu'ils prêchaient la doctrine catholique. Or, il y a deux théologies dans une, qui tantôt se séparent, tantôt s'unissent, selon le génie des orateurs et des écrivains : la théologie positive et la théologie transcendante ; la première, dite d'exposition, formule la doctrine ; la seconde cherche l'harmonie de la raison et de la doctrine. La première ne dépasse pas ordinairement le fait divin de la révélation et l'enseignement de l'Eglise contenus dans le symbole ; elle vit de précision et de clarté, sans autre rayonnement que la lumière intrinsèque, qui se dégage de la vérité, semblable à celle que projette un astre en montant sur l'horizon. La seconde cherche les raisons du fait divin dans l'idéal ; elle a des ailes qui la portent sur les sommets, d'où elle contemple les prototypes des choses jusque dans le sein de Dieu, en sondant les rapports qui existent entre ce qui peut être et ce qui est, pour en faire jaillir, sinon une preuve, au moins l'harmonie entre les enseignements de la foi et les lois qui régissent la raison humaine. Ceci est la région des aigles. Ainsi, il y a une théologie aristotélicienne, enserrée dans un syllogisme, et une théologie platonicienne

qui se déploie dans la haute spéculation. Le P. Monsabré a mêlé ces deux théologies dans ses conférences à doses très inégales. Il y a chez lui les ascensions de la pensée; mais il est surtout l'homme de la doctrine positive, qu'il possède en thomiste passé maître, et qu'il expose avec la limpidité du génie français : il s'y tient le plus souvent, au grand profit de son auditoire, qui était instruit, même quand il n'était pas remué. Si l'on considère que l'ignorance en matière de religion est une des plaies de notre époque, qui contraste tristement avec le développement prodigieux des sciences exactes et des sciences naturelles, on ne peut qu'admirer la Providence qui, pour ramener à la vérité chrétienne une génération abrutie dans les calculs et les chiffres, ou perdue dans des utopies grosses de périls, envoya à l'auditoire de Notre-Dame un théologien qui lui enseignait le catéchisme qu'elle avait oublié. A ce point de vue, l'apostolat du P. Monsabré marque parmi tous ceux qui sont passés sur la première chaire de France.

***

Que le P. Monsabré soit thomiste, c'est dans l'ordre : on serait surpris du contraire. Mais qu'il ait porté saint Thomas à Notre-Dame, à la fin du XIX[e] siècle, si les voûtes de la vieille basilique se souvenaient encore du docteur de l'Université de Paris, l'auditoire n'était guère préparé, ce semble, à recueillir ses leçons d'un autre âge. Mais la vérité n'a pas d'âge : on peut toujours la rajeunir. Notre orateur eut cette audace. Il y a deux *Sommes* de saint Thomas : *la Somme contra gentes* et *la Somme théologique;* la première est plutôt philosophique ou apologétique, ayant pour but de défendre la doctrine catholique contre les attaques du dehors, en prouvant qu'elle n'est pas contraire à la raison, et qu'elle ne contient aucune erreur; la seconde est l'exposition de cette même doctrine considérée en elle-même, dans ses parties, dans son ensemble, et dans ses relations harmoniques avec d'autres sciences. L'œuvre théologique du P. Monsabré est le décalque, sur une échelle réduite, de celles de saint Thomas. Il composa sa Somme *ad gentes,* qui contient les préambules de la foi et forma la préparation à l'exposition des dogmes, dans les conférences des Carmes. Sa Somme *théologique* a été rédigée

et éditée page par page dans les conférences de Notre-Dame. Celle-ci est conçue selon le plan de la *Somme théologique* de saint Thomas : Dieu, son être, ses perfections, sa vie, ses œuvres, son gouvernement; le Dieu fait homme, son existence, sa personne, ses perfections, sa vie, ses œuvres, l'Eglise, les sacrements, etc. : c'est ce plan qui se déroule le long de quinze années, sans défaillance, dans la prédication de l'illustre dominicain. Il est digne de remarquer qu'il commence par où Lacordaire finit.

Mais ce n'est pas précisément par les sujets qu'il traite qu'il est théologien : ici il n'innove guère. Quels sujets porter à Notre-Dame, de 1870 à 1890, qui n'aient pas été déjà abordés par d'autres? Sous ce rapport, les apologistes se suivent et se ressemblent, sans autre différence que celle des aspects que chacun choisit dans une même question, et celle du talent qu'il y déploie. Le P. Monsabré a cela de particulier qu'il ne choisit pas; il est le servant de la doctrine; sans commettre la faute d'oublier à quel auditoire il s'adresse et quels sont ses besoins, il ne fait pas de frais énormes pour l'adapter à ses fantaisies; car il pense, avec juste raison, que la vérité convient à tous les temps, surtout aux temps atteints de langueur comme le nôtre, quand les esprits attendent du lendemain la vérité qui ne vient jamais, et se détournent avec dégoût de celle de la veille qui leur est importune. C'est pourquoi il épuisa la doctrine en suivant l'ordre logique : il acheva son traité. Pour en fournir ici quelques exemples : avant lui, on avait démontré la divinité de Jésus-Christ selon un procédé où l'idéal et l'esthétique se mêlaient aux preuves positives pour une large part. Pour lui, arrivé à ce point du développement de son plan, il expose le dogme de l'Incarnation du Verbe, en embrassant tous ses aspects avec les approfondissements qu'ont coutume d'y apporter les hommes d'école. Dans l'économie de ce sublime mystère, la Vierge apparaît à côté de l'Homme-Dieu dont elle est la mère. Il n'hésita pas à consacrer une conférence à Marie Immaculée, chef-d'œuvre de la Rédemption, avec les accents de la piété la plus tendre, sans s'excuser de prêcher un sermon de dévotion à une assemblée peu accoutumée jusque-là à entendre traiter ce sujet réservé pour ceux qui ont le bonheur de croire. Un autre jour, après avoir exposé la doctrine des sacrements, il prend chaque sacrement en particulier; la marche logique

le conduit à parler de la communion comme il aurait pu le faire à la grille du Carmel, encadrant le sujet entre les considérations de l'ordre le plus élevé, mais mystiques quand même, en face d'hommes qui peut-être ne communiaient qu'à « l'idée » ou à « la nature » selon la phraséologie adoptée dans certains milieux. On l'écouta tout de même, car il se faisait pardonner une doctrine « si avancée » par la beauté de son exposition. Il ne recule pas devant des sujets encore plus rapprochés de la parenèse pastorale; s'il aborde le sacrement de pénitence, il distinguera : l'examen de conscience, la confession, la contrition et la satisfaction, exposant l'un après l'autre tous ces points, à peu près selon la méthode usitée dans les grands catéchismes, dans un langage plus coloré et plus chaud. Il fallait le constater, autant pour peindre la manière de l'orateur, que pour marquer l'évolution de l'apologétique sur la chaire de Notre-Dame.

***

Le P. Monsabré est encore théologien, au sens indiqué plus haut, par les sources où il puise : l'Ecriture, la tradition, les Pères de l'Eglise, les conciles, l'autorité des Papes sont invoqués couramment dans ses conférences et en forment la base : on avait suivi cette méthode avant lui, mais avec des proportions moindres. Une dernière observation : quoiqu'on puisse être théologien sans être scolastique rigide, le P. Monsabré était tout à la fois orateur, théologien et scolastique, trois caractères qui, de prime abord, semblent s'exclure. De la scolastique, il a toutes les qualités, moins la sécheresse et la terminologie surannée : il définit, il divise, il annonce ses divisions : on pourrait dire que tout est *in formâ*. Quand Lacordaire prêchait ses conférences de Toulouse, justement classées parmi les plus belles, il fut invité par quelques auditeurs enthousiastes, jaloux de le suivre plus facilement dans les développements de sa pensée, à donner par avance, selon la méthode classique, le plan de son discours. Du haut de la chaire il répondit avec son brio coutumier : « Un jour on demandait à Condé, la veille d'une bataille, quel était son plan. Condé répondit : En face de l'ennemi je ne découvre jamais mon plan : on le saura après la victoire. » L'orateur est comme

Condé; il fait face à l'ennemi, et ne dit pas d'avance comment il le terrassera. Le P. Monsabré est d'une autre école : avec lui, on n'a pas de surprise à attendre : on sait d'où il part, on sait où il va, on connaît les chemins qu'il va suivre. Sa conférence gagnera en clarté; l'effet sur l'auditoire en sera diminué. Il n'y vise pas.

Maintenant nous pouvons mesurer le chemin parcouru par les apologistes de Notre-Dame depuis Lacordaire. Chez ce maître sans rival de l'éloquence, les deux théologies se mêlaient comme chez son disciple, mais dans des proportions renversées; la doctrine était son point de départ; de là il s'élevait dans la haute spéculation, demandant à la philosophie, à l'histoire, à l'art lui-même, des analogies qui inclinaient les esprits vers la foi. Il vint à son heure : il présenta la préparation évangélique à une génération malade, qui ne pouvait pas supporter une dogmatique plus substantielle. Philosophe contemplatif, amant de l'idéal, artiste, il fut le précurseur des théologiens. Le P. Monsabré, qui le suit à trente ans de distance, prêche la doctrine pure sans artifice. Faut-il voir dans ce fait la preuve de l'évolution des esprits vers la foi? où bien l'auditoire rationaliste du P. Lacordaire à jamais disparu, un autre auditoire, celui-ci chrétien, avait-il pris sa place? En tout cas, c'était un progrès dans l'art de la prédication, qui devenait plus conforme aux règles de la tradition.

Voilà le P. Monsabré avec sa caractéristique considéré dans la série des prédicateurs qui ont illustré la chaire de Notre-Dame dans le XIX^{e} siècle.

Quand on étudie son talent, on trouve d'abord chez lui l'apologiste. On est apologiste quand on enseigne la vérité et qu'on combat l'erreur contraire. C'est dans ce but que furent fondées les conférences de Notre-Dame. Mais comme il y a deux théologies, il y a deux méthodes d'apologétique : la méthode directe, qui consiste à exposer largement les systèmes d'erreur pour les réfuter ensuite; la méthode indirecte, qui expose la vérité pour en déduire la réfutation de l'erreur par voie de conséquence, en vertu de ce principe de logique que la contradictoire d'une proposition vraie est nécessairement fausse. Le P. Monsabré n'est pas précisément exclusif; il emploie les deux méthodes; mais la seconde de préférence. Il est toujours l'homme de la doctrine; il se plaît dans l'exposition.

Ne cherchez pas chez lui ce qu'on trouve chez d'autres, des analyses détaillées des systèmes d'erreur en circulation; il les indique à la fin de ses expositions dogmatiques; il les réfute d'un mot, par une apostrophe ou par une simple allusion, et il passe. On peut citer telle conférence où il change de procédé : ce n'est jamais qu'une exception. Que tel soit son tempérament, à part la preuve qui se tire de son œuvre même, il y en a une autre dans les conseils qu'il donne aux jeunes orateurs dans son Traité sur la prédication[1].

Quoique la combattivité ne fût pas son trait distinctif, quand il est apologiste il l'est tout de bon; il en a le courage. Il ne trie pas ses thèses, il marche tout droit devant lui où le mène la doctrine; et quand il rencontre la thèse impopulaire il ne recule pas. Il ne faut pas supposer que des apologistes évitent d'aborder certaines questions par calcul de vanité, pour ne pas déplaire à l'opinion régnante; des mobiles plus nobles président à un certain éclectisme; on ajourne des vérités qu'on ne trahit pas, mais que la mentalité des assemblées ne pourrait pas porter, *non potestis portare modo*. Le P. Monsabré ne connut pas ces ménagements; sans être étranger aux choses de son temps, prêtant l'oreille du fond de sa cellule aux bruits du siècle, il sortait chargé de doctrine comme un chevalier bardé de fer. En plein Paris, sur la chaire de Notre-Dame devenue le rendez-vous de tous les intellectuels et le point de mire de tous les préjugés, l'année où il prêcha sur l'Eglise il affirma « le droit de coaction » qu'elle possède, et justifia l'inquisition qui est une de ses plus terribles applications. Le *Syllabus* contenait cette doctrine : c'est une des propositions qui effarouchèrent le monde moderne; les catholiques n'osaient pas la professer; tel évêque, commentant le document pontifical, usa de pieux artifices pour apaiser l'opinion courroucée. Quand le P. Monsabré donna sa conférence « le droit de coaction » de l'Eglise n'était pas devenu populaire : il l'affirma quand même avec une fermeté tout apostolique. En 1837, dans la septième conférence, le P. Lacordaire avait traité le même sujet. Une étude comparée entre les deux orateurs, sur ce point en particulier, offre un certain intérêt. Il est évident que le souffle d'un semi-libéralisme avait

1. *Avant, pendant, après la prédication.*

passé sur l'âme du maître, fils de son siècle, qui avait grandi dans un milieu universitaire et avait gardé les illusions généreuses de sa première jeunesse. Sans manquer de respect à sa grande mémoire, il est permis de dire que sa doctrine n'est pas d'une orthodoxie irréprochable : il écrivit cette conférence avant le *Syllabus*. Le disciple est plus correct.

Dans ce même carême de 1882, après avoir soutenu sans biaiser « le droit de coaction dans l'Eglise », il donna la conférence intitulée : « L'Eglise et les sociétés humaines », en d'autres termes : « Les rapports de l'Eglise et de l'Etat ». Sans tenir aucun compte de l'état des esprits, bravant avec une sainte audace les préjugés les plus enracinés de notre génération, qui étaient largement représentés chez ceux qui l'écoutaient, il établit scolastiquement, je veux dire catégoriquement, ces deux propositions : l'Eglise étant d'origine immédiatement divine est indépendante de la société civile ; par sa fin surnaturelle, elle a droit à la suprême direction des sociétés humaines. Cette doctrine établie, avec les explications nécessaires pour en préciser le sens et écarter les équivoques, l'orateur, passant du droit au fait, soumit les institutions de la société moderne au plus rude examen de conscience qu'on eût entendu jusque-là, sinon dans les livres, au moins en chaire où la réserve s'impose davantage. Aucune école politique n'y est épargnée, depuis les plus radicales jusqu'aux plus modérées ; les lois existantes sont stigmatisées, les tendances dénoncées, les périls prophétisés, les illusions dissipées ; les erreurs et les crimes des hommes d'Etat sont mis en paragraphes, et scandés sans pitié ; le *non licet* les accompagne comme un refrain lugubre, écho du *non licet* que Jean-Baptiste adressait à Hérode, et que le prédicateur de la doctrine doit opposer aux Hérodes de tous les siècles. Dans les pays divisés, quand les partis religieux sont aux prises, il faut pratiquer une sage tolérance : c'est la seule concession que l'orateur accorde. Mais la tolérance n'est pas la reconnaissance de droits égaux pour l'erreur et pour la vérité. Depuis l'Evangile, les nations sont chrétiennes en droit : elles doivent défendre la vérité, proscrire l'erreur et la tolérer seulement comme pis-aller. On devine la répulsion que cette rude théologie, dont nous sommes deshabitués depuis un siècle, rencontra dans l'opinion générale. Le respect du saint lieu, joint à l'exquise urbanité des Parisiens, empêchèrent les protestations d'éclater : elles

étaient au fond des cœurs. Depuis ce jour, les hommes d'Etat ont continué leurs errements, jurant par « les immortels principes » de la société moderne, en cela secondés par la masse des catholiques, qui ont perdu leur orientation théologique, malgré les enseignements réitérés des papes, emportés dans le tourbillon des événements qui s'accomplissent. Du moins, l'orateur de Notre-Dame délivra son âme en prêchant la vérité : la figure du monde passe; la vérité demeure éternellement.

*
* *

Le P. Monsabré, qui avait suffisamment mis en lumière son intégralité doctrinale dans ses conférences, la met en plein relief dans les notes complémentaires dont il les accompagne. Il résulte de ce rapprochement qu'il n'a fait aucune concession aux demi-erreurs que d'autres ont caressées; il n'a sacrifié à aucune idole, ni au libéralisme, ni au socialisme, ni à l'esprit critique, ni au transformisme. Dans le milieu où sa vie s'est écoulée cette attitude est très belle; mais elle ne lui a pas valu les suffrages de tout le monde. Dans un côté de l'opinion catholique, et jusque dans les rangs d'un certain clergé dit progressiste, on trouvait qu'il manquait de « modernisme »; le mot n'avait pas été inventé pour lui : quand on le lui appliquait il devenait une épigramme. Les journaux de l'école des jeunes lui décernèrent plus d'un article qui ne respirait pas précisément la bienveillance, ni une admiration sans réserve pour son genre. Quand il trace les règles de l'éloquence, il prémunit les futurs orateurs contre cette tentation. « Ne soyez pas, dit-il, de ces orateurs à *la moderne* auxquels il importe peu que les âmes soient vides pourvu que les églises soient pleines ». Il défend avec sévérité les excursions et divagations « sociales », politiques, économiques, scientifiques, artistiques, plutôt profanes que religieuses. A propos du goût de la nouveauté, il a une saillie piquante sous forme d'anecdote : « Donnez-nous du nouveau, disait un jeune abbé à un prédicateur chargé, après tant d'autres, du panégyrique de Jeanne d'Arc — et lui de répondre qu'il est pourtant mal aisé de la faire naître à Saint-Flour, battre le Grand Turc, et mourir noyée dans la Loire ». — C'est du Monsabré tout pur. Dans un autre endroit : « Vous, mes

amis, si vous voulez tous travailler dans le grand jour, mettre votre prédication à la hauteur de l'*esprit moderne*, vous risquez fort de dire des sottises que personne ne comprendra, vous moins que personne ». Il vient au secours des jeunes débutants et il leur donne du cœur : « Ne vous troublez pas si vous entendez dire par certaines gens que votre prédication manque de *modernité*. Cela prouve tout simplement que vous n'avez pas cessé d'être évangélique. La modernité que prônent nos critiques n'est guère, en fin de compte, qu'un ensemble de lâches et funestes concessions faites à l'opinion, aux illusions, aux préjugés, au relâchement et au mauvais goût du siècle[1] ». Mais le critique faisait des réserves pour certaines chaires et quelques orateurs, qui ont pour mission de combattre les idées du jour.

Cette page de son Traité est une page vécue; en disant aux autres de ne pas s'émouvoir de ces critiques et d'aller droit leur chemin, en prêchant les bonnes vieilles vérités, il faisait pour son compte ce qu'il conseillait; et tandis que tel prédicateur ne descendait jamais de chaire sans avoir déclaré dans l'exorde, dans le corps du discours, et dans la péroraison « qu'il était moderne », lui, sans placard, continuait à pratiquer le modernisme comme il faut, en évitant avec soin le modernisme comme il ne faut pas. Cette correction empêcha peut-être qu'il fût à la mode auprès de ceux qui mesurent les hommes au bruit des journaux; elle lui a valu une gloire solide, celle qui ne passe pas comme la mode, parce qu'elle repose sur le bien qu'on a fait, la seule dont les apôtres soient jaloux.

***

Le P. Montsabré apologiste est encore orateur; c'est, en effet, par la parole qu'il a défendu le catholicisme. On connaît les éléments constitutifs de l'éloquence : l'idée, les formes dont elle est revêtue, l'âme et l'action. Dans l'éloquence sacrée l'idée c'est la doctrine; c'est le fond commun que tous les orateurs développent avec des talents divers. Cependant on peut mettre plus ou moins de personnalité dans l'exposition de la doctrine;

1. *Loco citato passim.*

au XVII[e] siècle, Bossuet y laissa une empreinte qui le place à part dans notre littérature : c'est le coup d'ongle de l'aigle. A notre époque, nul n'a parlé comme Lacordaire. Evidemment le P. Monsabré est quelqu'un; la personnalité ne manque pas à son œuvre; mais de prime abord, elle n'est pas saisissante. Lui aussi a ses envolées dans les sphères élevées de la théologie où il s'est acclimaté avec son maître saint Thomas. Comment remuer des dogmes sans participer à leur beauté? C'est aussi difficile que de se mouvoir à travers les soleils sans en recevoir quelques rayons. Cependant la transcendance est rare chez lui. Peu jaloux de torturer les idées, encore moins de les fausser, pour dire des curiosités qui provoquent l'attention en choquant le bon sens et le goût, il se met derrière la majesté des choses en humble ministre de la vérité; son ton est si simple, l'analyse de la doctrine est si détaillée, que de temps en temps, sa conférence ressemble à une catéchèse. D'ailleurs, ayant pour règle d'épuiser la matière, il traverse des steppes arides où le grand jeu oratoire ne saurait se déployer. Comment, par exemple, produire des effets d'art en traitant des qualités de la contrition dans le sacrement de pénitence? Je sais bien qu'il y a de la philosophie partout, et qu'on peut la dégager de tous les sujets. Alors il faut faire des synthèses, prendre les sommets des choses qui reflètent plus de lumière, comme les montagnes en dégagent plus que le fond des vallées; mais l'exposition doctrinale perd tout ce que gagne l'art. Le P. Monsabré est l'homme de la doctrine; il cherche à instruire et il y réussit; ses auditeurs emportaient du pied de sa chaire autre chose que des enthousiasmes éphémères et des vibrations nerveuses, je veux dire les vérités fondamentales du catholicisme : ce qui vaut beaucoup mieux.

*
* *

Quelque supériorité qu'on apporte dans l'exposition, on n'est pas orateur sans les formes particulières à l'éloquence. Le P. Monsabré les possède à un degré qu'on ne soupçonne pas toujours, tant on s'est accoutumé à voir chez lui principalement l'homme de la doctrine. Il a l'imagination créatrice dans la mise en scène; il a des couleurs sur sa palette, et il peut dire sans témérité : moi aussi je suis peintre. Il brosse, en effet, très bien un tableau, un tableau d'histoire ou de socio-

logie, ou encore un paysage génésiaque du monde naissant. Voici la pièce : « Dieu crée, le ciel se peuple, l'espace immense ouvre son sein, le temps commence... Le Verbe, parole de Dieu, parle le monde. A chaque mot qu'il prononce les êtres se succèdent comme les flots harmonieux dont le mouvement, la vie, la beauté, la gloire grandissent pour rejoindre les rivages du monde angélique... Les substances incorporelles dont Dieu a environné son trône, toutes supérieures au monde visible par la perfection de leur nature et de leurs opérations, décroissent et descendent, à partir du plus amoureux des séraphins jusqu'au plus petit des anges, vers les créatures sur lesquelles doit s'exercer leur haute et salutaire influence. D'un autre côté, l'atome, parti des extrémités du néant, monte sans cesse, tour à tour transformé par le mouvement et la vie, jusqu'à ce qu'il soit saisi immédiatement par l'esprit, et que dans un seul être la perfection du fini se joue et s'achève. Cet être, après l'apparition duquel Dieu s'écrie : Tout est bien, parfaitement bien, c'est l'homme, embrassement merveilleux, rendez-vous sublime de toutes les vies. Ses pieds sont fixés à la terre, mais son front sublime regarde les cieux. Il est matière comme le monde au sein duquel il est plongé; mais il est esprit comme les anges qui s'abaissent vers lui. Il gravite, il végète, il sent; mais il pense, il veut, il est libre, il voit le vrai, il aime le bien. Il est mesuré par le temps et par l'espace; mais il s'empare de l'éternel, du nécessaire, de l'universel, de l'intelligible. Il reçoit les impressions du monde inférieur; mais il les transforme; il fait penser et prier en lui tous les êtres dont il est le roi et le pontife. Il contemple les choses qui passent et se sent emporté dans leur courant. Mais il nourrit dans son cœur le désir et l'espérance certaine de l'immortalité. (Conférences de N.-D. — Conf. I).

On trouve moins souvent chez le conférencier de Notre-Dame, le tableau de mœurs, pour lequel Paris, le Paris impie et jouisseur, le Paris des scandales financiers et politiques, *cloaca maxima* de tous les vices, bouillon de culture de toutes les utopies, arène de tous les entrepreneurs de révolution, lui aurait fourni des matériaux dont Tacite eût été jaloux. Très rare aussi le tableau de caractères pour lequel il était admirablement doué. S'il avait voulu, il aurait fait courir la Capitale, surtout les femmes, très avides de la prédication à portraits, semée de critiques piquantes, sans être amères,

même quand elles en sont l'objet. A Notre-Dame, le P. Monsabré resta dans la gamme dogmatique, toujours en face de l'idée théologique et de ses adversaires; il ne descendit guère à ce qu'on pourrait appeler un genre inférieur, malgré son utilité. Il contient sa verve, qui s'échappe quelquefois; il émousse la pointe de son humour sous la gravité de la conférence, en présence d'une assemblée d'hommes venus pour entendre des thèses d'apologétique. Il déploiera ailleurs ses facultés dans une seconde manière.

Mais les formes oratoires peuvent n'être que de pures formes littéraires; l'imagination s'adresse à un sens, la couleur est pour la rétine, l'apostrophe, l'exclamation ne sont quelquefois que de la rhétorique: ce sont là des ornements de l'éloquence, non pas l'éloquence. Il faut que l'âme traverse ces tropes et les vivifie, à peu près comme le souffle du musicien rend sonore et expressif le cuivre en trompette qu'il tient entre les doigts. Le P. Monsabré a une âme éminemment apostolique: conviction profonde, ardent amour de la vérité, haine sainte de l'erreur et du mal, désir passionné de la gloire de Dieu et du salut des âmes; il n'y a qu'à faire vibrer ces touches, et le son qui en sort est l'éloquence. Seulement il peut arriver que l'émotion ne se communique pas à l'auditoire, au moins avec toute son intensité. Le P. Monsabré use fréquemment du procédé accumulatif ou déductif dans des énumérations qui rappellent les rapides de certains fleuves. C'est de la verve, qui intéresse toujours : la verve peut manquer de chaleur. Serait-ce que le corps, l'instrument nécessaire de la transmission des sentiments de l'orateur à son auditoire, ne remplirait pas toujours sa fonction? Ce cas ressemblerait à celui d'un barde inspiré qui n'aurait pas une lyre pour traduire son émotion.

L'action chez le P. Monsabré complétait les qualités remarquables de sa parole. On l'a beaucoup loué sous ce rapport, et de bons juges l'ont donné comme un maître. Nos souvenirs personnels nous font croire que son action était surtout naturelle, juste, traduisant bien sa pensée, et proportionnée à son émotion; elle n'était pas tragique, et ne ressemblait en rien au grand coup de sabre dont Lacordaire transperçait son auditoire à la fin de ses éblouissantes périodes. Du reste, il n'était pas homme à préparer ses poses et ses gestes au miroir; la nature l'avait assez bien doué pour le dispenser d'aller prendre des leçons chez Coquelin. Pour lui, l'action fut accessoire

dans la prédication, quoiqu'il ne la négligeât pas. Il a cinglé d'une fine ironie, en traitant de cette matière, certains prédicateurs, qui aujourd'hui comme hier placent dans la mimique leur suprême moyen de succès. Il reprend en sous-œuvre « l'ambitieux de modernité », qui pour lui n'est pas vraiment l'homme de Dieu. Il l'appelle tantôt « le courtisan du siècle », tantôt « l'amuseur des mondains et des femmes légères », ou encore « le bellâtre qui semble ne compter que sur les misérables avantages de son extérieur »; ici c'est « le beau parleur qui s'admire », là c'est « l'équilibriste qui jouit d'effrayer par ses propositions hardies »; c'est ensuite « le romantique chercheur d'effets », ou encore « ce bel oiseau » — glorieux et aigle s'il y tient — qui aime à planer à perte de vue, sauf à daigner çà et là redescendre vers l'auditoire. Il ajoute : « Je vous en prie, orateurs chrétiens, ne soyez pas de ceux-là. »

Dans l'action, il est sans quartier pour « les petits manèges », la « coquetterie » à la façon d'Orante commençant à lire son sonnet; il ne tolère « ni regard séducteur », ni « demi-sourire », ni « l'appel au gosier », ni « l'arrondissement du coude ». Faites bien le signe de la croix : c'est ce qu'il y a de mieux; afin que les prédicateurs « ne soient pas de vulgaires comédiens ». C'est une eau-forte prise à Paris *de visu*[1].

***

On peut souvent séparer l'écrivain de l'orateur dans le même homme. C'est une opinion assez commune parmi les lettrés que les harangues de Démosthène et de Cicéron, devenues classiques, n'ont pas été prononcées telles que nous les possédons : les passions de l'Agora et du Forum rendaient à peu près impossible une pareille perfection de forme. Les Gracques avaient des joueurs de flûte au pied de la tribune; il y avait aussi des sténographes, qui recueillaient la coulée de la parole des orateurs plus tard moulée et ciselée dans ces belles pages qui sont restées immortelles. On peut citer d'autres exemples dans les temps modernes. Chez le P. Monsabré l'orateur et l'écrivain ne se séparaient pas, malgré ce que l'action ajoute à la parole, parce qu'il portait en chaire des discours écrits avec soin. Il a soutenu dans son Traité[2] qu'il y a l'éloquence

1. *Loco citato.*
2. *Loco citato.*

écrite, comme il y a l'éloquence parlée : il en est lui-même la preuve : les qualités de l'orateur se reflètent dans l'écrivain. S'il ne dépasse guère les tons du style tempéré, s'il ne laisse pas toujours sur son œuvre un cachet de personnalité, il est de la bonne école. Avec plus de couleur que les purs classiques, il évite les extravagances romantiques; chez lui le goût, la clarté, l'élégance, la convenance, l'harmonie ne font jamais défaut. Ici non plus il n'a pas sacrifié au « modernisme »; il ne court pas après le mot échevelé; il a horreur du néologisme, si recherché de certains dilettantes de la chaire; il ne l'emprunte ni aux journaux, ni aux romans, ni à l'argot de la rue. Il s'est formé de nos jours une école dite école des « impressionnistes », qui ne visent qu'à produire des sensations, en peinture, en musique, en littérature. C'est une nouveauté et une décadence. L'art sérieux n'emploie pas ces procédés, qui donnent une vogue d'un jour, non pas la solide gloire. Pour ne parler que de l'éloquence de la chaire, le grand siècle, notre éternel modèle, n'a pas connu l'école des impressionnistes. Bossuet, le plus saisissant, le plus pittoresque, le plus hardi de tous, ne cherche pas le mot à effet; il le trouve sans le chercher, il le jette simplement, et sa période si solennelle ne s'achève jamais par un feu d'artifice. Le genre a prévalu de nos jours chez les écrivains et chez les orateurs, jaloux d'exciter les nerfs du public et d'enlever ses applaudissements : les meilleurs font comme les autres, tant il est difficile d'échapper à l'influence du milieu. Le P. Monsabré a su s'en préserver; on ne peut guère relever chez lui que quelques formules scientifiques très clairsemées, qui ne sont pas un ornement du style, et qui échappent à l'orateur, à force de les entendre répéter, pour se mettre en plus parfaite communication avec son auditoire. Après cela, il avait le droit de donner des leçons du vrai genre de la chaire, et de les accompagner de piquantes épigrammes à l'adresse des modernistes à la mode.

***

Le P. Monsabré n'est pas tout entier dans les conférences des Carmes, où il fit sa « préparation évangélique », ni dans celles de Notre-Dame, qui sont sa « démonstration évangélique »; là est l'apologiste dogmatiseur que nous venons d'étudier. Il y a encore le Monsabré des retraites, qui se révèle

sous un autre aspect. Dans la grande exposition doctrinale, dans la lutte contre les erreurs contraires, il y a chez l'orateur des facultés qui ne sont pas mises en œuvre : entre les grandes lignes les nuances s'effacent ; un discours plus familier permet de les utiliser. Dans ses retraites, le P. Monsabré est moraliste et moraliste chrétien : il a toutes les qualités du genre. Il avait fait ses preuves comme écrivain ascétique dans *Or et Alliage*, et dans ses *Méditations sur les mystères du Rosaire ;* prédicateur, il continue à mériter sa réputation. Toujours surnaturel, le texte sacré est sa prémisse invariable ; c'est de là qu'il déduit son enseignement, rompant ainsi avec cette morale à moitié laïque, qui procède par axiomes de bon sens et par tableaux, et qu'un ministre protestant pourrait prêcher aussi bien qu'un prêtre catholique. Il donne au texte sacré d'admirables développements : telle paraphrase, qui charme et émeut, est d'un lyrisme qu'on rencontre rarement dans ses conférences apologétiques. Il découpe un point de doctrine en maître, et arrive jusqu'aux dernières fibres. Doué d'un rare flair pour l'observation, il est un remarquable psychologue ; c'est aujourd'hui la mode de poser en psychologue : les romanciers surtout aiment à prendre ce titre ; on sait qu'ils le gagnent en décrivant des costumes, des nez et des paysages. Les vrais psychologues, ceux qui n'ont pas été surpassés, ce sont nos ascétiques : le P. Monsabré continue cette glorieuse tradition. Il esquisse çà et là des portraits, qu'il ne pousse pas pour ne pas troubler le recueillement de son auditoire pendant la semaine sainte ; ils suffisent pour prouver sa compétence dans l'espèce. Selon les règles de la parénèse, après avoir instruit, il exhorte, avec des accents apostoliques qui remuent et disposent à la conversion. Les examens de conscience dont il accompagne les applications pratiques de la doctrine ne sentent pas le relâchement ; il ne berce pas les âmes, il les secoue parce qu'il les aime. C'est le moraliste qu'il faut aux chrétiens de Paris et à ceux de la province aussi. Il y a peut-être quelques lointaines analogies entre Frayssinous et l'apologiste de Notre-Dame ; le prédicateur des retraites tient de Bourdaloue et de Massillon ; du premier, il a la gravité de l'exposition et le courage des applications ; du second, il a l'amplification presque fluide où cependant l'idée ne se noie pas. Il valait la peine de mettre en relief ce côté du talent du P. Monsabré dont on parle moins. Evidemment la conférence

apologétique demande des facultés plus puissantes que les discours parénétiques, un peu plus terre à terre, avec le détail des réalités de la vie. Le P. Monsabré, remarquable en apologétique, excella en morale. On peut choisir entre les deux.

On a comparé *La Somme* de saint Thomas aux pyramides d'Egypte, symboles de la solidité immortelle; plus souvent aux cathédrales gothiques, poèmes de pierre, images fidèles des synthèses théologiques de l'Ange de l'école. Le P. Monsabré a composé *Sa Somme* en chaire. En la parcourant, je pense à une basilique romane, aux piles massives et robustes, aux arcs surbaissés, éclairée d'une lumière douce plutôt qu'éblouissante, dans laquelle le moine orateur, enveloppé dans sa bure, rédige sur la table de l'autel ses austères conférences dogmatiques, qu'il jette au vent du siècle.

III

LE P. FÉLIX

De tous les conférenciers de Notre-Dame, le P. Félix est celui qui a occupé le plus longtemps cette chaire illustre : son apostolat va de 1856 à 1874. Il ne succéda pas immédiatement au P. de Ravignan : un autre l'avait précédé. Dans la grande salle du conseil, au palais de Venise, on voit dans une série de médaillons distribués sur la frise le portrait de tous les doges qui ont gouverné la république; un de ces médaillons est vide. Le visiteur qui sait l'histoire y écrit le nom du traître. Avec le P. Félix, l'honneur sacerdotal rentrait sous les voûtes de l'antique basilique, et restituait à la parole sacrée une force qu'elle avait perdue la veille. Il reçut sa mission de Mgr Sibour, l'infortuné pontife qui tombait sous le poignard d'un parricide le 3 janvier 1857, dans l'église de Saint-Etienne du Mont, auquel l'orateur rendit un hommage ému, en ouvrant les conférences du carême de cette même année.

***

L'œuvre totale de l'orateur apologiste est contenue dans un seul mot : Progrès; c'est ce mot qu'il développe pendant dix-huit ans sans défaillance, évitant avec bonheur les répétitions et la monotonie qui semblaient inévitables. Le mot était bien choisi : c'était et c'est encore celui du siècle; il provoque l'attention, il concilie la sympathie de l'opinion à celui qui l'emploie, et écarte certains préjugés avant toute discussion. Il donne d'ailleurs, à l'enseignement chrétien, je ne sais quelle modernité, qu'on n'est pas accoutumé à chercher dans la chaire. Du reste, notre Apologiste prend le progrès tel qu'il est compris dans la littérature contemporaine, sans trop l'appro-

fondir. Il ne s'attarde pas à considérer si c'est là une loi de l'histoire, comme le répètent à l'envi les maîtres à la mode : la chose est très controversable, et ceux qui le nient ne sont pas fort loin de la vérité. Pour lui, la question ne se posait pas; apôtre d'un siècle ensorcelé par l'idée de progrès, il ne lui dispute pas son idole; il lui fait de larges concessions, il admet la légitimité du progrès matériel, le seul dont ses contemporains sont épris, en formulant ses réserves qui établissent l'équilibre de la doctrine, et lui permettent de traiter avec sagesse un sujet épineux. En somme, le progrès n'est pas pour lui un axiome, mais un simple postulat.

***

L'œuvre du P. Félix a un certain air de synthèse, qui suppose un esprit assez vigoureux pour ramener un grand nombre de questions à l'unité. C'est une synthèse, en ce sens que le christianisme y est recensé presque intégralement, à l'aide de flexions assez ingénieuses; ce n'est pas une synthèse, si par là on entend un système où les parties se déduisent les unes des autres. Le progrès est plutôt le *clou* où notre apologiste a suspendu pièce à pièce tout ce qu'il avait à dire à ceux dont il combattait les erreurs, prenant pour base les enseignements du christianisme en matière de dogme et de morale.

Dès le début, il combat une erreur générale, qui est au fond de toutes les erreurs modernes : c'est le séparatisme, qui s'appelle de différents noms, et qui consiste dans l'écart de l'activité humaine, échappée de son orbite naturelle, qui est Dieu et la religion qu'il a fondée. Le fil dont parle de Maistre nous relie au trône de Dieu comme à notre centre, autour duquel nous tournons sans que notre liberté soit gênée; c'est ce fil que l'orgueil de l'homme moderne a voulu briser dans un accès de fièvre. De là, deux progrès parallèles : le progrès humain, purement matériel, et le progrès religieux et moral. Il est dans l'ordre que ces deux progrès marchent de front, et que le second serve de correctif au premier, comme l'âme dirige les mouvements du corps. Or ce bel ordre, qui harmonise toutes les forces, a été rompu dans toutes les branches où l'activité humaine s'exerce, dans les sciences,

dans l'industrie, en politique, en sociologie. Cette apostasie se dissimulait sous diverses formules; le progrès, entendu dans un certain sens, était la plus retentissante. Ni le mot ni la chose n'étaient très neufs; venus d'Allemagne, ils avaient rencontré dans certaines écoles philosophiques un écho qui les rendit bientôt populaires. Quand la presse les eut vulgarisés, ils s'emparèrent de l'opinion. Ils n'avaient pas été combattus de face et à fond dans la chaire chrétienne : il était temps qu'une voix éloquente s'élevât pour dissiper ces équivoques et dicter des conditions au progrès.

***

Notre Apologiste reste d'abord dans les lignes générales de son sujet, en dessinant l'idéal que les peuples chrétiens doivent poursuivre pour que le progrès ait un sens légitime, élevé et fécond en bons résultats. Cet idéal c'est Jésus-Christ, chef de l'humanité qu'il est venu racheter : *crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus.* L'humanité est une église, c'est-à-dire un organisme dans lequel la tête donne aux membres leur développement normal, dans tous les sens. Ce progrès par le christianisme a un point de départ et un point d'arrivée. Le point de départ, c'est le Christ créateur et rédempteur; le point d'arrivée, c'est l'éternelle félicité dans la vie d'au-delà. C'est sous ce grand arc déployé sur sa tête que marche l'humanité, en se rapprochant toujours davantage de l'idéal divin sans jamais s'en écarter, sous peine de fausser ses destinées.

La doctrine est belle; elle domine tous les petits systèmes qui pullulent autour d'elle, mesquins quand même, malgré le talent de leurs auteurs, et le bruit des foules qui les applaudissent. Tandis que le savant remue ses formules et ses cornues, que l'artiste combine ses lignes et prépare ses effets, que le sociologue creuse les problèmes politiques et économiques, que l'industriel met ses machines en mouvement et inonde le monde de ses produits, que tous ensemble ils célèbrent sur un ton lyrique le progrès qu'ils réalisent, la doctrine se déploie sur leur labeur, et montre à tous le but qu'il faut poursuivre et les moyens de l'atteindre. Que tous

ces progrès sont chétifs, mis en parallèle avec le progrès religieux et moral, qui donne des ailes à l'humanité et l'emporte dans cet infini qui la tourmente et qu'elle cherche là où il n'est pas. Notre Apologiste ne se tient pas longtemps sur ces hauteurs, où cependant il respire à l'aise; il se hâte vers les faits concrets et l'analyse : c'est sa pente.

***

Mais il s'efforce de placer son auditoire devant les horizons larges et profonds de la doctrine, tout en exposant les faits contemporains, quelques-uns assez vulgaires. Il s'adresse aux physiciens et aux chimistes, aux artistes, aux hommes de gouvernement et aux usiniers; mais c'est toujours en homme de l'idée, qui éclaire tout et trace les lignes à suivre; c'est ce qui empêche que ses discours ne soient trop techniques et terre à terre. « Messieurs, je vous en prie, élevez-vous avec moi au-dessus des préoccupations actuelles, et étendez le regard de votre pensée, par delà les étroits horizons où s'agitent autour de vous les ambitions aveugles et les intérêts égoïstes; plaçons-nous haut afin de regarder loin. De ce point de vue élevé, digne du sujet et de vous, nous allons découvrir, au sein même de notre prospérité matérielle, les signes des catastrophes. » La théologie est une philosophie supérieure; or, il y a de la philosophie à extraire de partout, même des cornues des laboratoires, de la fumée des usines et des extravagances de la vie mondaine.

Mais chez notre Apologiste, le philosophe est surtout apôtre. Après avoir démontré l'alliance nécessaire du progrès religieux et moral avec le progrès matériel, il dénonce les périls du séparatisme et alors ses accents deviennent solennels. Au milieu des triomphes des inventions industrielles, qui arrachaient chaque jour des cris d'admiration au pays fasciné, il annonce les catastrophes qui sortiront de cet outillage perfectionné, si la morale ne lui sert pas de frein. Malgré la logique des idées qui y mène fatalement, il ne croyait pas être si bon prophète des événements prochains. Mais la guerre de 1870 entre la France et la Prusse, la Commune de Paris, qui en fut le sinistre épisode, les grèves qui ont saccagé les ateliers, ruiné les patrons et les ouvriers, et ensanglanté nos

villes, furent la preuve qu'en 1857, l'orateur de Notre-Dame avait raison.

***

Peut-être força-t-il un peu la note — le métier de prophète y expose — quand en énumérant les périls du développement du progrès matériel séparé de la morale, il avance qu'infailliblement il étouffera la liberté humaine, parce qu'il crée des forces dont l'homme ne sera plus maître. Cette pensée est contestable à première vue; car si l'homme est capable de créer une force, il est capable de la dompter; ou bien il faut dire qu'il devient l'esclave de son œuvre. A ce compte, l'homme qui monte à cheval perd sa liberté, parce que le cheval est plus fort que lui, et qu'il peut prendre le mors aux dents. Mais qu'il s'agisse d'un cheval vivant ou d'un cheval de vapeur, on sait par expérience qu'ils restent l'un et l'autre sous sa dépendance. Présentée autrement, l'idée peut se justifier. Donoso Cortès, dans son célèbre discours sur la dictature, voit dans l'avenir toutes les forces industrielles modernes ramassées dans la main d'un seul homme, et mises au service de son ambition pour réduire en servitude les masses abruties par les jouissances et grisées par leurs victoires sur la matière. Ici la liberté périt sous l'action d'une force libre, qui oppose l'intelligence à l'intelligence, et devient irrésistible dans certaines conditions. On voit la différence des deux espèces. Notre Apologiste touche en passant à cette considération, mais non pas avec la même clarté.

***

Après ces préliminaires, il distribue sa matière dans un vaste plan, dont il ne s'écartera pas jusqu'à la fin de sa prédication. Il étudie successivement les obstacles au progrès, qu'il trouve dans la triple concupiscence qui fermente dans les entrailles de l'humanité, et dont il indique quelques manifestations dans les mœurs contemporaines. Il étudie ensuite les principes générateurs du progrès : ce sont d'abord les vertus chrétiennes, qui s'élèvent jusqu'à la sainteté, telles que l'humilité, la mortification, la pureté, l'amour de Jésus-Christ et la guerre faite à l'égoïsme. D'autres principes du progrès,

qu'on pourrait appeler extrinsèques, sont contenus dans l'autorité chrétienne, dont Jésus-Christ demeure la source et le modèle, et dans la liberté, l'égalité et la fraternité, prises dans le sens chrétien et éminemment social, non pas comme la Révolution les entend. La famille chrétienne, belle résultante des doctrines exposées plus haut, est un facteur principal du progrès. Notre Apologiste analyse cette institution de droit divin, dont Jésus-Christ a restauré la gloire en lui donnant, avec un symbolisme plus distingué, des lois qui en défendent la sainteté et en garantissent la solidité : le mariage, la paternité, la maternité, l'éducation, avec les caractères dont elle doit être revêtue, sont le sujet de plusieurs séries de conférences. Tout ceci est plutôt d'ordre pratique.

***

Mais l'ordre intellectuel ou spéculatif exerce sur les choses humaines une influence trop décisive pour qu'on puisse le négliger à propos du progrès. Ici, la raison et la foi sont en présence. Notre Apologiste, en laissant à chacune ses droits, en préconise l'harmonie nécessaire. Car la raison séparée de la foi, malgré son énergie native, aujourd'hui affaiblie par le péché, court vers une décadence fatale et devient le jouet de toutes les erreurs. Le progrès intellectuel est à cette condition. Entre la foi et la raison il n'y a pas d'antilogie essentielle : le dogme immuable s'accorde très bien avec le mouvement du progrès. La doctrine catholique, par la sublimité des relations dont elle est la somme, projette sur l'intelligence humaine, des rayons qui complètent ses lumières et la préservent des écarts. L'histoire de la philosophie rationaliste, vieille de deux siècles bientôt, étale sous la pourpre du talent, ses pauvretés et ses difformités renouvelées des païens, et confirme la thèse de l'orateur chrétien. Le mystère lui-même malgré ses profondeurs terribles et ses ombres impénétrables, se concilie avec la science, qui baigne dans l'évidence et vit de démonstration. Car le mystère est partout. Les grands mystères de la foi, la création, la Trinité, le péché originel, l'incarnation du Verbe sont passés en revue, rapprochés des systèmes modernes, en particulier la création d'après la Genèse, ce thème inépuisable sur lequel géolo-

gues, astronomes, naturalistes, biologistes se sont abattus comme des oiseaux de proie, sans pouvoir entamer Moïse, qui semble défier leurs interprétations et braver leurs attaques; véritable sphinx, qui ne dévore que la vanité des savants rationalistes, et ne boit que l'encre employée à rédiger leurs négations insolentes.

***

En 1864, Renan, déjà tristement célèbre, mit le comble à sa gloire en publiant *La Vie de Jésus*. L'Apologétique se hâta de tourner vers l'ennemi ses moyens de défense, qui ne restèrent pas sans succès. L'orateur de Notre-Dame fit écho à tous les écrivains catholiques en réfutant « la nouvelle critique », au nom de la science et du christianisme, et en démontrant la divinité de Jésus-Christ par les preuves que l'on sait. L'étude des négations modernes occupe une large place dans son œuvre totale. Il en parcourt toutes les formes : le panthéisme, l'athéisme, le naturalisme, le positivisme, le scepticisme qui, partant de points différents, aboutissent tous à la même terminaison : la négation du surnaturel. La méthode de notre Apologiste, habile autant que logique, consiste à opposer ces systèmes à la science comme au christianisme, et à montrer qu'ils sont aussi contraires à l'un qu'à l'autre. Devant un auditoire mêlé, où les incroyants coudoyaient les hommes de foi, la ruine de la science pouvait préparer les esprits à regretter celle du christianisme. C'était d'ailleurs, un argument *ad hominem* d'une grande valeur.

Notre Apologiste devait épuiser la matière. Dans ce grand conflit entre la science et la foi, après avoir parcouru les sciences philosophiques, naturelles, historiques, il arrive à la science économique, une nouvelle venue, qui fait grand bruit dans le monde moderne, parce que l'argent sonne plus que les idées; mais il y a des idées jusque dans l'argent, et ces idées sont fausses. L'économie antichrétienne est une variété du séparatisme; et parce qu'elle est d'ordre plus immédiatement pratique que les spéculations métaphysiques — quoiqu'elle ne reste pas étrangère aux spéculations d'un autre genre — ses effets sont plus frappants. Ces effets, qui sont des désastres, sont analysés sur l'individu, la famille, le pauvre,

l'ouvrier. Toutes les plaies de notre époque, dissimulées sous une prospérité souvent menteuse et sous le vernis d'une civilisation raffinée, sont mises à nu ; les causes en sont indiquées avec courage : elles se résument dans l'antichristianisme ; les remèdes sont dans l'esprit contraire et dans le renoncement principalement. Austère leçon, qui s'adresse aux riches comme aux pauvres, et peut rétablir l'équilibre entre les classes divisées. Quand le P. Félix descendit de la chaire de Notre-Dame, il continua ses prédications à Paris et en province ; et il aborda de front la redoutable question du socialisme, qui depuis 1848 était resté menaçant. Le péril n'est pas conjuré.

***

Si maintenant nous cherchons à classer notre Apologiste avec sa caractéristique, en prenant pour base la note dominante ou, comme on dit dans l'école, *ex communiter contingentibus*, il faut dire qu'il fait de la critique plus que du dogmatisme. Evidemment on retrouve dans ses conférences toute l'économie du christianisme : les préliminaires de la foi, tels que les prophéties et les miracles, la divinité de Jésus-Christ, sa personne, sa doctrine, les mystères de la Trinité, de la création, de l'Incarnation, l'Église, ses sacrements, ses enseignements, sa morale, ses bienfaits sociaux : chacun de ces sujets y vient à son tour, avec le développement que demande la thèse. Mais jamais ils ne sont envisagés directement et en eux-mêmes ; ils ne sont ni exposés, ni démontrés : ils sont plutôt supposés. Ils sont amenés subsidiairement, comme l'antithèse des erreurs, comme le remède des maux qu'elles engendrent. Les appels faits aux vérités dogmatiques et morales du christianisme pourraient paraître trop sommaires et insuffisants, sinon inexacts : ils ne méritent pas ce reproche parce qu'ils ne sont pas l'objectif immédiat de l'orateur. Cet objectif, c'est principalement la réfutation de toutes les erreurs circulantes, qui sont l'obstacle au progrès véritable, le seul digne de ce nom. Voilà pourquoi les systèmes anti-chrétiens sont si largement exposés.

***

Notre Apologiste les possède ; mais ce n'est pas à l'histoire

qu'il les demande il a su éviter en cette matière l'archéologie théologique, qui en séduit tant d'autres, et d'où se dégage une vertu dormitive, qui en passant sur les auditoires les assoupit quand elle ne les disperse pas. A la vérité, il n'y a rien de nouveau sous le soleil : les erreurs et les vices sont vieux comme le monde; mais en route ils ont changé de nom et de forme : c'est sous ces travestissements qu'il faut les attaquer pour arrêter leurs progrès. Notre Apologiste est moderne; il prêche les choses de son temps dans la langue de son temps : il est à jour. Sa conférence est vivante, parce que l'étude des faits sociaux, concrets, actuels, pris sur le vif, la remplit. Il a l'air d'avoir lu le journal de la veille; il connaît l'idée en vogue, le roman qui fait prime en librairie et dont on se dispute les feuilles encore humides. Il réfute le criticisme à l'heure où Renan remplit l'Europe de sa renommée. Il traite de l'harmonie de la foi avec la raison tandis que Jules Simon publie : *La Religion naturelle,* et que Cousin devenu allemand en français débite ses théories respectueuses et meurtrières. Quand il défend le dogme de la création et le chapitre de la Genèse qui en contient l'histoire, Darwin a écrit *l'Origine des espèces.* S'il s'en prend au positivisme, Comte n'est pas mort, et son école recrute des adeptes. En matière de mœurs, on dirait qu'il a assisté aux scandales auxquels il fait allusion; sa conférence est une chronique parisienne agrandie et présentée *oratorio modo.* Ce caractère d'actualité est un des secrets de son succès.

*
* *

Ce n'est pas le seul. Notre Apologiste n'était pas principalement dogmatiseur; on ne lui refuse pas les qualités du genre, mais son but de critique n'en exigeait pas l'emploi : en passant, il fournissait la preuve qu'il les possédait. Il ne semblait pas très enclin à la haute spéculation, et on ne se risque guère en avançant que son tempérament intellectuel ne l'exposait pas aux périls de l'idéalisme. De là un certain positivisme de pensée et de forme, qui est un des caractères de son œuvre. C'était une force sans être une supériorité. La doctrine est austère : quand elle n'épouvante pas la volonté, qui recule devant le devoir, elle fait peur à l'intelligence dont elle exige un effort. L'idéal, de sa nature subtil, est la

faculté du petit nombre; quand il ne s'adresse pas à l'imagination ou à la sensibilité, il a peu d'amateurs. Alors le discours, nourri de faits tangibles et de considérations de sens commun, court à fleur de terre. Le gros d'un public, même cultivé, y trouve son compte, et suit avec intérêt une discussion bien conduite, qui convainc sans enthousiasmer.

Mais la valeur de notre Apologiste n'était pas tout entière dans ses qualités extrinsèques et relatives, qui ressemblaient plutôt à des infériorités : elle résidait dans les facultés dont la nature et la grâce l'avaient doué. C'était une intelligence robuste, qui creusait les questions et savait les agrandir par la multiplicité des aspects qu'il y découvrait; ainsi il donnait presque un air de nouveauté aux plus banales. Ce mérite se révélait surtout chez lui quand il traitait des sujets de morale, cette petite monnaie de la parole publique. Esprit solide et bien équilibré, il évite les extrêmes, sans travail et par le fait même de son tempérament : s'il n'étonne jamais, il satisfait toujours. Ses aperçus sont justes invariablement; chez lui rien de risqué : c'est la froide raison qui préside; les facultés sensibles, l'imagination surtout, n'ont aucune part à ses conceptions; ses cadres sont bien dessinés et la distribution des idées faite avec mesure, d'où résulte une pondération parfaite. C'est l'homme de l'analyse; il n'a pas horreur des détails, il les recueille, il les classe, il les épingle un peu à la façon des entomologistes. Il est moins synthétiseur, quoiqu'on puisse trouver dans son œuvre des exemples réussis d'un genre qui est la marque des grands maîtres. Sa psychologie est exacte, plus que fine et subtile. C'est la gloire des prédicateurs et des écrivains catholiques d'avoir surpassé tout le monde dans cette branche de la philosophie : cette supériorité leur vient de l'habitude de l'oraison où, mieux que Socrate, ils apprennent à se connaître, et de la lumière mystique que l'Esprit d'en haut répand sur eux. Chez lui, l'observation ne dépasse pas le jeu le plus ordinaire des facultés de l'âme; les nuances lui échappent, ou plutôt il ne les poursuit pas, parce que ses pensées sont tournées d'un autre côté. La psychologie sociale l'occupe davantage; il la traite plus largement et avec plus de succès, soit que cette matière allât mieux à son génie, soit qu'elle correspondît davantage à l'attente et aux besoins de son auditoire, depuis que la littérature contemraine s'est placée sur le terrain des intérêts généraux. Ici

ses études sont fouillées, son coup d'œil est sûr, ses observations reposent sur les faits : rien n'est accordé à la fantaisie ou à l'esprit de système.

***

Notre Apologiste met au service des doctrines qu'il défend un remarquable talent d'exposition. On sent vite l'homme d'école, qui a mûri dans le noble métier de l'enseignement avant de prêcher. Son discours est une leçon. Il procède selon toutes les règles de la dialectique : il définit les mots, il définit les choses, il divise, il subdivise, il déduit avec rigueur : le syllogisme montre les os; cependant une clarté fulgurante inonde la question et dissipe toutes les ombres; c'est le triomphe de la scolastique. Ce procédé côtoie la sécheresse; l'éloquence ne s'en accommode pas; les surprises sont impossibles, les effets sont compromis; mais tout est profit pour la thèse; l'adversaire désarçonné est réduit au silence. N'est-ce pas l'essentiel?

***

L'apologiste chrétien n'est pas tout dans la tête : il ne serait qu'un avocat; il est apôtre, lui, et c'est l'âme qui fait l'apôtre. L'âme donne le courage au soldat du Christ : il en faut beaucoup, car les passions humaines sont liguées et marchent ensemble contre lui. Notre Apologiste n'eut pas le courage tapageur et quelque peu étourdi que d'autres ont déployé dans les controverses contemporaines; ce ne fut pas sa vocation de provoquer les puissances et de mériter ainsi, sinon les proscriptions de l'ère des martyrs, au moins les tracasseries policières, accompagnées de l'amende et de la prison. Il n'eut pas à son front cette auréole; ainsi il perdit la popularité qui s'est attachée à la mémoire de quelques-uns. Mais son courage, pour être correct et prudent, n'en fut pas moins véritable. Il attaqua l'erreur sur toute la ligne et sous toutes ses formes; le progrès était un thème assez élastique, qui lui permettait de toucher à tout sans sortir de son sujet. Il prêcha la doctrine intégrale, il ne la dosa pas sous prétexte de la proportionner aux délicatesses, disons aux défaillances du siècle, en abusant du *non potestis portare modo,* un mot divin qui n'a pas le sens qu'on lui prête

quelquefois : il la présenta dans sa réalité splendide et terrible. Il se montra le digne fils de la Compagnie dont il est resté une gloire, que nulle école n'a surpassée pour la pureté de la foi et pour la vaillance à la défendre. Il vivait cependant à une époque de concessions souvent exagérées, dont la vraie doctrine faisait tous les frais, et qui n'ont guère servi les intérêts du catholicisme. Poser en intransigeant au milieu de tous les prêcheurs de modération, de signataires de concordats avec les Philistins qui prenaient et ne donnaient pas, pour aboutir à une paix boiteuse qui amenait des lendemains désastreux, c'était faire acte de courage et de désintéressement. Quand il combattit les erreurs vivantes — ce fut le cas pendant dix-huit ans : — le seul tempérament qu'il mit dans ses assauts fut de taire le nom de ceux dont il dénonçait la doctrine : ce nom chacun l'écrivait au fond de la période de l'orateur. Ce fut la méthode des apologistes chrétiens dans tous les temps : Jésus-Christ en est le premier modèle; saint Augustin en a fourni une formule célèbre : Tue les erreurs, aime les hommes qui sont tombés dans leurs filets. Notre Apologiste respecta cette tradition, puisant dans le cœur de Jésus le double courage de haïr et d'aimer. Devant un auditoire ombrageux et malade, il laissa plus d'une fois tomber du haut de la chaire des accents émus, qui trahissaient sa charité pour les errants, et bien capables de rassurer ceux même auxquels il faisait les blessures de la vérité. « Ah! Messieurs, j'aime mon siècle; j'aime les hommes de mon temps. Si je ne les aimais pas, comment trouverais-je en mon cœur la passion de leur faire du bien? C'est parce que je les aime passionnément ces hommes avec qui Dieu m'a fait la vocation de vivre, et pour qui il me fait l'honneur de me dévouer, que je me sens plus pressé par la charité de Jésus-Christ de leur révéler leur misère, toute leur misère ».

***

Notre Apologiste eut un autre genre de courage, qui est la suite du précédent, et qui consistait à ne pas dissimuler les terribles lendemains que les erreurs en vogue préparaient à l'humanité. On connaît l'optimisme de certaine école, très éprise des idées modernes, qui voit le progrès partout, qui peint tout en rose, et berce notre pays des espérances

les plus décevantes. Que cet optimisme soit calculé pour plaire, ou qu'il soit le résultat d'illusions sincères, c'est une musique qui enivre et qui endort les âmes pour les faire se réveiller sur le bord des abîmes. L'homme qui a mis le mot de progrès en tête de son œuvre oratoire, qui le répète dans toutes les conférences en l'expliquant, lui oppose à chaque ligne le mot de décadence : c'est son refrain, presque monotone; la vision d'Ezéchiel passe devant son auditoire et le glace d'effroi. Lui dont la parole ne dépasse guère les bornes du genre tempéré, il touche à l'éloquence quand il devient prophète de malheur : « Insensés, vos rêves vont passer, » les réalités demeureront; vos doctrines vont mourir, l'his» toire vivra; elle continuera de se faire de vos propres » débris et de la ruine de vos idées; et debout sur la pous» sière de vos systèmes, si le monde se laisse abuser par vous, » elle racontera ce qu'elle a toujours raconté : les sociétés » entraînées à la décadence par l'excès de leur luxe, et con» duites à la mort dans la magnificence de leur parure, comme » des victimes ornées pour l'heure de l'immolation. Voilà » pourquoi quand l'Ecriture prophétise la ruine des grandes » cités, elle décrit leur luxe avec une dérision solennelle; » et la parure de ces grands peuples dégénérés lui apparaît » comme le linceul qui va envelopper leur cadavre ». Les prophètes d'Israël irritaient les rois et même le peuple avec leurs sombres tableaux et leurs menaces; ils fuyaient au désert pour échapper à leur vindicte. Les prophètes ne devaient pas plaire davantage aux Parisiens du XIX^e^ siècle; il fallait du courage pour troubler leurs rêves, au hasard d'encourir leur disgrâce.

*
* *

Il en faut encore davantage pour attaquer les vices d'une génération. Les erreurs au début sont abstraites et ont quelque chose d'impersonnel; sous cette forme, elles ne passionnent qu'une élite d'intelligences; l'attaque qui blesse l'orgueil scientifique n'irrite qu'une minorité noyée dans la masse des auditeurs. Les vices sont, non pas plus réels, mais plus tangibles; ce ne sont pas des idées pures : ce sont des faits. Ici tout le monde se retrouve et se sent atteint par le glaive de l'apologiste; et quand un courant s'est établi, qui devient

torrent et entraîne tout, celui qui essaye de poser un barrage s'expose à être emporté par les colères de l'opinion. Ici se produisent les saintes audaces de l'esprit apostolique : un contre tous. L'orateur de Notre-Dame ne s'élève jamais plus haut à ce point de vue que dans les conférences du carême de 1857, en traitant des passions comme obstacle au progrès. Pour bien juger cette campagne, il faut reconstituer le milieu. Napoléon III est sur le trône; la prospérité de l'empire bat son plein. Le nouveau César, idéologue et démocrate, a mis dans son programme de gouvernement la diffusion du bien-être dans les masses; c'est vers ce but humanitaire qu'il tourne toutes les forces de son pouvoir centralisé; calcul de politique égoïste, qui cherche la popularité au détriment des âmes et de la grandeur nationale. *Les idées napoléoniennes* ne contiennent pas une ligne saine de philosophie. Cette influence qui s'exerçait de haut, sous la main du vainqueur de la révolution, qui avait rassuré les intérêts matériels de la France et conquis sa confiance, détermina l'ébullition de toutes les concupiscences surexcitées : l'orgueil, la cupidité, le sensualisme débordent de partout. Paris est le principal théâtre de ces manifestations. C'est à ce Paris orgueilleux, cupide, sensuel, à cette moderne Babylone que l'orateur de Notre-Dame s'adresse. Il peint les mœurs de l'époque; si ses tableaux ne sont pas parfaits au point de vue esthétique, ils sont saisissants par les choses. Il suit la trace des trois concupiscences dans toutes les manifestations de l'activité humaine, dans les habitudes mondaines, dans la littérature, dans les arts, dans les modes, à la Bourse, au théâtre, dans le vêtement, dans les meubles, dans les festins, dans les mariages : le joueur, le parvenu, le jeune débauché, le noble déshonoré, le bourgeois repu, le romancier cynique, la courtisane sans pudeur, le spéculateur sans scrupule, le riche égoïste, le voleur qui étale son luxe récent, y sont portraitisés. Les conférences de 1857 rappellent certains traités de Tertullien et quelques homélies de saint Jean Chrysostome par l'accent apostolique et la fière liberté du langage : « Ah! » je le confesse, je ne suis pas un habile; j'entends peu la » langue sublime des calculateurs, et c'est tout au plus si » j'arrive à bien voir aux profondeurs de l'économie con- » temporaine; mais moi qui ne sais rien que Jésus-Christ » crucifié, moi qui ne connais un peu que les mystères de

» Bethléem et la science du calvaire, j'ose vous le déclarer, » ce procédé ne vous réussira pas, ce remède ne vous gué- » rira pas. Pour vous sauver, que faut-il ? Il faut attaquer dans » leurs racines, les maux qui vous menacent, et que je vous » ai signalés ; il faut arrêter ce torrent trois fois redoutable » de l'orgueil, du sensualisme et de la cupidité. »

***

De cette étude il faut conclure que chez le P. Félix la valeur personnelle est surtout dans le fond des choses, et que l'action salutaire qu'il exerça sur les esprits vient du zèle apostolique, dont il était rempli. Comme orateur, il est surtout didactique, et plus près du professeur que du tribun. Il n'emprunta ses moyens ni à l'action qui, chez lui, était simplement correcte, ni à la littérature, qui était mêlée de qualités et de défauts. A ce dernier point de vue, on ne critique pas l'orateur, qui vous touche, et ne vous laisse pas le temps de le discuter : ici, l'idée et le mouvement sont tout. A la lecture, les aristarques sont plus exigeants ; ils relèvent dans les conférences écrites de Notre-Dame quelques desiderata. Le développement de la pensée est parfois excessif et devient de l'amplification de rhétorique ; la même formule est tournée et retournée deux ou trois fois et dégénère en tautologie ; les résumés et les résumés des résumés surchargent inutilement la marche du discours ; des phrases mal venues s'allongent plus que de raison ; le choix des mots n'est pas toujours heureux ; le rhythme du style fait de temps en temps défaut ; les pages frappées sont rares, les traits burinés clairsemés ; les tableaux sont des inventaires plutôt que des tableaux, parce que la distribution des éléments, la gradation des ombres et des couleurs n'y sont pas suffisamment observés.

***

Mais que sont ces taches légères devant les qualités maîtresses que notre Apologiste déploya et que nous avons analysées ? Son arme de combat fut la parole ; la parole se passe de vains ornements parce qu'elle est vivante, convaincue, saintement passionnée. L'écriture n'en fut que l'écho affaibli, pour porter à l'opinion publique, en France et au-delà, les grandes

vérités prêchées devant quatre mille auditeurs, non pas pour charmer les dilettantes, et entrer dans les recueils de morceaux choisis à l'usage des humanistes de collège. Que de rudesses chez les apologistes des premiers siècles! quelle langue âpre, presque sauvage, que celle de Tertullien! Chez saint Augustin les néologismes, les subtilités, les entortillements, les obscurités foisonnent. On trouve des négligences chez Bossuet, le maître des maîtres. Ce n'est pas la rhétorique qui a sauvé le monde, c'est la foi et l'amour.

Le succès obtenu par le P. Félix en est une preuve de plus. Il le proclama lui-même un jour, en pleine assemblée, sans vaine complaisance, heureux de constater que sa parole avait atteint les âmes, et qu'il procurait dans un rude labeur la gloire de Dieu, la seule dont il fût jaloux : « Mais avant » de descendre de cette chaire, je sens dans mon cœur ému » le besoin de vous faire un double déclaration. Peut-être » dans le cours de cette station, après m'avoir écouté, vous » avez en vous retirant murmuré tout bas ce que les Juifs » disaient après avoir entendu un discours de Jésus-Christ : » *Durus est hic sermo, et quispotest eum audire?*.... Mes- » sieurs, vous avez bien prouvé qu'on pouvait entendre ces » discours et suivre cette prédication; car vous êtes revenus » toujours plus nombreux; et il semble que, pour répondre » à votre empressement, il faudrait que cette basilique élar- » gît son enceinte, trop étroite pour vous contenir. D'où vous » vient ce besoin de vous mettre ainsi vous-mêmes sous le » coup d'une parole austère? Ah! Messieurs, une chose m'ex- » plique votre concours : nous avons entendu dans cette parole » le cri de vos cœurs et l'écho de vos pensées. J'ai dit tout » haut ce que vous disiez tout bas.... et aussi grands que » Louis XIV devant la vérité, vous avez dit : « Cet homme fait » son devoir : allons l'entendre, et puis faisons le nôtre ». — » Oui, Messieurs, faites le vôtre, et tout sera sauvé. »

En 1856, le P. Félix trouva l'œuvre des conférences de Notre-Dame fondée. Elle était devenue une institution, qui correspondait aux besoins des esprits, et qui fixa l'attention de l'Europe entière. Elle se développa par l'éloquence du P. Lacordaire et du P. de Ravignan. Le P. Félix, héritier de ces deux grands ouvriers, apporta sa pierre à l'édifice. Il resta une personnalité à leur côté, parce qu'il eut une spécialité, et qu'en prêchant la même doctrine, il se fraya des voies nouvelles. Son nom de-

meure attaché à l'histoire des conférences de Notre-Dame, laissant après lui le souvenir d'un beau talent doublé des saintes ardeurs du zèle apostolique, mis au service de l'Eglise et de la France.

IV

MAURICE D'HULST.

C'était une personnalité de marque dans les rangs du clergé séculier de France, à la seconde moitié du XIXe siècle. Sa naissance, qui n'explique pas seule le prestige dont il jouit pendant sa vie, le mettait déjà en vue. Il était le fils de cette aristocratie qui a laissé dans notre histoire nationale de si beaux souvenirs; dont les événements, en la dépouillant de ses anciens privilèges, n'ont pas effacé toutes les supériorités, ni arrêté toutes les influences dans une société démocratique; qui garde des réserves de foi et d'honneur, et donne encore à la patrie des soldats, des hommes d'Etat, des orateurs, des écrivains, et à l'Eglise des prêtres de valeur, quoique dans une proportion trop modique. Maurice d'Hulst reflétait l'éclat d'un passé évanoui. Avec sa taille élancée, les traits allongés, une allure noble, presque fière mais sans morgue, plutôt froide, ce descendant des Grimoards, qui comptait le pape Urbain V parmi ses ancêtres, avait grand air. Mais c'est par ses mérites personnels qu'il émergea; ces mérites, il les acquit, non pas sur les champs de bataille, ni dans les salons, malgré ses relations avec le meilleur monde, ni à la Cour, quoique l'ami et le confident des Princes d'Orléans, mais dans les écoles, d'abord disciple, plus tard maître, avec la parole et la plume, non pas avec l'épée. Ce gentilhomme qui, un siècle plus tôt, aurait vécu sa vie à cheval, sous l'hermine de la magistrature ou dans les antichambres, fut de nos jours un simple prélat, qui ne s'éleva pas même jusqu'à l'épiscopat, un savant dans son cabinet, un docteur à l'Université catholique de Paris, un orateur sur la chaire de Notre-Dame, un écrivain dans toutes ces situations.

Maurice d'Hulst, qui mourut encore dans la force de l'âge

et dans le plein épanouissement de ses facultés, vécut plus qu'une vie d'homme par l'activité fébrile qu'il déploya, par les fonctions multiples qu'il remplit, par tous les travaux qu'il entreprit, qu'il mena quelquefois à bonne fin, qu'il laissa plus souvent en chemin à l'état d'ébauches qui gardent son empreinte et trahissent le maître. Son œuvre totale, très considérable, résultat d'une fécondité peu commune et d'un effort continu, est dispersée dans ses discours publics, dans ses leçons d'école, dans vingt brochures, dans quelques volumes à peu près achevés, dans les conférences de Notre-Dame qui remplirent les six dernières années d'une existence trop tôt finie. On peut cependant dégager une unité dans cette riche variété, un peu confuse au premier regard, et tracer la ligne droite qu'a suivie ce grand ouvrier de la pensée. Ceux qui l'ont vu de près, et qui ont dressé « la table de matières » de son œuvre, s'il est permis d'employer cette expression, résument l'homme et l'œuvre d'un seul mot : Il fut apologiste.

*
* *

Que pouvait-il être autre chose à l'époque où Dieu le fit naître? quel emploi pouvait-il faire de ses belles facultés? A la vérité, le rôle d'apologiste dans l'Eglise est de tous les temps, parce que la vérité fut toujours combattue par l'erreur sur cette terre, et que l'Eglise, qui en est la dépositaire et la gardienne, s'avance à travers les antagonistes sans cesse renaissants qu'elle rencontre sur son chemin. Il y a cependant des époques dans l'histoire qu'on pourrait appeler des époques d'exposition, parce que l'état d'âme des peuples ne demande pas autre chose que les sublimes affirmations des vérités révélées, acceptées avec docilité, et les directions traditionnelles, qui ont guidé toutes les générations jusque-là fidèles. Notre XVII[e] siècle, qui se déploie entre le protestantisme, vaincu sinon soumis, et le jansénisme qui ne viendra qu'à la fin, quand les controverses sur les fondements du christianisme n'étaient pas retentissantes, et que les libres-penseurs n'étaient que « des bruits que Bossuet entendait dans le lointain », ce siècle, nous présente une de ces périodes paisibles, où l'enseignement chrétien a plus besoin de la science des docteurs que du glaive des apologistes.

Nous n'en sommes plus là, depuis bientôt deux siècles. La philosophie du XVIII[e] siècle et la Révolution de 89 ont fait de la France, et bientôt après de l'Europe et du monde, un camp retranché où le christianisme assiégé doit se défendre jour et nuit, sans trêve ni repos. Dans ces conditions, ce sont des apologistes qu'il faut à l'Eglise; et Dieu qui veille sur elle, les suscite dans son sein à l'heure des grandes batailles. Maurice d'Hulst arrivé à l'âge d'homme, ayant reçu l'onction du sacerdoce, qui est l'huile des athlètes, prit son poste de combat, et ne tarda pas à faire ses preuves de savoir et de vaillance.

*
* *

Il y a deux hommes dans Maurice d'Hulst, l'orateur et le philosophe; il y en a un troisième, l'homme d'action, qui pousse aux entreprises du zèle jusqu'à la témérité. Mais nous n'écrivons pas ici sa biographie, que d'autres plumes rédigeront, si ce n'est pas chose faite : ici nous n'étudions que l'orateur et le philosophe qui se confondent dans un seul, qui est l'apologiste. Apologiste, il le fut; il ne fut même qu'apologiste, si on le considère dans ses grandes lignes, en négligeant des travaux de biographie, qui ne sont que des détails et comme les distractions de ses rudes journées. Dans l'Apologiste, il est difficile de séparer l'orateur du philosophe; car l'orateur est dans le philosophe quoique en passant; mais le philosophe est dans l'orateur plus que l'orateur. L'analyse des œuvres de l'Apologiste demande cependant cette distinction.

L'orateur apologiste que fut Maurice d'Hulst, c'est principalement le conférencier de Notre-Dame. Sa parole recherchée des grands auditoires retentit sur les principales chaires de France, pour des fêtes d'éclat où il faut déployer des qualités dans des genres divers, parmi lesquels les panégyriques toujours plus solennels et qui demandent plus d'élévation dans les pensées et de richesse dans le style. De ces discours, nous en ferons simplement mention[1]. D'autres discours publiés auront plus d'importance pour exposer les doctrines du philosophe. Restons à Notre-Dame.

1. *Mélanges oratoires.*

* * *

Maurice d'Hulst, déjà recteur de l'Université catholique de Paris et vicaire général du diocèse, ouvrit ses conférences en 1891. Il succéda au P. Monsabré, qui avait occupé cette chaire dix-huit ans, avec un succès soutenu, où il entrait plus d'estime que d'enthousiasme tapageur. L'éminent Dominicain, avant tout théologien, avait exposé le symbole, depuis *Je crois en Dieu* jusqu'à la *Vie éternelle;* on sait les caractères de sa prédication; on connaît le monument un peu massif qu'il a laissé après lui, et qui occupe un rang honorable dans la littérature sacrée du dernier siècle. Maurice d'Hulst prit la suite de l'enseignement catholique : après le Symbole, le Décalogue; après le dogme, la morale. Chaque orateur, avant lui, s'était fait une spécialité par le choix des sujets, selon un plan plus ou moins vaste, par la manière de les traiter, en déployant les dons de son génie personnel. Maurice d'Hulst s'établit sur le terrain de la morale, peut-être pour suivre l'ordre logique de l'enseignement catholique, peut-être par préférence pour des questions qui allaient mieux à ses aptitudes, et plus en rapport avec ses travaux préparatoires. Lacordaire avait prêché, quarante ans auparavant, sur la morale, dans les conférences de Toulouse, que Montalembert appelait « les plus belles que l'orateur eût prononcées », et qui furent le chant du cygne de celui qui en avait prononcé tant d'autres, avec une maëstria restée sans pareille. Il n'y a aucun rapprochement à établir entre l'œuvre de Lacordaire et celle de Maurice d'Hulst, parce que les deux orateurs n'abordèrent pas la morale catholique, par les mêmes aspects. Le premier épuisa la matière dans six conférences, la prenant par les sommets, en platonicien inspiré qu'il était, mettant en musique, cinq ou six questions de la *Somme* de saint Thomas, sans descendre aux détails par l'application de la doctrine à la vie pratique : c'était le dogme de la morale. Le second consacrera les six années de son apostolat au même sujet, parcourant les commandements du Décalogue l'un après l'autre, laissant les hauteurs de la spéculation pour exposer terre à terre les devoirs de la vie réelle et en peindre les vices contraires : toujours philosophe, plus souvent casuiste, quelquefois orateur.

***

Il semble d'abord que l'ordre des questions qu'il allait traiter était mal choisi pour l'apologétique; car la morale, vieille comme le monde, avait été exposée mille fois par les prédicateurs, par les écrivains ecclésiastiques et laïques, depuis les Pères de l'Eglise jusqu'à Bourdaloue, et de Sénèque à Labruyère : il était difficile de donner du neuf. Mais c'est là un faux supposé. A l'heure où Maurice d'Hulst ouvrit ses conférences, il y avait quelque chose de changé sur la morale traditionnelle, qui était humaine avant d'être chrétienne : « L'impératif catégorique » de Kant avait fait le tour du monde; la morale séparée de Dieu n'avait désormais d'autre point d'appui que la conscience individuelle, ou « la raison pratique ». Cette donnée, plus neuve par sa formule scientifique que dans son fond, était le thème que les publicistes développaient dans les revues et sur les chaires de l'enseignement officiel. De leur côté, les politiciens, qui avaient escaladé le pouvoir en France, faisaient du laïcisme à outrance, en imposant dans les écoles la morale séparée, dite laïque ou civique, en chassant les maîtres qui professaient la morale religieuse, en arrachant des tribunaux, des hospices et autres établissements de l'Etat, tous les symboles qui la représentaient : le laïcisme triomphait sur toute la ligne. La morale proscrite avait besoin d'être défendue contre les sophistes qui la dénaturaient en la dissociant avec la religion dont elle est inséparable, parce qu'elle en est le fruit, et qu'ils lui enlevaient toute son efficacité et sa valeur sociale. L'apologétique avait devant elle un vaste champ : Maurice d'Hulst y prit position résolument.

***

Il consacra les conférences de 1891 à « l'établissement rationnel des fondements de la morale ». La logique imposait cette marche : commencer par le commencement, donner des bases à la morale, que le Kantisme tenait en l'air, qui n'échappait à l'athéisme et à l'amoralisme, selon un vocable aussi barbare que nouveau, que par l'inconséquence, et cachant sous des mots cabalistiques des négations effrayantes, qu'on n'ose pas professer en plein air. Notre Apologiste, en homme

d'école qu'il était par tempérament, dissèque la question, et met en ligne les éléments constitutifs de la morale dans les trois titres suivants : la morale et la liberté — la morale et le devoir — la morale et la sanction. C'est tout bonnement le traité des *Actes humains* et le traité *des Lois*, tels qu'on les trouve dans tous les manuels de théologie, et qui ce jour-là passaient de Saint-Sulpice, où l'orateur les avait appris, sur la chaire de Notre-Dame. A retenir ce trait de sa manière, que nous remarquerons dans toutes ses conférences : il est positif, il cherche le ferme plus que l'idéal.

En face de la doctrine, une doctrine perdue dans le camp de la libre-pensée et chez des modérés qui ont oublié leur catéchisme, l'Apologiste énumère et caractérise, en attendant de les réfuter, les systèmes de morale inventés pour suppléer la morale traditionnelle : c'est l'évolution naturaliste — la morale de l'intérêt — la morale de l'instinct — la foi morale de Kant — l'idéal esthétique — le pessimisme — le cartésianisme. Les systèmes qu'il expose, notre Apologiste les connaît; car il a beaucoup de lecture, et il est jaloux d'être au courant des choses de son temps.

Pour se mettre à l'abri des défiances que ses exposés pourraient provoquer, il emprunte à l'ennemi ses propres formules : Fouillée de la Sorbonne, peu suspect dans l'espèce, est un de ses fournisseurs. L'effort de la philosophie rationaliste pour séparer la morale de Dieu remonte haut dans notre histoire; le XVIII[e] siècle l'avait tenté en Angleterre et en France : mais cette erreur était restée à l'état de théorie privée, dans un coin de la littérature de l'époque. De nos jours, l'erreur a revêtu des formes nouvelles, que trahissent les énoncés précédents; mais elle a surtout pris des développements plus considérables, et elle a été peu à peu popularisée par les applications qu'on en a faites. Raison de plus pour la combattre de front, et comme on dit, de prendre le taureau par les cornes. On remarquera que parmi les systèmes qui enlèvent à la morale sa vraie base, notre Apologiste range le cartésianisme : on est d'abord surpris d'une pareille accusation. Prenons-en note en passant : nous retrouverons plus loin l'Apologiste philosophe aux prises avec cette école qu'il ne ménagera pas.

***

Puisqu'il faut une morale, qui soit la règle de l'activité humaine et assure l'ordre et la paix dans les sociétés; puisque tous en proclament la nécessité à droite et à gauche, et que les divergences ne commencent que lorsqu'il s'agit de lui donner un point d'appui, notre Apologiste sort du maquis des systèmes anciens et modernes dont il a parcouru patiemment les sentiers tortueux; et d'un coup d'aile, il s'élève jusqu'à Dieu, le père de la morale, qui dicte la loi à la conscience, qui créa l'obligation et le devoir, qui accorde à l'homme la liberté ou le choix entre le devoir et son contraire, et demeure la sanction qui assurera à chacun sa récompense ou son châtiment. « Et maintenant, Messieurs, oublions ces disputes d'école; et puisque nous savons de quelle voix notre conscience est l'écho, prêtons l'oreille pour l'entendre : c'est la voix qui a retenti sur les grands sommets de l'histoire religieuse, à l'Horeb, au Sinaï, au Thabor, au Calvaire; c'est la parole éternelle prononcée dans le temps pour gouverner vers le Bien immuable la volonté mobile des hommes; c'est le Verbe illuminateur, écoutons-le. Le Décalogue et l'Evangile, voilà notre Code.... Nous y trouvons trois classes de devoirs, correspondant à trois ordres de relations : celles de l'homme avec Dieu, celles de l'homme avec ses semblables, celles enfin de la volonté libre avec les autres puissances qui composent l'être humain ».

C'est tout le plan de l'œuvre, dont l'exécution mesurera six années.

Voilà l'Apologiste à la recherche de Dieu. Puissant condensateur d'idées — trop puissant, car il les étrangle — il esquisse en quelques pages une petite théodicée à l'usage d'un auditoire qui a besoin qu'on lui en rafraîchisse la mémoire; et Dieu passe sous son regard, comme ordonnateur des choses, comme cause première de tout ce qui existe, comme perfection absolue qui demeure l'exemplaire et le centre autour duquel gravitent toutes les beautés contingentes, qui sont comme ses rayons. C'est toute une partie de la *Somme* de saint Thomas réduite en un court chapitre; un monde dans un cube de quelques millimètres de côté. L'ordonnateur des choses exclut le hasard, un vain mot qui n'explique rien; la cause première sans cause, transcendante, exclut l'immanence, qui confond l'effet avec la cause, et fait de l'effet sa propre cause. « Non, Messieurs, ne nous laissons pas imposer la

tyrannie d'un tel sophisme. Nous suivrons notre raison où elle nous conduit; nous nous arrêterons là où elle s'arrête, non pour contester ce qu'elle a pu découvrir, mais pour adorer ce qu'elle entrevoit dans l'ombre du mystère. Que dis-je? Cette ombre même nous rendra plus certains de la vérité découverte. Ce Dieu, auquel aboutit ma pensée en travail, doit nécessairement dépasser son ouvrage de toute la hauteur de l'infini. Si je pouvais l'enfermer dans l'étreinte de mes facultés chétives, il ne serait plus le Dieu que je cherche. J'ai demandé son nom à toute créature; aucune ne put me le dire; toutes m'ont répondu : Il est l'ineffable. Quand je me rapproche enfin de lui, je le reconnais aux clartés qu'il répand sur ses œuvres; mais je le reconnais mieux encore aux obscurités sacrées qui me voilent sa face. Du sein de la nuée qui l'enveloppe, lui-même il me dit son nom : *Je suis celui qui est.* O vérité sublime! »

Et parce que notre pensée qui cherche Dieu découvre en lui le bien absolu et la beauté parfaite, cette conception grandiose et vraie réfute victorieusement ce qu'il est convenu d'appeler « l'idéal » non réel, cette chimère qui naît et meurt dans le cerveau étroit de celui qui le créa, sans objectivité, qui n'envoie ni un rayon de lumière à son intelligence, ni une vibration à sa conscience, ni une consolation à son cœur; trouvaille verbale, que les sophistes et les rhéteurs jettent comme un voile sur le trou béant creusé par l'athéisme sous nos pas, et où s'ensevelissent toutes nos espérances. « Et maintenant où est-elle cette plénitude d'être, cette richesse de vie, cette intensité d'acte, qui d'avance dépasse toute essence limitée, toute nature circonscrite, tout pouvoir restreint, toute qualité mesurable, qui d'avance sert à mesurer toutes les autres, parce qu'elle les comprend et les déborde? Elle est en elle-même, elle est l'être sans restriction, l'être que rien d'étranger ne resserre, et qui ne se borne pas lui-même, l'absolu, celui qui est : *ego sum qui sum.* Je ne le vois pas, mais je vois qu'il doit être, et que s'il n'était pas, rien ne serait. A genoux, Messieurs, voilà Dieu! »

*
* *

Dieu est trouvé : la raison l'a découvert comme ordonnateur des choses, comme cause première et perfection absolue

La conscience vient en aide à la raison; à sa manière. elle affirme le Dieu qu'elle démontre. Car la conscience parle : elle est la révélation du devoir; ceux que les âpres sentiers de l'ontologie effrayent arriveront à Dieu par le sentiment intime, autre vestige du divin imprimé naturellement dans l'âme humaine, et ce sentiment ne trompe pas. La conscience prêche le devoir, qui suppose la liberté, l'obligation et la responsabilité. Telles sont les bases de la morale établies victorieusement dans les conférences de l'année précédente, et vengées de toutes les utopies dans lesquelles on voulait les envelopper. Ces bases supposent Dieu : elles s'écroulent sans cette pierre angulaire qui les porte. On le voit, les théorèmes s'enchaînent; car ce sont de vrais théorèmes qui se succèdent avec une rigueur géométrique. Entre la liberté humaine et l'obligation il y a un commandement, qui suppose un maître sous les diverses formes que ce commandement peut revêtir. Ce commandement n'est pas une abstraction : c'est un être seul qui le dicte. L'*impératif catégorique* de Kant est une solennelle bêtise : « Ce qui est antérieur à tout existe en soi; ce qui existe en soi est une réalité vivante; l'abstraction n'est que le résidu de la pensée d'un vivant. »

Entre l'obligation et la responsabilité Dieu intervient. La conscience accuse un témoin. « Encore une fois, où est-il ce témoin toujours présent, toujours clairvoyant, toujours équitable et incorruptible, dont le regard fouille les plus secrets replis de mon cœur et voit à découvert ces derniers dessous que je voudrais me cacher à moi-même? C'est celui que l'espace n'emprisonne pas, que le temps n'emporte pas, celui qui atteint l'être créé dans son fond, parce que c'est lui qui l'a fait. O Dieu, vous êtes cet œil ouvert sur moi et qui partout m'accompagne. Comment me soustraire à votre vue? où fuir pour me trouver hors de votre présence? Si je monte jusqu'au ciel, dit le psalmiste vous m'y attendez; si je descends au plus profond de l'abîme, je vous y trouve; si je prends des ailes pour franchir les mers, c'est votre main qui me porte au rivage. La nuit même ne peut me dérober à vos regards, et les ténèbres s'illuminent pour me montrer votre face. Vous me possédez par le fond de moi-même; vous avez prise sur moi depuis le sein de ma mère. »

Dieu intervient encore entre la responsabilité et la sanction : c'est le juge qui apparaît avec toute sa majesté terrible, et

qui s'appelle, dans la langue chrétienne, le juge des vivants et des morts. Il est donc vivant lui-même, vivant et réel pour rendre des sentences et fixer les destinées. Que vient faire ici « l'ideal », cet idéal qu'on met dans tout les radotages débités avec emphase, et où n'entre pas un atome de saine philosophie? L'idéal n'est personne; il n'ordonne pas, donc il ne juge pas, donc il ne condamne pas plus qu'il ne sait récompenser.

La raison et la conscience nous ont conduits à Dieu : il y a un troisième chemin pour y arriver, plus doux et non moins sûr : c'est le sentiment moral ou l'amour. L'âme humaine se suspend à Dieu par toutes ses facultés, comme la plante, qui cherche la vie s'enfonce dans le sol par toutes ses racines, en même temps qu'elle présente tous ses rameaux et les fleurs dont ils sont chargés aux rayons du soleil. L'âme humaine n'est pas seulement un roseau pensant, elle est un roseau aimant. Ce qu'elle découvre en elle, elle le cherche au-dessus d'elle. D'ailleurs, elle a soif de repos et de félicité, qu'elle ne trouve qu'en dehors d'elle. La séduction invisible mais réelle qui la sollicite devient encore un exemplaire qui provoque son émulation, et développe en elle la sainte ambition d'être son image. C'est le dernier mot de la morale, dit l'orateur, en exposant un argument qui a sa valeur, mais un peu flou et délayé en deux ou trois pages qui en relâchent les articulations.

*
* *

Chercher Dieu, c'est assurer qu'il existe : il reste à savoir ce qu'il est. — L'agnosticisme dit qu'il ne le connaît pas; il l'appelle dédaigneusement *je ne sais quoi*, et il refuse de l'adorer. — L'Apologiste a des répliques triomphantes : le savant connaît-il les forces de la nature dont il dispose sans mettre en doute leur existence? Je ne connais pas le tout de Dieu; comment sonder ses attributs? Mais je sais qu'il existe : la raison, la conscience, le cœur, tout me démontre cet être nécessaire, devant lequel je tombe à genoux dans le silence du respect. « Relevons ces indices de lui-même, qu'il a laissés dans les choses, et qu'il a gravés dans notre âme; par là nous pourrons esquisser une certaine ébauche, grossière encore mais déjà ressemblante, au-dessous de laquelle nous écrirons son nom. Son nom? Ah! n'écrivons pas seulement le mot :

Dieu. Trop d'erreurs en ont profané le sens. Ecrivons : *Le vrai Dieu*, le Dieu de la Bible et de l'Evangile, le Dieu de Moïse et de Jésus; c'est celui-là qui est universel; les autres sont les Dieux des nations : chacune l'a fait à son image, à sa taille, à la mesure de ses préjugés ou de ses vices. Et aujourd'hui encore les nations civilisées se font des idoles. Elles ne les taillent plus dans la pierre ou le bois; elles ne les coulent plus dans les moules où ruisselle l'or ou l'airain; elles font leurs Dieux avec leur cerveau, avec leurs pensées incertaines et mouvantes. Ou plutôt elles confient ce travail à des artistes chargés de combler le vide que d'autres ont fait dans les âmes en y effaçant le nom du Père Céleste.... Montrez-vous donc enfin, ô Dieu véritable, soleil unique, astre royal; chassez les ombres mortelles, éteignez les lueurs trompeuses et les fausses clartés de la nuit ».

Les idoles écartées, l'Apologiste donne de Dieu la fameuse définition : *Celui qui est*. Le métaphysicien reparaît, et abordant les questions les plus ardues, il se livre à une analyse savante de l'être en soi, par opposition à l'être dérivé ou contingent; et avec un courage, qui est de l'audace devant un pareil auditoire composé d'hommes du monde : « Accordez-moi plutôt, dit-il, un dernier effort d'attention, et nous dirons adieu à cette métaphysique qui peut-être vous effraie ». Précaution oratoire qui n'était pas inutile. Alors il scrute la vie intime de Dieu, et il la suit dans les rejaillissements de son activité au dehors, cherchant l'harmonie entre l'accident et l'immuable, entre la cause et l'effet qui s'en sépare. Armé d'une logique dont les anneaux s'enchaînent, il affirme de Dieu toute perfection et toute beauté. Cependant, comme vaincu par le mystère, il s'arrête sur les bords de l'abîme; il appelle à son secours la révélation, qui nous apprend de Dieu ce que la raison soupçonne, et qu'elle ne saurait exprimer. L'orateur jette ainsi un pont entre l'ordre philosophique et l'ordre surnaturel, où il va entrer en exposant les devoirs de l'homme envers Dieu. « Alors, Messieurs, comme Moïse au Sinaï, je sens croître en moi mes ambitions et mes désirs; et je dis à mon Dieu : Pourquoi vous cacher ainsi? Montrez-moi votre gloire ». Mais l'heure de cette vision n'a pas encore sonné : elle ne sonne pas à l'horloge du temps. « Prosterne-toi sur la pierre, dit le Seigneur à son serviteur; ma gloire va passer sur toi; et tandis qu'elle passera, j'étendrai ma main pour

te couvrir ». O Dieu, étendez-la sur ce siècle qui va finir, votre main bénissante et protectrice! Que doucement elle incline les fronts dans l'adoration. Qu'elle ouvre les lèvres pour la louange! Qu'un rayon dérivé de votre lumière sans éblouir les yeux pénètre les cœurs : c'est assez pour ce lieu d'exil. L'adoration nous donnera la paix promise à la terre; la vision de la gloire est réservée au ciel. »

***

La morale, science des devoirs, s'ouvre après ces larges aperçus plutôt spéculatifs, par le détail des devoirs envers Dieu, qui priment tous les autres et en demeurent la source. Le culte les résume. Le culte est intérieur ou extérieur : le culte intérieur, qui a son siège dans l'âme même, se compose de foi, d'espérance et de charité : ce sont les vertus dites théologales. Ici le ton du discours baisse; la métaphysique fait place à la parénétique; les envolées rasent le sol : l'orateur de Notre-Dame devient catéchiste. La foi est définie, divisée en ses parties; sa nature, son objet, sa fonction dans l'individu et dans la société sont déterminés. Un instant l'orateur se dégage des aridités de l'exposition doctrinale pour proclamer la nécessité de la profession de la foi, et salue les héros qui l'ont affirmée et scellée de leur sang. « O Martyrs de Jésus, soyez bénis de tous les siècles pour la fidélité de votre témoignage. Tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions, toutes les contrées de la terre, toutes les époques de l'histoire ont fourni leur contingent à votre lumineuse phalange. Aujourd'hui encore, tandis que notre lâcheté recule trop souvent devant la profession extérieure de la foi, vous prouvez aux plus sceptiques que la parole de Dieu vaut qu'on souffre, et qu'on meure pour elle. Nobles fils de notre France, vous quittez tous les jours le sol aimé de la patrie, pour aller aux extrémités du monde tenir école de martyre. Et vous trouvez des disciples. Pauvres enfants de la Chine, de la Corée et de l'Annam, pauvres noirs du centre africain, hier encore courbés sous le joug des superstitions ignominieuses, vous avez relevé la tête, etc. »

***

La foi en Dieu a pour corollaire nécessaire la soumission

à Dieu, qui préside à tous les événements de la vie. Mais l'homme résiste au gouvernement de la providence. La plainte est universelle; c'est la plainte de l'orgueil : « Vous la connaissez, Messieurs, cette plainte irritée. Il y a longtemps qu'elle retentit sur les lèvres des hommes. Les plus antiques littératures en ont recueilli les échos; mais elle ne vieillit pas; chaque génération qui survient se charge de la rajeunir, et la lyre de nos poètes contemporains lui a prêté ses plus pathétiques accents... Ainsi chantent les poètes, Messieurs, et ils n'ont pas créé cet état d'esprit : ils n'en sont que les interprètes. Les philosophes viennent à leur tour et, eux non plus, ils n'inventent rien; ils ne font que réduire en systèmes et en formules la sourde irritation qui frémit dans les poitrines humaines. Le Pessimisme n'est pas une nouveauté ».

Le mal physique et le mal moral désolent l'humanité. Après deux larges tableaux que l'orateur en trace, il indique dans le christianisme le remède que Dieu en a proposé. Pour endormir la plainte humaine, le christianisme verse dans les âmes deux convictions profondes : le sentiment des droits de Dieu, et la foi en sa bonté! L'affaiblissement de la foi a considérablement diminué chez nos contemporains ces dispositions de l'esprit et du cœur. Cependant le problème du mal, que tant d'autres ont cherché à résoudre en dehors de la foi, ce problème qui nous tourmente comme il a tourmenté nos pères, est l'objet des efforts les plus persévérants et les plus stériles, parce que nous demandons à notre philosophie, au progrès naturel et à d'autres panacées un résultat qu'ils ne peuvent pas nous donner. De là, nos déceptions amères, nos affaissements et nos murmures, qui vont jusqu'au blasphème chez quelques-uns. Dieu est notre maître : nous cherchons à secouer ce joug insupportable à notre orgueil. Soumettons-nous, et souvenons-nous que Dieu est notre père en même temps que notre maître. Il nous a aimés : la solution de l'insoluble mystère de la souffrance, qu'il faut accepter en adorant le gouvernement de la providence, est dans ce fait que Dieu nous a donné son propre fils, et qu'il a voulu qu'il fût martyr pour effacer nos péchés et consoler nos douleurs par ses douleurs acceptées et désirées par amour. Les philosophes disputent sur la douleur sans s'entendre : le Christ en croix devait mettre tout le monde d'accord. « Comment Dieu ne serait-il pas bon, lui qui nous a donné son fils pour nous

arracher à l'esclavage du mal? O victime sacrée, votre prédiction s'accomplit! une fois élevée de terre vous attirez tout à vous! Quand je vous vois clouée sur ce bois, tout s'explique à mes yeux : le mystère de la souffrance et de la mort, parce que vous en partagez avec moi la rigueur; le mystère du péché, parce que vous en lavez dans votre sang la souillure. Et la solution des deux problèmes tient dans un seul mot : l'amour. L'amour triomphe du mal physique, en faisant mon Dieu semblable à moi dans mes douleurs. L'amour triomphe du mal moral en me faisant, si je le veux, semblable à Dieu dans sa sainteté. »

L'espérance, sœur et fille de la foi, est la seconde vertu théologale, et le second devoir envers Dieu. L'espérance chrétienne renferme les trois conditions requises; un objet digne de l'âme humaine et chrétienne; la garantie qu'elle n'est pas vaine; un secours pour l'accepter et la réaliser. L'objet de l'espérance, c'est le bonheur, qui n'est pas de ce monde, et qui n'est qu'en Dieu, objet de la vertu d'espérance. Cependant Dieu ne satisfait pas pleinement l'âme ici-bas, mais seulement dans l'au-delà par la vision béatifique. « Ici-bas Dieu se cache en même temps qu'il se donne : il se distribue, et il se déguise. Il n'y a de bon dans les objets qui me charment que ce qu'il y a déposé de lui-même. C'est quelque chose de sa lumière qui m'éclaire par son soleil; c'est sa vertu vivifiante qui entre en ma poitrine avec le souffle des brises; c'est sa beauté qui rayonne à mes yeux dans les splendeurs de la nature ou dans les magnificences de l'art; c'est un reflet de sa sagesse qui séduit ma pensée dans les spéculations de la science; surtout c'est un écoulement de sa bonté qui fait tressaillir mon cœur dans les effusions de sa tendresse.... Mais quand le livre de ce monde sera fermé, quand la face trompeuse du siècle aura cessé d'étaler ses apparences, Dieu renoncera pour toujours à se morceler dans les choses. Il se retirera en lui-même; il ramassera dans la simplicité de son être tout ce qu'il avait répandu au dehors; Il rappellera tous ces émissaires chargés de raconter aux créatures ses perfections infinies. C'est en lui, en lui seul, qu'il faudra contempler en une seule fois et posséder tous les biens. »

L'espérance chrétienne a pour garanties la puissance, la bonté et la justice de Dieu. Sa bonté surtout s'est manifestée par des effusions larges, qui ont ajouté un monde au monde

déjà existant, l'ordre surnaturel à l'ordre naturel; et cet ordre nouveau de choses s'est résumé et comme incarné dans le fils de Dieu même, pour réaliser le plan arrêté dans les desseins de sa bonté. — Malgré les douceurs de l'espérance et l'attrait qu'elle offre au cœur humain, un secours d'en haut a été nécessaire pour faire germer et grandir en nous la vertu et l'espérance chrétienne, pour nous arracher à la fascination des choses terrestres, et nous faire soupirer après la possession des biens éternels : ce secours, la grâce nous l'a conféré.

Coup d'œil jeté sur notre époque sous ce rapport; belle et mélancolique conclusion : « Messieurs, la grande lutte de tous les temps, la lutte plus que jamais ardente de notre âge, est engagée, non seulement entre deux doctrines, mais encore et surtout entre deux espérances. Ceux qui ne croient qu'à la terre n'attendent que d'elle leur félicité. Ils se flattent de dérober à la nature, par la science le secret de vaincre la douleur et la mort. Espoir vain et menteur. La science crée plus de besoins qu'elle n'en contente; elle exalte plus de désirs qu'elle n'en sait apaiser. Avec de nouveaux plaisirs, elle introduit de nouvelles sources de douleurs; avec des préservations inconnues du passé, elle enfante des moyens de destruction et des industries de mort. Mais que peut-elle sur le fond même de la condition humaine? Rien, quoi qu'elle en dise, absolument rien. L'impiété est capable de supprimer la béatitude céleste : elle ne la remplacera jamais... « Nous n'avons pas ici notre demeure permanente, nous la cherchons dans l'avenir », crie l'apôtre. Si vous êtes de cette race, Messieurs, il faut le proclamer par vos œuvres. Arrière donc les idolâtries de la terre, celle de l'argent, celle du plaisir, celle des honneurs et de la vanité. Arrière ces compétitions passionnées qui vous mêlent, vous chrétiens, parmi les adorateurs du veau d'or et font tomber sur vous les censures dirigées contre les fils de Mammon. *Sursum corda !* »

*
* *

La charité est la troisième et la dernière des vertus théologales, qui ensemble constituent le culte intérieur que l'homme et le chrétien doivent à leur créateur.

La charité est un commandement et un don de Dieu. Dieu

exige notre amour parce qu'il y a tous les droits, nous ayant tout donné. L'amour est primordial, essentiel à notre nature comme la pensée : on ne le définit pas : « il ne devient pas ». Etrange, brutale, animale, genèse de l'amour d'après la théorie de l'évolution; où donc l'absurdité va-t-elle se nicher? L'amour n'est pas de la chimie; il ne sort pas des affinités des molécules au fond d'une cornue. Dieu est animé d'un double amour : amour essentiel en lui-même, dont il est l'objet et le sujet, amour accidentel, qu'il reçoit du dehors, et qui est la réponse des créatures à leur créateur. On élève deux obstacles contre ce commandement: Dieu est trop grand, il est invisible; l'amour demande l'égalité et la vue de son objet ou la rencontre de deux amours. Dieu qui nous ordonne de l'aimer nous prépare à l'aimer, en versant dans notre cœur le dégoût des choses créées, et en permettant que l'amour divin se mêle toujours à nos amours humains. Si, pour nous décider à l'aimer il faut encore davantage, Dieu en nous envoyant son Fils a établi l'égalité et réalisé la rencontre et la vision de Celui que nous devons aimer.

Après de pareilles avances, Dieu pouvait exiger d'être aimé par-dessus toutes choses, parce qu'il est au-dessus de toute chose. Il est allé plus loin, et il a demandé d'être aimé lui seul, sans partage avec les choses créées. Aimer Dieu par-dessus toute chose est obligatoire ; aimer Dieu seul, c'est l'obligation de l'éternité pour tous ; ici-bas c'est le conseil donné aux âmes héroïques, et ces âmes se sont rencontrées. « Je vous parle d'un amour encore exilé. Ici-bas, parmi les ombres, alors que Dieu n'est pas visible en lui-même, et que mille reflets de sa beauté sollicitent nos regards et les trompent en les attirant, c'est maintenant qu'un cœur d'homme, un cœur de femme, un cœur d'enfant se contenteraient du souverain-Bien? ils s'en contenteraient sans le voir, sans en jouir, et ils lui sacrifieraient tout le reste? tout, entendez-le, c'est-à-dire le mal d'abord, mais aussi le bien qui n'est pas lui? Quel rêve, Messieurs! J'allais dire quelle chimère! Regardez pourtant : c'est sous vos yeux ravis une permanente réalité. Voici l'armée des vierges, la légion des apôtres, la phalange des martyrs. Tous les siècles chrétiens, toutes les contrées de la terre ont fourni leur contingent à cette élite. La vierge n'aura de regards que pour le céleste époux; l'apôtre ne se passionnera que pour sa gloire; le martyr

lui prodiguera joyeusement le sang de ses veines. Et la raison de ces folies sublimes, de ces renoncements étranges, de ces immolations surhumaines, l'inspiration qui les rend possibles, la force qui les soutient et les défend contre l'inconstance d'une volonté fragile, c'est le feu du ciel, c'est l'amour. »

Quand le cœur a rencontré Dieu, il lui demeure uni par un quadruple lien : amour de désir, amour de reconnaissance, amour de bienveillance, amour de complaisance ; tous ces mouvements, toutes ces notes que rend le cœur humain composent le sentiment unique, suprême, qui est l'amour. Aussi l'amour ne passe pas, j'entends l'amour divin. « Oui, tout passera, excepté le divin amour ; tout, non seulement le mal, mais le bien même qui n'est pas l'amour. Le plaisir passera avec ses hontes, la gloire avec sa vanité, la richesse avec ses mensonges, le vice avec ses triomphes éphémères, la douleur avec ses angoisses d'un jour ; les vertus passeront, la foi avec son obscurité, l'espérance avec sa lointaine attente, la patience avec les maux qu'elle faisait supporter, l'humilité avec les séductions qu'elle déjouait, le zèle avec ses entreprises, la fidélité avec ses combats. Le mal disparaîtra comme l'ombre fuit à l'approche du jour. Le bien laborieux et contesté pâlira comme les astres de la nuit s'éteignent sous les feux du soleil. La charité ne passera jamais ».

*
* *

Le carême de 1893 fut consacré à l'exposition du culte extérieur que l'homme doit à Dieu. L'orateur traite successivement du culte en général — du sacrifice — de la prière — du respect du nom de Dieu — du dimanche de Dieu — du dimanche de l'homme. Selon sa méthode invariable, il fait marcher de front la thèse et l'antithèse, la doctrine et l'erreur contemporaine. Les raisons du culte établies par la métaphysique et par l'histoire, il fait justice de « l'idéal », le Dieu psychologique que chacun invente chaque matin, des trois périodes humaines de Comte, du roman de l'état sauvage primitif de Rousseau, et appuie ses conclusions sur le domaine de Dieu et sur l'être de Dieu, en proclamant sa souveraineté absolue. « O source de l'être, de qui toute vie procède, le faible ruisseau de mon être, en s'épanchant de vos profondeurs, a reçu un élan qui le ramène à vous. Je voudrais murmurer votre

louange et proclamer votre souveraineté sacrée. Mais que peut mon bégaiement infirme pour chanter vos grandeurs? Prêtez-moi, ô mon Dieu, les accents de votre Prophète. Avec tout ce peuple, je redirai son cantique. »

Le devoir du culte est universel; il s'étend à l'individu, à la famille, à la société, à l'humanité. « Arrière, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul... Et vous, anges tutélaires de la France, Geneviève, saint Louis, Jeanne d'Arc, approchez-vous; venez guérir nos maux; venez nous rapprendre le secret des grands relèvements! A cette nation que vous avez aimée, sauvée glorifiée, venez redire le mot d'ordre qui fait les races pures et fières : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. »

Le sacrifice est la forme la plus solennelle du culte; comme le culte, c'est un fait humain, universel dans le temps et l'espace. Le naturalisme déshonore ses origines sans les expliquer: utopie de l'état sauvage primitif : ce n'est pas par évolution que le sacrifice s'en dégagea; il est primitif. « En vérité, c'est une étrange manie qui possède, qui obsède la pensée contemporaine : la manie de déshonorer toutes les origines. Il faut que tout soit parti du pire pour arriver au meilleur.... Tout cela prête, je le veux bien, à de poétiques développements sur la finalité immanente, sur l'éternel progrès; tout cela flatte l'orgueil humain, parce que cela lui permet de s'admirer, provisoirement du moins, comme le point culminant de l'univers, et de remplacer l'adoration d'un maître souverain par l'adoration de soi-même. Mais tout cela est faux ».

La raison et la foi démontrent l'origine et la sublime signification du sacrifice et de ses caractères. Le Christ en croix en fut l'expression suprême.

L'autel sans victime, c'était Dieu oublié;
L'autel ruisselant du sang des bêtes, c'était Dieu mal servi;
L'autel rougi du sang des hommes, c'était Dieu outragé,
Mais aujourd'hui le voile tombe et la vérité apparaît,
O Christ, ô Hostie, que votre religion est belle! »

Une belle loi de l'ordre moral s'en dégage : le dévouement, sans lequel la vie humaine est impossible, car dans la société il ne resterait que la corruption et la férocité.

La prière est une forme du culte, un sacrifice mystique, le sacrifice du cœur et des lèvres. La prière, c'est la demande

que l'homme adresse à Dieu. Les sophistes se jettent entre Dieu et l'homme : le Dieu-nature est sourd comme la fatalité; le Dieu personnel est immuable; la prière ne saurait changer ses décrets. D'ailleurs, il sait tout : à quoi bon l'importuner? L'humanité répond aux sophistes en priant : c'est la loi de l'histoire. Jésus apporta dans le monde le *pater noster*, la sublime prière en sept demandes, qu'il récita le premier, et que nos lèvres répètent depuis deux mille ans. La prière monte au ciel et remue la terre quand elle s'élève comme l'encens des âmes animées de la foi. Prions. « Et si la France enfin — mon Dieu, vous me pardonnerez de nommer à part cette nation que vous avez tant aimée — si la France se laissait visiter par cet esprit de grâce et de prière que promettait le Prophète à Jérusalem coupable! Si elle tombait à genoux devant le Christ; si, confessant son mal, elle répétait, avec le lépreux de l'Evangile : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir! » ah! croyez-vous que Jésus resterait sourd à son appel? Croyez-vous qu'il ne reconnaîtrait pas la voix de sa fille préférée, qu'il oublierait sa fidélité antique, ses gestes glorieux, ses vertus, sa charité, ses douleurs? »

***

Un des objets du culte, c'est le nom de Dieu même : respect au nom de Dieu. Ce respect, l'antiquité ne le lui refusa pas : l'Eglise catholique y ajoute encore trois grands péchés, qui blessent la sainte loi du respect dû au nom de Dieu; le blasphème, le parjure, le vœu violé. Sous ses formes variées, le blasphème est trop fréquent chez nous. « O France, prends-y garde. Tu fus autrefois le royaume de saint Louis, qui perçait d'un fer rouge la langue du blasphémateur; mais tu es devenue depuis longtemps la patrie du blasphème, Des génies néfastes te l'ont enseigné ». — Le serment est encore un acte de religion : c'est Dieu pris à témoin de la vérité; hommage rendu à sa sainteté et à sa véracité. On a laïcisé le serment : « rêve malsain, prétention intolérable, qui se fait jour depuis quelques années, en France et ailleurs, avec une audace croissante ». On enlève ainsi au serment sa sainteté, sa valeur probante; athéisme abominable, qui mène droit à l'autothéisme monstrueux. — Le vœu est une promesse faite à Dieu, libre, spontanée, qui dépasse le devoir, qui a pour matière

une action, un bien, un don qui va jusqu'au don de soi-même. Le vœu atteint toute sa hauteur, toute sa beauté, il épuise l'héroïsme des âmes dans l'état religieux. Quel bel arbre planté dans l'Eglise catholique! voyez sa racine, ses feuilles, ses fruits, ses fleurs. Crime et folie des révolutions qui le déracinent, qui le dépouillent et en dispersent les débris. « Regardez ce convoi de charrettes qui va de la Conciergerie à la place du Trône; ce sont les Carmélites de Compiègne coupables de n'avoir pas voulu quitter leur couvent. »

***

Le culte a son jour, un jour réservé, plus solennel, que Dieu s'est choisi, auquel il a apposé sa signature : c'est le Dimanche. L'orateur, sur ce sujet si souvent traité, et sur lequel on revient sans cesse par le malheur des temps, adopte la division de tout le monde : le dimanche de Dieu et le dimanche de l'homme : tous les intérêts y sont résumés.

C'est la justice et la reconnaissance qui sont la raison du culte que l'homme rend à Dieu le dimanche; justice, car tout ce qu'il possède lui vient de Dieu, source de vie : hommage de vassalité envers le suzerain du ciel et de la terre. L'homme suspend son travail pour honorer le travail de Dieu, en inclinant son front dans une adoration pieuse. Reconnaissance, réponse du cœur de l'homme au cœur de Dieu d'où procèdent tous les dons qu'il en a reçus. Le christianisme est le plus grand de tous ces dons; il est le principe de la civilisation; le dimanche en assure les fruits : la violation du dimanche mène à la barbarie. Dieu n'a pas besoin des hommages de l'homme; mais l'homme ne peut pas se passer des dons de Dieu.

Le dimanche, c'est le jour de la grande prière, la prière sociale, la messe, continuation du sacrifice de la croix dans le temple. « Basilique admirable, qui nous rassembles aujourd'hui comme tu as rassemblé, depuis six siècles, tant de foules priantes, livre-nous tes secrets, dis-nous qui t'a conçue! Ce n'est pas la science orgueilleuse qui a tracé le dessin hardi et majestueux de tes formes. Ce n'est pas la puissance de l'or qui a fait sortir de terre les masses imposantes que tu dresses vers le ciel. La foi seule a inspiré tes artistes, la charité a entraîné les foules; les uns ont donné leur génie, les autres ont prêté leurs bras; et l'œuvre sublime s'est élevée comme

d'elle-même, taisant les noms de ceux qui l'avaient faite, mais proclamant la gloire et chantant l'amour de l'Agneau immolé. »

Mais l'homme trouve son bénéfice dans le dimanche, pour son corps, pour son âme, pour la vie de famille qu'il ne goûte que ce jour-là. Mais l'impiété, la liberté mal comprise, la grande industrie ont amené la décadence de la sainte institution. L'égoïsme, des habitudes funestes, le respect humain sont les obstacles à sa restauration. Cette restauration nécessaire ne peut s'accomplir que par la restauration de la foi.

***

Le sujet des conférences de 1894, c'est la famille. Sur la famille en général, l'orateur en étudie l'origine et la loi : sur l'origine de la famille, il rencontre une fois de plus l'évolutionisme, qui en fait le prolongement des espèces animales : la grossière théorie se mêle à toutes les manifestations de la vie, qu'elle déshonore et qu'elle dégrade. La doctrine catholique l'arrête, en lui opposant l'origine divine de la famille, qui lui donne la Trinité pour prototype. Aux ascensions aveugles et fatales d'une force inconsciente et sans nom, elle oppose les ascensions progressives de la création, qui partent d'un principe vivant et intelligent, qui est Dieu, et se superposent jusqu'à l'homme, couronnement de cet ensemble harmonieux, qui est l'univers actuel.

La loi de la famille issue de l'évolutionisme, c'est l'instinct et toutes les immoralités qui en découlent. La loi de la famille sortie des mains de Dieu, c'est la stabilité, l'autorité et l'amour ; sur ces bases saintes, la famille demeure le pivot de la société : qui y touche ébranle toute l'économie des choses. Pourtant, que d'assauts on livre à cette institution tutélaire ! Combien mollement elle est défendue ! « A ce monde, qui hésite, déconcerté entre tant de doctrines contraires, montrons ce grand exemple : un groupe compact de familles fidèles à la loi de stabilité, à la loi d'autorité, à la loi d'amour. Qu'on soit forcé de dire en la voyant : si toutes les familles étaient faites sur ce modèle, la société serait sauvée ! Alors, alors, seulement, le sophisme sera vaincu, et vous aurez conjuré le péril de la barbarie remontante par la puissance et la sainteté de vos exemples. »

***

Le mariage est la racine de la famille. Respect du lien conjugal. « Je n'aborde pas sans trembler un tel sujet » dit l'orateur. Il avait ses raisons; car il connaissait son temps et l'auditoire qui l'écoutait au pied de sa chaire. C'est encore l'évolutionisme, l'hérésie grossière et honteuse qui l'arrête en chemin. Parce que la famille continue les espèces animales, le mariage a la même origine; il procède de l'union animale, pour s'élever à la forme majestueuse qu'elle affecte aujourd'hui. En face de cette conception impie, le dogme catholique maintient avec fermeté une doctrine tout opposée. Voici l'histoire du mariage : il naît dans les ombrages de l'eden, sous la bénédiction de Dieu même, qui lui donne dès lors ses deux grands caractères : l'unité et l'indissolubilité. En traversant les siècles, l'institution s'altère. Moïse cède devant les révoltes d'une race charnelle. Jésus-Christ la relève en la ramenant à sa pureté et à sa beauté primitives, modelée sur un prototype sublime, l'union du Verbe avec son Eglise : le contrat est élevé à la dignité de sacrement. En passant, l'orateur flétrit le mariage civil, dont il donne la vraie mesure, que les laïciseurs ont outrepassée.

Il insiste peu sur le dogme du mariage; il n'oublie pas qu'il prêche la morale, et c'est la morale du mariage qu'il développe : la préparation au mariage, les rites liturgiques de sa célébration, la vie commune des époux. C'est une belle étude de mœurs contemporaines; l'adultère et le divorce, peints avec des couleurs sombres, sont vigoureusement flétris. Faire rentrer Dieu dans le mariage dont on l'a banni; croire au devoir pour mieux le remplir, et compter sur sa grâce pour porter sans fléchir le poids de sa gloire : c'est la conclusion. « O Dieu, fondateur de la famille, ô Christ réparateur du mariage, ne laissez pas périr votre ouvrage; donnez-nous des foyers chrétiens! Une dure expérience a déjà prouvé aux sociétés humaines qu'elles ne méprisent pas impunément votre loi. »

Le mariage a été institué à une fin, comme toutes les œuvres de Dieu : il faut respecter les fins du mariage. Ces fins sont : la perpétuité de l'espèce humaine, l'éducation des enfants, l'appui mutuel des époux dans la vie commune.

Sur le premier point, question délicate et grave, l'orateur expose la doctrine; il invoque la loi naturelle, et la loi positive divine; on ne prouve pas ces lois évidentes par elles-mêmes : on les affirme. Comme chaque vérité a son hérésie, c'est le Malthusisme qui s'oppose à la première fin du mariage. Il est discuté ici à fond, dans tous les sens et à tous les points de vue : la morale, les règles économiques, l'intérêt politique et social des peuples, tout est passé en revue. Les prétextes sont exposés et réfutés; le remède est indiqué : il n'est pas dans les expédients que des théoriciens aux abois proposent; c'est l'Eglise, avec ses enseignements, qui en tient le secret. Les dangers qui menacent la France, atteinte plus que d'autres nations du mal que l'orateur combat, émeuvent son patriotisme : « Certes le mal existe, il est gros de périls pour l'avenir même de la patrie. De tous côtés les patriotes s'alarment; les économistes eux-mêmes perdent quelque chose de leur professionnelle sérénité. On consulte les statistiques, et l'on y suit de lustre en lustre le progrès effrayant de la dépopulation française; on le compare au progrès ascendant des nations voisines.... où s'arrêtera l'appauvrissement de notre race? »

La seconde fin du mariage, c'est l'éducation des enfants : réservée pour la conférence suivante. La troisième est l'appui mutuel des époux. Ici les devoirs sont : le respect, la confiance et l'amour. Ils sont développés en des pages douces, où la psychologie a sa part, et la description des mœurs contemporaines la sienne. En terminant, l'orateur jette un regard plutôt mélancolique sur un passé plus heureux parce qu'il était chrétien. « Telle est, Messieurs, en sa forme parfaite, cette société conjugale dont Dieu lui-même a fourni le type. Arrêtons-nous, en finissant, devant cette création sublime dont nos propres défaillances voilent si souvent à nos yeux la beauté. Ils n'étaient pas rares jadis, et même en ces derniers temps nous les avons plus d'une fois contemplés d'un œil ravi ces foyers chrétiens où régnaient le respect, la confiance et l'amour. Quelle douceur dans les rapports! quelle sérénité dans la joie et dans l'épreuve! Quelle délicatesse dans le commandement de l'époux! quelle dignité dans l'obéissance de l'époux! quelle attention réciproque à deviner, à devancer les désirs l'un de l'autre! », etc.

***

Les devoirs des parents sont exposés dans la conférence suivante : l'éducation et l'établissement des enfants sont les principaux. L'éducation est l'objet d'une étude approfondie et réservée, à cause de son importance à l'heure où l'orateur de Notre-Dame parlait. Il y a longtemps que la bataille se livre entre l'Eglise et l'Etat, entre la famille et le monopole universitaire, qui tantôt s'élargit et tantôt se resserre, menace perpétuelle pour la plus précieuse des libertés. L'éducation comprend le cœur, l'esprit et le corps. Le laïcisme triomphant méritait une spéciale attention : c'est l'ennemi. « Séparer la religion de la morale ! ah ! je m'explique encore que des esprits faussés en fassent l'essai dans le domaine des spéculations philosophiques. La morale qu'ils auront isolée de la sorte ne tiendra pas, voilà tout.... Mais risquer ce divorce dans l'éducation ! quelle aberration ! quel sacrilège !... Ah ! je sais bien qu'un vent de folie souffle depuis quelque temps sur le monde. On s'est contenté d'abord d'écarter la religion de l'enseignement public. L'école, a-t-on dit, restera neutre ; entre l'affirmation et la négation de Dieu et de son Christ, elle ne prendra plus parti. Comme si ce n'était pas déjà prendre parti contre l'affirmation que de lui substituer le silence, indice de dédain, conseiller d'indifférence, fauteur de doute ! » Suivent de sages considérations sur l'exagération de la culture de l'esprit dans les masses populaires, et sur le danger d'une science empoisonnée pour les classes supérieures. L'orateur, qui ne craint pas le détail, descend jusqu'à l'éducation physique que les parents doivent aux enfants. Il parle en père de famille quand il arrive à l'établissement des enfants, touchant la vocation, la profession, et le mariage. « Parents chrétiens, vous partagez avec le sacerdoce le plus grand ministère qui soit au monde : celui de l'enfantement des consciences, celui de la culture des âmes. Sanctifiez-vous pour le bien remplir. Et tandis que d'autres se multiplient à l'œuvre de perversion sociale, vous, dans la patience obstinée d'un labeur obscur, applaudi de Dieu seul, préparez cette génération pure et fière sur laquelle se reposent d'avance les espérances de la patrie et de l'humanité. »

***

Dans les deux dernières conférences de 1894, il est traité

des devoirs des enfants envers leurs parents, et des devoirs des maîtres et des serviteurs. C'est de la parénèse en leçons patiemment développées, très pratiques et très utiles, avec applications et un peu de casuistique, sur un ton en harmonie avec la doctrine. Chemin faisant, l'orateur signale plusieurs abus du temps qui sont nouveaux dans les générations présentes, atteintes de maux divers, qui ont leur principe dans l'obscurcissement des doctrines du décalogue, et dans l'énervement des caractères enclins au laxisme sur toute la ligne. Le discours s'élève un peu dans la conférence sur les relations des maîtres et des serviteurs. La domesticité est rapprochée de l'esclavage; et l'orateur en prend occasion, par un regard rétrospectif sur l'histoire, de venger l'Eglise des calomnies dont elle a été l'objet, elle qui a la gloire d'avoir aboli l'esclavage qui déshonorait l'humanité.

En terminant l'enseignement de la morale familiale, l'orateur entonne une seconde fois un chant sur le foyer chrétien, doucement et apostoliquement modulé! « Qui dira la beauté d'un intérieur chrétien? De l'époux à l'épouse, des parents aux enfants, des maîtres aux serviteurs c'est un perpétuel échange de déférences et de services, de confiance et de dévouement. Entre des existences que tout semblait séparer et même opposer l'une à l'autre, l'âge et l'éducation et le savoir et la fortune, un lien subsiste qui les rapproche et les rend solidaires, lien plus fort et plus doux que l'intérêt, car en enchaînant les cœurs, il affranchit les volontés; chacun fait sans contrainte tout ce qu'il doit, parce que chacun aime sa dette et son créancier. O vous qu'inquiétent, à bon droit, les symptômes trop visibles de la décomposition sociale, pourquoi chercher si loin, à travers tant d'inventions suspectes et tant d'expériences aussi périlleuses que décevantes, le secret de la rénovation de la vie? Dieu l'a caché au foyer, quand il y a ramené le respect, la liberté et l'amour ».

***

Le carême de 1895 est consacré à la morale civique. L'enchaînement logique des commandements du décalogue n'est pas rompu, car la société n'est que la famille agrandie. C'est l'ordre qui est suivi dans tous les catéchismes.

Ici le champ s'élargit : le dogme se mêle nécessairement

à la morale à laquelle il sert de base. Le discours s'élève avec le sujet : il y a plus de spéculation, sans exclure les applications pratiques, et la réfutation des erreurs contemporaines dans l'espèce. L'origine du pouvoir — Les droits de l'Etat. — Les devoirs de l'Etat — encore Les devoirs de l Etat — L'Eglise et l'Etat. La civilisation chrétienne dans six conférences : ces questions se pressent, chacune ayant fourni matière à des volumes chez les publicistes, qui ne sont pas en face d'un auditoire, car ils ne parlent pas : ils écrivent et le lecteur peut attendre. La méthode analytique, qui le plus ordinairement est celle de l'orateur de Notre-Dame, ne rendait pas la tâche plus aisée. La partie apologétique de ces conférences y occupe la plus large place : c'était le but. Cependant la doctrine catholique est mise en face des erreurs dont elle est la réfutation et le remède; résumée plutôt que fouillée par voie d'affirmation souveraine, elle renverse l'échafaudage des sophistes, des révolutionnaires, des utopistes, et demeure une solennelle leçon pour les peuples et pour les rois. L'Eglise sort victorieuse de cette joute vigoureusement soutenue; la civilisation chrétienne est vengée, et les services qu'elle a rendus à l'humanité placés en pleine lumière.

Il faut donner au carême de 1895 le nom de traité, qui lui convient mieux que tout autre; mais ce traité avec ses arêtes, hérissé de distinction d'école, nécessaires pour rester invulnérable en face de l'ennemi, est une œuvre digne de respect. Cependant le scolastique s'échappe quelquefois, et fait éclater l'armature du syllogisme qui contient sa pensée en conclusions solennelles et en apostrophes apostoliques. A la fin de la conférence sur l'origine du pouvoir, après avoir réfuté le contrat social de Rousseau, les évolutionnistes et les démocrates férus de la souveraineté du peuple, qu'ils opposent à Dieu, unique source du pouvoir sous toutes ses formes, il s'écrie, en commentant un texte de l'Ecriture : « C'est par moi que règnent les monarques; c'est en mon nom que les chefs commandent et que les puissants rendent la justice. Or les rois ont voulu régner par eux-mêmes; et le siècle qui finit a vu tomber les unes sur les autres les dynasties et les monarchies. Les chefs élus ont voulu commander au nom de l'homme, au nom du droit populaire, sans égard aux droits de Dieu, et les républiques ont versé dans le désordre. Les puissants ont voulu se faire une justice qui ne cherchât plus en Dieu

sa règle, et les peuples lésés ont éclaté en plaintes amères, et les sectes subversives ont érigé l'anarchie en dogme. Où trouver aujourd'hui des trônes que n'ait pas minés la révolte? Où trouver des constitutions auxquelles leurs auteurs mêmes osent promettre un lendemain?, etc. » Bossuet en avait dit autant dans une seule phrase : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires. »

Dans la conférence sur l'Eglise et l'Etat et la distinction des deux pouvoirs, après avoir établi les droits de l'Eglise en face des droits de l'Etat, et son intransigeance irréductible au milieu des luttes ardentes qu'elle soutient pour les défendre, l'orateur adresse aux chefs d'Etat cette fière apostrophe : « Levez-vous donc, empires et républiques, monarchies électives et héréditaires, oligarchies et démocraties; paraissez à votre heure, comme autant de constellations éphémères, au ciel de l'histoire; suivez la loi fatale de votre ascension et de votre déclin! L'Eglise est là sur votre passage, elle vous reconnaît, elle vous bénit, elle vous propose son alliance pour faire du bien aux hommes. Quand vous aurez disparu, elle sera debout encore, etc. »

***

Voici le programme de carême de 1896. — La fraternité humaine. — Des vices opposés à la fraternité humaine. — Du respect de la vie humaine. — Du respect de la propriété. — La réparation de l'injustice. — Les charges sociales de la propriété.

Sur la fraternité humaine en général, l'orateur se tient dans la synthèse; les lignes générales du discours ont encore une certaine ampleur. Les systèmes modernes défilent; le naturalisme à tous les degrés, le libéralisme, le socialisme sont convaincus d'impuissance pour fonder la fraternité. Le mot résonne dans les airs : la réalité manque; c'est le christianisme qui a apporté cette vertu inconnue la veille sur la terre déchirée par les divisions des races et des classes dans une même race. Il en a créé l'obligation; il en a fourni le principe, qui est l'esprit de sacrifice; il en a déployé l'idéal avec le Christ rédempteur.

Sur les vices opposés à la fraternité, l'orgueil, l'envie, la haine, la colère, la vengeance, c'est la psychologie qui domine, avec l'analyse minutieuse des passions qui agitent le cœur

humain, quelques leçons de casuistique suivies de quelques exhortations, et de rapides aperçus métaphysiques pour servir de charpente aux détails que le sujet entraînait.

Le respect de la vie humaine. Ici c'est la casuistique qui domine d'un bout à l'autre. Après avoir esquissé rapidement les principes sur lesquels repose ce devoir — une thèse facile à démontrer — l'orateur s'abîme dans le détail, multipliant les espèces et les distinctions. « Tu ne tueras pas », dit le Décalogue. La formule est eviscerée, et les différentes manières de tuer défilent en bon ordre. Le meurtre de l'enfant est étudié selon toutes ses modalités : l'obstétrique fournit ses exemples après d'autres pratiques réprouvées par la morale. A la suite, le droit de légitime défense, la vindicte publique, la peine de mort, la guerre le suicide, le duel, ont leur paragraphe. L'orateur disserte méthodiquement sans jamais perdre terre. La guerre l'arrête un instant; et après avoir condamné la guerre telle que la politique la déclare trop souvent, il la célèbre comme voulue de Dieu, quand les causes en sont justes, pour les vertus qu'elle développe. « Ah! Messieurs, que de grandes choses n'existeraient pas sans la guerre! Que de vertus seraient le privilège des saints, ingénieux à en cueillir les occasions dans la vie de tous les jours, si la guerre, messagère de Dieu, ne venait de temps en temps les proposer à tous les hommes, leur en faire une nécessité sublime, et réveiller les germes d'héroïsme moral endormis dans toutes les âmes où Dieu cependant n'a pas effacé son image! » De Maistre et Donoso Cortès avaient développé des considérations d'un plus haut vol dans des pages restées célèbres.

***

« Le bien d'autrui tu ne prendras », septième précepte du Décalogue. Ce sujet remplit les trois dernières conférences du carême de 1896. On y trouve les fondements du droit de propriété et la réponse aux attaques de certaine école dont Proudhon est le représentant le plus échevelé. La morale chrétienne défend la propriété en condamnant le vol; elle en règle l'usage et en tempère l'égoïsme quand elle détermine les devoirs qu'elle doit remplir. L'orateur parle copieusement sur son sujet, en sociologue et en économiste renseigné. Si

Edouard Le Play avait occupé la chaire ce jour-là, il aurait donné la même leçon laïque quant au fond de la doctrine. Mais l'orateur baptise cette doctrine dans l'Ecriture Sainte, dans la tradition de l'Eglise et sur le témoignage des théologiens moralistes, ce qui donne au discours la couleur locale, et fait que l'auditeur se sent sous les voûtes d'une basilique et non pas en Sorbonne. A signaler une digression sur les casuistes qui ont mauvaise réputation depuis Pascal et même auparavant; qui n'ont calomnié personne comme l'auteur des *Provinciales*, mais que d'aucuns trouvent ennuyeux. L'orateur devient leur avocat, et prend parti pour cette branche de littérature, qui semble avoir hérité de la sécheresse de la scolastique : c'était *pro domo sua*, car il emploie les mêmes procédés, justifiés par les besoins de l'époque.

Dans la conférence suivante sur « la réparation de l'injustice », l'expositeur de la morale du Décalogue devient encore plus casuiste : il n'est même que casuiste; il hache la question à morceaux: chaque paragraphe est une entité cloisonnée avec sa note. C'était une rude tâche devant laquelle le courage de l'orateur ne fléchit pas un instant. Il doute plutôt de son auditoire qui le suit dans la brousse où il s'est engagé; il l'exhorte à la patience en ces termes : « J'ai craint d'avoir abusé de votre patiente attention. Je le sais : pour plaire à l'auditoire et pour se conformer aux mœurs oratoires, il faudrait laisser à l'école ces dissertations arides, ces classifications subtiles; mais ce serait renoncer à instruire, et livrer la morale aux hasards d'une doctrine incertaine ». Un peu plus loin, en terminant son austère conférence, il ajoute : « Me pardonnerez-vous d'avoir porté aujourd'hui un aride catéchisme dans cette chaire, qui garde encore de si fiers et de si sublimes échos? Je l'espère de votre indulgence, et aussi, faut-il le dire? de l'intelligence que vous avez des nécessités présentes. »

*
* *

La dernière conférence de 1896 a pour titre : « Les charges sociales de la propriété ». Elle terminait bien le plan de l'orateur sur cette question qui semble épuisée. Ici l'horizon s'élargit. La synthèse renaît dans une certaine mesure, sans chasser entièrement la casuistique. Les problèmes abordés

sont graves; ils divisent les écoles et la société moderne, en déchaînant des tempêtes dont la violence augmente chaque jour; ils font couler de l'encre dans les officines des publicistes et du sang dans les grèves qui désolent les ateliers. C'est la question ouvrière, qui met aux prises les riches et les pauvres, les patrons et les travailleurs. Economistes et théologiens émettent des opinions opposées; les simples opinions coudoient des solutions plus fermes. L'encyclique *Rerum novarum* était la pièce maîtresse à invoquer dans ce débat : elle contient la solution catholique capable de rétablir la paix entre des intérêts antagonistes et des passions démuselées, autant que cette paix peut régner sur notre terre orageuse. L'orateur n'a garde d'oublier le concordat que Léon XIII a jeté à travers les belligérants; il y puise toutes ses conclusions, sans craindre le détail, en discutant pied à pied, dans une langue technique, les antilogies dont ces problèmes sont hérissés. En chemin, il fait à la société moderne toutes les concessions compatibles avec la doctrine catholique; il la flatte pour l'éclairer, méthode employée en apologétique; il va jusqu'à un commencement d'illusion, en trouvant des reflets d'évangile dans des tendances dirigées contre l'évangile. A ce point de vue, il avait des précurseurs illustres.

Mgr d'Hulst avait entrepris l'exposition de la morale en prenant possession de la chaire de Notre-Dame. Il employa six années de sa vie à remplir son programme, de 1891 à 1896. Nous avons analysé son œuvre, celle des conférences, auxquelles il faudrait ajouter les instructions moins solennelles des retraites pascales, où il développa la morale sur un mode encore plus pratique et plus personnel, qui excluait toutes considérations scientifiques, historiques, économiques et sociales. L'orateur s'adressait aux âmes pour les convertir et les préparer à l'accomplissement du grand devoir. Toujours apôtre, il se révélait apôtre mieux encore, et avec plus de liberté devant un auditoire qui lui demandait la parole du salut. Le carême de 1896 fut le dernier que prêcha Mgr d'Hulst. Dieu brisa la carrière de ce vaillant ouvrier devant lequel l'avenir semblait encore ouvert. Son nom est resté attaché à la grande institution des conférences de Notre-Dame, à côté des noms qui l'avaient illustrée avant lui.

*
* *

Les conférences de Notre-Dame, qui sont l'œuvre principale de Maurice d'Hulst considéré comme orateur, ont leur originalité, qui leur donne une physionomie à part dans la série des conférences que le XIXe siècle a entendues. Cette originalité réside un peu dans les questions qui y sont traitées, mais surtout dans la manière dont elles y sont présentées. Pour ne viser ici que les prédécesseurs de Maurice d'Hulst sur cette chaire, du P. de Ravignan au P. Monsabré, aucun n'a parlé comme lui. Un des caractères de son genre consiste à mêler tous les genres — nous voulons dire toutes les questions — qu'il ramène et subordonne à un genre unique, qui est l'apologétique; c'est ainsi que la philosophie, la science, la politique, l'économie sociale, le droit, la psychologie, l'histoire, la théologie dogmatique, morale, ascétique, se combinent dans la trame de ses conférences. Cette diversité d'éléments est justifiée par le but que l'orateur poursuivait, qui était, autant ou plus que l'exposition de la doctrine catholique, la réfutation des erreurs contraires.

La chaire et l'école furent toujours distinctes : à la chaire était réservé l'enseignement des vérités du symbole et du Décalogue, qui s'adressait au peuple chrétien en général par voie d'affirmation, et ne dépassait guère ces limites, même quand le ton des orateurs s'élevait jusqu'à la grande éloquence. Que l'apologétique se glissât quelquefois dans le discours lorsqu'ils rencontraient l'erreur sur le chemin, c'est certain; mais c'était en passant, et par une allusion rapide plutôt que par une réfutation en règle et comme *ex professo*. C'était inévitable. Mais les controverses avaient ailleurs leur champ clos : c'était l'école pour les questions qui divisaient les docteurs orthodoxes, et les conférences qui mettaient aux prises les ministres de religions différentes, protagonistes de la vérité et de l'erreur Ce départ entre l'enseignement proprement dit et la controverse est bien marqué dans les œuvres des Pères de l'Eglise, où ordinairement l'homélie destinée aux fidèles et les traités contre les hérésies sont distincts. La même méthode fut suivie dans les siècles chrétiens; la chaire continua l'antique homélie, devenue plus tard le sermon solennel, qui se déployait avec ses divisions empruntées de la scolastique, en gardant son caractère d'exposition pure, accompagnée des applications que le prédicateur en faisait à son auditoire. A mesure que les vérités saintes s'obscur-

cirent, que l'ignorance religieuse se fut répandue jusque dans les classes supérieures de la société, le sermon se teinta plus ou moins d'apologétique, et en prit le ton : c'était une nécessité. Les orateurs de Notre-Dame, prédécesseurs de Maurice d'Hulst, subirent l'influence du milieu et les exigences de leurs contemporains ; mais aucun n'apporta dans cette chaire un genre aussi mêlé, et n'accorda une aussi large place à la réfutation des systèmes antichrétiens. C'est par là que Maurice d'Hulst se distingue dans la série de ces hommes éminents.

***

Après cette considération synthétique, il n'y a qu'à parcourir tous les genres qui se rencontrent dans ses conférences. On y trouve d'abord beaucoup de philosophie, non pas seulement cette philosophie générale, qui est au fond de tout, et qui s'échappe naturellement de toute exposition doctrinale, mais une philosophie d'école, technique, avec ses formules et les ronces dont les sophistes modernes l'ont hérissée. Comme l'orateur était surtout philosophe, c'est la partie de son œuvre à Notre-Dame qui a obtenu le plus de suffrages chez les professionnels : avec de légères réserves, car on trouve tantôt qu'il y a mis trop de philosophie, tantôt pas assez. Ce jugement n'implique pas contradiction, puisqu'il y en avait trop pour un auditoire peu préparé à entendre ces leçons d'école, et pas assez pour exposer les problèmes agités et les résoudre à fond. Mais le mérite de l'orateur, gêné par sa fonction de prédicateur d'église, demeure entier. « Comment oublier qu'il a consacré à *la morale* les six années de sa prédication à Notre-Dame ? n'y aurait-il pas quelque absurdité à distraire l'apologie de la morale chrétienne de son entreprise d'apologétique philosophique ? Mais comme ces conférences exigeraient, à tous points de vue, une étude particulière, je veux seulement marquer ici leur place, afin de ne pas m'exposer au reproche justifié d'avoir omis l'un des traits principaux de l'œuvre dont je m'efforce de retracer l'ensemble.

Par suite de l'étendue de son plan, du genre de la conférence et de la nature de l'auditoire, l'orateur — car ici le philosophe est orateur — a dû quelquefois trop simplifier, trod condenser, c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire. Dominé par

la préoccupation que nous avons constamment notée chez lui, il ne pousse tout à fait à fond son attaque que contre la morale évolutionniste; mais il serait souverainement injuste de prétendre que, soit dans l'exposition, soit dans la réfutation des autres systèmes, il n'a pas donné à tout le moins l'essentiel[1]. »

***

Apologiste avant tout, l'orateur était contraint de mettre beaucoup de philosophie dans ses conférences, parce que l'attaque vient aujourd'hui d'une fausse philosophie. Ayant à défendre la morale, il dut faire face à cette philosophie qui, dans ces derniers temps, semble avoir concentré tous ses efforts contre cette partie de la doctrine catholique. Or cette philosophie sert de base à la science décidément brouillée avec la foi, qui lui dispute, sur tous les terrains, le primat dont elle avait joui sur les esprits depuis de longs siècles. La science, avec tous ses embranchements, se dresse en antithèse, et entraîne après elle notre génération infatuée de sa propre excellence, et qui prête une oreille docile à tous les enchantements des sectaires. De là, à travers les conférences que nous étudions, la série macabre des systèmes anglais, allemands, français, qui défilent et donnent à l'œuvre un cachet particulier et nouveau, qu'on n'était pas accoutumé à rencontrer dans la prédication moderne, même chez les orateurs de Notre-Dame. Le genre a sans doute eu ses détracteurs, qui ne tiennent pas suffisamment compte des nécessités de l'apologétique, et obéissent à un sentiment égoïste. Mais le mérite de l'œuvre n'a pas été contesté par les hommes compétents, dont le jugement vaut la peine d'être reproduit. « Pour répondre aux besoins contemporains, cette apologétique exigeait la réfutation des invraisemblables théories qu'a fait naître le désir de renverser la vieille morale spiritualiste et chrétienne, et qu'ont popularisées la philosophie, la science et le roman.... Les doctrines contemporaines sont inventoriées avec soin, et présentées avec une précision d'analyse, une netteté de dessin, un sérieux aussi et une conscience que leurs inventeurs eux-mêmes ont quelquefois oublié d'y mettre. Partisans de l'évolution naturaliste, de la morale de l'intérêt et de

1. Mgr Baudrillart : *Revue pratique d'Apologétique*, 15 février 1907.

celle de l'instinct, de la foi morale de Kant et des néo-kantiens, de l'idéal esthétique, du pessimisme sous ses diverses formes, de la morale de l'espérance ou de la liberté en espérance, voient leurs systèmes étudiés avec loyauté, modération et clarté[1]. »

Le caractère à la fois philosophique et scientifique des conférences de Maurice d'Hulst en produit un autre qui est l'actualité : il est déjà indiqué dans le jugement que nous venons de citer. La doctrine est immobile, sans être cristallisée autant que ses détracteurs le prétendent. Mais l'apologétique suit les attaques dont elle est l'objet sous toutes ses formes; elle change ses positions, elle renouvelle son outillage pour ne pas se battre contre des fantômes : on ne tue pas les morts. En suivant dans le passé ses variations, on constate qu'elle correspond toujours aux erreurs du temps; politique avec Tertullien, qui s'adresse aux magistrats romains, philosophique contre les Gnostiques, elle devient théologique quand les hérésies grecques agitent l'Orient; elle restera sur ce terrain avec le protestantisme et le jansénisme, son frère puîné. Elle est en face du rationalisme pendant le XVIII^e^ siècle et la première moitié du XIX^e^. A cette date une évolution se produit, sous la double influence de la philosophie allemande, qui devient à la mode dans nos écoles, et le développement des sciences d'observation, heureux sous un rapport, désastreux quand il opère sa jonction avec le matérialisme et l'athéisme importés d'Outre-Rhin. L'apologétique n'avait pas à se tourner vers le passé; l'ennemi était là, vivant et agissant par la parole et par l'écriture; et quoique toutes ses théorie ne fussent pas neuves, mais plutôt vieilles comme le monde, ainsi qu'on l'a démontré bien souvent, il se présentait sous des formes récentes, qui ajoutaient à son prestige. Aucun des prédicateurs de Notre-Dame ne l'avait vu de si près, parce que l'évolution n'avait pas obtenu son plein développement.

D'autres critiques ont loué avec juste raison, dans les conférences de Maurice d'Hulst, la connaissance qu'il avait acquise par l'étude des théories philosophiques et scientifiques de notre époque, le talent qu'il déploya dans leur exposition et

1. *Ibidem*

la supériorité de logique avec laquelle il les réfuta. « Ce qu'il y a de nouveau ici, ce ne peut être l'énonciation même des solutions générales; elles sont vieilles comme le bon sens et éternelles comme lui. Ce ne sont pas même les erreurs à combattre... ce qu'il y a de nouveau, c'est la vigueur et la plénitude de la démonstration; c'est cette critique délicate et profonde qui pénètre résolument au cœur des problèmes, parce qu'elle se sent de force à les éclairer pleinement[1]. »

***

Jusqu'ici il ne s'agit que du philosophe, qui était dans l'orateur; il reste à classer l'orateur lui-même. Nous avons dit plus haut que Maurice d'Hulst s'était créé une originalité en mêlant dans son œuvre des problèmes qu'on n'avait pas jusque-là coutume de rencontrer dans la prédication : nous en avons produit les raisons. Il faut chercher l'originalité de l'orateur dans le caractère mixte de sa parole, c'est-à-dire dans l'union de plusieurs genres, et pour ainsi dire, de plusieurs orateurs dans un seul; ce qui tendrait à lui refuser toute originalité : ce n'est pas notre pensée. Si on le compare avec les grands classiques de la chaire, on découvre chez lui certaine parenté lointaine avec Bourdaloue, par la gravité des expositions doctrinales et la déduction des conclusions pratiques des principes posés; avec Massillon, dans l'analyse des passions humaines et la description des mœurs de son temps; il tient moins de Bossuet auquel on n'emprunte guère, quand on ne le cite pas; parmi les modernes, il a des affinités avec Frayssinous, l'apologiste professeur de Saint-Sulpice. Puisque le professeur est au bout de la plume, disons que le mot, qui n'est pas un outrage, caractérise le genre de Maurice d'Hulst en chaire. Dans la série des orateurs de Notre-Dame, c'est par là qu'il s'est fait sa place : le P. de Ravignan brilla par sa sainteté autant que par son talent; Lacordaire est resté le prince de l'éloquence; le P. Félix fut autant critique de mœurs qu'expositeur de systèmes; le P. Monsabré se renferme dans la dogmatique comme dans sa Tour d'ivoire; Maurice d'Hulst transporta sa chaire d'apologétique de l'Institut catholique dans la grande basilique, en conservant son génie

1. Bernard-Godeau. *Revue pratique d'apologétique*, 15 février 1907.

d'expositeur et de démonstrateur, sans autre modification de geste, de voix et d'accent que ce qu'exigeaient les traditions de la chaire et les besoins de son auditoire.

Le caractère mixte de ses conférences se révèle à d'autres signes à la simple lecture. Il est traditionnaliste par les sujets qu'il traite : quoi de plus classique que le Décalogue? il est moderne par les questions qu'il y greffe. S'il prêche sur l'espérance, il oppose cette vertu au pessimisme de Schopenhauer. A propos de la charité, il réfute l'évolutionnisme qui prétend l'expliquer; et il termine en énumérant les divers degrés de la charité, et les formes que lui assignent les théologiens ascétiques; au début, c'est Darwin avec sa théorie naturaliste; en conclusion, c'est un chapitre de Rodriguez écrit pour les âmes pieuses, surtout pour des religieux. C'est ainsi que l'orateur donne à sa parole un cachet de modernisme, qui rajeunit des thèmes rebattus, et lui vaut l'attention d'un public qu'il ne saisit peut-être pas, mais qui ne lui échappe pas tout à fait.

***

Autre contraste, à sa louange : la métaphysique est à chaque paragraphe du discours, en des aperçus qu'on ne suit pas sans effort : on est sur les sommets. Mais l'orateur en descend; il s'incline en des conclusions pratiques qu'il déduit des prémisses, tour à tour scolastique subtil, catéchiste familier et patient casuiste à travers les espèces. Cette métaphysique où l'orateur se complaît parce qu'il est dans son élément, toujours philosophe et homme d'école tandis qu'il s'efforce d'être prédicateur, il en accompagne l'exposition d'exclamations pieuses, d'effusions de prières adressées à Dieu, qui rappellent les *Soliloques* de saint Augustin et les *Méditations* de saint Anselme, ces deux puissants penseurs, qui s'élèvent si haut dans leurs contemplations théologiques, et qui épandent du sein des nuages où ils disparaissent des flots de rosée qui baignent les âmes, et les consolent de ne pouvoir pas les suivre dans leur vol hardi.

***

De ces contrastes, un autre s'en dégage, qui les traduit tous les deux : c'est le surnaturel en face du naturalisme le

plus cru. Sur sa chaire à l'Institut catholique, dans les congrès qu'il présidait, dans ses *Mélanges philosophiques*, notre Apologiste réfutait les systèmes modernes victorieusement; et quand il avait terrassé les monstres, il croyait sa tâche remplie. A Notre-Dame, l'orateur ne s'arrête pas là; il reprend le commandement du Décalogue, il le développe; s'il en définit les obligations, il condamne les violations qu'il relève dans les mœurs; il célèbre les vertus privées et sociales que le commandement observé a fait germer : il parle en moraliste, non plus en philosophe. Il verse à flots le surnaturel, qu'il emprunte à l'Ecriture Sainte, à l'histoire et à d'autres sources. Jamais on n'avait tant servi de théologie, voire de mysticisme, à un auditoire de Notre-Dame. On priait peu sur cette chaire; c'était plutôt ce qu'on appelle une préparation évangélique, qu'une prédication parénétique. La démonstration, l'aperçu philosophique, le tableau y occupaient plus de place que la prière; les mondains, les demi-croyants, les rationalistes radicaux n'en supportaient pas davantage : il ne fallait pas verser le vin pur de la doctrine dans des outres qui auraient éclaté. Avant Maurice d'Hulst, l'évolution vers la prédication traditionnelle s'était déjà dessinée : il l'adopta franchement, à ses risques et périls pour une popularité dont il n'était pas jaloux.

***

Le surnaturel, qu'il mêlait largement à sa philosophie, révélait chez lui l'esprit apostolique dont il était animé; ici nous passons des caractères de sa parole aux qualités de sa personne : l'homme est tout entier dans l'orateur. Une de ces qualités éminentes, c'était le courage : la fierté du gentilhomme se combinait dans son âme avec le vif sentiment de sa mission; les sujets qu'il abordait, la méthode relativement nouvelle qu'il adoptait, le milieu où il était placé en rendaient l'accomplissement difficile. Il devinait, il entendait en quelque sorte le silence de ses auditeurs, et il allait au-devant de l'objection. « Passez outre, dites-vous, si vous nous en croyez; et pour exciter un peu d'intérêt autour de votre parole, hâtez-vous d'arriver, etc.... Eh! bien non, Messieurs, je n'obéirai pas à ces sommations impatientes. Celui qui parle en son nom peut sacrifier à la mode; c'est souvent pour lui

l'unique moyen de se faire écouter. Mais quand on parle au nom de Dieu, on n'a pas le droit de mutiler la doctrine. Certes les problèmes nouveaux ne nous font pas peur. Mais pas plus que nous n'en voulons éviter la rencontre, nous n'éprouvons le besoin de la précipiter. Si la morale du respect semble surannée à plusieurs, c'est qu'ils n'en comprennent plus l'importance : raison de plus de la leur rappeler ».

L'orateur déploya un triple courage. Il prêcha la doctrine, sainte par sa source, belle d'une beauté austère, sublime dans son essor puisqu'elle emporte les intelligences sur les sommets des choses et jusque dans le mystère de l'infini. Mais aux époques décadentes les foules ne sont pas à ce diapason; les rhéteurs leur ont fait un autre tempérament; plus la civilisation est avancée, plus la phrase creuse et riche en couleur est recherchée : l'idée toute nue est un repoussoir. En doctrine, la dogmatique prête à de belles envolées; elle ouvre des horizons qui séduisent les hommes de haute culture, quand elle est traitée par un orateur puissant. La morale prête moins aux grands développements, si ce n'est que l'orateur prenne les questions par les pointes, et que planant dans des considérations synthétiques, il laisse tomber seulement des rayons de lumière, qui éclairent sans doute, qui charment, qui ne dirigent guère la vie en détail. La morale, déjà austère par elle-même, devient encore moins attrayante quand, à la place de la morale qu'on pourrait appeler sociale, qui s'adresse à tout le monde et à personne, elle devient individuelle, qu'elle dit à chacun : *tu es ille vir*, et qu'elle secoue les consciences sur des devoirs qui ne sont pas pour les voisins; alors la morale c'est « la face horrible de l'Evangile », selon l'expression de Bossuet.

L'orateur montra encore du courage en présentant la doctrine sous la forme métaphysique, en un temps où la métaphysique, répudiée comme un anachronisme, est reléguée dans les ténèbres du moyen âge, sous l'étiquette épigrammatique de « scolastique ». Les savants, le nez dans un positivisme grossier, l'ont chassée de leurs catégories, remplacée désormais par l'observation devenue la clé de toutes les connaissances. On devine l'accueil des mondains nourris de faits divers et de la viande creuse de la littérature des journaux et du théâtre. L'auditoire haletant demandait grâce, et l'orateur disait : « Je dois, Messieurs, solliciter ici votre indulgence;

quelque désir que j'aie de vous entraîner bientôt loin des subtilités métaphysiques, il faut encore que je vous demande un instant d'attention et de courage pour franchir avec moi ce défilé périlleux où s'arrête et succombe la foi de plusieurs. »

Tandis que l'orateur demande grâce pour la métaphysique, il s'excuse à plusieurs reprises pour les espèces de casuistique auxquelles il descend, et pour les leçons de catéchisme qu'il apporte devant une assemblée de Notre-Dame. Cette assemblée était, en effet, composée de Parisiens élégants et lettrés, accoutumés à la parole des académiciens, des grands parlementaires, des avocats illustres, et venus pour entendre sous les voûtes de la vieille basilique une voix éloquente comme depuis bientôt un siècle. Il fallait donc du courage pour baisser le ton, renoncer aux effets de la parole, et tromper l'attente universelle. L'orateur le puisa dans l'ardent désir d'instruire, et d'être utile à son pays plongé dans les brumes de l'ignorance religieuse, et dans les défaillances du scepticisme, qui a perdu ses ancres, et flotte à tout vent de doctrine.

*
* *

La métaphysique épouvante, le catéchisme porte à bâiller; la morale blesse, ces blessures salutaires l'orateur ose les faire. Il a traité les faux systèmes avec une pleine indépendance, avançant contre vents et marées de l'opinion régnante; les systèmes ne sont pas des hommes : ce sont des idées devenues des écoles, qui n'ont ni chair, ni os. Les passions sont des personnes vivantes, sensibles et frémissantes sous le fouet qui les châtie. Dans les conférences sur la famille, l'orateur traite du mariage qui en est la racine; il prêche le respect du lien conjugal en disant par forme de précaution : « Je n'aborde pas sans trembler un tel sujet. Je sais que pour rendre, sans l'amoindrir, l'enseignement du Christ, mon divin maître, je dois heurter de front les préjugés du monde et ses passions. Je sais que, parmi les chrétiens mêmes qui sont ici, plus d'un redira, en m'écoutant, la parole des Juifs : *durus est hic sermo*, cette doctrine est trop dure. Cependant je ne reculerai pas ». Arrivé au respect des fins du mariage, le sujet est encore plus scabreux; il s'arrête un instant et il dit : « Ici, Messieurs, je sens plus que jamais le poids de ma tâche. Parler est périlleux, me taire serait trahir mon

devoir. J'ai besoin de me rappeler que ces conférences ont été instituées pour apporter aux problèmes contemporains les solutions chrétiennes. Est-ce parce que ce problème est épineux que je dois en éviter la rencontre? » L'orateur avait fait défiler devant sa chaire tous les évolutionnistes, les positivistes, les matérialistes, les socialistes et les révolutionnaires, avec Darwin, Comte, Renan, Kant, Rousseau, Hegel, Proudhon; Malthus n'avait pas encore été traduit à la barre de l'Evangile : c'est probablement la première fois que son nom était prononcé dans la prédication chrétienne. Le tableau des mœurs contemporaines avant, pendant et après le mariage, est peint avec des couleurs peu caressées et peu caressantes.

L'orateur aura la même sainte audace en sortant du cercle de la famille pour s'adresser aux pouvoirs publics. Il pèse dans la balance du sanctuaire *La Déclaration des droits*, que trop d'apologistes catholiques se sont plu imprudemment à présenter comme composée de reflets d'Evangile. Le despotisme de la loi injuste est flétri avec indignation; l'école sans Dieu et la morale civique sont passées au fil du glaive; les magistratures complices des excès du pouvoir, par ambition ou par amour de l'argent, sont marquées au front du stigmate du déshonneur. Les chefs d'Etat, quel que soit le nom qu'ils portent, sont traduits au tribunal du souverain juge. La parole des prédicateurs, qui si souvent dans le cours des siècles, avait retenti au pied des trônes, depuis Jean-Baptiste jusqu'à Bourdaloue, tombe encore une fois des lèvres de l'orateur de Notre-Dame, dans une langue polie, la seule usitée en temps de civilisation raffinée, mais courageuse quand même.

Reste l'orateur. L'analyse de l'œuvre de Maurice d'Hulst et l'énumération des éminentes qualités qu'il y déploie ne répondent pas à cette question. On peut être philosophe, savant, logicien vigoureux, expositeur méthodique, ferme et catégorique dans l'affirmation, vaillant devant la contradiction, désintéressé et indépendant en face de l'opinion : on ne satisfait pas encore à toutes les conditions qui font l'orateur.

De l'orateur, nous avons deux définitions, une classique et toujours citée, l'autre moderne et déjà célèbre. Quintilien définit l'orateur : *vir bonus, dicendi peritus;* Lacordaire dit de l'éloquence que « c'est le son que rend une âme passionnée ».

Peut-être qu'il faudrait additionner les deux formules pour avoir l'idée adéquate de l'orateur.

Maurice d'Hulst réalise très bien la définition de Quintilien prise dans le sens littéral. Le prédicateur de l'Evangile est le *vir bonus* par état; il est plus qu'un honnête homme, c'est un apôtre, souvent un saint. Il parle au nom de Dieu, il prêche les révélations de Dieu; chez lui la conviction s'appelle la foi, profonde, ardente, enthousiaste. C'est l'opposé du sophiste, qui soutient toutes les thèses, l'une après l'autre et quelquefois simultanément, bavard intarissable, artiste en paroles, accordeur de syllabes, sans colère et sans amour. En insistant sur ce point chez les prédicateurs de l'Evangile, nous manquerions de respect au sacré ministère qu'ils remplissent : les cas contraires qu'on pourrait invoquer ne sont que des exceptions et des anomalies.

Mais l'orateur honnête homme, convaincu de la doctrine qu'il enseigne, est encore celui qui excelle dans l'art de bien dire. Ce don admet des degrés : au premier degré, il se rencontre chez des hommes de médiocre envergure; à un degré élevé, il est rare. On peut ranger sans flatterie Maurice d'Hulst parmi ceux qui surent parler. La chaire de Notre-Dame oblige : ceux qui l'occupèrent étaient tirés d'une élite assez peu nombreuse. Cependant, à ce point de vue, trouve-t-on dans l'œuvre de Maurice d'Hulst, la marque des maîtres? On a loué chez lui le philosophe : c'est justice. Du philosophe, il a toutes les qualités secondaires : la compétence, l'exactitude, la clarté, l'analyse pénétrante des systèmes d'erreur, et leur réfutation victorieuse. Mais l'aperçu personnel manque; il est plutôt un rapporteur de philosophie qu'un penseur original; sa caractéristique, c'est l'horizontalité en plans géométriques bien tracés. L'idée court sans s'élancer en flèches ou en dômes arrondis qui la couronnent. Si on le compare, comme philosophe, à Gratry, qui n'a pas toujours sa correction et qui s'échappe en jets souvent excentriques, on a sa mesure. Le psychologue est plus remarquable que le penseur.

L'orateur de Quintilien n'est pas un simple littérateur, fidèle observateur des règles de la rhétorique : il tient du poète et de l'artiste; et parce que le style c'est l'homme, il a un style avec sa signature. Maurice d'Hulst prend rang parmi les compositeurs de la bonne école; classique ou néo-

classique, jamais romantique, il ne cherche pas l'effet dans les trouvailles verbales, dans l'exagération de la couleur : il est aussi correct en esthétique qu'en doctrine. La poésie n'apparaît guère dans ses conférences. Nous ne parlons pas ici de cette poésie miévreuse et banale, qu'on laisse aux petits maîtres; il y a la grande poésie, qui ne dépare pas la prédication évangélique, qu'on rencontre chez les Pères de l'Eglise, dans Bossuet et chez Lacordaire; elle est rare chez l'orateur de Notre-Dame. Cependant, à travers les expositions de systèmes, au milieu des aridités de la métaphysique et des syllogismes anguleux, on lit de belles pages, qui le tirent du commun des écrivains. Il emprunte à l'Ecriture, avec les accents des prophètes, des passages qui semblent découpés sur le ciel d'Orient; à ses heures, il interprète la nature; il s'arrête sans crainte de déroger, devant les horizons du matin et du soir, non pas pour le plaisir puéril de peindre, mais pour en faire une application aux problèmes austères qu'il étudie. Il a enfin ses tableaux de mœurs, qui entraient logiquement dans le cadre de ses conférences sur la morale. Ces tableaux sont exacts; ils trahissent le psychologue au scalpel délié, l'observateur attentif aux habitudes de son temps, le sociologue qui indique les fausses directions de l'opinion et les entraînements de la mode dont il dénonce les périls. Ces tableaux sont faits de détails juxtaposés; l'analyse est bien conduite : la synthèse manque; car l'unité est la loi d'un tableau comme celle d'un poème : il faut un centre qui réunisse toutes les lignes secondaires, qui les anime et les fonde dans un tout vivant. Le moraliste fait son œuvre par la méthode positive : elle suffit au but qu'il veut atteindre; l'artiste va au delà, pour réaliser une œuvre d'esthétique. L'artiste ne s'arrête pas toujours aux individus; il dessine des espèces, en empruntant aux individus des traits qu'il condense sur une seule figure idéale: de là résultent les caractères ou types à clef ou sans clef. Les grands moralistes ont légué à la postérité ces caractères ou types; la littérature française est riche en œuvres de ce genre : la chaire chrétienne a fourni les siennes dans tous les temps. L'orateur de Notre-Dame est pour la méthode positive : un fait après un fait : le courant vital ne circule pas à travers ces éléments additionnés; aussi on n'y trouve pas un seul dessin de caractère.

Ce trait particulier de son tempérament intellectuel expli-

que l'abondance des développements qu'il donne à sa pensée, et qui se manifeste surtout dans ses tableaux. Cette abondance devient de la diffusion, dans laquelle la pensée n'est pas noyée parce que l'orateur, dialecticien de race, en demeure le maître, et qu'il la conduit toujours par la bride d'une main vigoureuse; mais elle y perd de son relief sinon de sa valeur intrinsèque. S'il est permis d'employer cette comparaison, chez lui le tissu cellulaire est trop copieux; les muscles sont détendus, les nerfs sont relâchés : la concentration des détails ramenés à l'unité aurait donné à sa parole toute sa puissance, en lui communiquant plus de couleur et plus de chaleur.

Malgré ces lacunes, Maurice d'Hulst se rapproche sensiblement de l'orateur selon la définition de Quintilien : il est disert. Il ne réalise pas au même degré l'orateur d'après la définition de l'éloquence par Lacordaire : « c'est le son que rend une âme passionnée ». Qu'est-ce à dire? et que faut-il entendre par « âme passionnée »? C'est une âme chez qui le sentiment est porté jusqu'à l'exaltation, qui devient de l'ivresse et qui confine à la folie. Qui a vu un homme placé sous cette influence, qui l'a entendu parler et a été témoin de son action, admettra cette définition. Le sentiment fermente d'abord, et bientôt s'allume graduellement dans la conviction, selon l'axiome : *ignoti nulla cupido*, on n'aime que ce qu'on connaît bien. Il semble donc que lorsque dans une âme la conviction est profonde, enracinée, inébranlable, cette âme doit être passionnée et rendre le son de l'éloquence. Cette condition première de l'éloquence, qui est la conviction, est réalisée dans toute âme d'apôtre : c'est sa conviction qu'il porte devant les multitudes auxquelles il s'adresse; c'est sa conviction sincère, pieuse qu'il leur jette par son verbe et son geste, et qu'il s'efforce de leur communiquer. A ce compte tout prédicateur devrait rendre le son d'une âme passionnée et être orateur. Il n'en est pas toujours ainsi. Maurice d'Hulst était certes un prêtre à conviction : la conviction se trahit dans ses conférences par l'affirmation, avec je ne sais quoi de souverain dans le ton, dans l'allure, qui ne laissait pas place au doute sur sa mentalité. Le sentiment accompagnait chez lui la conviction; il aimait ce qu'il croyait, ce qu'il prêchait; çà et là, à de rares intervalles, un jet de flamme s'échappait de sa parole : dans

l'ensemble il ne rendait pas le son d'une âme passionnée. Entre son âme et l'auditoire il manquait le fil de transmission; le mouvement s'accuse à certaines pages, il n'aboutit pas; il n'y a que des formes de rhétorique; l'apostrophe véhémente est encore froide; la prière est plus touchante. Où s'arrête donc le fluide dont nous avons indiqué les générateurs dans la conviction et le sentiment? L'éloquence serait-elle dans l'organisme? Comme source, non; comme moyen de transmission? peut-être. Ce qui fait l'orateur, c'est la vibration d'une corde placée à la frontière du corps et de l'âme, et qui emprunte sa puissance à l'un et à l'autre. C'est cette vibration qui fait défaut chez certains parleurs admirables, qui convainquent, qui charment, qui ne touchent pas, et enthousiasment encore moins. Maurice d'Hulst, beau parleur, ne fut ni un charmeur, ni un entraîneur : considéré dans l'ensemble, il fut un professeur en chaire. Les qualités du professeur nuisirent chez lui à celles de l'orateur. Trop d'érudition, trop d'explications étymologiques, trop de définitions, trop de distinctions, trop d'analyse, trop de méthode, trop de scolastique montrant quelquefois les os, trop de matières accumulées dans un cadre étroit arrêtèrent le mouvement, et rendirent l'émotion captive. Il fallait jeter du lest pour mieux déployer les ailes et monter plus haut. Avec toutes ces surcharges, les conférences du prédicateur restèrent des leçons de morale d'après le Décalogue.

On connaît la puissance de l'action et ce qu'elle ajoute à la parole de l'orateur : c'est un second langage, très expressif, et qui agit quelquefois par sa vertu propre. Il comprend, avec le geste, l'attitude du corps, la vivacité du regard, la lumière que l'âme répand sur le visage; c'est pourquoi l'ancien rhéteur, imité par bien d'autres, ne cessait pas de répéter, en rédigeant les lois de l'éloquence : « L'action, encore l'action, toujours l'action ». On a abusé de cette loi pour suppléer la véritable éloquence, celle qui vient du cœur : on a créé ainsi un art purement plastique, la mimique, qui fait un habile comédien non pas un orateur. L'orateur sacré est un convaincu, un passionné, qui ne saurait, sans abaisser son ministère et compromettre sa mission, avoir recours à ces moyens usités sur les planches. Mais l'action est en rapport avec le tempérament de l'orateur et avec la note de sa parole. Autre est l'action qu'il déploie quand il est

didactique, autre celle qui accompagne les explosions de son zèle et les sorties véhémentes contre les erreurs qu'il combat et contre les sophistes qui les soutiennent. Il suit de là, par une déduction logique que l'expérience confirme, que chez Maurice d'Hulst l'action fut toujours noble, correcte, mais en harmonie avec les expositions de doctrine, les analyses psychologiques et les applications pratiques de son enseignement à l'auditoire qui l'écoutait, c'est-à-dire un peu froide plutôt qu'entraînante, pour ne pas devenir de la déclamation. On a signalé chez lui d'autres mérites : on n'a jamais célébré son action oratoire.

*
* *

Après l'étude que nous venons d'esquisser, on devine que Maurice d'Hulst forma autour de sa chaire un auditoire différent de celui qui se pressait avant lui dans les nefs de Notre-Dame. C'était inévitable. La jeunesse des écoles, toujours avide de discours à effets, gâtée par les beaux diseurs de Sorbonne, dont la musique, en charmant ses oreilles, n'épouvantait pas ses passions, ne devait pas trouver son compte dans les conférences austères d'un moraliste qui, dans un langage souvent scolastique, enseignait le devoir, et accordait peu à l'imagination et à ce qu'on est convenu d'appeler « l'idéal ». Les femmes sensibles, nourries de romans, qui vivent par les nerfs autant que par l'âme, et chez qui l'émotion tient la place de l'idée, n'y goûtaient que peu de jouissances. Les vraies chrétiennes elles-mêmes recherchaient sans doute médiocrement des leçons présentées entre des lignes catéchistiques. Pour les hommes, il y avait trop de théologie et trop de philosophie; les croyants n'en demandaient pas tant : les intellectuels dissidents moins encore; ces derniers, irréconciliables avec le dogme et brouillés avec la morale implacable qui tombait des lèvres de l'orateur sur les désordres de leur vie, s'en allaient pour ne plus revenir en disant : Cette doctrine n'est pas de notre temps : l'orateur retarde. Pour toutes ces raisons, la foule s'écarta de la chaire de Notre-Dame entre 1891 et 1897. L'orateur, qui en avait le sentiment, ne changea rien à sa méthode; il alla jusqu'au bout de son apologétique; son programme était tracé, et sa parole avait des caractères originels qui n'admettaient

pas de modification. Il conserva un auditoire restreint et sérieux, qui endura, non seulement avec patience mais avec satisfaction, un enseignement de grande valeur sous des formes austères, et que notre temps avait besoin d'entendre. L'apostolat de Maurice d'Hulst à Notre-Dame fut un apostolat de doctrine, de doctrine appliquée, et plus remarquable par son utilité que par l'éclat dont l'opinion l'entoura. Ce grand champion de la morale du Décalogue, promulguée à nouveau au sein de la métropole de la civilisation énervée par la jouissance et aveuglée par les sophismes, ajouta à son beau talent la gloire du désintéressement; il servit la vérité en s'oubliant lui-même. L'histoire, qui l'a classé parmi les apologistes de la première chaire du monde, consacrera l'éloge que nous lui décernons dans ces pages dédiées à sa mémoire.

Nous avons rencontré chez Maurice d'Hulst le philosophe dans l'orateur; mais parce que le philosophe l'emporte sur l'orateur, il convient de le dégager pour le mettre un peu plus en lumière. Parmi les dons qu'il avait reçus du ciel, il faut ranger les facultés du philosophe, qui devaient décider de sa vocation, et donner à sa vie son principal caractère. A ce point de vue, son œuvre est considérable; son apologétique oratoire, si on la réduit aux conférences de Notre-Dame, ne dura que six ans; son apologétique philosophique commence de bonne heure et ne finit qu'avec lui. Cette œuvre fragmentaire est répandue dans de nombreux travaux, réduits à une sorte d'unité livresque sous un titre souvent usité en littérature : *Mélanges philosophiques*. On y découvre une autre unité, d'une plus grande valeur, qui est l'unité du but : combattre toutes les erreurs qui s'étaient produites en philosophie, principalement dans les temps modernes, et encore vivantes autour de lui. C'est ce qu'il appelait son *apostolat* : ce vocable ambitieux, dont tant d'écrivains trafiquent et que trop souvent ils profanent, était chez lui justifié.

Cette unité morale et surnaturelle, que Maurice d'Hulst avait imprimée à son œuvre, lui laissait son caractère fragmentaire : des leçons dans un cours public à l'Institut catholique de Paris, des discours détachés selon les circonstances, à Paris, en Belgique, dans les congrès scientifiques auxquels ils assistait : c'est tout. Il n'a laissé, ni une *Somme*

philosophique embrassant toutes les parties de la science, ni un traité complet sur une des questions capitales dont elle se compose : psychologie expérimentale ou rationnelle, logique, théodicée, morale, métaphysique; il a touché à tout, il n'a rien achevé dans l'ensemble en creusant en détail. « Cette préoccupation apologétique, qui fait l'unité de l'œuvre, en fait aussi la diversité; et c'est pourquoi, ayant indiqué le but continuellement poursuivi par l'auteur, devons-nous renoncer à dégager de tant de conférences, de discours et d'articles, où la même pensée s'affirme sous des formes si différentes, un ensemble qui puisse être présenté comme synthèse des idées philosophiques de Mgr d'Hulst. Cette synthèse, Mgr d'Hulst ne l'a pas essayée; il n'a rien écrit qui pût servir à la faire, et qui tenterait cette entreprise risquerait de dépasser les limites de l'interprétation. Cette synthèse, elle sera sans doute un jour, mais elle ira plus loin que ce qu'on peut appeler la philosophie de Mgr d'Hulst. Elle sera l'œuvre qu'il souhaitait et qu'il préparait. Le plus sûr moyen de ne pas trahir l'auteur est de le suivre pas à pas dans l'ordre qu'il a voulu suivre lui-même, ou que les rencontres de la polémique lui ont imposé ».[1] Après ces observations de l'éminent écrivain, on peut demander, sans amoindrir le mérite de Maurice d'Hulst, s'il était de la race des penseurs à synthèse, sur ces larges bases qui réaliseraient la science transcendantale, que Balmès, un bon juge, place dans le cerveau divin, le foyer où tous les rayons de la vérité se réunissent parce que tous en sortent[2], et s'il n'était pas surtout un brillant vélite, malgré ses aptitudes pour remuer les idées pures. L'écrivain déjà cité semble en convenir quand il dit : « Entraîné d'ailleurs, par toutes les forces de son intelligence et de son cœur, vers l'apostolat, il en conclut que, dans la chaire du professeur comme dans celle du prédicateur, il devait être non pas faiseur de systèmes, non pas chef d'école, mais avant tout, comme je l'indiquais plus haut, apologiste. Héroïquement si l'on veut, mais par un acte de volonté réfléchie, il efface derrière son œuvre sa personne ».[3] On serait encore curieux de savoir ce qu'on en-

1. Mgr Baudrillart : *Revue pratique d'apologétique*, 1er octobre 1906
2. *L'art d'arriver au vrai.*
3. *Loco citato.*

tend par cette synthèse à venir, prédite par tant de prophètes, et si elle est autre chose que l'accord des sciences humaines, chacune restant dans son orbite en gardant sa spécialité.

C'est pourquoi on constate dans son apologétique l'écart considérable entre la partie positive ou l'exposition de la doctrine et la partie négative ou la réfutation de l'erreur contraire. Ce fut toujours la méthode des écrivains catholiques, depuis les Pères de l'Eglise et les scolastiques jusqu'à nos jours, de faire précéder la première et de n'arriver à la seconde que par voie de déduction : elle se développe surtout dans la *Somme* de saint Thomas. On la retrouve chez l'auteur des *Mélanges philosophiques*, mais dans une mesure très inégale, à telles enseignes que l'exposition de la doctrine semble l'accessoire et la réfutation de l'erreur le principal. On peut en rendre cette raison, qu'il supposait la doctrine démontrée, et qu'il allait au plus pressé en combattant les systèmes qui pullulaient autour de lui et dont la contagion se répandait toujours davantage dans les intelligences. On sent qu'il ne rédigeait pas sa pensée à ses loisirs, dans le silence du cabinet pour la postérité; il était sur un champ de bataille, face à l'ennemi, excité par l'attaque : dans ces conditions, l'*Opus tumultuarium* est justifié : il est de bonne guerre.

Le beau talent de Maurice d'Hulst, qui lui permettait d'aborder avec un égal succès toutes les parties de la philosophie, brillait d'un éclat particulier en métaphysique. Ce talent fut toujours rare ; c'est celui des esprits supérieurs, qui se plaisent dans la synthèse, qui vivent de l'idée, où le commun des mortels s'asphyxie vite et se hâte de descendre dans le sensible et, comme on dit aujourd'hui, dans le phénoménisme, où ils trouvent l'application des cinq de nature. Ce qui fut vrai dans tous les temps est plus vrai encore aujourd'hui pour bien des causes, parmi lesquelles il faut ranger le progrès des sciences d'observation, mis en honneur depuis Locke et Condillac, et dont on abuse à ce point qu'on refuse de donner le nom de science à toutes les branches des connaissances humaines qui ont pour objet Dieu, l'âme, ses origines et la fin des choses, qu'on relègue avec dédain dans la catégorie de l'idéal avec Renan, ou dans celle de l'*inconnaissable* avec l'Anglais Hébert Spencer : c'est presque

toute la philosophie qui est biffée d'un trait de plume. Il n'y a que la psychologie qui trouve grâce devant les nouveaux matérialistes, parce qu'ils n'y cherchent que des phénomènes qu'ils enfilent, comme les entomologistes piquent des insectes dans leurs collections, en écartant tous les noumènes qui sont par-dessous dont ils n'ont cure, comme choses non existantes ou du moins inconnaissables. Plus récemment, nos philosophes modern-style se sont jetés à corps perdu sur la morale; ils la tournent et retournent dans tous les sens; ils la sondent, la lanterne à la main, sans arriver à la pierre angulaire qui en supporte toute l'économie, parce qu'ils la cherchent là où elle n'est pas. Ils préfèrent se consoler de leur déconvenue avec des étiquettes vides de sens, qui recouvrent le vide dont ils souffrent sans l'avouer, parce que la nature est plus forte que les sophismes de l'orgueil : c'est leur supplice et leur châtiment. A travers les équipes d'ouvriers attelés à des besognes dignes d'intérêt mais de qualité inférieure, on compte les intelligences qui remuent les formules redoutables de la métaphysique, profondes et saintes comme les sources d'ou tant de vérités procèdent, qu'Aristote a sculptées dans ses Catégories, que saint Thomas a recueillies et acclimatées dans la scolastique. La métaphysique, désormais incomprise et repoussée comme l'elenchus de simples modalités de l'esprit et sans réalité objective, est remplacée par les rébus germaniques, qui n'ont de clair que leur absurdité. Kant est limpide à côté d'Hegel, le penseur scellé des sept sceaux dont on n'a pas brisé un seul, après un siècle bientôt d'efforts impuissants.

Maurice d'Hulst fait partie de cette élite d'écrivains, noyés dans la foule des phénoménistes, qui ont interrompu la prescription et remis en honneur une science qui domine toutes les sciences, même les sciences d'observation, car elles ne peuvent pas se passer d'elle. Il faut signaler parmi ses meilleures pages l'exposition condensée des preuves de l'existence de Dieu considéré comme ordonnateur du monde, comme cause première, comme bien absolu, et la réfutation de la doctrine du hasard, de l'immanence, du monisme évolutionniste, et de l'idéal non réel, telles qu'on les trouve dans la conférence du carême de Notre-Dame en 1892, sous ce titre : *La recherche de Dieu*. Dans le même ordre d'idées, il faut signaler la réponse victorieuse au panthéisme idéaliste de Vacherot, que Gra-

try avait déjà réfuté avec plus d'éloquence, non pas avec plus de solidité; après la condamnation des ouvrages d'Ubaghs et de Rosmini à Rome, sa campagne contre l'ontologisme, et par occasion, la querelle qu'il fait à l'argument de saint Anselme, quoique la controverse ne soit pas dirimée. (*Mélanges philosophiques*), Ici notre Apologiste se montre un métaphysicien remarquable; il est à son aise sur les pointes aiguës, il se joue dans les abstractions subtiles, il manie les formules terribles avec aisance, il parle la langue scolastique à des écoles qui ont cessé de la comprendre. A notre époque, même dans les rangs du clergé, ce n'est pas banal.

Tandis qu'il combat les systèmes monstrueux énumérés plus haut, on l'admire sans étonnement. Mais il provoque davantage l'attention quand il aborde des erreurs mêlées à beaucoup de vérités dans un juste tempérament, capables de faire illusion à des esprits qui n'approfondissent pas, et d'obtenir les suffrages de certains modérés qui s'acclimatent sans effort dans les moyens termes. Tel était l'éclectisme, représenté en France par Cousin et l'école qui s'était groupée autour de lui, une pléiade d'écrivains brillants, la fine fleur de la littérature, en possession de la renommée, dont la jeunesse suivait avec enthousiasme les leçons séduisantes. L'éclectisme était né d'une réaction heureuse contre le matérialisme du XVIII[e] siècle : son spiritualisme délicat formait avec les grossières théories de la veille un contraste qui profitait à son maître, et lui valut l'absolution de plusieurs pour son rationalisme en rupture de ban avec la foi catholique. Rome, sur les instances de plusieurs évêques de France, persuadés que les ménagements amèneraient le patriarche de l'école à la foi vers laquelle il semblait graviter, ne mit pas ses ouvrages à *l'index*. Sans se faire illusion sur la valeur doctrinale de l'éclectisme, une hérésie élégante, qui était accueillie dans les milieux universitaires où elle régnait, et dans les salons où les honnêtes gens voyaient surtout ses bons côtés, notre Apologiste lui accordait un certain respect comme à un moindre mal, parce qu'il « se recommandait de noms illustres et d'intentions généralement excellentes »; que, d'ailleurs « il avait formé notre jeunesse, et que bon nombre d'hommes de notre génération lui devaient ce qu'ils ont gardé de spiritualisme ». Plus tard quand il vit de plus près les résultats de cette philosophie séparée, qui glissait sur un plan incliné vers des théories

voisines de l'athéisme et teintées des erreurs germaniques, si peu françaises dans la forme, si impies dans le fond, avec Taine, Vacherot et les similaires, il se ravisa et frappa plus fort. « Je le dis sérieusement, les efforts de cette philosophie ont été sincères... Mais la stérilité de l'école éclectique tenait à son essence même : l'éclectisme était une transaction. Craignant également de paraître ou sacrifier au dogme, ou favoriser le matérialisme, il se réfugiait dans une psychologie sans profondeur, dans une théodicée sans précision, et passait à côté de tous les faits : le fait de conscience, le fait transcendant, le fait cosmique sans se prononcer clairement sur aucun... La culture générale, demeurée exclusivement littéraire, ne lui apportait que des encouragements ; ses doctrines élevées rassuraient les gens bien pensants, qui ne voulaient pas aller jusqu'au christianisme. C'était la religion des conservateurs »[1]. Le mot de la fin, aiguisé comme une épigramme, termine un jugement de tout point exact, basé sur une analyse bien conduite. Retenons, en passant, ce trait caractéristique de la philosophie de notre Apologiste : dans l'unité, qui est sa marque, il y a de légères nuances, comme une évolution, non pas de l'erreur vers la vérité mais d'une moindre vérité vers une vérité plus pleine. Nous aurons l'occasion de faire la même remarque sur d'autres questions : le cartésianisme nous la fournit.

Depuis le XVII[e] siècle, le cartésianisme régnait en France ; c'était l'hérésie philosophique, comme le gallicanisme était l'hérésie théologique nationale. La condamnation dont il fut frappé par la Congrégation de l'*index* n'arrêta pas son développement dans toute l'Europe savante. Plusieurs causes l'expliquent. Le cartésianisme est une doctrine idéale qui, malgré les erreurs qu'il contient et les funestes conséquences qui en découlent, séduit les esprits délicats, en s'éloignant des systèmes grossiers du sensualisme et du matérialisme pur. On n'aperçut pas d'abord ces conséquences et ces périls, et quand ils se révélèrent on cria à l'abus que certaines écoles faisaient de la nouvelle philosophie : l'auteur du *Discours sur la méthode* était calomnié. Cette opinion fut encore favorisée par le christianisme sincère dont lui-même avait fait profession, en déclarant qu'il n'étendait pas à la religion son

1. *Mélanges philosophiques, passim.*

doute méthodique, qu'il fût purement méthodique ou réel. Mais la cause la plus puissante de la popularité du cartésianisme fut qu'il était une réaction contre la scolastique tenue en échec depuis la Renaissance. Cette réaction enveloppait dans la même de faveur le moyen-âge tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses arts : la scolastique n'y échappa pas, et sa philosophie fut aussi incomprise qu'une cathédrale gothique. Les hommes supérieurs du XVII^e^ siècle suivirent la voie qui s'ouvrait devant eux : on est toujours un peu de son temps. Malebranche s'égara dans son idéalisme transcendant, produit naturel du cartésianisme; Bossuet semble avoir échappé à la contagion; Fénelon s'en préserva un peu moins, d'après les meilleurs interprètes.

Mais ce sont les libres-penseurs qui en tirèrent le meilleur parti, au profit des systèmes, qui depuis cette époque ont exercé de si grands ravages, dans la spéculation d'abord, plus tard dans l'ordre des intérêts religieux, moraux et sociaux, en évoluant depuis le simple rationalisme jusqu'au panthéisme et à l'athéisme le plus cru.

Spinosa ouvrit la marche : on connaît la suite.

Les cartésiens catholiques en France ne suivirent pas les hétérodoxes dans les conséquences logiques du système : ils restèrent catholiques et cartésiens. Pendant plus de deux siècles, l'enseignement, dans les universités et dans les séminaires diocésains n'eut pas d'autre base. On peut dire qu'il y avait prescription contre la scolastique, si jamais il y a prescription contre la vérité. L'encyclique *Æterni patris* que Léon XIII adressa à l'univers en 1879 fut un événement considérable, qui créa un mouvement en faveur de la philosophie traditionnelle, et portait un coup mortel au cartésianisme. Les effets ne se firent pas sentir immédiatement au moins avec une intensité considérable : on ne déracine pas par décret des erreurs transmises dans plusieurs générations; le temps achève ce que l'autorité a commencé.

Si nous nous en rapportons à ses amis, plutôt suspects de bienveillance, Maurice d'Hulst ne se hâte pas d'emboîter le pas. Nous sera-t-il permis d'avancer, sous quelque réserve, que son éducation et les influences auxquelles il resta soumis ne le prédisposaient pas à avancer avec allégresse? Au fond du cartésianisme on trouve le libéralisme,

c'est-à-dire une rupture avec la tradition, qu'on accusait alors et encore aujourd'hui d'être un obstacle aux conquêtes de l'intelligence, et de retarder le progrès des sciences. Maurice d'Hulst était né dans le monde libéral : c'est là qu'il avait grandi. En politique, il fut le familier des Princes d'Orléans : il était bleu. Quoique la politique et la philosophie ne coïncident pas par tous les points, elles ont plus d'un côté par lequel elles se touchent; le libéralisme politique était en rupture de ban avec l'ancien régime; le libéralisme cartésien répudiait la scolastique, l'ancien régime de la philosophie. Le libéralisme, après avoir été une théorie, devient un tempérament : on l'appliqua à tout, même sur des questions séparées par de grands intervalles. En puisant aux mêmes sources, nous savons que Maurice d'Hulst resta toujours sous l'influence de Dupanloup, le célèbre évêque d'Orléans, une personnalité très accentuée, qui eut des amis dont il fit des disciples, tant il était trempé pour le commandement. Comme Lacordaire et d'autres belles âmes de l'ancienne école, il vécut et mourut en libéral impénitent. Il s'efforça de concilier sa religion politique avec la théologie, sans réussir tout à fait à concilier des doctrines antagonistes. Il trouva un abri dans l'*hypothèse*, qui lui permettait d'accepter la *thèse*, qu'il suspendit à l'anneau de Saturne. Cet homme absolu laissa sa marque sur Maurice d'Hulst, qui se décida cependant à mettre la voile au vent de Rome quand le Pape eut parlé. Pour être exact, disons que sa conversion vers la tradition s'était dessinée avant l'Encyclique, et que dans ses leçons à l'institut catholique il se ralliait déjà à la philosophie scolastique. Dupanloup le bouda, disent ses historiens; et ils louent le courage avec lequel il brava la mauvaise humeur du Mentor de sa jeunesse. L'encyclique *Æterni patris* ne fit qu'accélérer son mouvement en avant, ou plutôt en arrière puisqu'il revenait à la scolastique. Mais il opérait une transition qui ne fut pas sans doute assez rapide; car Léon XIII lui adressa ses paternelles admonitions en face, au Vatican, dans une scène intime que le néo-scolastique a racontée, sans omettre les coups de poing dont le Pontife faisait retentir son bureau. Quelques expressions, qui prêtaient à un double sens dans un cours public non écrit, lui valurent les défiances qui profitèrent à sa parfaite orthodoxie. Disons en passant, sans entrer

dans le détail de l'incident qui marqua la carrière de notre Apologiste, que ses défenseurs conviennent de ses tâtonnements, quand placé entre les cartésiens catholiques, nombreux en France, jusque dans les rangs du clergé, et les néo-scolastiques dirigés par Rome et dans toute l'ardeur de leur religion nouvelle, il cherchait sa voie dans un effort de conciliation qui ne devait pas lui réussir jusqu'au bout. « Ce fut donc contre une partie des troupes qu'il voulait entraîner au combat que Mgr d'Hulst commença par lutter; et cela n'alla pas sans de douloureux déchirements. Avec ses adversaires, il admettait au surplus que l'entreprise de Descartes avait été pour une part justifiée. Mgr d'Hulst ne méconnaissait pas non plus, du moins au début de son enseignement, la grandeur de l'œuvre accomplie par Descartes, et la conception vraie qu'il avait gardée de la philosophie, n'aliénant pas la moindre parcelle de son domaine, le moi et l'absolu. De telles restrictions, certes, étaient suffisantes et le professeur ne paraissait pas dépasser la mesure de liberté permise en marquant, comme il l'avait fait, la raison d'être et l'importance du mouvement cartésien, ainsi que la puissance du génie qui l'avait lancé. Tel ne fut pas pourtant l'avis de tout le monde[1] ».

Désormais notre Apologiste combattra de front le cartésianisme sans défaillance. Il serait trop long de citer tous les passages de ses œuvres dans lesquels il fait le procès en règle à la nouvelle philosophie : donnons-en quelques échantillons : « L'âge de Descartes ressemble à une de ces lignes de faîte qui, dans les montagnes, marquent le partage des eaux. Au lieu de se borner à réformer les abus de la scolastique en décadence, il entreprend de refondre la métaphysique tout entière, la psychologie et la logique elle-même. En métaphysique, il réduit tout à deux essences, étendue et pensée; il vide la substance en lui enlevant l'étoffe complexe dont elle était tissue, et par là il fraye la voie à l'idéalisme. En psychologie, il confond l'acte avec la puissance et la pensée avec le pensant, erreur dont saura profiter habilement le matérialisme scientifique de notre âge. En logique, il veut tout ramener à un seul principe d'évidence, ce qui est le plus sûr moyen de les ébranler tous à la fois.

1. Mgr Baudrillart : *Loco citato*, 1er octobre 1906.

Il ne voit pas, il ne veut pas ces conséquences ; mais elles naissent l'une après l'autre de ses définitions et de ses négations [1] ». Cette critique en raccourci renferme en germe tous les développements qu'elle recevra dans les discours, dans les leçons et dans les conférences de l'éminent Apologiste, bien converti maintenant s'il avait besoin de l'être.

En 1886, dans une leçon donnée à l'Institut catholique, voulant faire toucher du doigt à ses auditeurs les funestes conséquences du cartésianisme et sa destruction complète opérée par les systèmes qu'il avait engendrés, il suppose, par une fiction agréable, que Descartes ressuscité voit défiler devant lui Ribot, Taine, Renan, Sécrétan, Richet, Guyau, Fouillée, Paulhan, Ravisson, Janet, Caro, Jules Simon, Spencer, Wundt, Büchner, etc. Chacun expose sa philosophie, qui est un accroc à la philosophie du maître dont cependant elle découle, ce qui met au désespoir l'auteur du *Cogito ergo sum*, qui avait prétendu renouveler la vraie philosophie et qui l'avait ruinée pour des siècles [2].

Dans la première conférence de 1891, qui ouvrait son apostolat à Notre-Dame, il jette un coup d'œil sur le champ de bataille dans lequel il descendait ; et en énumérant les systèmes philosophiques contraires à la foi qui faisaient du bruit dans les écoles de l'Europe, à côté du kantisme, de l'*inconnaissable*, du monisme, de l'évolutionisme, de l'idéalisme, il place le cartésianisme, qu'un pareil voisinage rendait déjà suspect : il ne devait pas lui faire grâce. Dans la seconde conférence de la même année, il disait : « Par lui, le branle est donné. Tout homme qui se sent la force de penser par lui-même va soumettre à une révision totale le système entier des connaissances, discuter les axiomes, chercher une nouvelle base à la certitude ou la déclarer inaccessible. Le monde de la pensée est devenu un vaste atelier où chacun travaille isolément, où la matière intelligible est chaque jour soumise à une nouvelle refonte et coulée dans des moules dessinés à la hâte par de nombreux inventeurs.... Dans les âges chrétiens, sans doute on philosophait librement ; mais jusque dans l'usage légitime des fonctions de la raison, on se sentait soutenu par la tradition : le génie indivi-

1. *Mélanges philosophiques :* Le progrès en philosophie, p. 310.
2. *Ibidem. Antopologie des écoles catholiques.*

duel s'employait à la corriger parfois, non à la détruire. De là un fond commun de vérités qui demeurait à l'abri de toute atteinte : les vérités morales en composaient les principales parties. Désormais tout est changé. Les hardiesses des philosophes ne sont plus renfermées dans l'enceinte des écoles; leurs sophismes, s'ils en commettent, ne seront plus inoffensifs. Chaque auteur de système a la prétention de faire table rase de tout ce qui n'entre pas dans son cadre; et si c'est la religion, avec ses dogmes, avec ses lois, qui paraît irréductible au système, c'est la religion qui devra céder. »

Le cartésianisme était une réaction violente contre la scolastique; la scolastique représentait la tradition en philosophie. En tout ordre de choses, la tradition est une loi de la vie. Dans les sciences d'observation on admet le principe de la continuité des forces; on en a même abusé en l'introduisant dans l'ordre moral et religieux, pour nier la liberté humaine et les miracles. Le principe de continuité trouve son application dans l'humanité, prise comme corps vivant soumis à la loi du développement organique. Ici encore, comme dans la nature physique, tout s'enchaîne, tout se suit, mais non pas selon des forces fatales, qui ravaleraient l'humanité au niveau des êtres inconscients. D'après cette définition, la tradition suppose à la fois la stabilité et le mouvement; elle se forme par accroissements successifs, qui se superposent et ne s'annulent pas, à peu près comme une chaîne se compose d'anneaux qui demeurent unis, l'un continuant l'autre. La tradition postule le progrès, et le progrès la tradition; sans le progrès, la tradition n'est qu'une pétrification élevée sur la tombe du monde vivant; sans la tradition, le progrès ne se conçoit pas; il est un perpétuel recommencement, qui ne continue rien et rend impossible toute construction. C'est la tradition ainsi comprise qui a édifié les grandes patries, célèbres jusque dans la mort par les gestes de leur histoire. C'est la tradition qui a composé les collections immenses dont les nations se montrent justement jalouses, véritables trésors où les génies ont déposé l'un après l'autre leurs pensées, leurs découvertes, fruit de labeurs héroïques. C'est la tradition qui a orné la civilisation des chefs-d'œuvre de l'art, royale parure qu'elle porte avec orgueil. Comme la politique, la science et les arts, c'est de la tradi-

tion que vivent les races; les religions elles-mêmes, vraies ou fausses, n'ont pas d'autre raison de leur durée. On sait comment finissent toutes ces grandes choses : l'individualisme s'introduit dans leurs assises dont il dissout le ciment; c'est une cassure, une solution de continuité entre le passé et l'avenir, entre la tradition et le progrès : ainsi naissent les ruines.

La tradition, qui est la loi de la vie universelle et la condition de tout progrès, est spécialement la loi de la philosophie. La philosophie, considérée dans ses éléments constitutifs, est aussi ancienne que le monde, parce qu'elle forme le fond de l'esprit humain, qui ne peut pas se concevoir à l'état séparé d'un certain nombre de vérités, sous peine de n'être qu'une pure puissance, un phare non allumé. C'est pourquoi l'humanité naquit adulte; le créateur ne lui laissa pas le soin de découvrir les vérités nécessaires sans lesquelles elle ne pouvait pas subsister un quart d'heure. Tout ce qu'on a écrit de contraire à cette doctrine demeure au compte de publicistes égarés et impies, qui ont déclaré la guerre à Dieu en lui disputant l'homme qu'il a tiré du néant, et qu'il orna le jour même des dons de l'intelligence et de la liberté. Cependant la philosophie ne revêtit que plus tard la forme scientifique; ceci fut la part de l'homme; Dieu l'abandonna ici à son propre génie : ce fut l'œuvre des siècles. Les historiens de la philosophie en ont recherché les origines, en lui assignant des dates diverses, et des auteurs qui s'en partagent la gloire. On peut cependant indiquer deux foyers principaux où apparut la grande science, à qui appartient le primat sur toutes les autres, avec les points de contact qu'elle garde avec elles. Chez les Grecs, on nomme Socrate, Platon et Aristote; chez les modernes, c'est la scolastique qui a continué les travaux de ces maîtres demeurés fameux. La philosophie, en recevant la façon scientifique, peut être faussée : elle le fut en réalité; le christianisme en révéla les erreurs, souvent monstrueuses, et les lacunes qui restaient à combler. Au moyen-Age, c'est la scolastique qui hérita des écoles grecques; elle dégagea toutes les vérites contenues dans la tradition; elle bénéficia de toutes les formes scientifiques dont elles avaient été revêtues, et en sépara toutes les erreurs que la raison humaine, toujours faible par quelque endroit, y avait

mêlées. Quand donc Descartes parut la philosophie était faite dans ses grandes lignes. La scolastique y avait-elle ajouté des erreurs substantielles? on peut répondre négativement. Des erreurs de détail sur des points étrangers à la philosophie, v. g. en cosmologie, en biologie, en physique et en chimie? C'est certain. Il fallait la corriger sous ce rapport, en tenant compte des progrès des sciences d'observation naturellement susceptibles d'augmentation. Quant aux problèmes que la scolastique, curieuse à l'excès, avait posés sans les résoudre, on pouvait les laisser flotter sans solution; que si les opinions étaient divisées dans les écoles, on réservait la liberté de choisir ou de s'abstenir. Mais la philosophie proprement dite de la scolastique demeurait ferme au milieu de la poussière soulevée par les débats des doctrines.

Ces résultats étaient acquis. C'est l'honneur de Maurice d'Hulst, après quelques hésitations au moins apparentes, d'en avoir fait le point de départ de son apologétique philosophique. Il fallait du courage pour professer la scolastique en réfutant le cartésianisme, en plein Paris, même dans le monde ecclésiastique. Nous écrivons ceci 43 ans après le *Syllabus* de Pie IX, qui condamnait la prop. XIII contre la méthode scolastique, 28 ans après l'encyclique de Léon XIII, et au lendemain de celle de Pie X contre les modernistes. Mais ce serait une illusion de croire que ces actes d'autorité ont ramené tous les esprits au vrai, non seulement chez les laïques, mais jusque dans les rangs des ecclésiastiques, sans parler des universitaires et de leurs succedanés; tant le libéralisme est entré profondément dans les os et les moelles de notre génération; tant le cartésianisme flatte cette passion, qui fait des dupes en masse, même des martyrs. Nous prendrons la preuve de cette assertion dans la lettre encore récente de M. Georges Fonsegrive au journal *Le Temps*, à propos de l'Encyclique de Pie X contre le modernisme. « Quand les laïques lisent ces vénérables auteurs (les scolastiques) ils les admirent sans doute, mais ils s'y sentent tout dépaysés. Les problèmes qui étaient agités avec le plus de passion dans ces livres ne nous intéressent plus, ou ils ne se posent plus de la même manière. Encore faut-il bien trouver le moyen de se faire entendre d'eux (les laïques), pour guérir leurs maladies, assainir leur atmosphère et redresser leurs erreurs.

Dans le monde entier, hors des séminaires et des universités catholiques, l'atmosphère intellectuelle est telle, que la philosophie scolastique, même celle de saint Thomas, n'est plus entendue. C'est une langue morte qui n'éveille aucun écho ». — Sans discuter ici la critique de cet universitaire catholique et bien intentionné, prenons-le comme témoin de la mentalité de nos contemporains : il était bien placé pour la connaître.

C'est à ce public, et non pas seulement aux élèves de l'Institut catholique de Paris, que Maurice d'Hulst va servir de la scolastique dans ses leçons et dans ses écrits : encore un coup il a bien mérité de la philosophie que les pontifes romains préconisent et que le siècle repousse. La formule de son apologétique sur ce nouveau terrain est celle-ci : « Le but est unique : défendre contre les aberrations pernicieuses de la pensée contemporaine le principe du spiritualisme. Le moyen proposé est constant : revenir à la tradition sans exclure le progrès ; redemander à Aristote et à saint Thomas la clef perdue de la vraie métaphysique, et ouvrir avec cette clef les trésors de la science moderne[1] ». Cette formule, excellente de tout point, demande quelque explication. La tradition en philosophie, c'est la scolastique : aucune école ne peut lui disputer cette gloire. C'est elle que Maurice d'Hulst a entrepris de défendre ; mais il entend par là « la scolastique renouvelée ». Qu'est-ce à dire ? Quand Léon XIII imposa à tous les catholiques la doctrine des scolastiques et à tous les maîtres l'obligation de l'enseigner, il émit certaines réserves en ces termes : « S'il se rencontre quelque chose chez les docteurs scolastiques que l'on puisse regarder comme excès de subtilité, ou qui ne cadre pas avec les découvertes des temps postérieurs, ou qui n'ait enfin aucune espèce de probabilité, il est bien loin de notre esprit de vouloir le proposer à l'imitation des générations présentes ». Pie X a reproduit textuellement ces paroles en ajoutant : « Et quand nous prescrivons la philosophie scolastique, ce que nous entendons surtout par là — ceci est capital — c'est la philosophie que nous a léguée le Docteur angélique. Nous déclarons que tout ce qui a été édicté à ce sujet par notre prédécesseur, reste pleinement en vigueur en tant que de besoin ». A la clarté de ces textes, on peut interpréter le sens que Mau-

1 *Mélanges philosophiques*, préface.

rice d'Hulst attachait au mot « scolastique renouvelée ». Il la prenait débarrassée des abus qui s'y étaient glissés au temps de sa décadence, des subtilités et des opinions étranges et sans preuve, en matière extrinsèque à la philosophie proprement dite, de tous les postulats que les progrès de la critique historique et des sciences d'observation ont relégués parmi les chimères. Ceci est d'une correction parfaite.

Notre Apologiste ne séparait pas la tradition du progrès : les deux choses lui était également chères. Par tempérament, par éducation il avait foi au progrès, qui était devenu pour lui une sorte de religion; il n'était pas moderniste à la manière de ceux que Pie X a condamnés, mais il était moderne, peut-être à l'excès de temps en temps. Il le disait bien haut : c'était le moyen de réconcilier avec la tradition cette génération qui allait toujours en avant, en oubliant ce ce qui était derrière, une génération de déracinés. Il croyait au progrès en général, en tout ordre de choses; il y croyait, ce semble, en philosophie.

Comment comprenait-il le progrès en philosophie? Sur cette question, l'opinion commune des auteurs est que la philosophie est faite : nous l'avons affirmé à plusieurs reprises dans cette étude, et nous le répétons à nouveau. Pour concilier le progrès avec la traditionn, il faut dire qu'il regardait comme un progrès la scolastique renouvelée, c'est-à-dire dégagée de toutes les végétations et broussailles dont elle avait été enveloppée, un poids mort que d'après Léon XIII on pourrait rejeter, en respectant la doctrine ferme telle que les grands docteurs, saint Thomas en tête, l'avaient exposée et démontrée. La langue, dans l'espèce, est un accessoire de si mince importance, qu'elle n'est qu'une quantité négligeable.

Considérée dans son rapport avec les sciences expérimentales, la scolastique pourrait bénéficier de certaines découvertes physiologiques, propres à éclairer le jeu du composé humain, ou l'action et la réaction de ses deux éléments l'un sur l'autre, sans dissiper entièrement le mystère. On ne voit pas sur quelle autre partie de la philosophie le progrès serait possible; la scolastique a résumé l'ensemble des connaissances que l'antiquité, la voix des siècles, nous a transmises.

Mais on se rapprocherait peut-être de la pensée de notre Apologiste en analysant ce qu'il appelle « la synthèse de la

scolastique avec les sciences modernes ». C'est la seconde partie du plan qu'il a entrepris de développer : il tient les deux bouts de la chaîne; il cherche l'anneau qui les reliera. Il faut rappeler ici ce que nul n'ignore, à savoir, que Maurice d'Hulst appartenait à une école de catholiques qui surveillaient très attentivement les progrès des sciences; cet objectif absorbait le meilleur de leur temps et de leur talent. On leur a reproché avec juste raison de faire passer la science avant la foi, au moins en apparence, tant ils professaient d'enthousiasme pour les découvertes de nos jours. Ils prononçaient le mot « science » avec une sorte de respect mêlé de terreur : c'était à leurs yeux un géant qui grandissait à chaque minute, et qui menaçait de bouleverser des doctrines traditionnelles jusque-là reconnues comme indiscutables. Tout n'était pas faux dans cette attitude; le péril pour la foi n'était pas chimérique; car la science depuis deux siècles, un peu partout, en France en particulier, a déclaré la guerre à la foi et bat en brèche tous ses enseignements. L'apologétique devait monter la garde, et prendre note de tous les mouvements de l'ennemi : *Custos quid de nocte?* Nous ne serons que justes en rendant témoignage aux catholiques distingués qui avaient compris que l'attaque avait choisi un nouveau terrain, et qu'il fallait l'y suivre, au lieu de se battre contre les ennemis de la veille, dépense inutile de vaillance, véritable donquichotisme contre les moulins à vent. Mais leur premier tort consista à exagérer les découvertes de la science et le parti qu'on pouvait en tirer contre la foi. S'ils en avaient suivi de près les prétendues découvertes, autour desquelles on fait tant bruit, ils auraient constaté que les conclusions fermes, données avec une assurance orgueilleuse, n'étaient que des hypothèses sans preuve; qu'elles étaient quelquefois démontrées fausses, même au point de vue purement scientifique, et qu'elles formaient de véritables hérésies de laboratoire, comme des savants mieux informés et exempts de parti pris l'avaient établi par des expériences décisives. Ils auraient pu éclairer leur zèle et modérer leur admiration, en considérant que sur la même question les opinions les plus contradictoires étaient émises; que ces opinions ou systèmes avaient la vie courte, et que la vogue qui les accompagnait la veille s'évanouissait le lendemain. Pour ne citer qu'un exemple entre bien d'autres : le premier chapitre de la Genèse était devenu une arène dans

laquelle se livrèrent des combats singuliers. Les créations spontanées, le rêve des monistes, qui y trouvaient leur point d'appui, firent fureur : elles sont encore dans leur symbole. Un matin Pasteur se jeta dans la mêlée, et avec ses ballons privés d'air creva les ballons des monistes gonflés d'orgueil et d'impiété. La célèbre théorie de l'évolution, qui tient encore le record, et qu'on applique à tout, à la politique, à la morale, à la littérature, à la sociologie comme à la biologie pure, a son principe dans les créations spontanées. Or si nous mettons à part les sectaires, qui la soutiennent dans un intérêt d'ordre théologique, il n'y a pas un savant sérieux à l'Institut qui ose s'en faire le défenseur. Les vaincus ne se rendent pas; leur seule ressource est d'espérer dans l'avenir : *Laboremus*, s'écrient-ils, en cachant leur dépit.

Devant cette situation, nos catholiques épris de science et hypnotisés devant ses progrès auraient dû garder une attitude vigilante et réservée. Mais « la synthèse de la scolastique et du progrès » hantait leur pensée de nuit et de jour; à tout prix il fallait réconcilier la foi et la science; car le conflit toujours plus aigu entre ces deux forces antagonistes était le péril à conjurer. Les concordistes étaient les plus nombreux et les plus pressés : ils se recrutaient principalement parmi les plus ardents. Sur cette pente glissante, ils firent à la prétendue science des concessions téméraires : la paix proposée devait se faire au détriment des enseignements de la foi. Nos catholiques traitaient au nom de l'Eglise sans délégation préalable, et l'Eglise dut les désavouer. Le dogme de la création les sauva de l'hérésie des créations spontanées; mais ils se hâtèrent de prendre position dans la théorie de l'évolution. Ils défendaient la possibilité de l'évolution des espèces inférieures, en plaçant le Dieu créateur à l'origine pour donner la chiquenaude à la vie, et l'abandonner aux lois progressives d'où le monde serait sorti. Ces lois, qui n'étaient pas aveugles, ni fatales, n'excluaient pas l'action de la Providence, ni son intervention dans le cas prévu du miracle; mais en écartant sa définition traditionnelle pour soutenir que le miracle n'est pas une dérogation aux lois établies dès l'origine, ils ont répandu sur lui on ne sait quel brouillard, qui semble en affaiblir, sinon l'essence, au moins l'éclat et sa puissance sur l'esprit, en tenant Dieu, en apparence, loin du phénomène

accompli. Malheureusement nos catholiques conciliateurs ne s'arrêtèrent pas sur ce chemin peu pratiqué. Celui-ci s'avança à pas timides, entre ombre et lumière, à travers un certain crépuscule, dans une attitude purement négative : il amorça la thèse qui étendait jusqu'à l'homme la loi de l'évolution. Le texte de la Genèse lui sembla décisif touchant la formation immédiate de l'âme de l'homme par le créateur. La chose, selon lui, était moins claire pour le corps de l'homme, qui aurait pu sortir par évolution de la série des espèces animales inférieures, jusqu'à ce qu'il reçût du souffle divin l'âme qui devait le vivifier. Il n'est pas démontré, disait-il, que cette évolution humaine soit contraire à la foi. Un autre survint qui suivit cette piste, et affirma, en s'appuyant sur le texte sacré, que le corps de l'homme n'avait pas été directement façonné par l'action divine, et qu'il avait traversé toutes les formes successives, depuis l'humus d'où il était tiré, jusqu'à la forme définitive dans laquelle son âme fut insérée; sans exclure l'acte initial du Créateur, qui lui avait fait franchir l'intervalle de l'inorganique à l'organique. Cette interprétation, qui avait été déjà condamnée par un concile provincial en Allemagne, fut plus solennellement mise à l'index par la Sacrée Congrégation.

***

En même temps que nos concordistes reculaient jusqu'à l'erreur vis-à-vis des biologistes évolutionnistes, ils perdaient pied devant les exégètes d'outre-Rhin, qui continuaient à disputer à la Bible ses caractères, et la réduisaient aux proportions d'un livre humain, quand ils ne lui refusaient pas la valeur reconnue aux ouvrages historiques en possession du respect des siècles. La question de l'inspiration des livres saints, que le concile de Trente étendait à toutes leurs parties, fut l'occasion d'un débat retentissant. Une opinion se fit jour qui restreignait cette inspiration au dogme et à la morale, et la niait pour les livres historiques. Maurice d'Hulst y attacha son nom, en publiant dans le *Correspondant* l'article intitulé : *La Question biblique*. Dénoncé à Rome, cet article n'aurait pas échappé à la censure : les mérites de l'auteur, sa haute position, les services qu'il rendait lui épargnèrent cette épreuve. Léon XIII saisit cette occasion pour tourner la difficulté et sauver la doctrine en ménageant l'Apologiste

imprudent, mais de bonne foi. Alors parut l'encyclique *Providentissimus,* qui contient l'enseignement officiel de l'Eglise sur l'inspiration à laquelle, avec une touchante docilité, Maurice d'Hulst, à la tête du corps enseignant de l'Université catholique de Paris, se hâta de souscrire publiquement. Le Pentateuque, qu'on affecte d'appeler « l'exateuque », parce qu'on l'avait coupé en tranches comme une chair morte qui ne criait pas sous le couteau ou dont on méprisait les cris, eut son tour. Ce fut de mode de le disputer à Moïse, pour l'attribuer à des écrivains inconnus qui se rencontraient dans l'œuvre sans s'être jamais vus : œuvre fragmentaire de tout point, malgré l'unité qu'on avait voulu lui donner en rapportant sa gloire à Moïse, qui n'était qu'un compilateur, et qui fut terminée par d'autres plusieurs siècles après sa mort. Mais récemment la commission biblique qui siège à Rome a défendu la tradition contre les témérités de la nouvelle critique par des décisions que Pie X a sanctionnées de son autorité. Il est inutile d'ajouter que nos concordistes, toujours au guet après la science pour la désarmer par la méthode que nous venons d'exposer, étaient dans ce courant.

Ce coup d'œil rétrospectif jeté sur les tendances et les gestes d'une certaine école de catholiques ne nous a pas éloignés de la question. Nous cherchons le sens que Maurice d'Hulst attache à ce qu'il appelle « la synthèse de la scolastique et du progrès des sciences ». Malgré les témérités que nous avons relevées dans ses écrits et ceux de ses frères d'armes, nous ferions gratuitement outrage à sa mémoire en supposant que ce fut son dessein d'arriver à la paix de la scolastique avec les sciences par un système de transactions à outrance et au détriment de la doctrine de l'Eglise : ce qui ne fut chez lui qu'un accident et un *lapsus plumæ* ne saurait être regardé comme une coutume, car en toute chose on juge *ex communiter contingentibus.* Nous préférons dire que cette synthèse qu'il poursuivit pendant toute sa vie avec une ardeur louable, qui avait sa source dans l'amour de la vérité et des intérêts de la religion, ne doit pas être prise dans le sens strict du mot, mais dans le sens relatif : la paix entre la scolastique et les sciences devait s'établir par voie de parallélisme et non pas de confusion ou d'identité. Car la philosophie a son champ limité à un certain nombre de problèmes dont elle ne saurait sortir sans cesser d'être elle-même :

Dieu, l'homme, le monde, l'origine des choses et leur finalité : c'est à ces problèmes qu'elle doit donner des solutions. Tout autre est l'objet des sciences : elles étudient le cosmos en lui-même; elles enregistrent les phénomènes, elles déterminent les forces, elles en recherchent les lois; c'est-à-dire qu'elles demeurent sur l'écorce de ce cosmos, sans s'occuper de son origine ou de sa destinée. Cette différence dans l'objet des deux ordres de connaissances en amène une autre aussi profonde dans la méthode. La philosophie est la science des choses suprasensibles, elle se meut dans l'idéal; les idées sont ses outils, la réflexion son instrument de travail; quand elle touche au monde visible, c'est pour s'élever au monde invisible, jusqu'à Dieu qui en est l'auteur. Dans l'homme, elle analyse les idées qui sont dans son âme, et ne touche au corps que dans son rapport avec l'âme. C'est par le même procédé qu'elle va de l'effet à la cause, qu'elle découvre l'origine des contingences qui passent ici-bas et l'aboutissement vers lequel elles se précipitent fatalement. Telle n'est pas la méthode qui amène le progrès des sciences : ici l'observation par les sens en fait les principaux frais, le fait remplace l'idée; la raison n'intervient que dans les inductions qu'on tire des phénomènes, et qui aident à déterminer les lois c'est-à-dire la constance et la perpétuité du fait : ici c'est le positivisme qui règne en souverain. Ne dites pas aux sciences d'aller plus loin, de monter plus haut, elles n'ont pas d'ailes. Quand elles essayent de la spéculation, ce ne sont que des hypothèses, que le hasard justifie quelquefois. La spéculation les a égarées souvent; quand elles ont frappé juste, elles empruntent à la philosophie des facultés qu'elles ne possèdent pas elles-mêmes. Tout ce que la philosophie peut demander aux sciences c'est de rester chez elles, de ne pas se risquer dans des sentiers qu'elles ne connaissent pas, et de ne pas blasphémer des vérités qu'elles ignorent par définition. Mais nous ne prêchons pas ici le séparatisme absolu.

Dans ces conditions, que devient la synthèse de la scolastique avec le progrès des sciences?

Cette synthèse, dans le sens le plus élevé, a été construite par Léon XIII dans l'encyclique *Æterni Patris*, d'après ce principe que les choses distinctes de leur nature, en restant telles, ne doivent pas être séparées, mais se prêter un mutuel appui, parce qu'il existe entre elles des rapports plus ou moins

immédiats. Léon XIII construit la pyramide sur toute son étendue. Au sommet, il place la théologie, et il indique les ressources contenues dans la philosophie scolastique, soit pour exposer les dogmes catholiques, soit pour les défendre contre les attaques de l'impiété, soit pour ramener à la foi les esprits égarés qui s'en sont éloignés. Il passe ensuite à la société civile, aujourd'hui bouleversée par les mauvaises doctrines à laquelle la philosophie scolastique peut rendre la paix et la prospérité, en fournissant la vraie notion de la liberté, dégénérée partout en licence; en enseignant l'origine divine de l'autorité, le respect qui est dû aux lois, le gouvernement paternel et équitable des princes, l'obéissance des sujets aux puissances supérieures, la mutuelle charité qui doit régner entre les membres d'une même société. C'est un arsenal où l'apologétique peut puiser des armes victorieuses pour repousser tous les assauts que la Révolution livre de nos jours à l'ordre public.

En se rapprochant davantage de notre sujet, Léon XIII préconise l'importance de la scolastique pour la restauration de la philosophie, qu'il est nécessaire d'entreprendre, parce qu'elle est sortie des voies traditionnelles au milieu des systèmes qui foisonnent, plus absurdes et plus dangereux les uns que les autres. Il signale en passant l'influence de la philosophie sur les beaux-arts, dont les progrès ou la décadence correspondent au règne de la saine ou de la fausse philosophie.

Léon XIII arrive enfin à la question qui nous intéresse, la synthèse de la scolastique avec les sciences. Sans toucher à la nature des choses, en laissant subsister les distinctions qui séparent la philosophie des sciences, il enseigne que la philosophie scolastique, loin d'être un obstacle au progrès des sciences, le favorise de plusieurs manières. Il en donne des raisons de haut vol, en précisant l'objet formel de ce progrès. Les sciences ont pour point de départ la considération de la nature et des phénomènes qui s'y produisent; mais elles ne sauraient s'arrêter là; elles doivent rechercher quelle est la composition des substances corporelles, les lois auxquelles elles obéissent, les principes ou causes qui expliquent le bel ordre qui règne chez elles, l'unité dans la variété, et les affinités réciproques qui résultent de cette variété : c'est la synthèse du *cosmos*. Qui ne voit la force et la lumière que les sciences puisent dans la philosophie, si cette philosophie

est celle qu'enseigne la saine raison? Cette philosophie, distincte des sciences, les domine et les éclaire. Dernière observation : comment la philosophie scolastique serait-elle un obstacle au progrès des sciences? Héritiers de la méthode des Pères, les scolastiques n'étudièrent si à fond l'anthropologie que pour établir que l'esprit humain doit prendre pour point d'appui les choses visibles et de là s'élever jusqu'à Dieu. D'où cette conséquence, que plus l'esprit humain connaîtra les merveilles de la nature, et mieux il montera jusqu'à leur auteur pour lui rendre gloire. Le progrès des sciences est au bout de cette doctrine.

Ainsi se réalise « la synthèse de la scolastique et du progrès des sciences », qui fut le rêve de Maurice d'Hulst : c'est la seule interprétation rationnelle qu'on puisse en donner, pour ne pas prêter à un apologiste de grande valeur une formule vide de sens.

Mgr Baudrillart, qui connaît si bien la pensée de Maurice d'Hulst, a énuméré les différents sens qu'il a relevés à travers ses œuvres touchant « la synthèse de la scolastique et des sciences. » Quoique la distinction entre ces deux ordres y soit marquée, cependant ils se compénètrent plus d'une fois. La psychologie, science expérimentale, devient une branche de la philosophie. La philosophie à son tour devient une science, selon la définition scolastique « science des causes premières ». Le même apologiste « met de la philosophie dans toute science, soit qu'il déclare que tout savant est forcément métaphysicien, soit qu'il cherche la valeur scientifique de la métaphysique, soit qu'il travaille à constituer la synthèse des sciences; car par là on ne peut entendre autre chose, ou que « la totalisation du savoir humain, ou que la métaphysique dans les sciences, ce qui est incontestablement le sens auquel s'attache Mgr d'Hulst[1] ». Mais il alla plus loin, et non content d'accepter les faits acquis par la science, il épousa de pures hypothèses, qui le lendemain étaient abandonnées, pour y chercher des moyens d'adaptation entre les résultats de la science et la philosophie scolastique. Ici le zèle de la conciliation dépassait les bornes. Toutes ces nuances de la même idée, qui trahissent dans la philosophie de Maurice d'Hulst un certain flottement, au moins d'après les formules, peuvent

1. *Loco citato.*

se défendre, la dernière exceptée. Celle que l'éminent critique déclare être « incontestablement le sens auquel s'attacha Mgr d'Hulst », est précisément la doctrine de l'encyclique *Æterni Patris*, c'est-à-dire la philosophie dans la science, distinctes non séparées.

Si maintenant nous considérons Maurice d'Hulst comme orateur et comme philosophe, quoique le philosophe l'emporte sur l'orateur, nous sommes en présence d'un apologiste remarquable parmi ceux qui ont laissé une trace dans la dernière moitié du XIX[e] siècle, mais de second plan. Volontiers nous terminerons cette étude en empruntant la conclusion de Mgr Baudrillart : « Si donc, au terme de cette étude, nous osons exprimer une dernière fois le regret que les vicissitudes de sa carrière et la multiplicité des travaux n'aient pas permis à Mgr d'Hulst de donner toute sa mesure comme penseur original, nous rendrons aussi un hommage convaincu à l'apologiste philosophe dont les travaux ont déjà fourni et continueront toujours à fournir, présentées sous la forme la plus brillante, les arguments les plus solides en faveur du spiritualisme chrétien[1] ».

1. *Loco citato.* — Mars 1907.

TABLE DES MATIÈRES

Amédée de Margerie 3

Freppel, évêque d'Angers 33

LES CONFÉRENCIERS DE NOTRE-DAME

I. — Le P. de Ravignan 55

II. — Le P. Monsabré 73

III. — Le P. Félix. 89

IV. — Maurice d'Hulst 107

LA REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

Recueil International paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

DIRECTEUR : ARTHUR SAVAÈTE

BUREAUX et ADMINISTRATION, 15, rue Malebranche, PARIS.

ABONNEMENT :

Pour la France, l'an. . . 25 fr. | *Pour l'Étranger, l'an. . .* 35 fr.

La Rédaction de cette importante Revue a groupé les plus militants des écrivains catholiques de France, ceux qui cherchent le mérite pour l'au-delà dans le travail patient d'ici-bas, bien plus que la fortune; ceux qui visent à la restauration des bonnes mœurs, à l'élévation des âmes, à la sauvegarde de la foi des aïeux. La *Revue du Monde Catholique*, impeccable dans sa doctrine, étonne parfois par son franc parler; la flatterie, en effet, n'entre pas dans ses manières, ni les concessions, dans ses habitudes; elle est l'humble servante de la vérité, le reflet pur de la foi catholique intégrale, la sentinelle avancée sur le chemin des impies et des hérétiques. Instruisant toujours, elle ne dédaigne pas de plaire, sachant que la bonne humeur résultant du plaisir de l'esprit fait faire meilleur accueil aux pensées austères qu'on ne saurait impunément exclure du programme de la vie.

La *Revue du Monde Catholique* traite donc avec une égale compétence les questions théologiques et philosophiques, l'exégèse et le droit canonique; elle consacre nombre d'articles aux questions d'histoire et d'archéologie, sans jamais négliger les actualités politiques, économiques, artistiques et littéraires. Elle offre donc une lecture d'une infinie variété, et c'est ainsi un organe d'une incontestable utilité que tous voudront accueillir et propager. Voici ses principaux collaborateurs :

Révérendissimes dom Cabrol et Garriador; les RR. PP. Laurent, Bernard, Besse, Rabory, Jouve, Dumaine; At; Abt; Bliard; Constant; Du Lac; Fontaine; François de Bénéjac; Eugène Griselle; Godet; Lammens; Laveille; Dapoigny; Bocquillon; Léon, Gros; M. Sicard; etc.

MM. les abbés Bujon; Chauvel; Rouquette; Patoux; Aubry; Bascoul; Beaurredon; Calhiat; Desaix; Féret; Fournier; Moniquet; Robert; Uzureau; Vigneron; etc.

MM. Baron B. de Ganges; Jean de Bellaing; Boyer d'Agen; J. de Cloture; Comte des Courtis; Lucien Darville; Vicomte de Danne; Jean d'Estoc; Comte du Fresnel; Alfred Gazeau; Lollié; Roger Lambèle; Comte de Lussac; Christian; Maréchal; Henri Marchand; Sienkiewicz; Prince Louis d'Orléans; Ribeaud; Rolph de Sussex; Armand Savaète; Arthur Savaète; Albert Savine; De la Tonnerie; Vicomte de Tingui; François Veuillot; Charles de Vitis; Virot; Levrier; Gontran de Mérigny; Denis-Guibert; Camillus, etc.

Mmes la Comtesse de Faverges; Mary Floran; Comtesse de Sars, etc.

Un numéro spécimen est envoyé sur demande contre 1 franc en timbres ou mandat.

Imp. Desclée, De Brouwer, et Cie, 41, rue du Metz Lille.

ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR, 15, RUE MALEBRANCHE, 15, PARIS.

ŒUVRES DE M. ARTHUR SAVAÈTE

Directeur de la *Revue du Monde Catholique*.

1° **LES NAUFRAGÉS DE KERTUGAL**, 1 volume in-12. Prix : . . . 3 fr.
Ce roman d'aventures est certainement l'un des plus entraînants et des plus poignants qu'il soit permis de mettre entre toutes les mains, avec la certitude d'instruire le lecteur, en le tenant sans cesse sous le charme d'émotions intenses et sincères, tour à tour douloureuses et attendrissantes.

2° **LES RIVALES AMIES**, 1 volume in-8°. Prix : . . . . . 5 fr.
C'est une nouvelle édition des *Naufragés de Kertugal*, revue, considérablement augmentée. — La presse a été unanime à reconnaître que, dans ce bel ouvrage, M. Savaète avait su plaire par le nombre des poignantes aventures qu'il conte avec entrain, et instruire par la précision des descriptions, par la sincerité des caractères et les renseignements précieux qu'il produit.

3° **ZULÉMA** ou **LA FAUTE D'UN PÈRE**, 1 volume in-12. Prix : . . . 3 fr
Un roman historique du plus haut intérêt, qui reporte le lecteur aux temps héroïques de l'Espagne et nous montre en plein épanouissement les vertus chevaleresques qui firent l'indépendance de la patrie du *Cid*.

4° **ODILA**, tragédie en vers et en 5 actes, 1 volume in-8° carré. Prix : . . . . . 3 fr.
Belle œuvre, dont M. Lavoix, lecteur de la *Comédie française*, disait avec quelque amertume : « Elle n'a qu'un tort, mais il suffit pour que la *Comédie française*, envahie par le romantisme et les drames d'aventures à tableaux changeants et incohérents, ne veuille la prendre en charge : elle est classique et respecte encore les unités !

5° **LA DAME BLANCHE DU VAL D'HALID**, 1 vol. in-12 carré. Prix : 3 fr. 50

6° **LA MAIN NOIRE**, 1 volume in-12 carré. Prix : . . . . . 3 fr. 50
La Dame Blanche du Val d'Halid et sa suite *La Main Noire* sont une seule et très belle œuvre, admirablement enlevée et très moderne. Elle nous peint des mœurs vraies et une tourmente politico-socialiste connue au-delà des Pyrénées sous le nom de *Mano negra*.

7° **LES VENGEURS DE LA MAIN NOIRE**, 1 vol. in-8°, illustré. Prix : 7 fr. 50
Ce volume est une édition illustrée, revue et augmentée des deux volumes précédents.

SOIRÉES FRANCO-RUSSES.

Sous ce titre général et dans les formes si appréciées dont s'est servi Joseph de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, M. Savaète a entrepris de traiter tour à tour les plus émouvantes questions historiques de nos jours. Il l'a fait dans les quatre *Soirées* publiées jusqu'à ce jour par la *Revue du Monde catholique* et parues depuis en librairie, avec une telle vigueur, une si profonde connaissance des hommes et des choses, avec une logique si serrée, une mise en scène si poignante que tous voudront lire ces pages historiques, d'un intérêt qui dépasse en sincérité et en intensité celui qu'offrent les meilleurs romans d'aventures.

8° **Première Soirée franco-russe** : *Le Cygne des Wittelsbach*, traite de la mort de Louis II de Bavière dans le lac Starnberg et jette sur la politique de Bismarck un jour tout nouveau. Un volume in-8°. Prix : . . . . . 2 fr.

9° **Deuxième Soirée franco-russe** : *Le Drame de Meyerling*, traite de la mort mystérieuse de l'archiduc *Rodolphe* à Meyerling et continue de démasquer la politique bismarckienne. Un fort beau volume in-8°. Prix : . . . . . 3 fr. 50

10° **Troisième Soirée franco-russe** : *Boers et Afrikanders : avant la guerre*, traite de la question sud-africaine et dévoile les agissements de l'Angleterre qui rendit inévitable un conflit dont elle n'avait escompté que les bénéfices. Un vol. in-8°. Prix : . . 3 fr. 50

11° **Les trois premières Soirées réunies** en un fort vol. in-8°, avec portrait. 8 fr.

12° **Quatrième Soirée franco-russe** : *Choses d'Orient*. Un fort vol. in-8°. Prix : 5 fr.
La question d'Orient et toutes les questions connexes y sont étudiées avec impartialité.

13° **Les Leçons de l'Histoire Contemporaine.** Dans ce volume, l'auteur passe en revue, analyse et stigmatise les attentats sectaires commis sous la III^e^ République, contre les libertés publiques et privées, et contre l'Église catholique en France. 1 vol, in-8. Prix : 3 fr.

14° **Etude sur Joseph de Maistre.** L'auteur, dans ce livre, étudie la vie, les œuvres et l'influence de Joseph de Maistre sur ses contemporains. Un vol. in-8°. Prix. . . 2 fr.

15° **Voix Canadiennes : VERS L'ABIME.** Tome I^er^. C'est une étude des affaires religieuses au Canada, appuyée de documents inédits, témoignages assermentés, authentiques, émanant de Mgr Bourget, Mgr Laflèche, de plusieurs membres du Parlement, le tout jetant sur les agissements sectaires du libéralisme canadien, un plein jour. Un vol in-8°. 2 fr.

16° **CAUSERIES FRANCO-CANADIENNES** ; Premier entretien, documents inédits sur la question : Bien des Jésuites. Un vol. in-8°. Prix : . . . . . 2 fr.

17° **Voix Canadiennes : VERS L'ABIME**, Tome II, complément du tome I^er^, nombreux documents inédits sur les difficultés politiques et religieuses au Canada. Fort volume in-8°. Prix . . . . . 5 fr.

Princeton Theological Seminary Libraries
1 1012 01198 7783